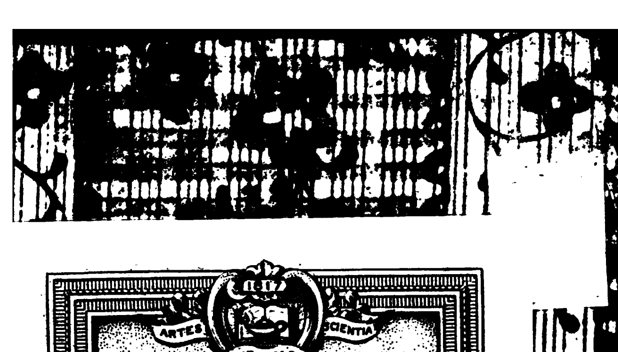
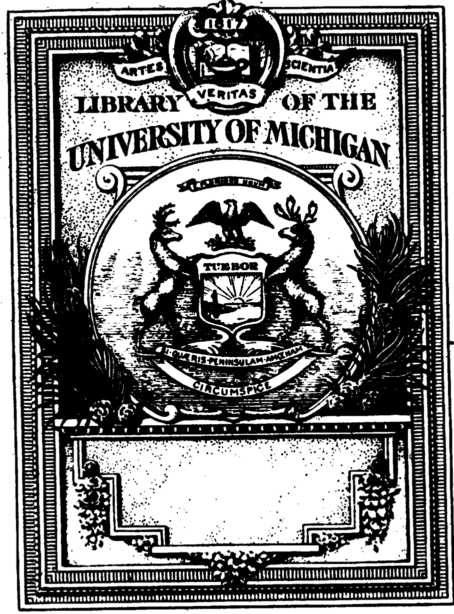
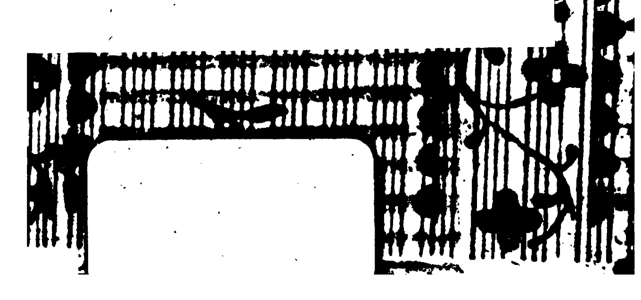




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





přívazek

[illegible] – [illegible]

L'HOMME
ET
LE SIECLE.

OU

DIVERSES MAXIMES, ET SENTENCES

Critiques & morales, ſur les différens CARACTERES de l'un & de l'autre.

Par MONSIEUR P * * *



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXXXIX.



EPITRE,

A

LA NOUVEAUTÉ.

QUe Minerve, que l'Hélicon reçoivent les vœux & l'encens de leurs partisans ; que chaque Ouvrage vante un grand nom au frontispice de sa Dédicace, j'offre aujour-

jourdhui & consacre toute ma plume à la Déesse du beau & du brillant ; je dis du nouveau, oui aimable Nouveauté, je vous reconnois pour la Divinité tutelaire de mon nouveau stile, qui vous offre & vous consacre tout ce qu'une nouvelle plume doit à celle qui peut seule l'immortaliser, persuadé qu'un Auteur qui a le bonheur de vous plaire, aussi bien que de vous conserver, craint envain la chute & l'oubli, pour ne pas dire le mépris de ses productions.

Vous seule faites passer tous les Ouvrages pour exquis, sublimes & ravissans. En dépit de l'exquis, du sublime & du ravissant, un Auteur

peut

peut impunément éterniſer le trivial, l'inſipide, & l'ennuïeux, faire briller ſous vos étendarts de fades riens, qu'on reconnoîtra pour tels quand ils auront perdu tout leur luſtre, je veux dire votre appui.

Vous ſeule faites valoir ce qui reſteroit dans un honteux mépris, & un éternel oubli. Vous êtes cette nouvelle Hébé, qui faites revivre l'antiquité, qui reſteroit telle ſi elle ne paroiſſoit ſous vos auſpices.

C'eſt vous qui faites tant eſtimer un Juge intègre, un Médecin ſavant, un Prêtre pénétré de la grandeur de ſon caractère & de l'importance de ſes devoirs, une Femme de

probité, un Gentilhomme traitable, enfin un homme parfait, je dis vertueux.

Vous faites la baze & l'éclat du mérite personnel, vous rendez un sot aimable, quand il ne fait qu'arriver dans une Ville, où chacun vante à l'envi son faux mérite. Il est vrai que vous le rendez ridicule, quand vous vous retirez de lui, qu'il cesse d'avoir vos suffrages, enfin d'être nouveau; mais bientôt vous savez lui rendre ailleurs toutes les perfections & les talens, qu'il faisoit briller d'où il sort.

Vous seule possédez heureusement l'art d'amuser le grand & le petit par

de certains riens, qui attirent toute leur attention, de même qu'ils la perdent en cessant de se faire admirer, je veux dire d'être nouveaux.

J'implore donc au commencement de de ce nouveau Recueil votre nouvelle protection: c'est à vous seule que je consacre & que je dédie ma nouvelle plume, qui vous conjure par tout ce qu'il y a de beau, je veux dire de nouveau, de lui faire savoir le terme de sa disgrace, & le tems que vous vous réservez vous-même pour l'abandonner, afin de mériter par un nouveau stile votre nouveau secours, & que vous regardant comme sa nouvelle compagne, elle parle pour moi-même,

 quand

quand elle vous dira que je ſuis avec un attachement toujours nouveau, votre ſincère, zèle, & nouveau partiſan.



PRE-



PREFACE.

UN mot d'avis, Lecteur, avant de lire quelques Maximes critiques & morales, que je te présente aujourdhui. Tu t'y trouveras peint, ainsi que tout autre: heureux! si tu y trouve du grave, de l'amusant, & cet

heu-

heureux Sel, qui te feront rire & réfléchir sur les Sotises de l'Homme.

Je n'ai gardé aucun ordre dans cet Ouvrage, je l'ai seulement distribué en deux parties; l'une qui traite de l'Homme & de ses Passions, l'autre des abus du Siècle. Au reste, ce ne sont que quelques Sentences, que ma plume a produites pendant l'ennuieuse saison de l'hiver. On pour-

pourra y reconnoître quelques traits des Auteurs que j'ai effectivement copiés, aussi je les donne comme tels, à l'expression près que j'ai changée. On y lira quelques Stances, qui sont anciennes à la vérité, mais assez propres aux Caractères que je traite; le reste, je le donne comme de moi. Si tu me connois un jour, ne t'étonne point de trouver tant

de

de Morale dans u jeune homme, qui à peine atteint ſon ſizième Luſtre: mon naturel m'y a porté dès l'enfance, & je m'y ſuis entretenu avec le Monſieur, dont on verra une Réponce en Vers & en Proſe, quil fit à une Lettre que je lui avois écrite. Mon but eſt de te plaire, ſi j'ai réuſſi, j'entreprendrai plus volontiers quelques pièces amuſantes & badines, que

j'ai

j'ai dessein de te donner dans la suite ; si je n'ai pas réussi, je tâcherai, en changeant de stile, de regagner par le Comique l'applaudissement que tu as refusé à ma Morale.

Je te donne cet Ouvrage pour bon & mauvais ; c'est ne le point déguiser, c'est aussi la plus juste idée que l'on puisse avoir de tous les Livres. C'est à toi, Lecteur,

à y distinguer plus de l'un que de l'autre, ou moins de celui-ci que de celui-là.



TA-

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

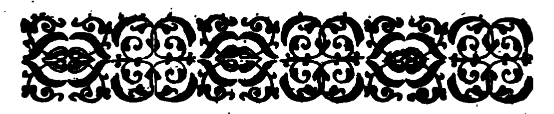
PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

CHAP. III.

TABLE DES CHAPITRES.

L'HOM-



L'HOMME ET LE SIECLE.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I.

De l'Homme.

L'HOMME est l'image de Dieu, un Etre vivant & raisonnable, la proie de la mort, l'objèt des Passions, quelquefois leur Sujèt, le jouet du caprice; jusques ici tout Philosophe m'en dira autant.

Mais, qu'est-ce donc que l'Homme?

me? C'eſt un Potentat, qui, vêtu d'Or & de Soie, poſſède tous les avantages de la Nature, à qui tout rit, qui vit dans les honneurs & la gloire: c'eſt encore un Ruſtre, à qui la Nature a été ingrate dans tous ſes dons, qui vit ſous le chaume, de pain & d'eau; ſa naiſſance fut l'origine de ſon mal, & ſa mort le terme de ſa miſère. Quoi! y a-t-il tant de différence d'un homme à un homme?

Toute la Terre produit des Hommes, ſes différens Climats font leurs différens caprices; cependant le Soleil ne donne pas toujours des Hommes promts & violens, de même que les glaces ne donnent pas toujours des flegmatiques, & l'on peut trouver des francs Normans & des fourbes Picards.

Pour traiter & moraliſer ſur les défauts des Hommes, il faudroit ne pas être homme: auſſi je n'en parle que comme compatiſſant, je veux

veux dire comme sujèt aux mêmes défauts.

Chaque condition de l'Homme est pleine d'incidens & de catastrophes, capables de fournir des volumes entiers. L'Homme dans son individu est infini & impénétrable, la révolution de nouveaux fidèles ne nous produit toujours que des Hommes, les mêmes états & les mêmes passions: cependant, la variété & la différence des incidens causent notre étonnement, & multiplient la matière; plus la satire voit l'Hommes, plus elle s'irrite, parce qu'elle voit plus de défauts.

Les Bêtes sont toutes hommes, c'est-à-dire, douces, soumises, & traitables. Les Hommes sont tous Bêtes, c'est-à-dire, violens, emportés, & déraisonnables. Pour distinguer l'un & l'autre, la figure sert plus que le caractère & l'instinct.

L'Homme, industrieux à détruire son semblable, a paitri le Nitre

& aiguisé le Fer, il a fait plus, il inventa la chicanne: Ce genre de mort civile est un des plus grands maux, dautant que la misère est plus à craindre que la mort.

Tous les biens sont donnés à l'Homme, il n'y a que de leur inégale distribution que naissent tant de faux usages, & de vains emplois.

L'Homme est un Animal difficile à connoitre dans son espèce, & impossible dans son individu.

L'Homme vit toujours dans la tirannie, la jeunesse le captive par toutes sortes de plaisirs, elle nous y accoutume; la vielleste nous surprend, nous les défend sous peine de la vie, de sorte qu'en considérant l'Homme plein d'orgueil & dans la situation servile, où ses passions le retiennent, on peut dire qu'il est un Animal plus domté que domtable.

Les Hommes n'ont-ils pas assez de défauts, sans affecter certains pe-

petits airs & des manières grotesques, qui deviennent défauts par l'habitude, de sorte qu'il ne leur est plus permis de s'en défaire.

Chacun de plein droit se croit juge des autres, décide pour ou contre, sans même connoissance de cause. Hélas ! on juge ailleurs de nous avec la même rigueur, ce privilège est accordé à tous.

Quand la passion domine l'Homme, elle le rend semblable aux Brutes ; quand il la domine, il se distingue par là de la Brute.

Naître, penser, agir en conséquence ou sans conséquence, vouloir, & souvent ne pas faire ; un amas d'idées confuses ; de vains projèts, un grand nombre de riens & de bagatelles, nous mènent au terme de la vie ; & le même sort, qui se joue des projèts que nous nous formons, nous en suscite d'autres, qui deviennent tantôt nécessaires, & tantôt inutiles.

L'Homme n'a rien en lui, dont il doive se glorifier; cependant il se glorifie de tout ce qui est en lui, d'où naît la source d'aveuglement & d'erreurs.

Trop de contraires agitent la vie de l'Homme, pour être tranquille; & quand elle paroît telle, ce n'est qu'un calme trompeur, & une paix feinte & déguisée.

La Vertu & la Passion mènent toutes deux l'Homme à sa fin; l'une par la paix & la tranquilité, l'autre par les troubles & l'agitation, semblable à un vaisseau que le calme & la tempête font néanmoins arriver au même port.

L'Homme est souvent ce qu'il ne paroît pas, de même qu'il paroît souvent ce qu'il n'est pas: suivant cette Maxime, on pourroit le définir; un Animal rusé & trompeur.

Tout plait à qui tout rit, tout déplait à qui rien ne prospère: les évè-

évènemens bons ou mauvais mettent un Homme dans un plus ou moins de joie, ce qui fait que notre vie se partage toujours entre la peine & le plaisir.

Agir autrement qu'on ne devroit, être soumis à ce qu'on devroit soumettre, faire ce qu'on devroit omettre, aller contre le bon-sens & la raison, suivre la passion, le vice, & le désordre, est la vie de l'Homme telle qu'elle est, & non telle qu'elle devroit être.

Nous connoissons nos devoirs, nous ne les remplissons presque jamais, la passion l'emporte toujours sur la raison.

Faire, promettre, espérer, contenter de paroles, offrir ses services, sont quelque chose; tenir sa parole, est un degré de plus.

Si tous les Hommes étoient sourds, toutes les femmes muettes, l'un & l'autre aveugle, la paix & l'innocence règneroient.

L'Homme eſt homme dans tout l'Univers, l'idée d'un Dieu le ſuit par tout, & tout ce qui eſt de l'homme, comme la Paſſion, la Vertu & le Vice.

Notre carrière commence dès le berceau, ne ſe termine qu'au tombeau, cependant il faut la remplir; les uns avec de l'important, d'autres avec de l'amuſant, les uns avec de l'ennuieux, d'autres avec du néceſſaire, d'autres avec de fades riens, elle ne laiſſe pas de ſe remplir.

Ce qui diſtingue le moins le Monarque d'avec ſon Sujèt, & ce qui le rend plus ſemblable, c'eſt le naître & le mourir, toutes autres choſes le différentient.

La vie eſt un ſonge plus agréable aux uns, plus fâcheux à d'autres, elle ne laiſſe pas néanmoins d'être un ſonge, & l'on ne s'éveille que quand il faut s'endormir pour jamais, je veux dire mourir.

Heureux l'Homme, qui n'a d'orgueil,

gueil, qu'autant qu'il a de bien; avec ce sistême il s'insinue, & partage la fortune des autres. Quand notre vanité se borne à la médiocrité de notre condition, nous vivons en dépit de la fortune; quand notre ambition excède nos revenus, nous languissons; pour se tirer d'affaire, il ne faut que ramper.

Chacun dans ce monde suit son erreur, étouffe ses lumières, & se croit le plus éclairé lorsqu'il est le plus aveuglé.

L'Homme & le Singe sont deux Animaux industrieux, adroits, rusés, & malins; pour les différentier, il faudroit dire à la honte de l'Homme, qu'il est sujèt à des passions plus brutales que cet Animal.

La vie se passe dans le simple & l'amusant; la mort vient qui nous apprend le sérieux & l'mportant: alors nous connoissons, mais trop tard, ce que nous devions faire, & non pas ce que nous avons fait.

Peu de chose suffit à l'Homme, le beaucoup l'embarasse; cependant il court après ce beaucoup, & néglige ce peu qui lui suffit.

Suivons l'Homme dans tous les âges, nous n'y verrons que bagatelles : dans l'enfance, amusement; dans l'adolescence, vices & passions : jusqu'au tombeau il craint, il espère, il abhorre, il aime, il méprise, il estime; il fuit, il évite, il imite le mauvais, quelquefois le bon, & se trompe presque toujours.

CHAPITRE II.

De l'Enfance & de l'Adolèscence.

TOut le bonheur semble assaillir l'âge puéril, il est fait pour goûter tous les plaisirs d'une humeur gaie & légère. Les Enfans s'occupent du présent, ils ignorent le dou-

douteux avenir, ils sommeillent sans souci du lendemain, tous les jours leur paroissent égaux : ils sont sans le connoître les heureux de la terre, à mesure que la Raison se développe, tout leur devient amertume, & leur apprend comme à nous, qu'ils sont fils d'Adam.

La Jeunesse n'est pas douée de prudence, comme un âge avancé, les organes ne semblent pas disposés dans ce âge pour donner tout ce qu'ils doivent produire : C'est un tems où la Sagesse est en létargie, le Raisonnement languit, la Raison dort, une suite de puérilités & d'actions même déraisonnables obséde cet âge, de sorte qu'il semble que ce soit une ivresse & la fiévre de la vie.

Il y a un avantage pour les Enfans, ils ignorent le passé & l'avenir, ils se soucient peu du présent.

De petits riens amusoient Daramène dan son prémier Lustre, il alloit à cheval sur un bâton, & jou-

oit

oit aux épingles; il a employé son adolescence aux Lettres, de sorte qu'il a passé pour profond dans son sizième Lustre: il fut considéré, respecté, suivi quoique critiqué: ses cheveux blancs le conduisent à son terme, débilitent son savoir avec son jugement, il perd enfin sa renommée avec sa science.

Mitius a eu une jeunesse plus précoce, il s'est surpassé dès son second Lustre, la Nature qui lui avoit prodigué ses dons dans un âge trop tendre, lui a été avare dans un âge plus avancé, enfin il a rempli sa carrière comme Datamène. Les uns excellent, d'autres rampent, & tous naissent, vivent & finissent, voila l'homme. Comme cet âge est susceptible plus que d'autres des bons ou mauvais sentimens qu'on lui inspire, j'ai rapporté ici deux exemples de mourans, qui expliquent & développent à leurs héritiers les replis & l'intérieur de leur

leur confcience, quoique bien différemment.

Davole avec une voix foible, un regard mourant, des expreffions bégaiantes, fe fentant au bout de fa pénible carrière, après avoir effuié les rudes épreuves du fort capricieux de l'audace des Favoris de la Fortune, femble avoir éprouvé toutes les traverfes réfervées aux véritables partifans de la vertu & de la probité. Il laiffe un Fils unique, plus héritier des biens fpirituels de fon Père, que des temporels, quil ne poffédа pas. L'Etre fuprême, qui promet le néceffaire & qui refufe le fuperflu, ne lui manqua jamais de l'un, & lui manqua toujours de l'autre. Il fémble que le prémier péché devoit être tout-à-fait expié par Davole. Il mangea toujours fon pain à la fueur de fon front. Enfin, après avoir effuié tout ce que la Nature a de dur, l'image de fon Dieu dans le fond d'une confcien-

science d'autant plus tranquille qu'elle ne posséda jamais ce qui la trouble, je veux dire les biens, adresse ces parolles à un Fils qu'il laisse à regrèt dans un siècle si corrompu & si pervers.

CHAPITRE III.

Exhortation d'un Père à son Fils.

JE vous laisse, mon Fils, dans un âge où la passion, le caprice, votre pente au mal, tout vous portera à vous écarter du chemin que je vous trace; tout ce qui n'est pas Vertu vous semblera plein d'un bonheur séduisant, qui vous éblouira: hélas! peut-être vous entrainera-t-il. Les honneurs de la Fortune, la prospérité des riches vous feront envie; le mépris & la honte de la pauvreté vous feront horreur, vous aurez be-

besoin d'une force plus qu'humaine pour vous conserver.

La vie n'est qu'une ombre & un vent, vous ne trouverez guère d'amis sincères, mais baucoup en apparence, qui serviront à fomenter vos désirs, & à entretenir votre cupidité. Eloignez-vous de tout ce qui n'est pas cette juste & utile médiocrité: une grande fortune a toujours peine à se soutenir, & est aussi à charge quelquefois qu'une extrême pauvreté.

Ne faites rien que de droit, écoutez la Raison & la sage Nature, sur-tout quand elles ne vous feront pas passer les bornes de l'honnête volupté. Les principes naturels d'équité, que nous avons tous, vous prescriront des règles plus spéciales & plus métodiques, que la brieveté de ma vie ne me permet pas de vous exposer.

L'idée d'un Dieu, dont nous sommes tous l'image, doit être votre gui-

guide, rien de plus court que la vie rien de plus proche que son terme; chaque instant nous y conduit, & ce n'est qu'à la fin de sa carrière qu'on s'apperçoit qu'on a mal vêcu: on ne voit les choses dans leur jour, que dans ma situation, tout mortel à la mort voudroit avoir vêcu en Philosophe.

Que la prospérité ne vous enfle point, que l'infortune ne vous abatte point, il faut se soutenir dans l'un & dans l'autre: la vie est un combat, on en passe une partie à se défendre des uns, & à connoître les autres. Le savoir produit l'orgueil, il occupe l'esprit, & ne le satisfait pas. Un amas didées confuses & de pensées vagues sont le fruit d'un savoir, qui est de trop à un esprit médiocre, & qui ne suffit pas souvent pour connoître toute l'étendue de son devoir.

La Science aveugle, plutôt que d'instruire, sachez être honnête hom-

homme précisément ; que l'utile & l'agréable vous occupent, que ce dernier ne serve qu'à vous délasser de la recherche de l'utile. Que mes forces mourantes ne me donnent-elles ici le tems de vous donner du moins une légère idée des Mœurs, des Conditions & des Caractères, de vous peindre les désordres des Passions ; dont la source naît avec nous & ne meurt qu'avec nous. Aimez la Vertu & fuiez le Vice.

C'est avec ces principes que la *fatale* Parque coupa ici le fil d'un Discours si beau, si utile. Mais aussi est-ce pour nous laisser écouter Mortius, qui découvre ses secrèts sentimens à un Neveu, unique héritier de son mauvais naturel peut-être comme de son bien : la vue égarée ; la langue froide, une voix sinistre, il tâche de dresser dans sa pernicieuse Morale un seul Neveu, puisque le Ciel ne lui accorda jamais de postérité.

CHAPITRE IV.

Exhortation de Mortius à son Neveu.

RESpectez, mon Enfant, les sentimens d'un Oncle mourant, qui vous trace un bonheur présent. Ignorez tout ce qui ne tendra pas à votre plaisir ; ne connoissez point d'autres biens que les richesses, & d'autre mal que la pauvreté ; tâchez de ne dépendre jamais.

Voila l'idée d'un Paradis & d'un Enfer, c'est-à-dire, le mal & le bien que nous éprouvons dans le tems ; car après ce même tems, je veux dire la vie, je n'y crois nullement, & ne m'en rapporte qu'à quelques Ames bien avérées, qui reviennent nous assûrer du contraire. De ce que j'avance, l'inspiration & la respiration font toute notre Ame, & rien plus. Com-

Comme ce sentiment ne convient pas avec la Politique de la Religion, il ne sera pas goûté, ni suivi; sachez à quoi vous en tenir, sans vous en expliquer. Que la Politique fasse toute votre étude aussi bien que la feinte; la dissimulation & la duplicité, que les débris de l'infortune des autres établissent vôtre fortune.

La fourberie & la trahison sont deux moyens, que je vous propose, pour arriver à vos fins; & sachez qu'ils ne font horreur que par *le nom*, quil font au contraire l'ame de la Societé & du commerce.

Ne connoissez pour maitre, que la bonne Nature, qui créa tous les plaisirs pour le vôtre propre. Afin d'y parvenir, travaillez à vous assûrer une grande fortune; & sachez que toute la probité, & le mérite d'un homme, consistent aujourdhui dans un million de rente.

Il cessa ici de parler, pour aller reconnoître une autre Vie & un au-

tre Siſtême, que celui qu'il venoit de dicter à ſon Neveu.

Je voudrois ignorer, qu'il y eût des perſonnes, qui meurent dans de pareils ſentimens. Cependant il n'eſt que trop vrai qu'il en eſt, je n'oſe dire le plus grand nombre, qui pouſſent l'impunité & l'Athéïſme juſqu'au tombeau, & qui voudroient tranſmettre leur pernicieuſe doctrine à leur poſtérité. Une force occulte, ou plutôt la Providence en ordonne ainſi par de ſecrettes raiſons, qu'elle ſe réſerve à elle ſeule.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la ſeule raiſon, pourquoi nous voions la jeuneſſe ſi perverſe, c'eſt quelle ne ſe forme pas aſſez ſur les bons exemples, & copie trop bien les mauvais. Il fut des mechans, il en eſt plus que jamais, & il en ſera toujours. Ces prémières années de nos jours, cet âge tendre, cette jeuneſſe ſi facile à recevoir les bonnes ou mauvaiſes impreſſions qu'on

qu'on lui inſpire, ne tardent guère à ſe corrompre.

Ce commencement de nos jours reſſemble à de la cire molle, à laquelle on fait prendre tous les caractères que l'on veut. Il eſt vrai, que tous les Enfans ont une plus ou moins forte diſpoſition au bien, ou au mal: le ſang, d'où ils ſortent, y contribue baucoup, mais l'éducation y fait tout, d'autant que des parens de probité ont ſouvent le malheur d'avoir des Enfans adonnés à toute ſorte de déſordres, comme on voit auſſi des Enfans qui ſe font deux-mêmes, qui promettent beaucoup, & qui ne trompent jamais l'attente & la bonne opinion que l'on a conçu d'eux. Enfin on ne peut dire autre choſe de cet âge, ſinon qu'il eſt la promeſſe & le miroir des Vertus ou des Vices, l'attente de l'avenir, le tableau où l'on voit peint le bon ou le mauvais dans un âge compétant par des petits

riens malins ou des bagatelles de bonté, qui dénotent cependant le bon ou le mauvais caractère.

CHAPITRE V.

De l'âge viril.

ON se révolte, quand on entend dire que l'Homme, à qui la Raison a été donnée en partage, en est moins pourvu qu'un vil Insecte; que la Fourmi, l'Abeille, la Brebis, le Chien, lui apprennent la diligence, l'économie, la douceur, & la fidélité: Aussi, souvent il n'a rien moins que toutes ces qualités. Son inconstance & sa légerté le font errer d'idées en idées. Il approuve, condamne, recherche, évite, aime, abhorre ses propres sentimens. Ennuieux à soi même, il se berce de chimères, qui entretiennent ses erreurs;

reurs; &, à définir l'Homme un Animal raisonnable, traitable, sage, savant, & modére, on trouve enfin que l'Homme n'est rien moins qu'homme.

Quelque dépravées que soient les mœurs de la plupart des hommes, on trouve toûjours d'heureux naturels, qui balancent & prévalent sur le vice. Il y a des caractères susceptibles de toutes les bonnes impressions, qui sont doux, affables, réconnoissans & généreux, ce qui me fait dire, que l'Homme est un Animal bon & mauvais.

Quelque vertueux que l'Homme soit, sa nature fait voir de certaines foiblesses très difficiles, pour ne pas dire impossibles à cacher. Quand le Vice combat, & que la Vertu l'emporte, un secours plus qu'humain s'en mêle.

Nous achetons souvent les plaisirs trop cher, ils devroient ne nous plus être plaisirs: souvent ils se pré-

sentent à nous, & nous en jouissons comme pour rien. Les malheurs suivent les mêmes règles. Rarement nous jouissons de l'un & de l'autre également, parce que ce sont deux contraires, qui se détruisent successivement.

L'Homme le plus libre est celui qui a moins de passions. Je suis jeune, j'ai des défauts, je deviens vieux, les défaux me quittent, mais je ne quitte pas les défauts.

Une Fourmi, contre sa prévoiance coutumière, laisse amasser du grain à ses semblables, & se jette sur des miettes de sucre, qu'elle magasine pour son hiver; les pluies de cette rigoureuse saison fondent ses provisions, elle meurt de faim avec ses Bonbons. Que d'Hommes, qui doivent ici se réconnoître!

L'Esprit, la Volonté, & le Jugement semblent ne trouver rien d'impossible. Les plus grands desseins,

ſeins, les entrepriſes les plus difficiles s'applaniſſent par une chaine de moiens de réuſſir, qui ſe préſente d'abord; ce qui fait que tant de perſonnes ſe forment de ſi grands projèts, qui leur ſemblent aiſés dans l'exécution, dont il ne peuvent cependant jamais venir à bout, d'autant que la pratique eſt bien différente de la théorie, nos penſées tout autres que nos actions.

Les mechans ſont d'autant plus à craindre, que ſouvent ils paroiſſent avoir quelques bonnes qualités; c'eſt par là qu'ils tendent leurs piéges, & qu'ils réuſſiſſent. Leur fauſſe Vertu eſt ſi bien déguiſée, qu'on ſeroit blâmable de ne pas s'y laiſſer ſurprendre.

Un Homme, dont l'équité ne peut faire fortune que par des rapines, des vols & des concuſſions, ne ſera toujours qu'un ſot malgré ſa droiture; on ſe méfiera de lui, on le croira ce qu'il n'eſt pas, enfin à peine

ne l'appellera-t-on honnête homme.

Je fais naître un homme dans un Désert de l'Inde le plus inhabité. Je le suppose élevé parmis ces forêts de Canelle & de Gérofle, avec ces Sauvages hippocentaures & ces Monstres-hommes, je soutiens qu'il craindra le Castor, l'Ours, le Dragon; qu'il aimera le Mouton, la Colombe, & le Chien susceptible des mêmes sentimens; qu'il voudra se distinguer parmis ces Monstres; enfin qu'il aura l'idée d'un grand Tout, qui est Dieu, qui gouverne notre Tout, qui est l'Univers. Un Homme doué d'esprit, de mérite, & de tous les talens favorables, ami de la Fortune, n'est toujours qu'un Homme: un Homme privé de tous ces avantages est encore un Homme; & ils arrivent tous deux à leurs fins, quoique différemment.

Il entre de l'homme dans tous les âges, dans tous les Etats, & dans toutes les Conditions. Un Prélat

est

est dévot par caprice, un autre par hipocrisie, un autre par naturel. Un Magistrat est intègre & injuste alternativement, suivant le tems & le lieu : s'il est l'un & l'autre tout-à-fait, ce sont toujours de certains mouvemens & de secrettes passions, qui le poussent & le déterminent.

Qu'il seroit à souhaiter, que l'Homme ne fût pas si homme, je veux dire, si violent, il seroit traitable ; je veux dire, si intempérant, il seroit sobre ; je veux dire, si incontinent, il seroit chaste ; je veux dire enfin, si vitieux, il seroit parfait.

Il y a des espèces d'Hommes tout de boue, & d'ordure, qui n'ont rien de l'Homme que la figure, & qui tiennent tout de la bête : tous leurs sentimens sont vils & si absurdes, qu'on dit d'eux, qu'ils n'ont pas seulement assez d'esprit pour être des Bêtes.

J'en découvre une autre espèce, qui

qui dogmatisent, qui entrent dans toute sorte de sujets, qui parlent de tout sans rien savoir, dont le faux brillant éclate, mais ne contente pas: ils ont l'écorce du savoir, ils pénètrent sans approfondir, & font dire d'eux qu'à force d'avoir de l'esprit, ils n'ont pas le sens commun.

Voions ceux-ci, ils ont vu, ils parlent peu, & retiennent beaucoup; ils ont la science, & l'expérience; ils ne s'en font point accroire: ils ont de l'esprit sans prévention, du savoir sans arrogance, enfin du mérite sans vanité; ils tiennent le milieu de la Morale, ou plutôt ils ont l'excès des Vertus, & le défaut des Vices, qui est ce milieu si recherché; ils seroient parfaits sans ce Proverbe, qui dit: *Nul Homme parfait dans son Art.*

Il est des Hommes, dont la pénétration & les connoissances sont si profondes, qu'ils vont non seulement

ment jusqu'au but; mais ils le passent, sans quoi ils seroient accomplis.

Il n'est pour l'Homme que ces trois choses, naître, vivre & mourir: il ne se sent pas naître, il oublie à bien vivre, & il souffre à mourir.

Il est des tems, où l'Homme semble se suffire à soi-même; tout semble l'embarasser, & l'incommoder: le moindre mal alors, qui puisse lui arriver, c'est de s'ennuier.

Il est des Hommes, pour ne pas dire le plus grand nombre, qui emploient une partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

Les plaisirs naissent, & meurent avec l'Homme: ils lui servent, & lui sont ou le fruit d'une bonne fortune, ou le dédomagement d'une mauvaise.

Avec le même jugement, dont on méprise un Homme de mérite, on peut admirer un sot, qui sou-

ventn'a pas assez d'esprit pour devenir un fat, qu'on croit cependant homme de mérite.

Rien de plus difficile que de se résoudre soi-même à son propre bonheur : hélas ! quelle peine pour un Homme, qui cherche son bonheur dans ce qui ne peut le faire.

La dure condition de l'Homme lui fournit peu d'agréable ; sa délicatesse & son rafinement lui en ôtent une partie.

L'Homme se fait une chaine d'espérances, qui l'empêchent de jouir du présent : il remet toujours à l'avenir son bonheur, & souvent il meurt en défaut : il est tellement en mouvement, qu'il aspire où il n'arrivera jamais ; il tend où il ne parvient guère.

Il est important pour l'Homme, que de tous ses mouvemens, & de ses intrigues, les causes en soient cachées.

Il faut que les Réflexions soient bien

bien graves; quand elles causent du sérieux; la Nature nous a créés pour vivre, c'est-à-dire, pour expérimenter du bien & du mal; la Réfléxion nous fait penser, & la Raison nous doit faire agir.

Tous les Hommes sont médiocrement sages, & médiocrement foux; l'excès, ou le défaut de cette médiocrité les rend ou tous sages, ou tous foux.

Tout est homme dans l'Homme; défaut, passions, aveuglement, folie, bizarrerie, & homme, sont sinonimes.

Il est dans tous les états, comme dans tous les âges, des personnes pleines de réfléxions & de conduite: Monsieur E. me servira ici d'exemple. C'est un jeune homme, qui vit dans les sentimens d'une Morale la plus sévère. Comme il étoit mon ami avant sa mort, il m'écrivit assez amplement en Vers & en Prose sur ce que je lui demandois dans

dans une Lettre. J'ai rapporté ces deux Lettres ici.

LETTRE A MONSIEUR E.

„ J'AI, Monſieur, une ſi grande „ confiance dans une perſonne „ d'un mérite auſſi diſtingué que le „ vôtre, que j'oſe aujourdhui in- „ terrompre votre Solitude, & vous „ prier de me faire part de ce que „ vous apprend votre Déſert, ou „ plutôt ce que vous lui apprenez. „ Partagé, comme vous êtes, des „ avantages de la fortune & de la „ Nature, dans un âge incapable de „ mèner un tel genre de vie, je „ veux dire enſeveli dans des ré- „ fléxions qui tiennent trop d'une „ vielleſſe décrépite: votre ſavoir „ d'ailleurs, ces penſées qui fai- „ ſoient l'admiration des Compa- „ gnies où elles brilloient, tout me „ dit que votre Solitude doit être „ pleine de raretés, enfin digne d'un

„ au-

„ autre ſort, je veux dire d'être en-
„ ſeveli, pour ainſi dire, dans un
„ oubli éternel. J'attens Monſieur
„ l'honneur de la vôtre, & ſuis,
„ &c."

REPONCE DE MONSIEUR E.

Le Monde nous abuſe ſous un calme trompeur,
Ses beaux commencemens & ſa fauſſe grandeur
Deviennent les appas de notre ſervitude.
Trop heureux, comme moi, qui dans la Solitude,
S'occupe à cultiver les Arbres & le Sarment,
Ne voit que des Saiſons l'aimable changement,
Et mollement couché ſur la pointe des herbes,
Mépriſe les entrées de ces portes ſuperbes,

Qui sans cesse graiées d'un tas de mécontens,
Leur font perdre enfin leurs ongles & leur tems.

" Voila, Monsieur, une partie
„ de mes occupations ; la poësie
„ me divertit, & le sujet cause mes
„ réfléxions. Trop d'inconveniens
„ & d'obstacles assujetissent un
„ homme, qui ne sait pas se fixer.
„ La Vie est une suite de peines,
„ & nos désirs ambitieux devien-
„ nent nos propres bouraux."

Le sort promet à tous un bonheur apparent,
L'Evènement commun en est bien différent ;
De tout commencement la douceur est si grande,
Qu'il faut à leurs appas qu'un jeune homme se rende ;
Ses désirs importuns n'en trouvent point l'issue,

Peu

Peu de gens ont le fruit, & tout le monde sue.

" Il est vrai que la dépravation des mœurs m'a fait prendre mon parti : j'ai également craint une grande fortune, & une extrême pauvreté. Les biens nous rendent hauts, fièrs, méprisans, & rien moins que contens : ils accroissent nos désirs, d'iminuent notre repos, nous devenons plus inquiets, plus ambitieux, & en même tems plus malheureux."

L'ambitieux périt plutôt que ses désirs,
Et n'éprouve jamais de solides plaisirs,
Il ne goûte au contraire que fiel & qu'amertume,
Au milieu des flots il n'en a que l'écume.
Ménéandre n'a rien de l'orage passé,

Sinon quil vient à bord dans un
Vaisseau cassé,
Et quittant à regrèt le Commerce
ou la Guerre;
Sans argent, sans crédit, il re-
tourne à sa terre.

" On peut dire aussi que l'espé-
„ rance, qui nous trompe par ses
„ idées flateuses, est de concert a-
„ vec le caprice du sort: nous é-
„ prouvons trop souvent sa bizarre-
„ rie, & nous nous désabuserions
„ enfin, si l'espoir de la réussite ne
„ nous faisoit rembarquer. Un Cour-
„ tisan, par exemple, qui a son Dé-
„ mon particulier pour le tourmen-
„ ter, n'éprouve du repos que l'es-
„ poir qui le flatte d'en goûter,
„ quand il sera parvenu à ses fins:
„ il poursuit, prie, flatte, postu-
„ le; la trahison, l'injustice, la dis-
„ simulation sont les moindres vi-
„ ces, qui servent de degrés à son
„ ambition."

Il

Il quitte le séjour où le sort l'a fait naître,
Et préfère la Cour à la douceur champêtre.
L'on voit peu de personnes à l'épreuve du Louvre,
Dès la prémière intrigue tout homme se découvre,
Où l'on sort du repos pour entrer dans le bruit,
Où le Vice peut tout où la franchise nuit,
Où l'adresse où la fourbe, où l'infidélité,
Recevoient les hommages dus à la Vérité.

" Il est certain que l'adresse feinte & étudiée, cet art du déguisement qu'on pratique à la Cour, souvent découvre mieux l'intérieur de l'homme, que l'ingénuité & la franchise; mais ce n'est pas la Cour seule qui rend mécontent. Comme les Passions

 " sont

„ sont les Tirans de l'Homme, par „ tout où il y a de la passion, il y „ a de la peine. La liberté n'est „ accordée à l'Homme, qu'autant „ qu'il détruira ses Passions: elles „ sont antipatiques avec le repos, „ tant que la Parque file. Nos „ jours sont d'autant plus agités, „ qu'ils sont plus sujets aux pas„ sions, & d'autant plus tranquil„ les, qu'ils y sont moins sujets.

„ C'est dans la Solitude qu'on „ apprend à se connoître, & j'y „ mêne à la vérité une vie digne „ d'envie. Il est vrai que je me suis „ privé de quelques Charges, ou „ quelques honneurs, que la ca„ pricieuse Fortune m'eût octroiés, „ plutôt que mon propre mérite, „ mais, persuadé que la Mort nous „ rend tous hommes, c'est-à-dire, „ égaux & ses Sujets, j'irai du pair „ avec les Rois & les Bergers".

Le

Le terme égale tout, & les Ombres des morts
Méprisent les grandeurs de même que les Corps.
La Tombe d'Aristie borne sa destinée,
Il voit avec ses jours sa force terminée,
Et les Cieux ne sont pas plus près de son Château,
Que d'un foible Pêcheur qui meurt dans son batteau.

" Enfin, Monsieur, voila une
„ partie de mes occupations & de
„ mes sentimens. Si vous me fai-
„ siez l'honneur de venir agréable-
„ ment troubler ma Solitude, nous
„ partagerions le tems entre l'utile
„ & l'agréable. Une partie de Chas-
„ se, une Promenade, une Colla-
„ tion, un Concert, enfin quel-
„ ques autres plaisirs succéderoient
„ à nos réfléxions; je tâcherois
„ de vous découvrir plus ample-

„ ment que dans cette Lettre mes
„ ſecrettes occupations.

„ Je finis par quelques Rimes,
„ comme j'ai commencé: peut-être
„ n'ont-elles pas tout le beau, qu'u-
„ ne Poëſie choiſie demande; mais
„ comme ces Rimes fluent natu-
„ rellement, & que d'ailleurs je ne
„ fais pas métier de Poëſie, peut-
„ être qu'en voulant les perfection-
„ ner, je leur ôterois le peu de bon
„ qu'elles peuvent avoir."

Je Cherche dans ce ſéjour l'honnê-
te volupté,
J'y vis dans le repos & dans la
liberté;
Les Jardins, les Tableaux, la
Muſique, les Vers,
Une table modique & de peu de
Couverts,
Des plaiſirs innocens contentent
mon envie,
Et je goûte les fruits d'une inno-
cente vie.

Je

Je suis aimé du Prince, je le vois rarement,
Enfin j'attens ici la Mort tout doucement.

" Il est rare de trouver de pa-
„ reils sentimens, dans un jeu-
„ ne Seigneur d'un âge si peu ca-
„ pable de réfléxions : cependant
„ il est d'autant plus content, qu'il
„ a méprisé ce qui semble faire le
„ bonheur des autres, je veux di-
„ re l'ambition, la vaine gloire &
„ l'amour propre.

„ A parler cependant avec toute
„ la sincérité possible, un vrai bon-
„ heur & de solides plaisirs sont
„ presque impossibles. C'est ce
„ qui doit nous prouver la certitu-
„ de d'une meilleure vie, de mê-
„ me que la fausse sécurité & l'im-
„ punité des méchans m'assûre d'u-
„ ne justice future, je veux dire
„ d'une punition inévitable. Ce
„ bonheur de cette vie consiste dans

 „ le

„ le juste milieu: moins de pas-
„ sions, plus de repos; moins de
„ repos, plus de Passions.

„ L'état monastique seroit le vé-
„ ritable état, où l'on goûteroit
„ plus de tranquilité, & où l'on
„ pourroit mieux jouir d'un bon-
„ heur présent, si ce n'étoient pas
„ des hommes qui le composent,
„ qui sont toujours industrieux à se
„ tourmenter les uns les autres; si
„ enfin le désir des honneurs, la
„ jalousie, & mille autres petites
„ passions secrettes n'eussent point
„ franchi les Monastères, & trou-
„ blé le repos d'une demeure, où
„ bien souvent on ne goûte rien
„ moins que de la tranquilité.

„ Cette condition cependant,
„ telle qu'elle devroit être, nous
„ fait passer nos jours dans une
„ bienheureuse oisiveté: on est au-
„ jourdhui ce que l'on sera demain,
„ si l'apppétit est borné la subsi-
„ stance est assûrée: rien n'inquiè-

„ te,

„ re, le vivre & le vêtir suivent
„ par tout ; enfin le Moine seroit
„ heureux s'il vivoit comme il doit,
„ & non comme il fait ; il en est
„ de contens dans cet état philoso-
„ phique, & je les atteste & les
„ prens ici pour témoins."

CHAPITRE VI.

De l'Homme en particulier.

QUand je me résous de circonstancier & pénétrer l'Homme, de faire toucher au doigt ses défauts, leur grand nombre, leur variété font hésiter ma plume. Si je dis qu'un Avocat biaise dans ses Consultations, sur-tout quand il prévoit qu'il sera le Patron de la Cause, aussi-tôt je vois le Juge balancer le bon Droit avec l'intérêt.

Si je dis qu'un Médecin diffère la

cure

cure d'une maladie, qu'il ne croit pas mortelle, déja ses adhérans de concert avec lui se font paier au double les opérations, les drogues mal appliquées & multipliées sans nécessité. Mais n'est-il que cet art douteux plein d'abus? Non, il n'est pas le seul; mais il est l'unique, qui les fasse cesser en détruisant ceux qui les commettent, je veux dire les hommes.

Linus se présente ici tout à propos pour continuer ma matière; il ne chercha jamais la Fortune, il n'en avoit pas l'esprit, elle le chercha elle-même, elle l'orna de ses dons: cela suffit, il brille à Paris, il a quitté la Toile & les Sabots de ses Pères; son Carosse éclabousse les gens de probité, que la Fortune laisse aller à pied. On l'eût cru sorti des Gastons & des Valois, sans un Frère, qui s'introduit dans son Antichambre avec les Sabots & la boue de son Village; fatale fraternité, qui dé-

démasque aujourdhui Linus, & qui apprend au dernier de ses Domestiques, que Linus est moins digne de la Fortune qu'il a, que lui-même. Heureux le Fils dont le Père a fait la fortune par ses rapines & ses concussions; mais c'est un Fils dénaturé, & le Père est trompé dans son attente: disons donc mieux, héureux le Fils pour qui le Père s'est rendu malheureux.

Patius n'eût jamais tant de mérite, que lundi dernier, il en avoit moins le jeudi suivant, il n'en avoit plus le samedi: je m'explique, il avoit un habit d'or, de soie, & de toile ces trois jours-là.

Victor est riche, il prime dans son Bourg, il a médiocrement toutes les commodités de la vie, enfin il est heureux; son voisin l'envie, il seroit content de lui ressembler: cependant Victor se tourmente, s'inquiète, se croit plus malheureux que ce voisin, qui envie son sort, parce

parce qu'il en voit qui sont encore au dessus de lui: *nemo sua sorte contentus.*

Pour rendre la Morale sensible, il faut qu'elle nous rende les matières sensibles: le détail circonstancié persuade mieux que les Maximes générales. Ce n'est pas assez de dire, que l'Homme est plein de passions, qui le dominent; il faut dire que Criton grossit un trésor qu'il enfouit, & dont il ne veut jamais se servir; qu'il se refuse le nécessaire, qu'il fait son ambition d'aller tout nud, & de mourir de faim.

Lanie fait son Dieu de ses charmes, & son mérite de sa coquetterie; mais détaillons & disons, que Lanie fait seule vivre son Parfumeur par la consommation qu'elle fait de Bleu, de Rouge, de Pâte, d'Essence, & de Pomade. Elle veut plaire, c'est le défaut du beau Sexe; à qui? à Tibus qui passe les jours & les nuits chez elle, sans que son

Mari

Mari le sache, parce qu'il disparoît dans un faux mur, que le Mari n'aperçut jamais. Sous la tapisserie Lanie prend ses précautions avec Tibus, parce qu'il est véritablement son Amant, & qu'un Mari quoique commode est obligé en conscience de se fâcher d'un tiers, qui veut percevoir ses droits. Mais pourquoi Lanie ne prend-elle nulle précaution dans les visites fréquentes & également suspectes d'un Financier, qui est d'intelligence avec le Mari. C'est que la Finance est un amour banquier, qui ruine moins les Familles, qu'il ne les soutient: par ce moien Lanie trouve à subvenir à sa dépence, & dequoi entretenir Tibus qu'elle aime véritablement. Un Mari ne sent point son bien péricliter, la Femme gagne toujours avec dépens, enfin un Mari porte plus patiemment la Corne d'abondance que celle d'infamie, qu'il croit telle, parce qu'elle n'est point de finance.

Le

Le Caprice & le Hazard font les principales causes, qui font agir l'Homme. Il y a de bonnes & de mauvaises passions. Philinthe est doué des unes & des autres également, aussi il est haï, craint, aimé & respéсté. Dave a plus de bon que de mauvais, Phirge est tout le contraire. Dave est aimé, Phirge est haï. Ce n'est point une règle générale, quand le Caprice est de la partie, l'on est haï avec de bonnes qualités, & aimé avec de mauvaises.

Pour faire l'analise assez particuliere des Vertus & des vices, il faudroit pénétrer l'Homme, être le Génie familier de ses plus secrettes pensées.

Il faudroit s'introduire jusqu'à la Toilette de la Marquise R. . . pour voir qu'elle emploie la moitié du jour à étudier ses charmes, pour en tirer profit & l'intérèt. Un Partisan fait plus, il emploie ses veilles à s'as-

s'assûrer des millions, qu'il troque le jour avec les attraits de la Marquise.

Je vois monter fièrement les degrés du palais un jeune sectateur de Justinien : il est l'héritier de toutes les successions : tous les différends lui paient grassement le droit d'accord & de partage. Voila deux païsans, qui ont trouvé un Ecu : l'avarice les fait disputer à qui il sera; ils lui donneront chacun un Louïs pour les accorder.

Pisistrate, dans le fond d'une Province au coin d'une forêt, amasse cependant du bien, la pauvreté de son vêtement fait la richesse de ses Troupeaux. Oreste aime la Ville, & la magnificence de sa parure fait la disette de son Patrimoine.

Je ne puis souffrir le scrupule d'un Moine, qui vient au Spectacle, qui cherche pour se cacher un discrèt treillis, & la place la plus obscure, la bienséance n'étant quasi plus de

faiſon qu'il y paroiſſe tout-à-fait, ou qu'il n'y paroiſſe point du tout, puiſque malgré le ſoin qu'il a de ſe cacher, il n'a pu ſe ſouſtraire à la connoiſſance & aux traits de ma plume.

Quoi, vous fréquentez Panuphe! Ne craignez-vous pas la contagion? ne ſavez-vous pas qu'il a la Lèpre? je l'ai toujours ignoré, me reſpondez-vous, & je ne lui ſai aucun mal, ſinon qu'il eſt fort pauvre; & c'eſt juſtement là, vous dis-je, la plus dangereuſe de toutes les Lèpres.

Quand je vois Gelbor, ſi parfait de corps & d'eſprit, & que je trouve Bronduze, qui eſt un monſtre d'imperfections, je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il y a des ouvrages de toutes les eſpèces.

Thiniante a quitté ſa Patrie pour voiager, afin dit-il de ſe perfectionner: il eſt revenu avec la qualité d'un ſot, comme il étoit parti. Ce mé-

mérite nous est donné en naissant, l'art & l'expérience ne font que le perfectionner.

Ephestion ne s'afflige jamais, qu'un malheur ne soit arrivé : il ajoute qu'il est inutile de s'affliger, quand il est fait ; la joie est son sistême. Persiccas tient pour Héraclite : il prévient par ses pleurs les malheurs à venir : il ne peut se consoler quand ils sont arrivés. Séleucus partage sa vie entre la joie & la tristesse : Persiccas est l'antipode d'Ephestion, & Séleucus est le centre de tous les deux ; il en faut de toutes les espèces pour varier les humeurs.

Néarque dort, vous dit un Laquais dans l'antichambre, ou bien il a des affaires sérieuses, ou attendez tout le jour, ou bien revenez. Cependant Néarque est à sa toilette, ou bien il lit une gazette mollement couché sur un Sopha : vous pestez, vous grondez tout bas, néanmoins

vous attendez toujours. En vérité, dites-vous, les riches ſont auſſi difficiles à attraper que leurs richeſſes: vous avez tort, vous devez ſavoir que Néarque ne connut jamais le mérite perſonnel, & qu'il ſe fait valoir comme il peut; que ne parlez-vous à ſon Laquais, traitez-avec lui: ſi vous cherchez un homme de mérite & d'eſprit, il vaut par lui-même ce que vaut ſon maitre par ſes biens.

Tout l'Homme ſe préſente plein de paſſions & d'erreurs: la multitude embaraſſe, la variété étonne. L'Homme dans le détail n'eſt pas moins un labirinthe. A peine l'avarice me choque, que la léſine, le ſordide intérèt, les gains illicites, la méfiance, les ſoins, l'inquiétude, & tout ce qui ſuit cette paſſion ſe préſentent: elle embaraſſe la plume, fait bégaier les expreſſions, rend imparfaites les peintures, que l'on en fait, & fait gemir en ſecrèt un hom-

me

me plein de vertu & de mérite. Mais entrons en matière. Altam a l'un & l'autre, la Vertu le suit & la Raison est son flambeau : cependant je gémis de voir un homme si parfait, cela est étrange ; mais non, car je gémis de ne voir que lui.

Egiloque passe son tems à la porte des Grands, il gratte, il frappe, il attend, il se fait annoncer : sans doute que le Portier ignore le mérite & la probité d'Egiloque : bagatelle, s'il n'a que du mérite : un Carosse à grand bruit se fait entendre, on frappe, on ouvre, & on fait entrer Neptolène.

Phaette croit avoir du mérite, personne cependant ne lui a dit ; n'importe, il le croit : pour moi, je le mets au rang de ceux, qui se croient les seuls sages au monde. Lisis, au contraire, se croit incapable de jugement, & pense qu'il est le seul fou.

Maxance, pour cacher son jeu, semble généreux, & avoir l'ame grande ; mais tout cela n'est qu'un secrèt désir de posséder tout, en méprisant tout, & de parvenir à de plus grands desseins par des moindres.

Quelque louange & quelque encens qu'on donne à Cloronte, on ne lui apprend rien de nouveau ; son mérite l'obsède : quelque bonnes qualités que vous lui racontiez des autres, tout lui est nouveau, il a peine à le croire, il se croit le seul homme de mérite : cependant sa destinée l'a condamné à n'être qu'un sot ; il ne fait pas seulement des sotises par choix, mais de son propre panchant ; il ne parviendra seulement jamais à devenir un fàt.

Héroclès sait cacher ses défauts, & découvrir ceux des autres par le moien qu'il a de s'insinuer ; il fait plus, en cachant ses défauts il supporte ceux des autres avec autant d'é-

d'égalité d'esprit, que s'il éprouvoit leurs bonnes qualités.

Depuis vingt ans le désir de paroitre savant a ampêché Marcius de le devenir; il s'est toujours prévalu de ce qu'il croioit savoir, & par là il a négligé d'apprendre ce qu'il ignoroit; delà la présomption, l'ignorance, ensuite l'opiniatreté: aussi c'est l'ordinaire de telles gens, de ne croire que ce qu'ils savent, & de ne savoir que très peu de choses.

Toutes extrémités sont vices. Palémon est trop sensible à la médisance, Armond y est insensible: le Publie se vange de tous deux, en changeant la medisance en calomnie. Il y a un certain milieu à prendre.

Acanthe étoit heureux, content de sa médiocrité, il mènoit une vie d'autant plus douce, qu'elle étoit exemte de passions; il a gagné du bien; les Passions, qui suivent les richesses, l'ont assailli, & il n'a fait sa fortune que pour ètre malheureux.

Lisimaque pense, est abstrait, met son juste-au-corps à l'envers, ne répond qu'à demi, ses paroles sont coupées, ses mots obscures: il ne parle que par monosillabes, il affecte d'être singulier, & mistérieux; chez lui il se fait servir la soupe à la fin du repas; c'est un personnage qui n'est rien, & ce stratagême le fait paroître quelque chose.

Le Marquis de Q... avec de grands biens, vêtu d'or, une table splendide, est considéré & respecté. Gerice sous le chaume vit de pain & d'eau, considéré & respecté. La mort enlève le Marquis Q... dans la pourpre, Gerice dans ses haillons, & les rend tous deux égaux.

Prenez patience, dit Cavis à une belle désolée; ne vous affligez pas, dit-il à Xiste, qui a tout perdu: s'il etoit en sa place, Xiste lui en diroit autant, sans qu'il en profitât. Tant il est vrai que nous avons toujours assez de force pour supporter les malheurs

heurs des autres ; & jamais assez pour supporter les nôtres.

Euphême est prudent, sage, & tempéré, il ne désire rien ; Phoque est avide, ambitieux, il agit, & travaille, pour faire fortune, qui se rit d'Euphême & de Phoque : bizarrerie du sort.

Phamphile octogenaire donne de bons conseils, c'est une Sibille que sa bouche, c'est du moins une marque qu'on se corrige quand on aime la perfection, & qu'on veut que les autres fassent le bien, quand on ne peut plus faire le mal ; aussi rien ne se donne plus facilement que des avis.

Morab a paru honnête homme pendant vingt ans, son faux mérite lui a procuré sa fortune ; il a changé de mœurs, comme de Conditions, & a fait dire de lui quil n'avoit fait du bien pendant vingt ans, que pour faire toute sa vie du mal.

Evandre se croit quelque chose,

quoiqu'il soit moins que rien : la duplicité l'ont tellement obsédé, qu'à force de se déguiser aux autres, il se déguise à soi-même ; il croit dominer ses passions, mais c'est moins sa force sur cette passion, que la foiblesse de cette même passion.

L'art de réussir est impénétrable, il tient autant de la bizarrerie du sort comme de notre prévoiance. Odenat fait des sotises si à propos, qu'il se fait aimer, il gâteroit tout s'il changeoit de conduite. De grands talens ne sont rien, si on n'a celui de les menager, & d'en user à propos.

Il est des Favoris des Princes, comme de leurs monnoies, on est obligé de recevoir l'un & l'autre suivant ce que le Prince les fait valoir, & rarement pour ce qu'ils valent.

Gilon déplait avec beaucoup de mérite, Crater est estimé avec beaucoup de défauts. La Nature nous donne des perfections, la Fortune

les

les fait paroître. Notre propre mérite & la destinée font tout le bonheur & le malheur de notre vie: le prémier nous attire l'estime, ou la haine des gens du prémier ordre; le second celui de la populace, qui juge ordinairement plus par hazard que par discernement.

Le mien & le tien règnent depuis longtems, cependant l'art de voler vogue plus que jamais, d'autant qu'on ne punit que la manière. Empire force une porte, il ne vole que dix écus, il perd la vie: celui, qui lui fait son procès, pille par son emploi le Public depuis vingt ans; c'est industrie. Un Prince tiran veut usurper des Provinces entières avec le sang des siens; c'est faire des conquêtes.

Trasius se trompe, de croire qu'il se peut passer de tout le monde, de même que Berge, qui croit qu'on ne se peut passer de lui. Si l'un a du mérite, parce qu'il avoue ses défauts,

fauts, l'autre eſt un ſot qui veut les ignorer.

D'ailleurs un ſot eſt un homme, qui déplait à tout le monde, qui eſt en bute au mérite, dont l'eſprit ne connut jamais l'agréable & l'amuſant ; cependant il faut diſtinguer, car s'il a du bien, il ſera toujours conſidéré & reſpecté avec ſa ſotiſe.

Tout ſot eſt ſot à Rome, comme à Paris : il y a par tout des défauts, parce qu'il y a par tout des hommes. Envain cherche-t-on du contentement aux extrémités de l'Univers, ou peut par tout ſe faire ſon propre bonheur : ſi par tout il y a de la paſſion, par tout on la peut domter. Félicie eſt coquette dans l'Inde, comme à Paris : Palie eſt vertueuſe à Paris, comme dans un Déſert. Un Tréſorier ſe fait ſuivre & reſpecter dans la Nouvelle Angleterre, comme à Londre ; l'homme ſera toujours homme.

Un homme à la mode eſt un homme content, un homme qui du moins le paroît, un homme qui vit d'eſpérance & d'apparence, qui ſe flatte d'un eſpoir trompeur, mais tout cela ne définit rien. Cet Homme content, c'eſt peut-être Nicanor, qui monte fièrement les degrés d'un Grand, qui ſe fait attendre dans une longue ſuite d'antichambres, qui étale tout le mérite du maitre, je veux dire la pompe & la magnificence, & jamais les vertus. Mais enfin un homme à la mode, c'eſt peut-être un Banqueroutier, un fourbe, un ambitieux ; non, répondez-vous : c'eſt donc un Cocu, encore moins, dites-vous, il en fut de tous les tems ; mais ne ſeroit-ce point un Cocu volontaire ? il n'y a pas longtems que la mode en eſt venue : tout cela, dites-vous, fait quelques circonſtances d'un homme à la mode. Mais ſeroit-ce un homme qui auroit toutes les mauvaiſes qualités,

lités, qui feroit capable de tous les crimes: en voici la moitié; mais il faut encore qu'il soit susceptible de toutes les bonnes, & plein de toutes les vertus. Mais comment accorder le bon, le mauvais, la vertu, le crime? Voila tout juste ce qui fait un homme à la mode, un homme impénétrable dans ses desseins, double dans ses conseils, la phisionomie belle, mais trompeuse, des mœurs perverses & un caractère de probité, un Prothée en vertus & en crimes, qui flatte les uns, amuse les autres, & les trompe presque tous; qui soit aimé, haï, méprisé & consideré; qui sache l'art de s'insinuer, moienner & de réussir; qui domte en apparence des passions, dont il est domté; qui soit un Pauvre riche, un Philosophe opulent & ambitieux, qui semble n'avoir besoin de personne, & dont chacun a besoin, dont l'orgueil s'insinue sous le voile de l'humilité; qui agisse autre-

trement, qu'il ne pense, enfin qui soit un homme à la mode. Un tel homme est extraordinaire, n'étant composé que de contraires; cependant tout le monde approche plus ou moins de mon sujèt; quand il possède ce qui le rend à la mode.

Voici quelques Stances assez convenables au sujèt que je traite: elles sont d'un Auteur un peu entier, néanmoins elles auront peut-être le don de plaire.

STANCES.

AUjourdhui notre expérience
Nous donne un salutaire avis,
C'est de garder en apparence,
Des visages fermés à vis.
Savoir rire, pleurer & feindre,
Dissimuler & se contraindre,
C'est le secrèt d'un esprit fort;
Car le Baron deviendra Comte,

S'il

S'il ſait montrer ſans nul effort
Un viſage qui ſe démonte.

Gardons toujours les déférences ;
Pratiquons l'aſſiduité ;
Faiſons cent mille révérences ,
S'il y va de l'utilité.
Baiſer les mains que l'on abhorre ;
Plus que les crimes de Gomore ;
Parler à double intention ;
Sur-tout pour trouver notre compte ,
Mêlons y dans l'occaſion
Un viſage qui ſe démonte.

La plus ſpécieuſe fineſſe ,
Qui puiſſe nous faire maintenir ;
C'eſt de mentir avec adreſſe
Et de promettre ſans tenir ,
Dire après le mot pour rire ,
Donner la pointe à la ſatire,
Piller plutôt dans les auteurs

En

En boufonnant sur un bon conte,
Avoir au gré de l'auditeur
Un visage qui se démonte.

Auprès d'un visage de plâtre
Nous contrefaisons les doux yeux,
Et notre respect idolâtre
Les nomme le vainqueur des Dieux:
Puis trouvant une autre fortune,
Nous savons d'une amour commune
Traiter toutes sortes d'objets,
Et sans redouter de méconte
Prendre pour de nouveaux sujets
Un visage qui se démonte.

Quelquefois l'apparence trompe
En déguisant la vérité;
Le luxe d'une vaine pompe
Surprend notre crédulité:
Tel aux obseques de son Pere,
De son Epoux ou de son Frere,

Feindra par des larmes d'oignon
Que la tristesse le surmonte,
Et trainera jusques aux talons
Un visage qui se démonte.

❧

Soiez sans yeux & sans oreilles,
Si vous voulez vivre à la Cour;
Car trente de nuits & de veilles
Souvent se perdent en un jour.
La peine est mal récompensée
De celui qui dit sa pensée,
Il court hazard d'être interdit,
Si son front de marbre & de fonte,
N'a pour conserver son crédit
Un visage qui se démonte.

❧

Ah! le sot homme, dites-vous, de Mélapton, il est ridicule dans tout ce qu'il fait; on l'ignore, on le méprise, ou plutôt il n'est connu que pour être ignoré & méprisé; mais en-

encore: expliquez-vous. Mélapton sans doute n'a donc ni esprit, ni talens, la Nature lui a donc refusé peut-être jusques aux parties de son corps les plus essentielles: point du tout, il a tous les avantages de l'esprit & du corps. Je vous entens, & je crois qu'un homme accompli est Lineus, quoiqu'un monstre d'esprit & de corps, le rebut de la Nature, & ce qu'il y a de plus affreux, excepté qu'il est parfait, disons tout, Lineus est riche, Melapton est pauvre.

L'Homme le plus libre, est celui qui a moins de passions: celui-là est haï, qui vit sous le chaume de pain & d'eau, tout semble lui mal tourner. Remontons par degrés aux différentes conditions, le vice y dominera à proportion de leur élevation, & peut-être trouvera-t-on le comble des désordres dans la pourpre & sous le Dais.

Il y eut grand fracas à la naissan-

ce de Lascaris, grandes rumeurs, grandes joies, tout présageoit que son nom devoit aller jusqu'au Païs de l'Aurore; cependant il est dans son huitième lustre, & l'on a ignoré qu'il fût au monde, parce qu'on le croioit ce qu'il n'a pas été.

Léonidas perd son Père, il est inconsolable, nuit & jour ses cris redoublent, toute la douleur est de son côté. Arpasie perd sa Mère, elle ne pleure que quand elle voit du monde, sa douleur ne peut s'exciter qu'en compagnie; cependant l'un & l'autre semblent inconsolables, l'un l'est en effet, l'autre en apparence.

Prêtez-moi cinquante Pistoles, dit le Comte D.... à Pintasie; cependant le Comte D.... ne rend jamais rien, on le connoît sur ce pied: Pintasie lui en donne vingt en pur don, le Comte la remercie, lui a obligation: elle y gagne doublement, elle eût perdu les cinquante, & il

ne

ne lui auroit eu aucune obligation.

Diodore me rencontre, me tire à part avec un air embarassé: je m'attens à quelque chose d'important; cependant il me dit qu'il vient d'arracher le plus bel Oignon de Lis qu'il eût dans son Partère. Il est des gens du caractère de Diodore, qui me confieroient volontiers pour un secret, que Pompée étoit un Grand Homme.

Priez à dîner Alcimond dès la veille, ou ne le priez qu'une heure vant le repas, afin de lui épargner l'inquiétude qu'il a depuis qu'il est prié, jusqu'à ce qu'il s'y rende: il alloit hier dîner chez Cotta à cinq heure du matin, *trahit sua quemque culina.*

La vie de Décien est un mensonge perpétuel, il ne ment que pour le plaisir de mentir, il ne fit jamais autre chose; cependant il me surprend, en disant une fois la vérité, je veux dire qu'il est un menteur,

mais que j'ai tort de m'en formaliser; qu'il mente donc à son aise, pour moi je veux dire la vérité, c'est-à-dire, qu'il est un menteur.

Chicano natif de Falaise marie sa Fille, la dote de douze procès, voila un bon Parti: cependant le Gendre en voudroit davantage, sachant que le bon homme en réserve. Est-il juste, dit Chicano, que je me dépouille de tout mon bien. J'ai vingt procès, je ne lui en donne que douze, il est vrai, mais il faut que je vive. Chicano a raison, un Normand hors de procès, un Poisson hors de l'eau, meurent tous deux hors de leur élement.

La vertu n'exclut pas toujours le vice, souvent elle est sur le trône, quand nombre de défauts la suivent. Elicius rit & pleure pendant sa vie, il nous apprendra donc les effets de la joie & de la tristesse; mais non, car c'étoit sans sujet. Pirus a sujet de rire & de pleurer; mais il contraint

ses

ses ris & ses pleurs. Quoi! Faudra-t-il m'instruire de Démocrite & d'Héraclite? On ne rit, on ne pleure plus comme en leur tems: ils rioient & pleuroient des folies des hommes, aujourdhui on ne s'en met point en peine.

Je crie contre les défauts d'Arus tout bas, néanmoins je voudrois qu'ils fussent sçus, sans en être l'auteur. J'éclate contre Dige, je vante mes calomnies, je révèle ses moindres fautes: je crains tout de l'un, & rien de l'autre; l'un est riche, l'autre est pauvre.

Je trouve dans les rues D... je lui fais mille offres de services, mille protestations de lui donner jusqu'à mon sang; cependant D...est riche, aisé, & se peut passer de moi; c'est la raison pourquoi je lui offre mes services, & que je les refuse à V...qui en a besoin.

A.. tombe dans la disette, ses amis l'ont quitté comme ses biens, il

il va trouver V... sur qui il se fonde le plus ; mais il se trompe, il n'est son ami que dans la prospérité.

Un Crésus, qui ne tente une Coquette qu'avec du mérite & des talens, est moins que rien ; qu'il étale ce qui fait son Dieu, on l'écoutera : si la somme est modique, il ne fera que bégaier ; à mesure que ses offres grossiront, ses paroles se feront mieux entendre.

Tu te trompe, Mophe, si avec ton équipage éclatant tu crois te rendre estimable ; on écarte tout cela pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un sot : cependant il te faut pardonner, si tu te crois du mérite, puisque tu lis cela dans les yeux de ceux qui t'environnent.

Un sot n'entre, ne s'assied, ne boit, ne mange, & ne marche jamais comme un homme de mérite. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe dans la chaire du Prédicateur ;

teur, il n'a pas de honte ni dequoi rougir, non plus que le Sot.

Céſie eſt un rebut de la Cour, il brille à la ville, il prime ſur le Magiſtrat : quel moien de tenir contre une écharpe d'or, & un homme qui parle au Roi ? On l'admire, il fait envie à trois lieus delà, il fait pitié.

Cléante dans les vapeurs d'un bon dîner ſigne un arrêt, qui ruinera dix Familles ; il eſt à pardonner : comment croire, quand on eſt ſoul, qu'on puiſſe quelque part mourir de faim ?

Silvain eſt enfin devenu riche, il a acheté la Terre où ſes Ancêtres paioient la Taille ; il n'eût oſé prétendre à être Page chez Décius, & il eſt à préſent ſon Gendre.

Bocius fait des retraites & des méditations, il s'enferme avec des Saints : ils ont leurs penſées, & il a les ſiennes ; le maſque de la piété lui ſert.

Un jeune Abbé, fleuri & vermeil, possède plus de quatre-vingt mille livres de rente : il y a d'ailleurs quatre-vingt Familles, qui meurent de faim, quel partage !

Poisson fait sa fortune sur le Téatre, & se retire quand il est riche, pour faire son salut ; chaque chose a son tems.

Triphon est en colère, de ce que quelque chose lui peut manquer, tandis que Daule gémit, de ce que tout lui manque. Rien ne s'est mieux soutenu que Triphon, quon croioit sobre, chaste, & tempéré : on le croiroit encore, s'il ne venoit de faire sa fortune.

Acanthe, homme opulent, mais vicieux, ne veut pas se trouver avec Druse, homme pauvre, mais vertueux, qui vaut cependant mieux qu'Acanthe.

Polie attend que je le salue ; je dis, sans doute qu'il est plus aisé que moi, sans doute qu'il a fait fortune :

tune; si elle est considérable, il ira jusqu'à me mépriser.

Plaute, quoique vieux, mais riche, se fait prier pour épouser Alie, qui est jeune, & belle, mais pauvre.

Elicius est mon ami, mais il ne le sera que pendant que je serai en faveur; il ne m'estimera qu'autant que la Fortune m'estimera elle-même: les Amis nous quittent avec nos biens.

Ces jets d'eau, ces bâtimens superbes ont épuisé le bien de Cléante; ses Créanciers l'en ont chassé, & il en est mort de dépit.

Vous moquez-vous de rêver en carosse, prenez un Livre ou un papier, quand ce ne seroit que pour faire l'homme d'affaire & d'importance.

Il faut que Lécinond soit encore bien de mes amis, si je daigne encore le regarder, après que j'aurai fait fortune. Damon a perdu sa for-

fortune par la même voie qu'il l'avoit faite: tant il eſt vrai qu'on en deſcend plus facilement, qu'on n'y monte.

Qualant fait battre la caiſſe, quand il fait du bien; quil faſſe mieux, qu'il tâche que je ne le ſache pas, ou du moins qu'on ne le ſoupçonne point de l'avoir publié.

Alcipe me ſalue du caroſſe, où il eſt, quoique je ſois à pied; mais c'eſt afin de ſe faire mieux remarquer dans le fond d'un caroſſe avec un Grand.

Fauſte a tous les vices, cependant il n'a pu être deshérité par un Oncle, qui lui donne tout, & qui ne laiſſe qu'une légère penſion à Délius homme de mérite, encore eſt-elle mal paiée par Fauſte qui a tout.

Un Hiſtorien revenu des Indes rapporte, que ces Peuples boivent d'une liqueur qui leur fait mal à la tête, & les fait vomir; qu'ils aiment cependant ce breuvage juſqu'à la fu-

reur;

reur : Alix les blâme ; qui ne voit pas que c'est de lui qu'on parle, en faisant le portrait de l'Ivrognerie ?

On a dit de Gal, qu'il etoit un fou tout plein d'esprit ; cependant il meurt : on le regrette, on lui donne un mérite qu'il n'a, que parce qu'il est mort.

Aristarque a quitté l'obscurité de sa Province, il a paru à la Cour, il a fendu la presse, il a assûré qu'il étoit parfait dans son art ; on l'a cru sur sa parolle, il a eu l'oreille du Prince, il vient de s'éclipser : le tems de sa disgrace commence avec le terme de sa faveur : il se retire riche & décrédité, & laisse la Cour encore en état d'être trompée par des gens de son caractère.

Hâtez-vous de dire à Lélius, qu'il est un sot, car il va faire fortune, & il ne vous sera plus permis, que de lui donner des louanges.

Trébius quitte sa chaumière, va à Paris, se place, endosse la Livrée, chan-

change bientôt ses galons de soie en or ; à force d'ouvrir le carosse, il entre dedans ; le voila Partisan, par ses concussions & ses rapines il devient puissant : il faut s'anoblir ; il achette une Charge de Sécrétaire du Roi ; mais qui le fera honnête homme, qui est le seul titre qui lui manque : rien de plus aisé ; il se fait Marguillier, ou Directeur d'Hôpital : c'est le plus beau vernis d'honnête homme sur la réputation d'un fripon.

Critius ne peut prouver sa Noblesse, que depuis qu'il fit galonner ses haillons ; son bien le met aujourdhui dans l'état de pure nature, c'est-à-dire, dans la possession de tous ses défauts.

Il est vrai que l'Homme, comme homme, je veux dire dans la vigueur, dans un âge véritablement d'homme, est le jouet des passions, le captif du caprice, & la matière à la satire ; mais il est un âge d'inaction

ction & de repos, où du moins les défauts semblent nous quitter, si nous ne les quittons. Cette même Nature, qui fit tous les plaisirs pour l'Homme, lui défend de les goûter sous peine de la vie, dans un tems où tout lui est à charge, jusqu'à lui même.

CHAPITRE VII.

De la Vieillesse.

ON ne peut mieux définir cette extrémité de la vie, qu'en disant que c'est le tombeau des plaisirs, & le berceau des peines. La crainte, souvent une fausse espérance, la foiblesse de l'esprit, du corps, enfin l'infirmité par essence sont le partage d'un âge, qui fait cependant encore distinguer l'Homme, & le rend susceptible de bonnes & de mauvaises qualités. L'Hom-

L'Homme, quoique vieux, n'en est pas moins homme; en cette qualité il lui faut encore des passions: l'avarice semble mieux convenir à cet âge immobile. L'Homme dans la Vieillesse n'est plus capable d'entréprises, ni de projèts, & il trouve cela de commode à l'avarice, qu'il n'a qu'à laisser dormir son bien, & se laisser manquer de tout.

Rien de plus court que nos jours, ils nous sont ravis quand à peine on commence à les goûter: l'âge décrépit nous surprend, l'on ne peut jouir trop tôt de la vie, & demain est toujours trop tard.

Agali abrêge ses jours, pour se les conserver, il entréprend un long & penible voiage, qui le fatigue, l'affoiblit, l'attenue: pourquoi? me démandez-vous; écoutez-le parler: je suis, dit-il à l'Oracle qu'il va consulter, ou du moins qu'il croit un Oracle, je suis pâle & défait, je ne puis plus souffrir la fatigue, mon visage

visage se ride, mes mains se desséchent, enfin je sens une débilité de nature à laquelle je crains de succomber : faites-vous bien toutes vos fonctions, lui dit l'Oracle? oui, répond Agali, qui vient de trop loin pour apprendre que c'est la Viellesse qui le tient.

Les Hommes avancés en âge, & qui ne veulent pas passer pour vieux, & les jeunes femmes qui ne veulent pas passer pour coquettes ne sont guère éloignés de la folie. Il est vrai qu'un homme, addonné à cette passion, ne hait rien tant que la qualité de sexagenaire, puisque l'amour est le foible de la jeunesse, le défaut de l'Homme, & la honte de la Viellesse. De plus une june femme peut avoir assez d'agrémens, mais pas assez de conduite & d'expérience: une Vielle souvent a l'un & l'autre, qui n'a ni beauté ni agrément.

Votre Batistaire vous fait tort, la

datte n'en est pas assez fraiche pour que votre teint le paroisse tant, dis-je à la Comtesse de B..... rendez vos couleurs au Parfumeur, vos dents à Carméline; & paroissez ce que vous êtes, & non pas ce que vous avez été. Mais je rêve de croire qu'une femme veuille paroître vielle. La Comtesse de B..... aimeroit mieux perdre son honneur, que sa beauté, si tous deux étoient encore en sa disposition; elle veut être jeune en dépit des années.

Faire fortune est un beau mot, cependant il faut au moins trente ans pour la commencer; elle n'est pas faite à soixante: la Viellesse nous prend, quand nous commençons à bâtir; la mort nous détruit, quand à peine l'on est aux Peintres & aux Vitriers.

Quoique la vie soit courte, elle se passe néanmoins toute à désirer; la Vieillesse, qui devroit éteindre nos désirs, les entretient: on ne re-

revient des maladies les plus dangereuses, que pour désirer davantage, & la mort vient toujours, lorsque nous désirons encore de vivre.

On craint la Vieillesse, qu'on n'est pas sûr d'atteindre ; à trente ans on regrette l'âge de vingt ; à soixante on regrette l'âge de trente : on espère vieillir, & on craint la Vieillese ; enfin on aime la vie, & on craint la mort, quoique la mort vient souvent à propos, mais toujours trop tôt pour la Viellesse la plus ennuieuse.

Une trop grande négligence, & une excessive parure dans les Viellards multiplient leurs rides, & semblent avancer leurs jours.

L'Homme, comme homme, n'est qu'une partie de lui-même, la Femme fait l'autre : elle n'est pas moins sujette aux passions dans tous ses âges, je pourrois même dire davantage que l'Homme.

Après avoir donc parlé de l'un,

fait voir l'Homme dans son commencement, dans son milieu, c'est-à-dire comme homme, & dans son déclin; je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire quelque chose du Beau-sexe. Je risque beaucoup, cependant comme la vérité & la sincérité sont le partage de ma plume, je crois que les uns & les autres me rendront également justice dans les louanges & dans quelques traits de satire, que je donne aux Femmes.

CHAPITRE VIII.

De la Femme en général.

JE prens la plume, je veux écrire, une matière fertile se présente; c'est la Femme, tout en est profond & mistérieux: ma plume hésite, se tait avant de parler: le bon & le mauvais qu'elle y trouve l'arrête, elle a trop dequoi s'expli-

quer pour s'expliquer, & eſt obligée de reconnoître qu'une Femme eſt au delà de toute expreſſion.

La plus juſte définition qu'on puiſſe faire de la Femme, c'eſt de dire qu'elle eſt un tréſor impénétrable & caché, compoſé de bon & de pire, quelquefois tout l'un, quelquefois tout l'autre.

La difficulté n'eſt point de trouver une Femme ſage, il peut y en avoir, piuſqu'il en eſt; le tout eſt de la faire paſſer pour telle & de la recevoir; les faux préjugés nuiſent trop pour cela.

La vangence ordinaire à l'Homme triomphe davantage dans la Femme; la meilleure raiſon, je penſe, c'eſt que la vangence eſt une paſſion entière, & que la Femme eſt plus que l'Homme.

La prémière Eve nous perdit, la ſeconde nous racheta; notre perte & notre ſalut viennent de la femme.

C'eſt outrer la ſatire, de dire qu'à peine pourroit-on trouver quatre honnêtes femmes : toutes celles qui ſemblent devoir ſe choquer de cette vérité, interpréteront quatre mille, encore n'eſt-ce que la moindre partie de ce qu'il y a.

Il faudroit une Lanterne, pour parler trivialement, afin de conſerver la ſageſſe & le mérite de la Femme, qui ſe ſouffle au moindre vent des attaques ; mais ce n'eſt pas là ma penſée, je veux dire que le mérite d'une Femme eſt ſi précieux, qu'il doit être conſervé avec le dernier ſoin.

Trouvez moi ſept Femmes, dis-je à Matius ; vous rêvez, me répond-il, le monde en eſt plein : trouvez moi une Femme humble, docile, diſcrette & patiente, & ſix autres de ce caractère. Je vous entens, dit Matius, vous parlez des ſept Merveilles du Monde ; point du tout, qui dit Merveille, dit une choſe

chose rare, & je crois de bonne foi, que la Femme telle que je la demande est possible, & qu'il en est: cependant Matius avoue lui-même, que ce sont les sept Merveilles du Monde que je lui demande, & qu'il sera la huitième, s'il les trouve.

Rien de plus victorieux qu'une Femme & un Boulet de canon, l'un & l'autre donnent toujours ce qu'ils doivent donner, ils causent tous deux de grands effets, ils éclatent, ils tonnent, ils viennent à bout de leurs desseins: il est surprénant de voir une simple machine être si semblable à la Femme; j'y trouve cependant une différence assez véritable, quoique burlesque, c'est que l'Homme allume le Canon, & la Femme allume l'Homme.

Une ancienne beauté & les prétieux débris des appas, qui ont tout charmé dans leur printems, sont encore respectables: une belle Fem-

me plait avec ſes cheveux blancs ; & porte ſa beauté juſqu'au tombeau.

Je diſtingue le défaut d'avec la Femme ; je blâme toute imperfection, & je loue le Sexe. Mon ſentiment eſt de croire qu'il y a peu ou point de défauts dans un Sexe, qui fit toujours nos plus chers délices.

J'ai aſſûré qu'une Femme étoit entière & abſolue dans ſes ſentimens, j'y inſiſte, & c'eſt par là que je prouve qu'elle eſt plus longtems vertueuſe que l'Homme ; je finis ma penſée en diſant, que notre Dieu fait Homme eſt fils d'une Femme, cela ſuffit pour éxalter leur mérite.

Une Femme douée de tous les talens, qui ornent le corps & l'eſprit, eſt digne d'admiration : ſi la coqueterie s'en mêle, elle n'eſt plus digne que de compaſſion.

Un Epoux jâloux & fâcheux, qui s'irrite du mérite de ſa Femme & des

des respects d'un tiers, à qui l'ombre fait ombrage; une Femme dis-je, dans ce cas, amuse son Mari, flatte son Amant, & les trompe souvent tous deux.

Il est des Femmes, qui charment d'abord, qui même ne font pas languir longtems, la conclusion est la prémière entrée chez elles, l'on est heureux avec elles, avant d'y avoir pensé, l'estime qu'on a pour elles n'est qu'une reconnoissance des bienfaits qu'on en a déja reçus.

Une Femme se défend souvent mollement, refuse foiblement, ne rebute que pour attirer, & laisse enfin prendre ce qu'elle aime mieux pardonner, que de donner.

Une Femme, qui a plusieurs adorateurs, les trompe tous, en les faisant espérer tous, & rarement rend-elle heureux celui, qui le mérite mieux.

Il est des Femmes, qui attirent par les rebuts, & qui attachent par les

les rigueurs : cette manière de plaire est puissante, quoique singulière, & l'on ne peut exprimer ce que vaut un bel œil, qui feint d'être sévère.

Il est des cœurs de femmes délicats en choix, altiers, & fiers en amours, qui font gloire de tout refuser : ce caractère seroit rebutant, s'il n'y avoit d'ailleurs des hommes à l'épreuve des refus & des mépris, qui s'exposent à tout, plutôt que de trouver la place prise par un tiers.

Un Orateur disoit, que notre Seigneur étoit apparu à la Magdelaine, afin de rendre sa résurrection publique, & qu'il n'avoit mèné sur le Thabor que des Hommes, parce que c'étoit un mistère secrèt ; j'explique cette pensée, en disant qu'effectivement un Philosophe avoit assez bien défini la Femme, quand il disoit que c'étoit *Ens loquax*.

Ce désir de parler a cependant des bornes dans la Femme, & pour

la

la différentier seulement, il faut dire que l'Homme parle moins & réfléchit davantage, la Femme parle plus & réfléchit moins, quelquefois c'est tout le contraire.

Une Femme infidèle ne se corrige que d'elle-même, c'est-à-dire, par le dégoût ; si delà elle passe à de nouveaux objets, & qu'elle donne dans la pluralité, l'art de prendre patience pour lors est le plus nécessaire à un Mari. Un Conseiller encore plein de vie, persuadé qu'il étoit du grand ordre, offroit son mal à Dieu avec patience par ces paroles de la Génèse, *Domine Mulier quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno vetito.*

On doit comparer une belle Femme au Soleil, qu'on ne peut regarder de trop près sans s'aveugler ; elle est le Paradis des yeux, l'Enfer de l'ame, la mort du corps, & le Purgatoire de la bourse.

Les attraits & les charmes, qui attra-

attachent à une Femme laide, sont bien plus puissans que d'autres, puisqu'ils sont invisibles, & qu'au contraire cette Femme semble posséder tout ce qui n'est pas charme & attraits.

Une Femme doit souvent sa beauté à ses ajustemens, ou à l'opinion de ceux qui la croient belle; elle ressemble au Lis, qui s'épanouit, & qui se fane d'abord.

La dépence pour les Femmes sert beaucoup pour en avoir des faveurs, cependant elle empêche de connoître si l'on en est aimé par son propre mérite, il n'y a qu'une dupe ou un Allemand qui s'y laisse prendre.

Les Femmes ressemblent à la Mer, elles sont inconstantes, légères, souvent impraticables; comme cet élement, elles ont leur flux & reflux, elles engloutissent dans leur sein de riches trésors, & ne laissent voir que d'inutiles coquillages de même que la Mer.

Les Femmes aiment la constance, parce que leurs attraits sont bientôt passés, & qu'elles en ont besoin.

Comme d'ordinaire le caprice domine les Femmes, on ne peut les mieux comparer qu'à l'ombre ; elles suivent ceux qui les fuient, & fuient ceux qui les suivent.

Une Femme est toujours sage, & telle cesse de l'être, quand on cesse de la croire telle.

Une trop grande antipatie pour le Sexe marque moins de la grandeur d'ame, que de la foiblesse : les plus Grands Hommes s'y sont laissés prendre, quoique quelqu'un a dit qu'il ne faut s'engager, que quand on aura trouvé une Femme, qui ne soit pas femme, ou du moins qu'il y faut penser toute sa vie avant.

La mort de l'ame & du corps dépend souvent d'une Femme & d'une Vipère ; leur guérison se prend dans l'une

l'une & dans l'autre. La Vipère préparée guérit sa morsure. Il est des Femmes, dont les vertus sont l'antidote de toutes sortes de vices.

On peut comparer la Femme à ces Instrumens de Mathématique, dont les extrêmités tendent au centre, je veux dire leurs démarches & leurs parures de tête, qui ne tendent qu'à leur bien commun; mais comme la possession éteint les désirs, elles sont encore comparables à ces autres machines dont parle Euclide, dont le centre s'étend bien loin à la circonférence.

La conversation d'une belle Femme est plus dangereuse que le Théatre; ce dernier n'exprime que ce que l'autre fait sentir; l'un est l'original, l'autre n'est que la copie; je doute même si le Théatre nous rendroit si tendre, si ses spectacles n'étoient pas si touchans, & si les actrices n'inspiroient pas ce qu'elles déclament.

Les Femmes font impénétrables; plus on les examine, plus on les trouve sujettes à la satire: si une Femme n'avoit qu'une espèce de caprice, elle seroit parfaite; & l'on seroit heureux, si dans chacune l'on ne trouvoit que deux ou trois manies essentielles.

Une Femme peut être chaste par tempérament, une autre débauchée par choix, & presque jamais vertueuse par élection.

Je ne sai si la Femme est plus entière dans ses sentimens, plus résolue dans ses entréprises, plus discrète, & plus misterieuse dans ses affaires que l'Homme; mais je sai qu'elle réussit presque toujours, & qu'en vain tous les Hommes veulent, quand une seule Femme ne veut pas, tout sert au Sexe pour arriver à ses fins, beauté; laideur, joie, tristesse: les Femmes se font un rempart de tout, pour l'opposer à tout ce qui s'oppose à leurs desseins.

seins. On peut dire que c'est la faculté motrice des évènemens, un phénomène impénétrable.

Il est bien des Femmes, dont le pretendu grand esprit les aveugle sur elles-mêmes ; & fortifie plus leur folie que leur raison.

On peut trouver une Femme sexagenaire, qui n'ait point eu de galanterie ; cela est possible ; mais l'on n'en trouve point, qui n'en ait eu qu'une,

La fierté dans les Femmes est dans les unes déguisement, & contrainte dans les autres : c'est une enchère, qu'elles veulent mettre à leur mérite, quoique véritablement il y en ait à qui cette sévérité soit naturelle, & ne soit l'effet d'une vertu solide dans d'autres ; aussi leur prétendue probité ne subsiste qu'autant qu'on les croit telles.

Il faut juger des Femmes depuis la coifure jusqu'à la chaussure, de même que les Brochets qu'on ne

mesure qu'entre queue & tête.

Une Femme d'une beauté accomplie, avec le mérite d'un Homme, est un chef-d'œuvre.

La Femme s'attache à l'Homme par les faveurs, & les hommes en guérissent par ces mêmes faveurs.

C'est trop contre un pauvre Mari, d'être dévote & coquette, une Femme devroit opter.

Une Femme savante est comme un Ouvrage de Cabinet, qu'on montre aux curieux, & qui ne sert de rien, semblable à ces beaux Chevaux de manège, qui ne sont propres ni à la guerre, ni à la chasse, quoiqu'ils sachent tous les exercices.

Un Homme garde mieux le secrèt d'autrui, une Femme garde mieux le sien.

Il est aisé aux Femmes de dire ce qu'elles ne sentent point, & encore

plus aux Hommes de dire ce qu'ils sentent.

Une Femme insensible est celle, qui n'a pas encore vu celui qui la doit charmer.

Il y a des Femmes, qui font de grandes bréches à leur honneur, & y font en même tems de grandes réparations. Lucréce auroit été véritablement Lucréce, je veux dire le modéle de la chasteté, si elle se fut poignardée avant de se laisser corrompre: il est vrai qu'elle se laissa gagner comme femme, sa mort répara sa faute: comme Héroïne elle redevint Lucréce. Si toutes les Lucréces d'à présent faisoient de même, la perte du Sexe seroit trop excessive.

Tous veulent plaire aux Femmes. Le Froc courtise la Guimpe, un jeune Abbé avec une frisure artistement étagée, le teint fleuri, l'esprit enjoué, tombe dans un cercle de

Dames, comme une Bombe qui les écarte toutes.

Une Femme peut tout, parce qu'elle gagne ceux qui peuvent tout, je veux dire les Hommes.

Une Femme coquette, vive & piquante, qui ménage ses faveurs, & qui agace avec esprit, est un Démon apprivoisé, qui peut faire enrager tout le Genre humain.

Il est bien des Dévotes, qui sont plus éloignées de la piété, pendant leur dévotion, qu'elles n'étoient de leur salut pendant leurs désordres.

Il n'y a qu'une honnête Femme; le point, c'est de croire chacun que c'est la sienne.

Cette pensée, que l'on a de plaire au beau Sexe, est si naturelle, que rarement le Masculin & le Féminin se trouvent ensemble, qu'ils ne cherchent à faire le Neutre.

Parlez d'une Femme, on vous demandera si elle est belle, si elle est spirituelle; & jamais, si elle est

sage; il semble que cette qualité lui soit hétérogène.

Je ne sai si c'est la Femme qui devroit attaquer, peut-être que l'Homme se défendroit trop bien: cependant les Femmes ont plus de penchant à la tendresse, & l'attaque vaudroit bien la défense, il est vrai; mais outre qu'il seroit honteux au beau Sexe de montrer ainsi ses besoins, je pense qu'il est plus doux d'attaquer un objet qui ne fait de résistance, qu'autant qu'il en faut pour faire valoir la victoire, & rendre sa défaite plus glorieuse.

Il n'est que trop vrai qu'une Femme n'est sage, qu'autant qu'on la croit telle; j'en atteste une grande Reine qui passoit pour Vestale, & qui fit appeller de la plus douteuse de ses qualités cette partie de l'Amérique, qu'on nomme encore aujourdhui Virginie.

L'esprit & la beauté dans la Femme produisent l'amour dans les

Hom-

Hommes, & les domtent.

Les Femmes en amour se flattent trop, elles sont si faciles à tromper, qu'il n'y à qu'à tenir bon.

Le plus bel appanage des Femmes, c'est d'être aimables, elles sont parfaites avec cette seule qualité.

CHAPITRE IX.

De quelques Caractères des Femmes en particulier.

IL restoit à Aréthuse encore une idée de jeunesse, & une pente pour les plaisirs, qui lui faisoit ignorer qu'elle eût quatre-vingt ans ; cependant la voila enrumée, une toux, un effort, ou plutôt une fatalité sort de son éstomac, elle crache une dent de trois qui lui restoient, elle retient désormais sa

toux, elle craint la perte du reste, mais un flegme contraint fort avec effort, jette les deux fatales dents; qu'elle tousse, qu'elle crache, elle ne craint plus rien, le rhume lui a rendu justice.

Je m'inscris en faux contre ceux, qui prétendent que la Femme ne peut garder le silence, & leur propose Linia, qui trompe son Mari depuis vingt ans, sans lui avoir jamais déclaré; il en douteroit encore s'il n'en venoit d'être persuadé.

Omphalie semble avoir quelque défaut, mais le mérite caché bientôt l'efface. Sancinia croit avoir quelque mérite, mais les défauts prévalent, & effacent ses bonnes qualités; il en est de toutes les espèces.

Le défaut & la perfection font toute la Femme. Damalie a plus de l'un que de l'autre, Ephémie est tout le contraire, Célline est également partagée de bon & de mauvais:

vais: pour moi je crois la Femme parfaite, je ne lui ſai point de défaut; quelqu'un voudra que je raille, & publiera que j'ai aſſûré qu'il diſoit vrai.

Flavia brille, charme tout, quoique dans ſon dixième luſtre, elle tire ſes appas des extrémités du monde; l'Eſpagne lui fournit du blanc, le rouge & l'incarnat lui viennent d'outremer; ſon Païs lui prête des cheveux, des dents, de la taille & un œil poſtiche; c'eſt une beauté de pièces rapportées, comme ces ouvrages de marqueterie: la Nature donne tous ces mêmes charmes à Princia, elle les lui refuſera de même à l'âge de Flavia. Il faut dans ce tems de bonne foi ſe rendre juſtice, & ne point être des hipocrites en beauté.

Thémiſcire voudroit que la Vertu fût défendue & le Vice permis, elle trouveroit un ſecrèt plaiſir à être vertueuſe & à déſapprouver le

Vice; la difficulté l'anime, les défences l'encouragent: à ce caractère, je reconnois Thémiscire, elle est coquette de son naturel, son Epoux la connoît, la porte à la galanterie, lui facilite ses intrigues, l'exhorte, la prie, lui ordonne de lui être infidèle; & c'est le seul moien de la contenir dans le devoir, autrement il n'eût jamais réussi, & devenoit un homme à la mode.

Lucie & Gelamire sont également coquettes; cependant l'une passe pour Vestale, l'autre pour une femme sans honneur: il dépend souvent de nous de faire bien ou mal parler de nous.

Carline est débauchée & coquette dès son bas âge, ce vice lui est devenu un seconde nature. Lindamire commence à peine à connoitre le Vice, la moindre remontrance paternelle la remet dans son devoir; disons plus, peut-être réduirez-vous mieux Carline, qui connoit le

bon

bon & le mauvais du monde: Lindamire ne commence qu'à goûter ſes charmes, elle ſeroit plus difficile à domter.

Traſius étoit heureux dans le Célibat, il a pris femme pour l'être davantage, cependant il s'eſt trompé dans ſon calcul: ceçi n'eſt point une règle générale, & Fernand qui bénit tous les jours le moment qu'il s'engagea à Surie, eſt une preuve qu'il peut y avoir d'heureux himens.

Vous ſavez que V... eſt coquette, parlez lui de plaire & de vaincre, mais jusqu'à quelle âge, car enfin tout doit prendre fin, ſoixante ans par exemple: vous ne connoiſſez pas V... je veux dire les coquettes, leurs charmes doivent les accompagner juſqu'au tombeau, elles meurent parées, & le fard & la mouche ne les quittent jamais.

Omphaline ne voudroit pas avoir un Amant, cela la fait rougir, elle

le se contenteroit d'un Ami sincère, tendre, & fidèle, qui la trouvât belle, qui lui rendît des soins; elle ne haït de l'amour que le nom.

Zaïde aime qu'on lui dise qu'elle est belle, rien ne la flatte tant que de lui apprendre ce dont elle n'est déja que trop persuadée.

Quand je dirai que la Marquise D... ne se couche qu'avec le lever du Soleil, qu'elle ne se lève qu'à la moitié du jour, qu'elle emploie le reste à sa toilette pour faire ses conquêtes la nuit, je ne dirai rien que l'on ne sache; mais il me semble aussi qu'on me replique déja, que la Baronne de .. est un modèle de piété, qu'elle est trop vertueuse, même pour une femme de sa condition, qu'elle règle son domestique comme une Communauté, qu'on la voit sans cesse aux pieds des Autels, & répandre ensuite dans le sein des Pauvres le surplus de son nécessaire. Je vois en même tems R... qui sort

sort d'un lieu tout different d'un Temple, quoique tous deux publiques, elle vient de se contenter avec le tiers Etat : je les soutiens toutes trois aussi vertueuses l'une que l'autre, elles écoutent dans tout ceci plutôt leur penchant, que leur devoir.

La Baronne de. . . peste, s'emporte contre le jeu, la voila ennemie jurée de cet amusement, ou du moins on la croit telle; cependant elle vient encore de perdre vingt-cinq mille écus chez le Comte de... après quoi elle risqua le plus précieux de ses bijoux.

La Comtesse a été trompée pendant dix ans de son Amant, elle a vécu contente pendant qu'elle étoit trompée, son malheur ne vient que de ce qu'elle est détrompée.

En vérité ma condition est triste, & mon sort à plaindre, disoit Lidie à Parnesse, qui lui répondit qu'elle se plaignoit à tort, & qu'est-

ce qu'elle prétendoit être. Lidie se piqua de cette réponce, & dit à Parnesse, qu'il étoit un insolent, & qu'elle étoit honnête femme; je ne m'étonne plus, repliqua-t-il, que votre condition soit à plaindre, il en est bien qui sont lasses de leur métier : effectivement de telles Femmes ressemblent aux Mines d'or, qui ne sont en sûreté que quand on ne les cherche pas.

Vous êtes savant dans l'art du pinceau, dis-je à Lébel, cependant le portrait de la Baronne de...... n'est pas un chef-d'œuvre, parce qu'il est parlant, rien de plus commun qu'une Femme parlante.

Félicie est si déréglée, parce qu'elle est coquette, que le moindre de tous ses désordres c'est encore sa coquetterie.

Le cœur de Calistie étoit imprénable dans un âge, où l'on prend autant d'amour que l'on en donne: envain des jeunes gens de mérite avoient

avoient tenté ſa conquête, elle blâmoit cette paſſion juſqu'à ne point connoitre de vrai plaiſir où elle ſe trouvoit: un riche viellard avec un mérite tout d'or ſe préſenta vainement, elle étoit de marbre & de bronze; le tems de ſa fierté n'étoit pas expiré, il ne vient que de finir, depuis qu'elle a diſparu avec un malheureux Valet, qui n'a pour tout mérite que la qualité d'homme.

La M.... dans le Palais vend ſes charmes, auſſi bien que ſes bijoux: de toute ſa boutique elle eſt la marchandiſe la plus chalandée; & quand elle ſourit agréablement à un acheteur, c'eſt ſouvent rien moins que ſa marchandiſe qu'elle veut vendre.

J'ai connu Elia pour une Fille d'un mérite conſommé, d'un ſavoir au delà du génie commun de ſon ſexe; elle s'éclipſa de chez elle, pour faire ce qu'on appelle un tour de

Fran-

France; elle s'est perfectionnée, l'on peut dire que c'est un sujet accompli, rien ne lui échappe, elle a tout appris, excepté l'art de se bien conduire, & de ne point faire parler d'elle.

Agêlia en couche se voue à tous les Saints, elle sent des douleurs aigues; son Mari s'afflige, il se croit la cause innocente des maux de sa Femme, il va prier un tiers pour tenir l'enfant, il en est le Père & le Parain.

Anzilla à quinze ans quitte les Sabots & les guenilles de ses parens, vient à Paris, le service est sa ressource, elle s'y menage, elle prospere, & fait ce qu'on appelle une fortune de fille: elle comprend qu'il n'est état pire que la pauvreté, tous les moiens permis ou illicites lui semblent propres pour se tirer de la misère, elle craignoit, servoit, & obéïssoit; aujourdhui elle est crainte, servie, & obéie; elle paroit ce qu'el-

qu'elle n'étoit pas, en ne paroissant plus ce qu'elle a été.

Divon m'a fait le portrait de Euménie si parfait, & si accompli, qu'il m'a donné de l'amour plus pour l'idée, que pour l'original.

On trouve des digues pour arrêter les torrens les plus impétueux, l'on éteint les plus grands incendies, mais l'on ne peut empêcher Stratonice d'être coquette.

Talie alloit à pied au Sermon, depuis que son Mari est entré dans les Fermes, elle n'y vient plus qu'en carosse ; l'Orateur Ménie s'interrompt jusqu'à ce qu'elle soit placée.

Iréna jouit de tous les plaisirs, elle se croit heureuse : la mode de sa coiffure change ; elle l'ignore quelque tems ; c'en est assez pour troubler son repos, parce qu'elle n'est plus à la mode.

D'où vient que Carie est devenue traitable ? C'est qu'on a connu

dans

dans sa vertu un penchant à la galanterie : on l'a attaquée par là, elle a résisté, mais foiblement ; on l'a persuadée, elle a cru ; son cœur s'est épanouï, elle s'est mirée plus souvent, enfin le Galant a pris le dessus.

Plus une Femme aime l'indépendance, plus elle est à craindre. Sophie fait mourir son Mari, qui lui donne toute liberté & qui l'adore, afin dit-elle que par l'exemple d'un bon Mari si maltraité, aucun homme n'ose se charger de femmes, & les laisse en liberté ; c'est pousser l'indépendance bien loin.

Aristie a épousé un homme, dont elle est martire, il a même pris le dessein de la faire mourir. Aristie en est avertie, mais c'est une héroïne d'amour & de fidélite ; avec des yeux qui marquent son triste état, elle se jette à ses pieds, lui représente qu'elle n'a jamais contrédit ses désirs, qu'elle fut faite pour le rendre

dre heureux, que n'y aiant jamais réussie elle prévient son intention, & charmée de commencer son bonheur avec la fin de sa vie, elle s'enfonce un poignard; que conclurre, sinon que les Femmes sont extrêmes, ou meilleures, ou pires que les Hommes.

Célie n'est sage, qu'autant qu'il faut, pour qu'on la croie dévote: Eugénie n'est dévote, qu'autant qu'il faut, pour qu'on la croie sage: elles n'ont toutes deux que la marque de la Vertu.

Mais enfin, qui donne un sujet si fertile à la satire, pour que l'Homme soit si fécond en défauts & si dénué de raison, lui qui n'est connu que sous le nom d'Animal raisonnable? Les Passions se présentent tout à propos: ici leur racine est dans l'Homme, & leurs effets causent ce que nous voions tous les jours, je veux dire beaucoup de bon, peu de mauvais; c'est plutôt tout

le contraire, quelquefois autant de l'un que de l'autre, l'expérience nous l'apprend tous les jours.

CHAPITRE X.

Des Passions.

POur bien définir les Passions, il faudroit les avoir toutes éprouvées, disons mieux, il faudroit ne les avoir jamais senties, puisque l'avare, par exemple, dira que l'avarice est prudence, & économie. Chaque Passion cessera d'être passion, si on consulte les Hommes: d'ailleurs on ne peut trouver d'Hommes, qui n'en aient jamais ressenti, il faut donc s'en tenir à dire que la Passion se fait mieux sentir, qu'elle ne se définit,

Les Passions sont graduées, les unes éxercent plus d'empire que d'au-

d'autres: vous me demanderez lesquelles; je répons que dans C. . . c'est la vangence; dans V. . . l'ambition; dans F. . . l'orgueil, & il n'y a que P. . . qui soit également partagé de chacune.

Les Passions sont des prodigues, elles rendent souvent un sot aimable, & un homme de mérite ridicule: elles renaissent de leurs cendres, comme le Phénix; la ruine des unes est la source des autres: elles sont encore prodigues dans leurs effets; la continence souvent produit la débauche, & l'intempérance la sobrieté. Servitius est un prodigue avare, & Sceira est constante par légereté.

Les Passions sont inséparables de l'Homme; quand il les domte, elles ne sont rien moins que passions, quand elles le dominent, elles sont plus que passions: nous avons notre libre arbitre pour nous en défendre; quand la raison prévaut, la

paſſion languit, quand elle domine, la raiſon s'obſcurcit : nous ſentons un tiers mouvement, qui nous détermine ou vers l'un, ou vers l'autre, ſouvent pourtant les deux alternativement. E. . . eſt un composé de Paſſions & de Vertus, ſouvent il eſt raiſonnable par emportement, quelquefois la raiſon ſemble autoriſer ſes Paſſions ; cette eſpèce d'Homme eſt burleſque.

La Paſſion eſt le principal mobile de l'Homme, c'eſt ſon ame ſeconde, enfin c'eſt un Animal paſſionné.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

L'Ambition eſt de toutes les Paſſions, celle, qui nous contente le moins, elle nous fait eſpérer

un

un bonheur qui nous fuit, notre vie se passe avec elle à désirer: les fins, qu'un ambitieux se propose, deviennent des moiens pour parvenir à d'autres, que nous ne possedons jamais.

Le luxe aujourdhui augmente avec notre pauvreté, la médiocrité de nos moiens cède à la mode & au tems, ce qui fait que nos biens souvent périssent plutôt que nos désirs.

Un fortune bornée n'a rien qui flatte notre ambition, il faut que nos souhaits & nos désirs meurent avant nos espérances, puisqu'un ambitieux espère au delà de l'espoir même.

Un ambitieux intéressé met tout en usage pour parvenir à ses fins, qui sont de s'élever; il ne se couche, ne se leve, ne boit, ne mange, que pour cela; toutes ses vues, ses demarches, ses pensées tendent à tésauriser; ses Passions & ses au-

tres déréglemens lui servent jusqu'au désintéressement & à la générosité, qu'on nomme dans un avare l'hipocrisie & le masque de l'intérêt.

Le monde est un rendez-vous de Passions, les Sages & les Foux les ressentent plus ou moins violentes; mais tous éprouvent également les effets de l'ambition.

La Nature a fait des plaisirs doux proportionnés aux Hommes; ils ont inventé l'ambition, qui les prive de ces mêmes plaisirs, & ne leur procure presque jamais ceux qu'elle leur promet.

Il y a certain milieu dans la médiocrité même; le défaut de ce milieu n'est que misère; l'excès c'est l'ambition, le Démon favori de la grandeur.

L'Homme sans passions est un corps inanimé, l'Homme ambitieux est toujours en mouvement, c'est un corps plus qu'animé.

Ceux,

Ceux, qui veulent nous égaler, ſont plus envieux de nous, que ceux qui veulent nous imiter: l'un marque l'ambition, l'autre marque l'éſtime, qu'on fait des perſonnes qu'on veut copier.

Un homme tempéré, dont les vices ſont palliés, ſemble doué de raiſon dans le tems qu'il en a le moins, puiſqu'une paſſion ſuccède à une autre; & loin que la raiſon les guériſſe, il n'y en a pas une, qui n'ait ſa raiſon pour s'autoriſer, effet de l'ambition qui fomente tous les autres vices ſous l'apparence de la tempérance,

CHAPITRE XII.

De l'Avarice.

QUoique l'Avarice ſemble le partage de la vielleſſe, l'expé-

rience cependant nous fait voir qu'elle eſt de tout âge & de tous états ; elle eſt le tiran des Hommes, elle leur refuſe le néceſſaire, & enfouit le ſuperflu.

Il eſt rare que toutes les paſſions attaquent l'Homme en même tems, elles ſe ſuccèdent les unes aux autres, quoique chaque âge de l'Homme ſemble avoir ſa paſſion dominante, & que cependant l'avarice ſoit de tous les âges. Pariſat a été ſucceſſivement joueur, emporté, avare, prodigue, fourbe, & diſſimulé : Araze ſeul ſemble les avoir eu toutes à la fois, lui ſeul étoit un téatre de paſſions ; Razane ſemble n'en avoir jamais reſſenti. Il en eſt de toutes ces eſpèces, quoique véritablement tout homme y ſoit ſujet.

Il eſt des gens mal habillés & mal nourris, qui ſouffrent du préſent, du paſſé, & de l'avenir, à qui tout manque, à qui rien ne peut manquer ; ce ſont les avares.

Tout

Tout le monde ſe trompe & je le prouve, parce qu'un avare prend l'Or pour de vrais biens, quoiqu'il ne ſoit qu'un foible moien, pour ne pas dire un rien; mais il faut être plus que Philoſophe pour parler ainſi.

L'avarice dans l'Homme eſt du moins excuſable, entant qu'elle veut ſe mettre à couvert du plus grand des maux, je veux dire de la pauvreté; mais elle eſt blâmable, puiſqu'elle ſe prive de tout, & qu'elle trouve la diſette au ſein de l'abondance, & qu'elle s'expoſe par là aux rigueurs de cette même pauvreté.

L'avare n'a rien de ſûr, il iroit perdre à chaque inſtant ce qui fait ſon Dieu, & la poſſeſſion de ſes biens le tourmente plus, que s'il en étoit privé.

J'ai un tréſor caché, on me le ravit, j'en deviens inconſolable; cependant il ne me ſervoit à rien: je

deviens plus ſage, j'y mets une pierre à la place, perſonne ne l'enlève, & elle me ſert autant.

Il eſt vrai que l'avarice eſt un vice, dit Oléus, mais la diſette en eſt un plus grand, & de deux maux il faut choiſir le moindre. Tout cela eſt vrai, ſi l'avarice mettoit à couvert de la miſère, mais il eſt des riches prodigues, & des gueux avares.

Il arrive ſouvent auſſi que les uns deviennent les autres, je veux dire que la prodigalité diminue les richeſſes, & que l'avarice diminue auſſi la pauvreté; mais tout cela n'empêche point que l'avare ne ſoit toujours avare, je veux dire ſon propre tiran, reſſentant les peines de la diſette au milieu de ſes poſſeſſions, en ſe privant de tout ce qu'il poſſède.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De l'Amour.

VOici une passion toute opposée à celle dont je viens de parler, puisque la prodigalité en fait seule mouvoir tous les ressorts.

L'Amour est une passion, qui donne du plaisir & de la peine, ainsi deux proverbes également faux : *qui commence à aimer, commence à souffrir*, & cet autre, *en amour tout est beau*. Il est vrai que c'est un feu qui brille, & qui échauffe de loin, mais il brule, & consume de près.

Les Poëtes ont fait de l'Amour un Enfant tout nud, avec les yeux bandés : quelques-uns ont dit, que c'est qu'il étoit si beau, qu'il n'étoit jamais mieux que tout nud, & que d'ailleurs si on ne lui cachoit la

moitié de sa beauté avec un voile, il ébloüiroit. D'autres ont cru trouver plus juste, en disant qu'on dépeignoit l'Amour tout nud, parce qu'il met en chemise ceux qui suivent ses déréglemens; de plus, qu'on lui avoit bandé les yeux, parce que c'étoit véritablement une passion aveugle, ou afin qu'il ne vît pas les défauts des Femmes, crainte qu'il ne s'en dégoutât.

L'Amour occupe ceux, qui ne sont pas occupés, aussi est-ce une passion amusante.

Les procès ruinent, & l'Amour de même: celui qui perd un procès, perd le tout; s'il le gagne, il ne gagne rien: celui qui perd sa maitresse est inconsolable; s'il l'obtient, il y trouve des défauts, qui balancent & diminuent son bonheur.

Un homme passionné dira que l'Amour est le beau Dieu, qu'il plait dans ses peines, qu'il anime dans ses

ſes tourmens, qu'il conforte dans le déſeſpoir, & qu'il donne plutôt la mort: une partie de ſes ſentimens ſont vrais, demain il ſera déſabuſé, & il dira que c'eſt une peine agréable, une douce amertume, un venin ſavoureux, une maladie qui plait, un ſupplice qu'on embraſſe, & une mort où l'on court.

Gardons les proportions, & diſons que rarement, pour ne pas dire jamais, une Princeſſe réſiſte à un Roi, une Marquiſe à un Prince, une Bourgeoiſe à un Gentilhomme, enfin une Artiſanne à un Bourgeois; un dégré de plus de qualité, de mérite, diſons de conditions, d'honneurs & de biens, fait tout pour vaincre la chancelante vertu du ſexe, ſur-tout ſi l'Amour eſt de la partie.

On peut dire que cette paſſion ſe perpétue de race en race, & que rarement une Femme galante fait une ſévère Fille.

L'abſence n'eſt pas toujours un re-

remède assûré contre l'Amour. Si c'est une passion naissante, elle s'éteint à la vérité comme une bougie au moindre vent; mais si c'est une grande passion, elle s'irrite, comme un grand feu s'enflamme au même vent.

L'Amour est unique dans son espèce, mais tous les jours on en tire des copies sans nombre: c'est une passion qui s'irrite par la difficulté, qui s'affoiblit par la facilité; elle triomphe dans le mistère, l'espérance & la crainte l'animent également, enfin elle nait de rien, & s'éteint facilement; elle est mistérieuse, agile, bizarre, fantasque; quelquefois funeste & pernicieuse: plus on possède ces qualités, & plus on est susceptible de cette passion.

Il est bien des honnêtes Femmes, si on peut les appeller telles, qui ne sont ni marchandes, ni hôtellières, & qui tiennent leur maison ouverte à ceux qui paient pour y entrer;

trer; cette eſpèce de paſſion s'appelle un amour pirate & corſaire.

Dorine eſt accomplie, la beauté, l'eſprit, les grands biens ſont ſes moindres qualités; cependant elle ſe livre à un fat, quoique digne d'un héros, effet bizarre de cette paſſion.

L'Amour meurt par le dégout, & l'oubli l'enterre; c'eſt foibleſſe que d'aimer, c'eſt ſouvent foibleſſe d'en guérir.

Cliton baiſe ſi fort Mélite, qu'il lui ſent avec étonnement quelque choſe dans ſa bouche: ce ſont des boules de cire, qu'elle tient dans ſa bouche, pour ne la pas avoir creuſe; amour trompeur.

Un Alſacien diſoit à Carine, qu'il l'aimoit tout en Dieu; aimez-moi lui dit-elle tout en Diable: Un François l'eût priſe au mot, mais il faut un commentaire à un Allemand; amour ſtupide.

Agelſe caché vit les ſecrets ap-

pas

pas d'une grande Princeſſe ; qu'il aimoit : elle lui dit, que puiſqu'il avoit vu tant de choſes, il falloit opter, ou tuer ſon Mari crainte qu'il n'en fût informé, & l'épouſer pour couvrir ſon honneur, ou bien qu'il ſe tuât lui-même. Quand on donne un ſi beau choix à un Amant qu'on aime, & de qui l'on eſt aimé, il n'eſt pas difficile de ſe délibérer ; le Mari périt, l'Amant devint heureux, & l'amour triompha. Il eſt fâcheux & funeſte à l'honneur de ſe trouver où il n'a que faire.

La raiſon pourquoi la Sageſſe & l'Amour s'accordent rarement, c'eſt que l'un eſt paſſion, l'autre eſt vertu ; l'une réfléchit, & l'autre agit ſans réfléxions.

L'Amour eſt un Dieu, dit Balnius, & par conſéquent il eſt ſage : cela eſt vrai, dis-je, mais comme Dieu de la fable, il n'eſt rien moins que ſage, car il a toujours fait des folies.

La

La plus belle des occupations c'eſt de faire l'amour, on jouit du ſecrèt plaiſir de la poſſeſſion future : tout anime, tout y porte ; heureux qui l'eſpère toujours, ſans jamais y arriver, car c'eſt le tombeau des plaiſirs.

Un homme plein d'ardeur & de glace, je veux dire capricieux, eſt le ſinge de cette paſſion, & un Prothée en galanterie.

L'Amour anime les jeunes, flatte les hommes, amuſe les viellards, & les trompe toujours tous trois.

L'Amour & le Vin aiguiſent & abrutiſſent l'eſprit : ils ſont les ſeuls de toutes les paſſions qui excitent deux contraires ;

On peut guérir de l'amour, mais on n'aſſûre pas pouvoir trouver des remèdes infaillibles ; il s'éteint quand on cherche le plus à l'entrétenir, & s'irrite par les remèdes qu'on cherche pour ſa guériſon.

Béliſſe eſt jeune, Léonore eſt bel-

amour, mais ne le persuadent pas : les effets & la jouissance disent toute autre chose ; un baiser sincère prévaut sur cent œillades déguisées.

Il est des Amans, qui n'osent exprimer tout leur feu dont l'excès de respect étoufe les services : tout le monde s'y trompe, on ne peut deviner toute leur ardeur ; il n'y a que l'Amante qui connoit tout, parce que de toutes les passions aveugles l'Amour est la plus éclairée ; aussi est-elle obligée en conscience de tenir compte à un Amant respectueux de tous les soins qu'il n'osé lui rendre.

Un jeune homme susceptible d'amour, se laisse prendre à toute sorte d'objets ; cette passion l'agite, & le transporte sur tout ce qu'il voit, & son seul embaras est de savoir desquels il se doit défendre.

Un Amant, qui a passé sa vie auprès d'une cruelle, dont le cours ne fut qu'un martire ; si ce sont de

véri-

véritables amours, il meurt content, pourvu que son ombre apprenne là-bas que son ingrate l'a regretté, quand il n'étoit plus tems.

Un présent de la part d'une Belle est quelque chose, c'est beaucoup même, si on le veut; pour moi, je soutiens que ce n'est rien, quand on désire davantage.

Les mois sont des années, & les années des siècles, quand une Beauté a promis notre bonheur; & deux jours sont longs à passer, quand on doit être heureux le troisième.

L'équité de l'amour consiste dans le caprice, & l'on ne peut la nommer qu'une injuste équité.

Il arrive souvent qu'un sot ne jouit d'une Beauté que comme un sot, je veux dire comme un mari; un tiers languit pour avoir son reste, qui le mérite mieux.

Deux objets qui s'aiment séparés l'un de l'autre languissent, quoique contens en apparence, & quand ils

se flattent du doux espoir de se revoir, l'un compte toutes les heures, dont l'autre compte tous les momens.

Un souris, une œillade, un moindre signe, une main doucement pressée, la moindre démarche, une parolle, une expression tendre, enfin un rien galant est persuasif, tout s'explique en amour; ce Dieu est aussi éloquent que puissant, & l'on se dit tout en ne se disant rien.

L'ardeur de se voir, ce charme puissant qui fait désirer d'être ensemble, n'est pas souvent capable de nous vaincre, sur-tout quand la politique s'en mêle: Paulie éclateroit sans son Mari.

Un Amant se plaint, gémit, presse; sa Belle se défend, il persiste; elle s'attendrit, & promet souvent ce qu'elle nose se permettre.

La crainte, la jalousie, la méfiance, marquent l'excès de l'amour; plus l'objet aimé a de mérite; plus l'on en est jaloux.

L'en-

L'entreprise & la hardiesse en amour abrègent les soupirs, il faut un peu oser, & prendre quelquefois ce qu'une Belle veut bien qu'on prenne, sans qu'elle ose le laisser prendre.

On a cent choses à se dire quand on s'aime, enfin l'heure de se separer vient, l'embaras redouble, il reste enfin quand on se retire beaucoup plus de choses à se dire, que quand on a commencé ; l'Amour est un Dieu babillard.

Baius & Dalie s'aiment depuis longtems, cependant leur bonheur se diffère de jour en jour : ils éxaminent trop de part & d'autre le mérite & les talens, ils ignorent en amour le chemin le plus court, qui est le caprice.

Un Amant qui passe sa vie près d'une beauté, à qui le grand nombre & l'importance des services font garans de ses ardeurs, croit enfin être quelque chose à sa Belle, tout

semble l'autoriser pour cela; mais il se trompe, & il ne sera toujours que ce qui plaira à sa Maitresse.

Le mérite vient de l'esprit, la beauté vient du corps; mais les charmes sont de secrets appas, dont on ignore les causes; ils déterminent & fixent notre volonté, d'où vient que Lindari adore Lalie, à qui l'on ne connoit aucun esprit, ni beauté. La convenance, la proportion des charmes secrets, une certaine simpatie font souvent, que l'assemblage de beaux traits pris séparément ne peuvent faire une belle personne, de même que de petits yeux, souvent une grande bouche, font avec une peau bize ce qu'on appelle encore une personne passable.

J'aurois lieu ici de traiter de chaque passion, du moins de leur faire un Chapitre, comme aux précédentes; mais outre que toutes les matières que je traite iroient à l'in-

fini,

fini, si l'on vouloit les approfondir, c'est que j'ai résolu de ne me pas tant attacher à l'arrangement & à la méthode, qu'a suivre quelques pensées ingénues, que je mets aujourdhui au jour. Ainsi avant de terminer ce que je viens de dire des passions, je fais ici un petit Dialogue assez naïf des passions, des Vertus & des Vices de l'Homme, dans lequel on verra quoiqu'en abregé les differents effets du bon & du mauvais de l'Homme, qui causent en lui tant de révolutions & de désordres,

CHAPITRE XIV.

Dialogue des Passions, des Vertus, & des Vices.

La Vertu.

JE devrois être ce que je ne suis plus, je veux dire considerée &

respectée: la Vertu n'est quasi plus vertu, toutes choses ont un autre jour, quand on les regarde avec les Hommes d'aujourdhui.

Le Vice.

La Vertu & l'Homme autrefois simpatisoient, aujourdhui ils antipatisent; il fut un siècle d'or, il est à présent de fer.

La Vertu.

Dites de rouille, & pire que cela même; mais apprenez-moi comme vous futes introduit en ma place.

Le Vice.

Ce ne fut pas tout-à-fait moi, car je ne parois qu'avec toute ma Cour, vous regniez pour lors avec la vôtre, & je ne me trouve guère où vous êtes; écoutez un de mes prémiers Favoris là dessus.

L'Orgueil.

L'Homme semble né pour commander à la Nature même; delà cette envie de primer, qui fit que

je m'insinuai dans son esprit pour le rendre parfait en apparence, & le faire déïfier ; & ce fut le bon accueil qu'il me fit, qui vous détrôna de chez lui avec toute votre Cour, je veux dire l'obéissance, la paix, la douceur, le repos, la continence, la pudeur, &c.

La Vertu.

Vous oubliez entr'autres l'humilité avec laquelle vous auriez eu à combattre, peut-être eussiez-vous été vaincue.

L'Orgueil.

Peut-être aussi, car je crois que l'Homme est né pour sentir tour à tour les effets de la Vertu & du Vice ; soit privilège, soit force occulte, soit fatalité, il nous reçoit tour à tour, & je doute qu'il soit en son pouvoir d'agir autrement.

La Vertu.

Vous parlez comme un vrai orgueilleux, l'Homme peut & ne peut pas ; tout parle pour le sistême, il est incontestable. *L'Or-*

L'Orgueil.

Ecoutez cependant une de vos suivantes, elle vous détrompera.

La Sagesse.

Je suis la guide & le pilote de l'Homme; avec moi il évite l'écueil, il arrive au port; je le rends parfait, je veux dire sage.

La Folie.

Vous futes jadis écoutée, mais depuis que j'ai pris le dessus, il n'est point aujourdhui de plus sage, que celui qui est le plus foux.

La Prudence.

Je parle ici pour ma Sœur la Sagesse; je dis que ce n'est pas avec votre fausse sagesse que je me trouve la Sagesse; ma Sœur suit la Vertu, & non pas la Folie.

La Folie.

On ne fait plus guère de cas de vos prérogatives, j'ai d'autres avantages; je rends l'Homme content par les biens & les honneurs.

L'Humilité.

Oui, mais c'est mon ennemie jurée qui les procure, je veux dire l'Ambition.

L'Ambition.

Qu'importe, que je sois votre ennemie, il me suffit d'être l'amie de l'Homme; je l'amuse, je le berce d'espérance, je le nourris de chimères, & je le trompe.

La Vérité.

Je ne vous aime, que parce que vous dites vrai; mais vous oubliez d'avouer qu'en amusant & trompant l'Homme par une fumée, vous le tourmentez; étant la Vérité, je ne puis rien cacher.

L'Ambition.

Je ne le tourmente point, parce qu'il s'y plait.

La Continence.

Hélas! il seroit content avec moi, c'est ce qui me fait déplorer son sort, & parler ici; peu lui suffiroit,

roit, & avec l'ambition il n'eſt pas content de beaucoup.

Le Déſir.

Je parle ici pour l'Homme, de qui je ſuis le Favori & le patron: je tiens pour la Vertu & pour le Vice, quelquefois contre tous les deux; ſouvent je demeure oiſif, & ne ſai que ſouhaiter moi-même; comme intime de l'Homme, je dis qu'il eſt un vaiſſeau battu des paſſions, qui aſpire aux ports des Vertus, & qui preſque toujours ne peut atteindre l'un & l'autre.

La Raiſon.

Si nous nous entendions tous les deux, il ne ſeroit pas le jouet de tant de déſordres: quand la Raiſon s'entend avec les déſirs de l'Homme, il devient le maître de lui-même & de ſes paſſions.

La Concupiſcence.

Tout cela n'empêche pas que je ne l'agite, c'eſt mon emploi; mon ori-

origine vient de lui, & je ne le quitte qu'au tombeau.

La Religion.

Vous n'avez aucun pouvoir, où je me trouve: je ſuis l'antipode des Vices, mais je ſuis tout-à-fait oubliée, ou plutôt je ſemble être encore dans ma vigeur; diſons tout, jamais moins de véritable religion, jamais plus d'apparence de religion.

L'Ipocriſie.

Il ſemble que vous me demaſquez, & que vous vous addreſſez à moi en révelant mon ſtratagême: il eſt vrai que je parois ce que je ne ſuis pas, & que je ſuis ce que je ne parois pas; je ſuis le maſque du bien, l'ombre de la probité, & un fantôme de la Vertu.

L'Ingénuité.

Vous ne parlez pas en hipocrite, & je crois que vous voulez changer votre nom pour le mien, en avouant ſi juſte ce que vous êtes.

L'Ipocrisie.

Je ne crains rien là dessus, il y a longtems que je suis connue; je ne laisse pas cependant d'avoir mes partisans.

La Coutume.

Il est vrai que l'Homme fait plus souvent ce qu'il voit faire, que ce qu'il devroit; c'est pour cela qu'il m'emploie dans tous les âges, & que je lui sers pour la Vertu & le Vice.

Le Devoir.

C'est faute de ne me considérer pas assez au préjudice d'une fatale coutume. Je dois être quelque chose à l'Homme, & la coutume fait que je ne lui suis rien.

Le Plaisir.

Il est vrai qu'il m'écoute trop, vous donnez l'utile, & moi l'agréable; l'un le flatte plus que l'autre.

La Modération.

Il se partageroit mieux, si je le conduisois; le plaisir lui donneroit l'agréable, & je lui donnerois l'utile.

L'Obéis-

L'Obéissance.

S'il m'eût cru plutôt que lorgueil, je l'eusse entretenu dans tous les deux; il seroit heureux sans pouvoir être malheureux.

La Complaisance.

Il se laissa gagner à mes charmes, & il avoit une femme; cela suffisoit pour être complaisant.

L'Himen.

Mais d'où vient que cela n'est plus de saison: où je suis, la complaissance n'a plus que faire.

L'Avarice.

C'est que l'Himen ne se conclud plus que par mon moien; si l'amour s'en mêloit, cela iroit autrement.

L'Amour.

Depuis que l'on a découvert ce que c'est que le mérite du Sexe, l'avarice s'en mêle plus que l'amour, l'on n'en veut plus que pour leurs biens.

La Beauté.

Rien ne résiste à ma puissance,

& pour vaincre il ne faut que me laisser voir.

Les Richesses.

J'emprunte vos mêmes paroles, mes charmes sont même plus forts; rien ne leur résiste, & je résiste aux vôtres.

Le Destin.

C'est moi qui vous gouverne tous deux, nul himen ne se fait que par mon ordre. C'est moi qui ai fait épouser Lucrèce à Lins, un monstre de corps & d'esprit, & privé de tous les avantages de la fortune: j'ai fait plus; il l'aime à l'adoration. J'ai encore marié a Lucius une jeune beauté, riche & spirituelle, douée de tous les avantages de la fortune & de la Nature, cependant il ne l'aime pas: tout cela est de mon stratagême; enfin on me connoît par tout.

La Réfléxion.

On éprouve par tout votre pouvoir, mais on ne le connoit nullement:

ment : on vous définit un certain je ne sai quoi, qui pousse, qui fixe, qui détermine, & qu'on ne connoit pas ; & vous êtes un héros en mal comme en bien.

La Malice.

Ce n'est pas tout-à-fait le destin. L'Homme depuis sa chute fut toujours mon sujet, & je tâche de le rendre l'ennemi de celle, qui fut mon ennemie dès sa naissance.

La Bonté.

Je ne suis votre ennemie, que parce que vous perdez l'Homme, & que je le conserve avec ma sœur.

L'Innocence.

Que de biens alloient pleuvoir sur lui, quel torrent de bonheur il eût goûté ; il étoit pour jamais heureux, s'il se fût conservé sous nos loix.

L'Envie.

Eût-il ressenti ce noble désir de s'élever, ce feu pour la perfection,

s'il se fût endormi dans le sein de l'oisiveté & du repos.

L'Emulation.

Il est vrai qu'il n'eût pas senti ce vers rongeur, qui le consume; mais pour le désir de la perfection, je l'eusse toujours entretenu dans ses sentimens.

La Pérfection.

Je l'eusse moi-même rendu accompli, & digne du Souverain qui l'avoit créé.

La Passion.

Mais, si je suis né dans l'Homme, il falloit bien qu'il sentît mon pouvoir.

La Victoire & la Récompense.

Si l'Homme ne trouvoit pas d'obstacles au bien, il ne mériteroit pas nos faveurs.

Le Courage & la Force.

Oui, mais sans nous il ne seroit jamais couronné & récompensé.

Le Cœur.

Vous êtes tous quatre les causes qui

qui me ſont agir ; la Victoire & la récompenſe animent ma force & mon courage.

L'Eſpérance.

Mais ce n'eſt que par mon moien, car tel a travaillé pour la victoire, qui n'en a reſſenti que l'attente & l'eſpoir ; le travail précède la récompenſe : pour moi je ſuis l'Homme juſqu'au tombeau, je ſuis un rêve flatteur qui l'anime, qui le fait agir, & qui le trompe ſouvent.

La Juſtice.

J'aurois ſujet de me plaindre, car ſouvent vous lui faites entreprendre des choſes, dont il a tout ſujet de ſe répentir, quand elles ſont faites contre mon gré.

La Chicane.

Oui, c'eſt l'eſpérance qui remplit les coches d'Evreux & du Mans, pour venir m'offrir des préſens à Paris, & me réconnoître pour la Divinité de leur Païs.

L'Injustice.

Vous n'êtes que ma Sujette, & si je n'étois dans le cœur des Juges, vous ne seriez pas dans l'esprit des Plaidans.

Le Bon-droit.

Ce n'est pas la chicane, qui est dans les Chicaneurs, il n'y en a pas un qui ne dise que c'est moi qu'il cherche, & qu'il croit avoir; mais hélas! quoique je me trouve quelquefois dans les Causes, je ne suis quasi plus qu'un phantôme dans le Bareau.

La Pratique.

Mes sistêmes l'ont ainsi ordonné, le tems n'est plus que les loix soient sujettes à la droiture.

La Droiture.

J'ai le plus sujet de me plaindre, ce n'est pas Thémis seule qui fait pancher sa balance pour la faveur & l'intérêt, tous les Etats ne me connoissent plus. Dieux! que dire de la Médecine? mais il faut se taire,

j'au-

j'aurois peur d'en trop dire.

La Médecine.

C'eſt votre plus court, je ſuis la fille du Ciel, honorée pour la néceſſité; quelque éclairée que je ſois, il eſt bien difficile de ne pas faire des fautes dans un art ſi douteux.

La Sincérité.

J'excuſerois les fautes de vos Sujets, s'ils ne les commettoient pas ſi impunément, & s'ils les avouoient ingénument; je ſai qu'il eſt preſque impoſſible qu'un homme en connoiſſe un autre.

L'Ignorance.

J'ai ſi peur qu'on ne me blâme, d'autant que je ſuis preſque inſéparable de cet art, que je m'excuſe ici d'avance, avant que l'on m'attaque.

La Préſomption.

J'empêche que vous ne paroiſſiez, ou du moins que chaque Médecin n'avoue qu'il ne vous poſſède; où je ſuis, vous ne vous y trouvez guère.

La Maladie.

L'envie, qu'on a de me détruire, fait que l'on emploie ſouvent des perſonnes, qui ſont plutôt mes amis que mes deſtructeurs.

Le Malade.

Le triſte état, où je me trouve, fait que j'ai recours à tout ce qui me promet la guériſon.

La Santé.

Et c'eſt juſtement l'amour, que vous me portez, qui fait que vous vous ſervez de tout ce qui ſouvent ne peut me rendre à vous.

Les Remèdes.

Il ſemble que vous vous addreſſiez à nous, nous n'agiſſons que prudemment, & quand nous ſommes bien commandés.

La Vérité.

Mais vos Chefs ſont aveugles; voila tout le déſordre, c'eſt ce qui cauſe la mort.

La Mort.

Il faut bien que les Hommes finiſ-

nissent, & je n'ai pas de plus fidèles Sujets, que ceux qui m'en procurent.

La Vie.

Mais étant votre principale ennemie, je n'ai pas de plus fidèles Sujets, moi, que ceux qui ne sont pas les vôtres.

La Nature.

Je suis maitresse de vous deux, & je sai faire & détruire mon Sujet, je veux dire l'Homme.

La Vigueur.

Je travaille à l'animer, & par ce moien à le conserver tant que je puis.

L'Indolence.

Vous le croiez, mais c'est bien plutôt le détruire que de l'animer; c'est mon fait de le conserver dans le sein d'une molle oisiveté.

Le Travail.

Ce n'est pas vivre, c'est languir, l'Homme est né pour le travail, comme l'Oiseau pour le vol, toute oisiveté l'énerve.

La Nécessité.

Je suis la principale cause pourquoi il vous reçoit, autrement le repos seroit bien son fait.

L'Industrie.

Ma fille la Nécessite parle juste; je sai aussi ce qui conviendroit à l'Homme.

La Paresse.

Je vois que vous vous addressez à moi, sachez que j'ai mes avantages aussi bien que mon ennemie.

La Diligence.

Vos avantages ne valent pas les miens: j'éveille l'Homme, & vous l'énervez; je le fais admirer, & vous le faites mépriser; enfin vous êtes la source des désordres, comme je suis l'origine des bonnes qualités qui sont en lui.

L'Avarice.

Cette même diligence me sert, aussi je l'envoie avec l'Homme jusqu'au bout du Monde, pour amasser du mérite.

La

La Mode.

Vous voulez dire des richesses, c'est moi qui les fait appeller du nom de mérite, de sorte qu'il n'y a plus de vrai mérite, où il n'est plus de vraies richesses.

L'Or.

Il est vrai que je suis une créature insensible, qui cependant anime tout; je suis ici bas ce beau Tout si désiré, si utile: je pense que s'il en étoit là haut de même, pour parler trivialement, nous n'aurions les mois, les années, le Soleil, la Lune, les Etoiles, qu'en paiant.

La Satire.

Il n'y a pas jusqu'aux Suisses, qu'on dit moins pénétrans que d'autres, qui cependant ne veulent pas marcher sans ce métall.

La Probité.

Hélas! c'est ce qui fait, que je ne suis plus qu'un prétexte: le faux brillant de cet Or obscurcit dans l'homme toutes les vertus, qui devroient

vroient faire ſon bonheur.

Le Contentement.

Qu'importe comme l'Homme me poſſède, s'il m'a perdu par la perte des vertus, il me recouvre par celui du Dieu commun de tout le monde, je veux dire le plaiſir.

La Morale.

Il croit vous poſſéder, mais ce n'eſt qu'un faux bonheur, qui le charme, & ne le ſatisfait pas.

Le Siècle.

Vos ſiſtêmes ſon trop ſévères, on ne vous écoute guères, quand vous dites que l'argent ne contente pas.

L'Expérience.

Il faut que je tienne ici votre parti, & que je ſuppoſe un Cinique doué de toutes les vertus, qui ſe faſſe admirer de ceux qui goûtent encore la Philoſophie; d'ailleurs gueux comme un Peintre, pour ne pas dire comme un vrai Philoſophe, voila tout ſon mérite: ſon parallèle ſera

ſera un Financier, qui ne connut point d'autre Philoſophie, que celle qui lui procure un million de rente pour tout mérite: tout le monde décide pour ce ſiſtême; il n'y aura point ou très peu de partiſans de la Philoſophie.

La Vérité.

Je viens de démaſquer notre Sage, & reconnoitre que tous ſes ſiſtêmes pour la gueuſerie & le Stoïciſme, ne ſont que de ſecrettes voies pour parvenir à la vraie Sageſſe des richeſſes.

L'Abondance.

Il n'eſt que trop vrai que les richeſſes diviniſent l'Homme, dont je ſuis la Nourrice, c'eſt pourquoi je ne ſuis aimée qu'à cauſe de moi-même.

La Diſette.

C'eſt pourquoi auſſi je ne ſuis haïe qu'à cauſe de moi-même; je ſuis ce vuide affreux, qui fait déſerter mon parti.

La Patience.

On a d'autant plus besoin de moi, quand on tombe dans la disette, qu'on est en but à tout le monde.

L'Emportement.

Je suis aussi bien nécessaire aux riches, je les fais distinguer par ce ton d'arrogance, qui fait trembler leur Vassaux.

La Douceur.

Quoique vous disiez, je me trouve que quefois dans la pourpre, & avec la Noblesse.

Les bonnes Mœurs.

Quoique je sois rarement à la suite de la Fortune, il est encore vrai que je m'y trouve quelquefois : le sang & la dignité n'excluent pas le mérite, comme il ne le suppósent pas aussi.

Les Conditions.

Pour nous, comme nous distinguons les Hommes, nous croions qu'il y a attachées à chacune de nous certaines vertus & certains vices

vices presque inséparables.

L'Apparence.

C'est moi, qui en fait tout le lustre, & qui semble les rendre bien souvent ce qu'elles ne sont pas.

La Vanité.

Je vous rends nécessaire, puis qu'il faut enfin que je règne, ce n'est souvent que par vous que je brille.

La Présomption.

Je suis inséparable de ma sœur, & il est difficile de connoître la vanité sans moi.

La Société.

Je ne suis quasi rien, si l'apparence n'est de la partie.

La Civilité & la Courtoisie.

Nous sommes les plus nécessaires, comme le fondement de la vie civile & du commerce.

Le Commerce.

Il est vrai que l'Homme me soutient, mais je le soutiens aussi.

La Banqueroute.

Quoiqu'on croie que je nuise, cepen-

pendant il ne faut que me recevoir une ſeule fois à propos pour s'inſtaller.

La bonne Foi.

Ce n'eſt jamais de mon conſentement, & je ne me rends guères familière avec vous ; c'eſt je penſe pour cela que je ſuis devenue ſi rare.

La Trahiſon.

C'eſt cette rareté, qui a ſervi à me rendre ſi publique & ſi utile aux hommes, qu'ils ne réuſſiſſent quaſi plus que par moi.

L'Amitié.

Quoique je ſois un préſent du Ciel, que mes liens ſoient ſacrés, cependant j'ai le malheur de vous voir à ma ſuite.

L'Amour.

J'ai le plus ſujet de me plaindre, car enfin il entre encore moins de duplicité dans l'amitié, & elle ſubſiſte plus longtems entre ſes Sujets, que je ne fais avec les miens.

Les Charmes & les Graces.

Nous travaillons cependant à vous soutenir, étant vos plus fidèles Sujets.

Le Caprice.

Vous usurpez ma qualité, & l'Amour ne connoit point d'autre ami que moi.

La Fureur.

Il me reçoit tour à tour, & je cause souvent de grands effets.

Les Malheurs.

Nous nous en reposons bien sur vous, & c'est à la faveur de l'un & de l'autre que nous triomphons.

L'Infortune.

Quand je suis un homme par l'ordre de son étoile, ce n'est pas dans l'amour seul qu'il éprouve le malheur.

La Prospérité.

Rayez ce mot par l'ordre de l'étoile, car vous ne vous trouvez guères à sa suite ; cependant il est encore vrai que j'ai aussi mon étoi-

le, puisqu'il faut parler comme vous: mais disons mieux, qu'il faut que l'Homme ressente tour à tour nos effets, sans y mêler du destin & de la fatalité; mais écoutons-le là-dessus.

L'Homme.

Mon Berceau me conduit au tombeau par une chaine de bonheurs & de malheurs, en éprouvant tour à tour, pour ne pas dire ensemble, le vrai, le faux, le trompeur, le séduisant, la liberté, la tirannie, le doux, l'amèr, l'utile & l'agréable, la raison, la passion, la vertu, le vice; voila les seuls caractères, qui font l'Homme, le plus ou le moins le différentie: plus de bonheur, moins de malheurs le rendent content; le contraire produit un effet contraire: plus de liberté, moins de tirannie le rendent libre; moins de l'un plus de l'autre, le captivent; enfin me voila, & c'est par ces définitions la plus juste idée que

que je puisse donner de mon espèce.

La Fin & la Conclusion.

Nous sommes deux sœurs inséparables, rien ne se commence que nous ne le terminions ; c'est ce qui nous fait parler ici dans notre rang, c'est-à-dire, comme la fin & la conclusion.

Fin de la prémière Partie.





L'HOMME ET LE SIECLE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des Abus du Siècle.

LATIUS près d'un Fleuve rapide gronde, s'emporte, s'irrite, veut par ses discours & ses menaces empêcher le cours de ses ondes: portrait d'un

Stoïque, qui veut réformer le monde.

La ſcène dû monde donne un mélange d'incidens, qui flattent, & qui trompent; cependant on y voit du bon, du mauvais, du vrai, du faux, du ſéduiſant: l'un rit, l'autre pleure, tous deux ſans ſujet; l'un eſt battu de l'orage, l'autre l'évite; l'un perd ſon bien, l'autre l'augmente; l'un court après la Fortune, elle court après un autre; l'un d'une main careſſante nous poignardes honnêtement; l'un aime les ſiens, l'autre n'aime que ſoi, un troiſième ne ſait ce qu'il aime; l'un fait un Contrat, l'autre fait ſon Teſtament; l'un meurt à vingt ans, l'autre ſe marie à ſoixante; enfin le changement, le caprice, la nouveauté, & plus que tout cela un certain je ne ſai quoi, font ce qu'on appelle le Monde.

Le bonheur & le malheur nous ſuivent, ſans que nous nous en aper-

perccevions. Dorius se croit infortuné, demain il se promet un bonheur qu'il fuit lui-même ; car demain il se croira toujours malheureux.

Il y a dans le monde peu de solide, un grand vuide, beaucoup de conjectures. Mestius vous considère, éxamine, apprend, retient, s'instruit ; cependant il avoue qu'il ne sait rien.

Le monde est un grand énigme, que chacun veut interpréter : celui, qui en approche le plus, est le plus éclairé, mais il n'est pas le plus raisonnable.

L'Univers est un grand tout, les idées que nous en avons souvent sont de grands riens ; c'est un tableau si vaste, une peinture si générale, si pleine d'attitudes diverses, & de mouvemens changeans, que nos conceptions n'ont presque jamais l'avantage d'en connoître la moindre partie : la variété des ob-

jets éblouit nos lumières, leur beauté nous ravit, leurs effets surprénans nous étonnent tellement, que toutes nos connoissances deviennent vaines, ou du moins douteuses.

Toutes choses ont une bonne & une mouvaise interprétation, plutôt suivant le sens qu'on donne à chaque évènement, que par l'évènement même; delà vient que nous nous trompons si facilement, delà vient la source de tant d'opinions fausses, de pensées ridicules, & de jugemens erronnés.

La dispensation des biens, ou des maux, est encore plus inégale, qu'elle ne paroit: il est vrai qu'il est des personnes assez partagées de l'un & de l'autre, dont la vie est une égale épreuve du bien & du mal, tandis que d'autres ont tout à souhait, que la fortune leur rit malgré eux, à qui le comble de toute sorte de biens semble n'être encore

que le moindre de leurs bonheurs ; tandis que l'aſſemblage de toute ſorte de calamités ſemble n'être que la moindre peine de certains, dont la triſte ſituation & la miſère font horreur à réciter. Tout cela prouve une providence, dont les ſecrets ſont impénétrables.

Il y a un bonheur dans chaque meſure mal priſe, dans chaque malheur même : chaque condition, quelque baſſe & abjecte qu'elle ſoit, renferme en elle-même un certain dégré de félicité.

Cette variété & cette multitude d'incidens, que nous expérimentons dans la vie, eſt un charme & un attrait pour le déſagréable & le rebutant : on blâme le monde, on hait ſes maximes, & ſouvent on lui paſſe tout, parce qu'il nous amuſe.

Le monde eſt diviſé en Roiaumes, Provinces, Villes, Bourgs, Bourgades, Villages, Hameaux, Tanières, ſi vous voulez ; dans tout cela

la on n'y trouve que de l'homme, je veux dire des vertus, des vices, & toujours de la passion.

La moitié de la vie se passe à connoître ses devoirs & les moiens de réussir, le reste se passe à se délibérer, & de projets en projets on passe la vie à rien, c'est-à-dire, à se délibérer.

Comme le bien & le mal se succèdent, c'est ce qui fait que chacun expérimente le bien & le mal tour à tour.

Ce grand Tout est rond, je veux dire l'Univers, aussi tout y tourne, tout y verse, tout y périt: le plus certain, c'est qu'il n'y a rien de certain au-délà; tout est erreur & conjecture.

On passe sa vie à se défendre des uns, & à nuire aux autres; on meurt après avoir causé autant de mal, qu'on en a souffert.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est dou-

ce, il eſt fâcheux de la perdre : tout cela prouve une compenſation de toutes choſes.

Tel critique & blâme les défauts des autres, qui ne ſe réconnoit pas ſujet aux mêmes défauts, quoiqu'il le ſoit en effet.

Attendez, m'a dit un Ami, à faire votre Ouvrage ſur la fin de vos jours, vous ſerez plus verſé dans la connoiſſance des mœurs. Ne ſavez-vous pas, lui ai-je dit, qu'on n'innove plus en bien, comme en mal; tout eſt dit & fait depuis plus de ſix mille ans. Meſſaline s'eſt proſtituée à Rome longtems avant la Marquiſe de . . . à Paris : le monde eſt une œuvre comique, quelquefois tragique, il n'y a que les Acteurs & les décorations qui changent.

Il y a dans le monde une variété d'objets, un mouvement continu de tous les Etres, certain nombre de bonheurs & de malheurs, qui ôtent aux uns pour donner aux autres.

tres. Un coup fatal console Alinthe & désespère Gélamire: le même bonheur qui avoit rendu B..... Favori du Prince, l'éxile aujourdhui de la Cour. Je crois avec Mr. de Fontenelle dans sa Lettre à Mr. le Marquis de la Farre, que Dieu a créé une fois & pour toujours certaine quantité de matière, tantôt Homme, tantôt Cheval, tantôt Bois, Fontaines, Pierre, &c. elle jouit du privilège alternatif de l'Ame raisonnable, animale, & végétative; les accidens surviennent, qui meuvent & agitent tellement tous les Corps sublunaires, qu'ils font ce que nous appellons productions, durée, & annihilation.

Comment, continue le même Mr. de Fontenelle, tous les Hommes qui n'éxistent que successivement, puisque les mêmes corps de nos Pères nous servent & serviront à nos Enfans; comment, dit-il, tous ces Hommes qui n'ont occu-

pé

pé tour à tour qu'un certain nombre de corps, pouront-ils paroître tous enſemble au jugement ? Son ſentiment eſt, que nos coprs n'étant plus ſujets alors aux infirmités & misères de la Nature, plus de Forêts pour nous chaufer & bâtir nos maiſons, plus d'Eau pour nous rafraichir, plus de Montagnes pour nous fournir par leurs Mines les tréſors dont nous avons beſoin, enfin mille autres choſes qui demeurereront ſuperflues, & ſerviront à la conſtruction des Corps.

Il paroit par ce Siſtême, qu'il n'y a que la forme qui ſouffrira, la matière éxiſtera toujours. Quoiqu'il en ſoit, je ne m'érige point en Philoſophe, je laiſſe ce ſentiment problématique, me contentant de l'expoſer ſimplement.

O heureux tems que celui de nos Pères, qui voioient règner l'innocence & la bonne foi, dit-on; pour moi je crois que l'antiquité n'étoit ſage,

ſage, que parce qu'elle eſt éloignée de notre Siècle: plus un objet eſt éloigné, moins il paroit tel qu'il eſt. Les Hommes étoient hommes aux tems des Séneques, ils le feront toujours, quoique nos Neveux diront auſſi, O heureux tems que celui de nos Pères!

Notre commune Mère la Nature agit toujours avec de juſtes règles; mais rarement, pour ne pas dire jamais, jugeons-nous avec ces mêmes règles.

Elle nous accorde en naiſſant certain nombre de connoiſſances utiles, toutes les autres découvertes tiennent plus de l'agréable que de l'utile.

L'amour, que l'on a pour l'immortalité, prouve aſſez que nous avons dans nous quelque choſe qui l'eſt, je veux dire l'Ame.

Les plaiſirs ne doivent pas être approfondis, il ne ſont pas aſſez réels; il ne faut que les effleurer,

si l'on ne veut pas en goûter la lie, & en découvrir le ridicule.

Dans de certains tous le point central est vertu, le défaut & l'excès de ce milieu sont vices : dans d'autres, la Vertu tient son rang, je veux dire, le milieu ; toutes extrémités sont vices.

Souvent on voudroit n'être pas trompé, quand on cherche le plus à l'être : le masque & le déguisement assaisonnent bien les plaisirs.

Il faudroit faire l'analise des corps, pour en discerner les opérations secrettes : tout Esprit est Esprit, aussi puissant, aussi voulant dans un enfant, que dans un Homme, dans un stupide comme dans un spirituel ; il n'y a que la différence des organes tellement affectés ou disposés, qui empêchent ou retiennent ses opérations. Semblable à deux prisonniers, dont l'un a plus de jour que l'autre dans son cachot, la raison raisonne toujours, elle

elle est toujours en mouvement, quelquefois elle ne sait ce qu'elle doit faire, elle a besoin pour lors de l'art de douter; mais pour douter il faut être dans l'inaction, & l'esprit agit toujours; source de faux préjugés.

Molière assembloit les Hommes dans un certain lieu, leur faisoit payer encore le tout pour leur faire voir leurs sottises: pour moi, je leur vais dire, mon Ouvrage sera éternel, puis qu'il traite des sottises des Hommes.

Sans biens, sans Noblesse, un peu d'esprit pour se tirer d'affaire, tout cela devoit faire le bonheur de Prate: il se produit, cherche sa fortune, la trouve; pour son malheur il devient Favori du Prince, il a des envieux, enfin il perd la tête, qu'il eût conservée longtems dans l'obscurité de son prémier état.

Si la Vérité n'est pas le partage des hommes, du moins ils ont le san-

fantôme de la Vérité : dans cinquante mille ans il viendra un Philosophe, qui se vantera d'avoir découvert la Vérité ; il aura des Sectateurs, qui croiront que lui seul a dissipé les erreurs, & qu'on ne commence qu'à voir clair.

C'est la raison qui doit gouverner, cependant elle est gouvernée ; au reste on ne répond que des dehors.

Tout bien pesé & consideré, le bonheur présent de l'Homme consiste dans ces deux mots, *Argent & Santé* ; tout son mal vient de *Pauvreté & Maladie.*

Tu t'ennuies, sans doute Lecteur, la Morale n'a rien que de sérieux d'elle-même, elle devient ennuieuse quand elle nous reproche nos défauts ; non, il ne faut pas changer de Païs, ni courir les Mers pour trouver un Homme, il en est par tout, je veux dire des défauts.

Quelques-uns ne veulent que les dehors de la Vertu, d'autres ceux du

vice,

vice, d'autres ne sont ni l'un ni l'autre, quelques-uns n'en ont que les apparences.

Il vous est bien aisé, me dira un Lecteur, de médire: ou votre Morale doit vous corriger, ou vous êtes le plus ridicule de tous. Je répons que la raison me doit corriger, & que les passions s'y opposent.

Le monde est un composé de bon, de mauvais, de vrai, de faux, de beau, de ridicule. Travaillez, appliquez-vous aux Lettres, me dira un Père, dont la vie est toute opposée à ce qu'il m'enseigne; soyez chaste & tempérant, me dit un Directeur, dont les déréglemens pour être secrets n'en sont pas moins blâmables. Tel sortira d'un lieu de debauche, prendra mon Livre, y lira que la raison est notre guide, que la débauche l'abrutit, que l'excès des plaisirs perd le corps & l'ame; que cet Auteur pense juste, dira-t-il, cependant il retourne à l'in-

l'instant au Lansquenet ou à un honteux Berlan. Il est vrai qu'on n'entend autre chose, que le Récolet tonner & fulminer dans les chaires contre les Mœurs perverses; mais il est payé pour cela, son but est de plaire & d'être recompensé; heureux, si par là il peut se tirer de l'obscurité du cloitre, où la bienséance & un peu de scrupule le retiennent plus que ses vœux.

La réponce de Rousseau confirme ce que je dis, qu'il avoit fait ses Epigrammes sans malice, & ses Pseaumes sans dévotion. La Marquise de ... va écouter avec le même empressement le Père Terrasson à St. Roc & P.... à la Comédie. La vie est un mélange de vertus & de vices; & l'on meurt après s'être exercé dans l'un & dans l'autre.

On peut être aussi malheureux, s'il n'y avoit que de la vertu; qu'aujourdhui avec la vertu & le vice. La varieté des objets, la différence, des

des mœurs, des conditions, des âges & des températnens, fait que les uns sont tout bons, les autres tout mauvais; quelques-uns l'un & l'autre; d'autres ne sont, pour ainsi dire, ni bons ni mauvais, point de vices sans quelques bonnes qualités, point de vertus sans défauts: tout cela fait un arrangement dissemblable, une uniformité imparfaite, enfin un tout parfait, beau sublime qui ravit, c'est l'Univers.

Le Masculin & le Féminin sont faits pour simpatiser: l'Homme & la Femme souvent antipatisent; comme Genre, ils sont faits l'un pour l'autre, comme espèce, l'un cherche à critiquer l'autre.

Voiez cette Pompe funèbre, me dit Cisiphe, ce convoi magnifique est un jeune Abbé de dix-huit ans, qui vient par sa mort de restituer à l'Eglise dix mille écus qu'il consumoit auprès de la Baroque V.... qui

le tua hier sur son Canapé d'un coup d'Evantail.

Notre bonheur nous suit, mais nous le fuions en le cherchant; nous n'omettons rien de ce qu'il faut pour le perdre: ce ne sont pas les biens qui le font, c'est la raison, plus on en a, plus on est content.

Ergaste est infidèle à sa Maitresse, qui l'aime: Canitius aime une ingrate, qui le méprise, parce que les rebuts excitent la passion de l'Homme, & les faveurs l'étouffent.

La Nature a tellement travaillé à notre bonheur, qu'elle nous a donné l'orgueil pour nous empêcher de connoître nos défauts; cependant c'est une passion, qui fait haïr les autres, que nous corrigeons moins pour qu'ils se corrigent, que pour leur persuader que nous n'avons par les mêmes défauts, dont nous les reprenons.

L'intérêt aveugle & éclaire successi-

cessivement, les uns profitent de l'aveuglement des autres. Un homme intéressé joue toute sorte de rôles, même celui de désintéressé: trop de passions le poussent sans le déterminer; son esprit le porte à un but, son cœur à un autre; il méprise la même chose, qu'il estimoit auparavant. Ou la succession des tems change bien le prix des choses, ou l'Homme a dans lui un fond de légereté & d'inconstance, qui ne finit que quand il n'est plus sujet au même tems.

La sincérité, telle qu'elle doit être, est une chimère: ceux, qui croient l'avoir, n'ont tout au plus qu'une feinte dissimulation, pour entrer dans les secrets des autres.

La bonne foi, la vérité, le désintéressement sont à peu près semblables à l'apparition des Esprits, tout le monde en parle, sans en avoir vu, on ne voit que leurs phantômes.

Icaris demande des conseils à Palide, moins par une déférence soumise pour les lumières de Palide, que pour qu'il approuve les siens ; & Palide lui en donne moins par désintéressement, que par le motif de l'orgueil & de la vaine gloire.

La finesse est une espèce de masque, s'est un mensonge continuel ; mais la plus subtile, est de feindre, de tomber dans les pièges qu'on nous dresse.

Il est des caractères si grands parleurs, qu'ils aiment mieux parler d'eux-mêmes que de garder le silence : d'autres ont de l'esprit & du savoir, ils sont véritablement habiles, mais cependant ils se trouvent embarassés sans la compagnie des sots ; tant il est vrai qu'il manque presque toujours quelque chose à nos perfections.

La constance n'est pas toujours bien nommée, car ou l'on s'attache à une personne, parce que l'on y dé-

découvre tous les jours de nouvelles perfections, qui retiennent, & pour lors c'est une inconstance fixée, ou bien une constance, qui va de qualité en qualité; ou l'on se dégoûte d'un objet, & l'on continue malgré le dégoût par fantaisie, ou par crainte d'être raillé, alors c'est une constance forcée. Léandre a aimé vingt ans Talie, il est las de l'aimer, il n'a point sujet de rompre, il la décrie secretement pour justifier son inconstance.

Nous tirons souvent de grands avantages des vices, leurs mêlanges avec les vertus ressemblent aux antidotes composés de poison; la raison & la prudence en tirent des préservatifs fort utiles.

La Nature semble nous avoir prescrit des bornes dès notre naissance pour la Vertu & pour le Vice; delà vient qu'elle nous suscite de tems en tems des Héros en mal comme en bien.

Une honnête médiocrité doit suffire à l'Homme: la vie & l'habit doivent faire tout son essentiel, la manière de les avoir n'est qu'accessoire. Cependant rien ne trouble plus que la manière de la vie & de l'habit. Une table, capable de sustenter dix familles, ne suffit pas à Petrarque, tandis qu'Egine se contente de pain & d'eau sous le chaume: la Toison des brebis la plus simplement preparée couvre Nuge, & le garentit du froid & du chaud, tandis que l'Or & la Soie suffisent à peine à Porgue. Mais, puis que les distributions sont si inégales, il faut bien que les uns en soient mieux pourvus que d'autres; &, si un grand équipage suffit à peine à Criton, Trogus se suffit à lui-même, & fait son bonheur dans sa ténuité.

C'est l'ordinaire de blâmer ce qui nous déplait: or il arrive que peu de choses nous plaisent, ce qui fait que nous blâmons presque tout.

L'U-

L'Univers eſt une hôtellerie, où chacun loge à ſon tour, & l'on n'y eſt conſideré, qu'à proportion de la dépenſe qu'on y fait, ou de l'apparence que l'on y a en entrant.

Les maux ſecrets ſont plus fâcheux, que ceux dont on peut s'expliquer. Varus, Mari à l'antique, croit ſon honneur bleſſé, parce qu'un tiers a ravi celui de ſa Femme; cependant il s'afflige, il n'oſe s'expliquer, il ſait que ce mal n'eſt rien quand il eſt caché, & qu'il eſt tout quand il éclate: un morne ſilence, une profonde mélancolie le ſeche, le ronge & le mine; ſa douleur eſt d'autant plus vive, qu'il la croit incurable, tout ſe reſſent chez lui de ſon malheur: la gêne, la contrainte accablent une de ſes Filles, dont les appas naiſſans méritoient un autre ſort, cependant elle devient ſemblable au Père, elle meurt mille fois avant ſa mort: envain a-t-on recours à l'acier préparé, à

la ſaignée du pied, Volcus ſeul peut la guérir; laiſſons lui cet Amant, les intrigues à la Mère, & faiſons du Mari un homme à la mode. Par ce triple ſecrèt tant de maux s'évanouiront bientôt.

On prend toujours le parti de ſe flatter dans les choſes, qu'on déſire ardemment. Un Amant, par exemple, rarement interprète mal les rigueurs d'une Maitreſſe, dont il veut être aimé.

Après avoir parcouru tous les états, fait la guerre à tous les defauts, je ſerois content de trouver un Homme, ma bile & ma plume ſe calmeroient; mais enfin rien de plus facile de trouver un homme: oui, mais un homme qui ne fût pas homme: je m'entends, l'on m'entend; hélas! je demande l'impoſſible.

L'Art de louer à propos eſt très difficile à aquérir. Il faut qu'un flatteur ſache agréablement prévenir

le

le ſecrèt déplaiſir que nous avons preſque tous d'entendre louer les autres, qu'il ne place les louanges qu'en paſſant, & ſi à propos, qu'il ſemble qu'elles lui échapent.

L'art des mines eſt aujourdhui le plus étudié. Tel veut paroître ce qu'il n'eſt pas, & ne pas paroître ce qu'il eſt. Il eſt une éloquence de geſte & de manière, qui s'exprime mieux que la bouche. Les yeux ſont ſouvent des Orateurs muets & perſuaſifs. L'abord de Dantiſe m'a frappé, tout m'en a plu; je l'ai reçu, il eſt entré dans mes affaires, il m'a dupé. J'ai depuis vu Pendocle, dont la phiſionomie démentoit le caractère, je l'ai mépriſé: c'étoit cependant un homme d'un mérite & d'une probité conſommés; tant il eſt vrai que l'abord trompe. Cependant il entre de la mine dans tous les états, parce que ce ſont des hommes qui les compoſent, & qu'ils ont tous la

leur.

leur. Outre cela, chaque condition porte ſa mine, & ſon caractère. La mine d'Eroſtrate ne promettoit rien de bon, elle n'étoit point trompeuſe: il eſt entré dans un parti, il s'eſt composé, il a eu la mine d'honnête homme; il en avoit une autre, quand il vint de ſon Païs, pour être Laquais chez un Fermier Général.

Les vertus & les vices ont leurs ſaiſons, comme les fruits & les modes. Ce ſont des gîtes, où l'homme doit néceſſairement loger pendant le cour de ſa vie: je doute même, s'il renaiſſoit, qu'il lui fût permis de choiſir l'un, & d'éviter l'autre.

L'envie a un dégré au-delà de la haine: l'une prend fin, quand l'objet périt; l'autre ſubſiſte encore après la mort de la perſonne, ou de la choſe que l'on envie.

La manière d'avouer ſes petites fautes eſt un orgueil déguiſé, qui tâche

che de perſuader que nous n'en n'avons pas de grandes.

Le caractère d'une grande ame, c'eſt de regarder la proſpérité des autres ſans envie, la ſienne ſans orgueil, leur infortune ſans plaiſir & avec compaſſion, de même que la ſienne propre.

On juge mieux de l'Homme par la manière qu'il ſe comporte, que par ſes grands talens & ſes richeſſes. Souvent ce qui nous arrive tous les jours de moins conſidérable, & qui n'eſt que bagatelle, nous agite & nous tranſporte davantage, que les choſes les plus funeſtes. Dime voit avec tranquilité ſon bien & les ſiens péricliter, qui s'irrite à la moindre faute d'un Domeſtique: La Marquiſe de P... avoit mis en terre ſon Mari d'un œil ſec & d'un air d'Héroïne, elle fond en pleurs aujourdhui pour un Sérin, qui lui eſt mort, à cauſe dit-elle de ſa voix & de ſon plumage.

L'O-

L'Opiniatreté est le partage de ces gens, qui semblent parfaits en apparence: ils sont incapables de recevoir des avis, encore moins des corrections, leurs grands biens semblent les avoir mis au dessus de tout le monde : rien ne doit cependant mieux les humilier, que le soin qu'ils prenent eux-mêmes de se faire valoir dans mille bagatelles; ils ont commencé par les guenilles, & finissent dans la dorure: c'est même ce qui entretient le commerce aussi bien que nos réfléxions, & je pense que la fréquentation & la societé des hommes finiroit, s'ils n'étoient tous les jours la dupe les uns des autres.

L'inconsidération souvent & le défaut d'attention font réussir des choses, qu'une trop mûre délibération empêcheroit par les obstacles qu'on y trouveroit: un esprit inconsidéré pense seulement, agit sans réfléchir, & réussit; un jugement mûr

mûr pense, réfléchit, éxamine, sent naitre les difficultés avec ses réfléxions, de sorte que souvent il n'agit point, ou s'il agit, il ne réussit point: la bizarerie du sort sert autant que nos lumières dans la réussite des évènemens.

Le comment fait tout dans la vie, on juge moins des choses mêmes, que du comment elles sont faites. Blandine a trompé son Mari pendant vingt-ans; le comment a toujours caché ses amours: c'est ce comment qui fait valoir une charge le double de ce qu'elle produit; c'est encore le comment, qui de Laquais nous rend Partisans; c'est enfin le comment, qui embellit & qui couvre tout, puisque les hommes jugent aujourdhui de toutes choses avec ce comment si nécessaire.

L'idée & l'imagination font tout notre bonheur & notre malheur; rien de plus utile que de connoître les choses comme elles sont, notre idée

idée nous les répréſente bonnes, quand elles ſont mauvaiſes, ſouvent les croions-nous mauvaiſes quand elles ſont bonnes; l'un & l'autre nous trompent toujours, de même que la probité de la plupart, qui eſt moins fondée ſur un mérite ſolide, que ſur une apparence de mérite.

Le courage ſemble être le partage des Hommes, comme la pudeur celui de la Femme; l'une & l'autre qualité eſt ſouvent mal ſoutenue: il eſt des Hommes timides & poltrons; il eſt des Femmes hardies à haſarder ce qu'elles ne peuvent perdre qu'une fois.

Ces mots du hazard, *force occulte*, *ſimpatie*, & d'autres ſemblables, ne ſont guères capables d'exprimer quelque choſe de poſitif: nous n'avons pas des lumières aſſez étendues pour approfondir dans les ſecrets du deſtin, & je penſe que ces mots n'ont été inventés, que pour dire du moins quelque choſe quand

on ne sait plus que dire.

Tel croit railler à propos & spirituellement, qui n'est qu'un sot effectivement ; car souvent veut-on railler, quand on ne sait plus que dire.

Le bien & le mal doivent être commun dans la distribution ; cependant on ne s'attribue que le bien ; on murmure contre le mal ; effet funeste des passions.

Je distingue deux mérites dans un homme de mérite, celui qu'il a naturellement, & celui de le faire valoir : il est un certain jour, un certain profil pour regarder les grands hommes, hors de ce point de vue, ils ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent : c'est plutôt la rareté que la beauté d'une chose qu'on estime ; c'est je pense une raison pour laquelle on fait tant de cas d'une honnête Femme.

J'ai étudié les défauts de l'Homme dans le silence, je tâche de les

corriger par des exemples familiers:
je guéris les Jaloux par les exemples funestes de la Jalousie, la coquetterie par l'exemple des Coquettes, l'Avarice par l'Avarice. Je prens des armes pour combattre le vice dans le vice même, le portrait du monde me sert à le reformer. L'Homme réfléchit moins sur ses défauts, que sur ceux des autres, & lorsqu'on lui fait appercevoir qu'il est coupable de ce dont il accuse les autres, il faut qu'il soit ou incapable de raisonnement, ou capable de correction.

Le commerce soutient l'Homme, & l'Homme le soutient, c'est l'ame du trafic, ce qui rend les Etats florissans, & la Terre & la Mer habitables; cependant une suite de bonne foi & de tromperie en est la baze, on cherche l'un & on tâche d'éviter l'autre. Tel n'eût jamais réussi sans une Banqueroute même frauduleuse.

Agénor a réussi par sa bonne foi
&

& sa probité. Les voies de la Fortune tiennent plus du caprice que de la raison, souvent autant de l'un que de l'autre. Voulez-vous rendre Encire content, il lui faut des millions, puisqu'une honnête fortune ne le rend que plus inquiet. Vous satisferez mieux Tibule, qui n'a rien, la moindre possession comblera ses désirs. J'ai plus, je veux avoir davantage ; j'ai moins ; peu me suffit. Plus les passions sont violentes, plus leurs effets sont funestes, plus elles sont anciennes, plus elles sont difficiles à déraciner.

Tous les états semblent contenter les désirs, mais ce n'est que de ceux, qui n'exercent point les arts. Lesbius se plaint du Bateau, qu'il fréquente, il en fait voir la peine & le peu de profit ; il exalte au contraire la Médecine, il n'y connoit point de travaux, ni de soins, il en conçoit au contraire tout l'honneur & le lucre. Chassau, Docteur en

Médecine, est dans les mêmes sentimens pour Lesbius; *Nemo sua sorte contentus*.

Le demain fait toute l'occupation de l'Homme, ses désirs le mènent à la fin de sa vie par une suite de demains, où il se promet toujours un dégré de félicité, qu'une trompeuse espérance lui refuse, de même qu'elle lui promet.

Ce qui fait que nous sommes trompés dans nos espérances, c'est que nous nous formons tous un bonheur chimérique, qui ne nous arrive presque jamais, ou du moins tel que nous le désirons, parce que notre bonheur est dans nous, quand nous le cherchons hors de nous, qu'il est présent, quand nous le croions futur: souvent il consiste dans la moindre circonstance que nous omettons, quoiqu'essentielle pour notre repos. Chacun seroit content, si on ne s'opposoit à son propre bonheur, si on ne manquoit ce qui

qui eſt le plus néceſſaire pour y parvenir; enfin l'idée d'un bien plus grand nous fait perdre le véritable.

Un grand ſujet d'étonnement, c'eſt de voir tant de morale & ſi peu de perfection; la ſeule raiſon je penſe que c'eſt, qu'on ne s'applique jamais ce qui qui regarde nos défauts: on attribue toujours aux autres ce dont on a ſoi-même le plus de beſoin, les autres nous paroiſſent ce que nous ne voulons pas nous paroître à nous-mêmes, je veux dire vitieux.

Sévérus critique, blâme, condamne, déſapprouve tout ce qu'il comprend, mais il eſt fort borné; c'eſt pourquoi il comprend très peu de choſes, & ne voit pas qu'il eſt ſeul blâmable & condamnable. Un ſot a quelquefois le bonheur de plaire, il n'en a pas le talent; un homme d'eſprit en a le talent, il n'en a pas le bonheur.

Tous les évènemens donnent chacun leurs réfléxions, de sorte que tout est plein de morale & de désordres : jamais plus de réfléxions, jamais moins d'amandement.

Les vertus ne sont plus que de beaux tableaux, on les admire, on en aime tout, excepté la pratique, de sorte qu'elles sont aujourdhui plus admirables qu'imitables.

Il faut être insensible, pour ne pas goûter ces sentences; mais il faut être plus qu'insensible de les goûter sans en profiter.

Nous cherchons à passer le tems, & le tems nous passe; la vie nous trompe, l'espoir nous amuse, nos désirs nous tourmentent : nous sommes toujours en but à nous-mêmes, ce n'est qu'à la fin de la vie qu'on reconnoit qu'elle n'est qu'une fumée, un vent une ombre, un rien; semblable au Théatre, qui fait connoître au dernier acte, que toutes ses décorations n'étoient que statues & toiles peintes.

Prin-

Printius, couvert d'or & de soie, brille, éclate, il porte son merite avec lui: ôtez lui son habit, vous lui ôtez son mérite; cependant on le respecte, on l'estime, disons plutôt que c'est son habit, puisque Fulvius qui a du mérite, qui vaut par lui-même, & dont l'habit ne vaut rien, n'est ni estimé, ni respecté; l'apparence fait tout. Rien de plus difficile de détailler & de circonstancier les abus. Leur multitude & leur variété sont deux obstacles, qui nous empêchent d'en spécifier les moindres circonstances, quoique les plus essentielles quelquefois.

Après avoir considéré la nécessité indispensable d'essuier des malheurs, je soutiens qu'il n'y a de véritables malheureux, que ceux qui ne l'ont jamais été.

L'imagination éclate, frappe, touche, produit les préjugés & les apparences; par elle l'on est ce que

 l'on

l'on ne paroit pas, en paroiſſant ce que l'on n'eſt pas ; c'eſt là mère des chimères & des ſonges.

La moitié du monde vit d'imagination, l'autre moitié ne croit pas en vivre, quoique tout homme en général ſe repait d'idées & d'apparences.

Le vice s'eſt trouvé juſques dans le Paradis, pour faite tomber le prémier Adam : depuis ce tems il a été tranſmis à tous ſes deſcendans ; ſource de tous les vices que lorgueil.

La méchanceté a cela d'équitable, qu'elle ſe punit toujours elle même ; elle conduit au ſupplice, & ſert de boureau à ſa peine.

Un homme, qui n'a point de mérite, eſt mépriſé, avili, on voit ſon peu de valeur : cet état eſt triſte ; il en eſt un plus fâcheux, c'eſt d'être pauvre.

Ceſſons, ma plume, quel beſoin de circonſtancier les moindres abus :

laiſſez

laissez C... mettre de la chaux & des blancs d'œufs dans son Vin, pour le rendre clair & fumeux; que P... vende du Chat en pâte pour du Liè-vre exquis, c'est moins les défauts que leur excès qu'il faut blâmer. On passeroit à la Marquise D... de n'a-voir que cinq ou six Galans, au Com-te D....de ne perdre que le quart de son bien chaque nuit, il faut bien que l'esprit s'amuse; c'est ce qui fit que la Baronne D... joua ce qu'on ne peut gagner qu'une fois aux Dames, elle ne cherchoit aussi qu'à s'amuser.

Vatius a passé toute sa vie à se délibérer, il n'eut jamais que des velléités d'effets; il vouloit enfin ce qu'il n'a jamait fait, & il est mort en se delibérant.

La raison pourquoi les Grands voient d'ordinaire moins clair que d'autres dans leurs affaires, c'est qu'ils ne les voient que par d'autres, & que c'est moins leur intérêt propre

que le ſien qu'un Intendant conſulte.

Il eſt des défauts criants dans de certains états, qui impoſent cependant ſilence : l'éclat, la dignité des rangs & des ſujets, qui les occuppent, font éclater tout bas un Auteur, que la vertu & la droiture conduiſent ; &, pour parler tout-à-fait ce ſiſtême, plus on eſt puiſſant, & plus on oſe ce que les autres n'oſent.

La haine eſt une paſſion qui vient par dégrés, le tems ſouvent la fortifie & la rend incurable ; ſi elle nait tout à coup, elle s'éteint plus facilement.

L'art de gagner les cœurs eſt plus étendu, plus profond, & plus difficile, que celui de gagner du bien ; l'un tient tout du mérite, l'autre ne dépend que du caprice & de la fortune.

Si la pauvreté eſt un bien, du moins ſuivant la Morale chrétienne,

on peut dire que c'eſt de tous les biens celui qui eſt le moins envié & le moins recherché.

L'Ipocriſie eſt le maſque de la vertu, ôtez le maſque, vous ôtez la vertu, il ne reſte plus que le vice, je veux dire l'Ipocriſie démaſquée.

Le Deſtin ſuit l'Homme, & l'homme ſuit ſon deſtin, ils ſont tous deux inſéparables, ſavoir, ſi l'un gouverne l'autre, ou ſi c'eſt le contraire: cette queſtion ſort de mon ſujet, & notre ſiècle la rendue trop épineuſe pour oſer la réſoudre.

A quoi ſervent tant de pages, pour apprendre que l'homme eſt l'eſclave des paſſions, la dupe de ſes déſirs, pour mieux dire, ſouvent qu'il n'eſt qu'un ſot: il ne faut que converſer avec Clitandre, il eſt l'original du portrait dont je peins les copies.

Je ne veux pas laiſſer paſſer Voclès, que j'apperçois dans toutes les boutiques des Foires St. Germain &

St.

St. Laurent : il ne fait commerce que de Galanterie, il n'a rien moins que quelque chose à acheter, & il marchande les faveurs de la L... & de la M... plutôt que leurs Tabatières & leurs autres bijoux.

Nous avons tous en naissant une certaine aptitude pour un certain genre de vie : si nous le manquons, rarement réussissons-nous ; les préjugés cependant, les faux conseils, la dépravation de nos pensées font que rarement embrassons-nous cet état, que le sort avoit destiné à notre disposition ; source de mécontentemens & d'erreurs.

Il est un certain ordre, avec lequel chaque chose doit être faite, hors de cet ordre les choses perdent de leur perfection : elles ne laissent pas de conserver de leur beauté, elles semblent même avoir aquis un certain dégré de perfection ; ce qui me fait dire, que ce qui est moins susceptible d'arrangement, semble encore

core néanmoins renfermer une certaine économie, que la sage nature ne peut refuser.

Un amas de résolutions & de projets, nous fait passer notre vie dans une inaction de ces mêmes projets: l'esprit en conçoit un trop grand nombre, la multitude empêche leur effet; on se promet souvent dix années de travaux, quand on n'a plus que dix jours à vivre.

Les passions sont bien plus passions pour celui qui les ressent, que pour celui qui en parle: c'est quelque chose d'en discourir, c'est tout de les éprouver.

L'inquiétude suit l'amour, chaque Amant est visionnaire sans fondement, il craint beaucoup & il espère de même.

La raison pourquoi l'homme est souvent la dupe des plaisirs de l'amour, c'est que les femmes sont toutes extérieures: tout ce qu'on en voit charme; le dedans rebute, les dé-

défauts secrets prévalent sur le mérite apparent, l'écorce en fait toute la valeur ; il est vrai que la beauté éblouit, aussi est-elle faite pour punir les curieux qui s'y arrêtent.

Timon s'est marié, Voile s'est jetté dans un Couvent, Endocle s'est précipité du haut d'une tour ; la passion fit marier l'un, le caprice froqua l'autre, & le d'ésespoir finit les jours d'Endocle.

Les grands effets semblent être le partage du sexe, aussi je pense qu'on peut pour plusieurs raisons comparer une Femme à la poudre à canon ; la plus juste, c'est que plus on la ressert, plus elle éclate.

Un homme, qui heureusement a été assez malheureux, pour ainsi parler, pour ne connoître d'autre solide bien que la vertu, d'ailleurs plein de savoir, veut prendre un parti au commencement de sa carrière : il parcourt les conditions & les états ; Thémis, aussi bien que

le

le Commerce & la Finance lui paroiſſent vuides d'équité : Galien, par ſes aphoriſmes ſuſpects, lui montre le peu de ſolide de cet art douteux; enfin, pour ne parcourir pas chaque condition, il apperçoit dans toutes un vuide d'équité & de droiture; il eſt en doute, il héſite, ne prend aucun parti : ſes paroles contiennent une Morale inutile en ce ſiècle, il paſſe enfin ſes jours avec le ſeul titre d'homme de vertu & de mérite, qui à peine peut fournir à un ſimple néceſſaire ce qu'un léger patrimoine ne pouvoit faire; il meurt inconnu, ignoré, & digne d'une autre fortune.

Un homme ſans intrigue eſt un corps inanimé. L'intrigue occupe l'homme, l'inſtruit, le perfectionne; c'eſt l'ame de la vie civile, c'eſt ce qui a fait dire à un Politique, que l'homme étoit un animal intrigant.

Il eſt une certaine diſproportion dans l'arangement de chaque choſe; une

une certaine convenance dans leur différence, enfin un certain ordre dans leurs désordres mêmes, qui surprend, & dont on ignore les causes. Chaque évènement tend à sa fin, quoiqu'un obstacle vienne le traverser, qui souvent lui en procure un autre : toutes choses ont leurs issues prévues on imprévues. Issedon s'embarque pour Tunis, un orage l'écarte de sa route ; il alloit traifiquer en Turquie : il erre sur cet inconstant élement, enfin il aborde le Madagascar, il y vend, il achete, revient en France, & fait sa fortune, il se fût ruiné à Tunis : cependant le gain l'encourage, il se remet en Mer, il retourne aux Indes, il s'y ruine ; il eût profité à Alger. On peut dire que la Mer est le théatre des incidens, le trône de la fortune, qu'on dépeint flotante sur ses eaux.

Peucestus est né sous une planette goulue, il a mangé dès son berceau,

teau, son ventre fut son Dieu: la mort l'a surpris à table; il ne connut jamais d'autre bien; & il est mort en faisant son Paradis.

Le monde a toujours été semblable; il y a toujours eu du bon & du mauvais: les Mœurs sont toujours telles, qu'on ne doit s'étonner que de ce qu'on s'étonne encore.

Les Héros sont moins qu'hommes, quand ils se laissent abattre par l'infortune: ils sont plus qu'hommes, quand ils la supportent courageusement; mais à cette vanité près qui les fait agir, ils ne sont toujours que des hommes.

L'amour, que Fuscus porte à son Prince, est moins pour le service qu'il souhaite lui rendre, que pour celui qu'il en espère.

La paresse est une létargie de l'ame, un assoupissement des sens. Ce Vice fait honte à ceux mêmes, qui en sont coupables, de sorte qu'un

pareſſeux anime toujours les autres, afin de paroître ce qu'il n'eſt pas & ce qu'il veut que ſoient les autres.

Le Courage dans les dangers perilleux eſt toujours affoibli : rarement eſt-on extrèmement brave, & extrèmement poltron ; il y a quantité de petites valeurs & de grandes craintes, qui ſe trouvent entre ces deux extrémités. Expoſez un poltron au combat, aſſurez-le de ſa vie, il deviendra brave ; expoſez un brave au même danger, avec aſſûrance qu'il y périra, il deviendra poltron. Un brave aime toutes les belles qualités & tous les titres, excepté ceux de *feu* & *d'heureuſe mémoire.*

Ceux, qui ſont emploiés auprès des Princes dans leurs Finances, ſont mieux partagés que ceux qui ont ſoin de leurs plaiſirs. On ne veut pas toujours ſe divertir, mais on veut bien devenir riche en toute ſorte de tems : l'un & l'autre cepen-

dant

dant deviennent utiles ; car après le gain le plaisir.

Il est un Démon qui domine chaque passion ; c'est le génie familier non seulement de nos déréglemens & de nos défauts, mais de notre humeur & de notre caprice ; aussi, outre le Démon de l'ambition, du jeu, de l'amour, de l'avarice, il est jusqu'au Démon de la rime, au Démon du tabac, au Démon des mouches, du fard, le dirai-je des paniers & des pets-en-l'air, qui servent tous le Démon de la mode : l'un & l'autre rendent l'homme capricieux & fantasque, & l'empêchent d'être appellé un animal raisonnable.

De bien des personnes, il n'y a que le nom qui vaille ; quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien, quoique de loin ils imposent.

Quel malheur pour un homme qui n'a qu'un grand mérite pour

toute recommendation, s'il veut venir au niveau d'un fat, qui est en crédit.

Il est plus d'outils que d'ouvriers, de ceux-ci plus de mauvais que de bons, cependant il est des ouvrages de toutes espèces.

On offre sa maison, sa table, ses biens, ses services; on convie, on insiste, enfin rien ne coute qu'à tenir parolle.

Il faut rire avant d'être heureux, crainte de mourir sans avoir ri, car le bonheur ne suit pas tout le monde. J'approche d'une dupe, que je vois tel; s'il feint de l'être, qui l'est le plus de nous deux?

Il en est qui manquent de tout, tandis que d'autres consument en un seul repas de quoi sustenter leurs familles: je méprise sur ce pied-là l'abondance & la disette, & m'en tiens à la médiocrité.

Tel se ruine en carosses, qui n'a pas après le moyen d'aller à pied.

Il

Il est deux moyens de rompre l'amitié, l'un de congédier, l'autre de faire fâcher.

Le peuple est-il en mouvement, l'on ne sait comme le calme en est sorti; quand il est appaisé, l'on ne sait par où il est rentré.

Il ne faut souvent qu'une pendule ou un beau cheval, pour adoucir une grande perte, & calmer un grand chagrin.

Il n'est rien que l'homme aime tant, & qu'il conserve moins que sa vie.

Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, & personne n'ose lui dire; il meurt sans qu'il se soit vangé.

Les hommes prennent mieux des mesures, qu'ils ne les observent.

La faveur du Prince n'exclud pas le mérite, & ne le suppose pas non plus; mais on loue ce qui est loué, & non pas ce qui est louable.

Faites garder à un Guerrier quel-

que poste, où il soit en danger sans l'encourir, car il aime l'honneur & la vie.

Les hommes passent souvent leur vie dans des riens importans, & dans des bagatelles de conséquence, qui ne sont telles que par l'application qu'ils y donnent. Barcius entrétient un Parterre de Fleurs de toutes les espèces, il s'y amuse, il s'y occupe, il s'y applique tellement, qu'il est toujours dans les Fleurs; il ne se lève que pour admirer le calice d'une Tulippe, la beauté d'une Anémone; il donne la préférence à toutes en particulier; il va, il revient, il se baisse pour admirer une Violette; il est pâmé d'étonnement à l'aspect d'un Oignon de Lis: cependant le jour se passe, & Barcius a vu des Fleurs. Olius a la même manie pour les fruits, il en a de toutes les espèces; il savoure la chair d'une Prune, il vante le Rousselet, & la Tablette de sa Biblio-

bliothèque ne présente que des tomes d'Abricots & de Muscat. Félicius passe sa vie aux Médailles, il en possède de l'antiquité la plus reculée. Altius ne s'occupe que d'Insectes, il a des Papillons chez lui de toutes les couleurs, une Chénille du plus beau velouté qu'on puisse voir avec une mouche de Turquie, qui a les ailes blanches & le corps rouge; enfin voila les riens, qui font l'importante occupation de la plupart.

Si vous dites à un Grand qu'Oronte a de l'esprit, il vous répond tant mieux pour lui; si vous insistez à lui dire qu'il a du mérite, il demande quelle heure il est, & il vous quitte. Au contraire, si vous lui parlez d'un Tabarin, qui fait des subtilités, il vous demande à le voir, & un Bateleur entre dans sa familiarité.

Il est des commencemens dans tous les arts; il y a l'école de la

Guerre, comme celle du Magiſtrat; mais le mal vient de ce que le Soldat étudie l'un, & le Magiſtrat l'autre.

Il eſt des gens contre qui il eſt fâcheux de diſputer, & contre qui il eſt fâcheux d'avoir raiſon; ils cherchent une choſe ſi determinément, qu'ils n'omettent rien pour la manquer.

Rien de plus bizare qu'un Amant, il veut ce qu'on oſe lui donner, ce qu'il n'oſe ſouvent demander, & ce qu'il mépriſe quand on lui a donné.

Si l'on conſidère de près les effets de l'Amour, il reſſemble plus à la haine qu'à l'amitié, la moindre rupture y porte.

Il eſt des gens qu'on voit la première fois pour toujours, c'eſt après les mêmes expreſſions, & toujours le même langage.

Il eſt vieux, dit un Grand de ſon Domeſtique, il eſt uſé; un autre

lui succède, & ce malheureux perd sa charge, parce qu'il l'a trop méritée.

Rien de plus utile qu'une mauvaise Femme, quand une homme la peut souffrir il est à l'épreuve de tout.

Un Peintre fait un tableau, qui représente un Enfer, où il paroissoit le Pape : on lui voulut faire bisser, il répond, *in inferno nulla est redemptio*.

Phirné la Courtisane voulut rebâtir les murailles de Thèbes, qu'Alexandre avoit détruites, pourvu qu'on gravât dessus sa qualité de Courtisanne, dont elle étoit aussi curieuse qu'Alexandre de la gloire. L'amour a ses plaisirs, la gloire a les siens, les uns sont plus doux, les autres plus honorables : je puis même dire, que si l'on donnoit au Capitaine & au Soldat, aussi bien qu'au hazard, la part qu'ils ont aux conquêtes, les Héros n'en auroient

guères de reste; mais une Héroine en beauté doit à elle seule toutes ses conquêtes, elle vient à bout des Conquérans mêmes.

La délicatesse étant le partage des gens d'esprit, il semble qu'ils auroient trop de plaisir avec elle, & elle leur en ôte elle-même une partie; de sorte qu'il en est qui poussent la délicatesse si loin, qu'une feuille de rose pliée est capable de les blesser, & d'interrompre leur sommeil.

Un grand nombre de Courtisanes s'étant assemblées au Palais, le Roi s'arrêta sur la beauté d'Iénis; déja elle s'applaudit, elle croit à propos de mêler un trait d'esprit à sa beauté, elle parla & gâta tout; car le Roi croiant qu'une Femme belle & spirituelle étoit à craindre, la méprisa. Quand le sort s'oppose à notre bonheur, envain tente-t-on ce même sort.

Un fameux Peintre, que la desti-

ſtinée ne voulut pas reconnoître pour tel, avoit peint un panier de Ceriſes ſi naturelles, que les Oiſeaux venoient bequeter la peinture; mais ce Panier étoit porté par un More, qui n'étoit pas peint apparemment aſſez hideux pour empêcher les Oiſeaux d'approcher. La moitié de l'ouvrage fit tort à l'autre, le More perdit la réputation des Ceriſes, ou plutôt du Peintre.

Les Grands regardent le mérite perſonnel, & la vie douce & champêtre, comme quelque choſe de trop homme & au deſſous deux, ils veulent toujours s'élever, & ſe perdent dans leurs fantômes d'élevation.

Il ne faut par aujourdhui aimer, & s'attacher à ſes amis pour les éprouver; mais au contraire il faut les trouver, afin de les aimer & de s'y attacher.

CHA-

CHAPITRE II.

De quelques abus en particulier, & prémièrement

De la Religion.

SI je demande ce que c'eſt que la Religion, un Chrétien me dira que c'eſt la promeſſe de l'éternité, la viande de l'ame, & le flambeau des vertus. Un Politique me dira qu'il le penſe ainſi, mais que chacun en parle différemment.

Un Bigot me dira que c'eſt le port aſſûré du ſalut, ſans lequel on ne peut être honnête homme, ſa conduite me dira tout autre choſe, enfin un Athée me dira que c'eſt un ſtratagême finement inventé, que la Politique la plus rafinée a étendu dans tout l'Univers; qu'on encenſe le Crocodille en Ægipte, les Pagodes

aux Indes, & des Statues qu'on appelle Saints en France; enfin qu'il est partout des Bonses, des Dervis, des Rabins & des Prêtres, qui domptent nos volontés par le sistême de l'autre monde: si je veux disputer, il insistera qu'un homme n'est qu'un homme, c'est-à-dire, mortel dans toutes ses parties; & qu'il ne doit craindre ni espérer rien au delà de l'homme, c'est-à-dire, du terme de sa mortalité. Ainsi parle un esprit prévenu d'erreurs, pour ne pas dire d'extravagance.

La Religion est une chose sainte par elle-même, divine dans son origine, santifiante par ses effets: elle n'est quasi plus qu'un masque, qu'un prétexte, qu'une politique, pour ne pas dire un rien; & la coruption des Mœurs avilit la chose la plus digne de nos adorations: tout le monde s'en sert, jusqu'a l'Athée, pour parvenir à ses fins, & jamais à celle que cette

même Religion nous propose?

La Religion quelquefois a encore le don d'en imposer à ceux mêmes, qui semblent la braver. Les Libertins la respectent, jusqu'à s'abstenir de certains plaisirs, pendant les saintes semaines : il est vrai qu'il faut être Athée déclaré pour ne pas donner quelque chose au tems ; mais la Politique, l'usage ; & presque toujours la coutume les retiennent plus que le devoir.

E. . . . est un Athée, mais il ne l'est pas déclaré, il passe encore pour un dévot dans son quartier : on a assûré l'avoir vu à confesse dans la quinzaine pascale, il est vrai, mais c'étoit à un viellard sourd & infirme, à qui il donna une pièce d'or avant de commencer ce qu'il vouloit & non pas ce qu'il devoit, afin de lui fermer l'oreille en lui ouvrant la main.

L'hipocrisie de la Religion semble braver Dieu & les hommes, semble

ren-

rendre hommage à la vertu, elle paroit ce qu'elle n'eſt pas, & ne paroit pas ce qu'elle eſt.

Une femme ſéxagenaire, pour ſauver ſa vertu & ſa beauté mourante, donne dans la dévotion, afin du moins de ſe rendre encore recommendable par quelque choſe. La Baronne C... entre pour plus d'un tiers dans les galanteries de ſa fille, ſa complaiſance autoriſe le panchant de l'un, & flatte le tempérament de l'autre: la mère trouve du dedomagement dans les libertés qu'elle permet à ſa fille; diſons qu'elle veut plaire, du moins après ſa fille. La Marquiſe de .... vouloit plaire, & une Nièce qui effaçoit par ſes charmes naiſſans les vieux charmes de la ſéxagenaire Marquiſe, qui guimpa ſa Nièce en dépit de la vocation & de l'amour du cloitre; parlez ici toutes celles que la gêne, la Politique, ou la difformité a guimpées, donnez les malédictions dues aux auteurs

teurs de votre dure condition. Il n'eſt que trop ordinaire de voir des Anges & des beautés naiſſantes, & les rendre des Démons familiers dans un enfer anticipé. Une None contente d'un état, qu'elle a choiſi elle-même, en bút à vingt compagnes mécontentes du même état qu'elles ont embraſſé par contrainte; vivant comme devroient vivre tous les Monaſtères, je veux dire dans la paix & la tranquilité, un tel ſujet dis-je eſt une merveille, du moins à cauſe de ſa rareté.

Un Libertin las de ſes mœurs perverſes croiroit enfin la vérité qu'il nie; & rénonceroit pour jamais à l'Athéiſme, s'il ne craignoit un funeſte qu'en dira-t-on: la raillerie lui fait peur, il ne brave la religion que par poltronerie; c'eſt une hipocrite déférence aux ſentimens des autres, qui cauſe tant d'abus & empêche tant de bien.

Un Grand eſt ſi vain ſouvent, qu'il

quil rougit d'avoir le même Dieu & la même Religion, que ſes domeſtiques.

Les Dévots précisément ne connoiſſent du crime que les déhors, & les apparences du crime.

Un Curé le plus ſouvent ſe fait paier ſon aſſiſtance, ſa Meſſe, tant pour l'office, enfin reçoit trois ou quatre fois le paiement d'un même convoi.

Un Père fait ſa Fille religieuſe, qui n'a point d'autre vocation pour cet état, que le jeu de ſon Père & la décadence de ſa Famille, afin que le Père ne ſoit pas reſponſable des déſordres & de l'éclat que cette fille peut faire, étant contrainte enfin pour qu'il ne periſſe pas miſérable même, il faut que ſa fille ſe ſauve.

Il eſt d'autres filles, qui ont toutes les diſpoſitions néceſſaires pour l'état monaſtique, mais en qui les Religieuſes ne trouvent pas aſſez

de biens pour faire vœu de pauvreté.

Un Chrétien critique l'Orateur comme le Philosophe; il n'est souvent ni l'un ni l'autre.

L'Abbé... prêche, il n'a ni l'éloquence d'un Capucin, ni l'humilité d'un Jésuite: vous raillez, changeons de qualité; il n'a cependant ni l'un ni l'autre, il n'est donc ni Apôtre, ni Orateur, il ne songe non plus à nous convertir que lui même; cependant il charme, il peint les vertus d'après Mignard & les vices d'après Calot: il a fait depuis peu un riche discours, dit-on, cela est vrai, puisqu'il ne tend qu'à obtenir une Abaie; mais il est suivi dans ses carêmes, donc il est savant; fausse conclusion; puisqu'il y a trop de différence entre un discours qui plait, & un autre qui doit plaire. Ne sait-on pas quil loue jusqu'à des Carosses, pour placer à la porte des Eglises ou il prêche? il aspire à un Eve-

Evêché quoique ses Sermons seroient suffisament récompensés d'une Prébende: cependant il a du feu & de l'action, il émeut plus par son savoir que par son Eloquence; il parle latin devant des Marguilliers & des femmes, qu'il ravit par son Texte; ils s'endorment à la division, se réveillent aux suffrages & à la conclusion, pour dire par tout qu'il a fait merveille.

Souvent il n'y a personne au Sermon, moins persuadé de l'Evangile, que celui qui le prêche.

Une Dévote cache un feint orgueil sous l'apparence de l'humilité; on ne la croit humble, que parce qu'elle porte de grandes manches, & qu'elle s'est fait enterrer dans le Capuchon.

Souvent le Directeur enseigne à ses Dévotes, *je crois en Dieu*, & finit avec elles par la *Résurrection de la chair*.

De toutes les fausses Religions,

c'eſt l'Athéiſme qui me révolte davantage. Je ſai que je ſuis, parce qu'il y en a un qui a toujours été, qui m'a fait: je ne puis me perſuader qu'il y ait des perſonnes, qui ſoient mortes dans l'Athéiſme, que je regarde comme un Siſtême que nombre de Libertins ſoutiennent autant par vanité, comme par vraiſemblance. Ils perdent bientôt ce ſentiment à l'approche de la moindre maladie, la ſeule raiſon les confond. Qu'on me trouve de ces deſtructeurs de la Divinité, qui ſoient chaſtes, tempérans & vertueux, du moins ils parleront ſans prévention; pour moi, l'impoſſibilité où je ſuis de prouver qu'il n'y a point de Dieu, m'aſſure de ſon éxiſtence.

Ce n'eſt pas dans ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, que je l'admire, mais dans ce qui ſemble le plus vil à nos yeux. Dans l'inſtinct des Inſectes & dans la production des moindres végétaux, la gran-

grandeur d'un Dieu se fait sentir. Je parle à ces hommes spirituels, ces prétendus Esprits forts; je ne leur dis pas de faire un cheval & un arbre, cela seroit trop beau; mais qu'ils fassent seulement un crapaud, qui fait horreur, pour me prouver qu'ils en savent autant que celui qui a tout fait.

CHAPITRE III.

De la Fortune.

LA Fortune n'est souvent qu'un naufrage du bien d'autrui, une dépouille étrangère, dont on se revêt. Toute la vie se passe à vouloir faire sa fortune, & quelque avancé que l'on soit dans ses affaires, l'on meurt toujours sans croire de l'avoir faite.

Heureux est le mortel, qui dans

une douce ignorance possède les faveurs de la fortune, dont l'esprit est borné à en jouir, & rien plus; il ignore ces heureux talens, qui font l'esprit & les beaux arts, sans quoi l'homme n'est pas homme; il soutient cependant qu'un million de rente prévaut sur les beaux arts, que par là un homme est plus qu'homme. Je croirois volontiers qu'il a raison, si je n'avois épousé dès le berceau le parti des sciences.

Ouvrez-moi, s'crioit la capricieuse fortune fort tard à la porte d'un Cinique, qui l'avoit toujours méprisée, recevez-moi, j'ai exprès entrépris le voiage de votre solitude pour vous combler de biens: vous seriez le prémier homme, qui me refuseroit, je ne vous connois point, lui répondit le Philosophe; quoi! lui dit la fortune, vous ne connoissez point les honneurs, la prosperité, les grandeurs, qui sont à ma suite; non, lui dit-il, & je ne

ne les veux point connoître, parce que j'aurois affaire aux fatigues, aux soins, aux inquiétudes, à l'envie, qui sont encore à votre suite, & que vous ne nommez pas; enfin passez plus loin, ma demeure est petite, je n'y loge que le repos, la joie, le plaisir avec moi. C'étoit un vrai Philosophe. J'en connois bien de ces prétendus Ciniques, qui auroient au moins logé le Courier de la fortune, je veux dire le désir.

Je pardonne à un sot, que le hazard plutôt que son mérite a favorisé d'une grande fortune, de s'en faire accroire, puisque ses richesses l'empêchent de se connoître; mais je blâme un homme d'esprit & de mérite, de déférer à un sot du caractère que je le dépeins, & de ne lui pas faire sentir, qu'il n'a d'autre mérite, que ses Châteaux & ses équipages. Un sage Persien ayant pris prisonniers plusieurs Seigneurs

du Grand Sophi, les fit désabiller, & les vendit tout nuds, & leurs habits ensuite, pour mieux faire connoître la valeur de l'un & de l'autre.

Je crois autant de fortunes qu'il y a de différens états. Avec ce sistême il est aisé de faire voir, que le plus fait la fortune, au moins il n'y a que les proportions à garder: le beaucoup contente le plus, de même que l'abondance satisfait le beaucoup.

La fortune ne suit pas toujours le mérite & l'esprit. Un homme doué de l'un & de l'autre est souvent obligé d'avoir recours à un honteux Bonnet vert, pour aquiter des dettes qu'il a contractées en l'attendant; & c'est aussi un double obstacle, que de joindre la probité au savoir, puisqu'elle empêche de s'insinuer, & de gagner du moins une planche sur la mer des richesses par cent moyens vils, abjets, & souvent

vent illicites, tels que sont la flatterie, la dissimulation, la fausse complaisance, disons, la fourbe, l'injustice, & tous les autres vices, qui servent de dégrés pour monter sur la roue de l'inconstante fortune.

Il faut un certain esprit pour faire fortune, ce n'est ni le beau, ni le bon, ni le sublime; je ne le sai pas moi-même, & je suis après pour le trouver.

On voit d'ordinaire écrit sur le visage, le plus ou le moins de fortune d'un chacun.

Si l'on a tout fait pour faire sa fortune, quel travail, quels soins! mais si l'on a oublié & manqué quelque chose, quels regrets & quels reproches n'a-t-on pas à se faire?

Il est des hommes si vains & si arrogans, qu'on n'ose les aborder; ils tonnent, ils grondent, tant que leur fortune dure; elle s'éteint, ils deviennent traitables, mais inutiles.

Le déstin d'un Artisan m'empêche de me croire malheureux, en manquant de la fortune d'un Prince.

Je suis né pour chercher ma fortune, & je ne dois point avoir de repos que je ne l'aie trouvée, dit Ormière.

CHAPITRE IV.

Des Richesses.

LA probité fit l'honnête homme de tous tems, aujourdhui les richesses le font paroître tel sans l'être: en effet l'un est le masque, & l'autre la réalité: le mérite personnel est ignoré, méprisé, avili; les richesses sont vantées, recherchées & suivies; la mode en ordonne ainsi.

Ciphe se fait prier, pour refuser une grace, que Picius lui demande: de-

demain le vent des richesses soufle-ra sur Picius, qui traitera Ciphe de même.

Le Dieu, qui fait l'esprit, ne fait pas le mérite: cela étoit anciennement, mais aujourdhui un homme d'un grand esprit est un partisan, un riche Financier; & ceux qui n'ont que de l'esprit, sont obligés de leur faire la cour, pour devenir eux-mêmes gens de mérite; car la probité, les bonnes Mœurs, & la Vertu ne valent pas cinquante mille écus de rente: ce sistême est goûté de tout le monde.

L'art de moyenner est fort étendu, c'est cette heureuse industrie qui fait vivre la moitié de ceux que la fortune a méprisés: les riches ont les richesses, mais ils n'ont pas souvent l'Industrie; c'est pourquoi ils ne peuvent se passer de ceux qui l'ont; enfin le pauvre vit avec le riche en moyennant.

L'Evangile dit qu'il faut être pau-

vre,

vre, la coutume du siècle tient pour les richesses; cependant il faut opter, mais non, il vaut mieux suivre la coutume que la loi.

Il est d'un riche de peindre ses Plafons, & d'embellir ses Châtaux; mais il n'appartient qu'à un homme de bien de vivre content.

Il est certain que l'excès des profusions & des folles dépenses des riches, fait qu'un riche d'un million de rente, peut chaque année s'endetter de plus de six cens écus.

Les richesses coutent trop à aquérir, pour être de si peu de durée: il faut travailler, suer, fléchir, soupléer, flatter, ou les recevoir à la mort de nos proches: celui qui ne s'y attache pas, & qui ne souhaite pas que ses parens meurent pour l'enrichir, est seul honnête homme.

Je cède à un Grand son train, sa dépence, enfin ses richesses; mais je lui envie le bonheur d'être servi

servi par des gens, qui souvent ont plus de mérite & de probité que lui.

Toute condition est égale, le plus ou le moins qui enrichit, est détruit par le plus ou le moins de peines, qui suivent : plus de richesses, moins de repos : moins de biens, plus de repos ; c'est une question à décider entre le riche & le pauvre. Un riche souvent ne veut faire aucun bien, un pauvre aussi ne peut faire aucun mal ; l'un est content du nécessaire, l'autre inquièt du superflu. Les plaisirs & les richesses font que les Grands ont de la joie de reste, pour rire d'un conte ou des subtilités d'un singe, le peuple moins heureux ne rit qu'à propos.

Il n'est sorte de vertus qu'on ne donne à un homme riche, il peut impunément se croire un héros.

Je possède les richesses, dit Arinthe, & les richesses ne me possèdent pas ; je conserve une certaine médiocrité dans mon abondance, qui fait

dire

dire de moi que je ſuis un miracle; je veux dire un riche ſans défauts.

Vous dites que Durius eſt un ſot, parce qu'on ne lui connoit aucun mérite, qu'il s'en fait accroire, qu'il eſt arrogant, mépriſant, colère, ſans foi, double, injuſte; mais ignorez-vous qu'il a cinquante mille écus de rente : peut-on avoir tous les avantages, ou plutôt ne les a-t-on pas tous, quand on a cinquante mille livres de rente.

Roxanne combat les abus, blâme les vices, entre, pénètre, & circonſtancie trop la matière; de ſorte qu'il donne à connoitre qu'il eſt lui-même ſujet aux mêmes déréglemens, qu'on lui reprocheroit, s'il n'étoit riche.

Les richeſſes & le mérite perſonnel ſont deux biens, le prémier plus eſtimé que le ſecond; mais auſſi le dernier plus réel, & plus eſtimable que le prémier.

La pauvreté eſt un écueil des riches-

chesses, les richesses en font le port: pour mériter le port, on tâche de n'avoir jamais tombé dans l'écueil.

CHAPITRE V.

Des avantages de la Médiocrité.

LEs malheurs de la Vie humaine semblent être distribués dans la grandeur & parmis le bas Peuple. Chez les uns l'ambition les captive, la gloire les stimule, la vanité les ronge; chez les autres l'excès du travail les abat, la disette les attenue, les infirmités les accablent: il semble même que les grandes chutes & les revolutions paroissent plutôt chez les Favoris des Cours, aussi bien que la pauvreté, qui en attire une autre; *abissus abissum invocat.*

Les plaisirs tiennent le même che-

chemin. Les Grands ne les goûtent jamais, ſans mêlange d'amertume & de cuiſans remors: les pauvres en ſont privés par leur propre indigence, puiſquils ſont dans la dure néceſſité de ramper, de craindre, d'obéïr, de ſervir.

La Vertu, cette reine des mœurs, ſemble être le partage de la médiocrité, puiſqu'elle fuit toujours l'excès & les défauts. Les Diadêmes & les Couronnes ſont ſemés d'ennuis & de gênes. Le Guerrier achete aux dépens de ſa vie la fumée de la gloire: le miſérable aux dépens de cette même vie achete le pain de douleur & l'eau de larmes. Heureuſe donc, & mille fois heureuſe la Médiocrité, qui donne du plaiſir ſans remors, de la joie ſans chagrin, dont les jours coulent ſans inquiétude. Fortunés Bourgeois, qui dans un commerce aiſé, ou avec des rentes aquiſes par vos Pères, ignorez le faſte de la Cour & les

travaux de la Charue, & qui avec la ſeule ambition d'Echevin de ville goûtez à longs traits la douceur de votre voiſinage. La frugalité de vos feſtins vous mène inſenſiblement au Siècle d'Or & à une vielleſſe eſtimable, vénérable, & déſirable.

CHAPITRE VI.

Des Sciences.

LA ſcience éclaire & aveugle ſouvent en même tems; il vaut mieux la ſoumettre à la raiſon, que la raiſon à la ſcience: l'une fait le ſavant, l'autre le pédant, ſource ordinaire d'opiniâtreté. Un homme plein de paſſages & de textes, qui a plus ſongé à remplir ſa tête que d'éclaircir ſon eſprit, prend parti dans les doutes & les diſputes: rien ne lui eſt difficile, il s'obſtine, & ſou-

tient un parti dont il connoitra l'abus ; mais la honte de se retracter l'empêchera d'être fauteur de la vérité : c'est ce qui fait la différence entre le Docte & le Docteur, l'un sait, l'autre croit savoir ; enfin le Docteur souvent n'est que l'ombre & le phantôme d'un docte.

C'est l'ordinaire des petits esprits de blâmer ce qui passe leur portée. Je lis mon Ouvrage à ma Servante ; si elle le condamne, ou du moins qu'elle dise qu'elle n'y entend goute, j'en tire un aussi bon augure, que j'en tirerois un mauvais, si des esprits du prémier ordre parloient comme ma Servante. Dans tous les évènemens, les prétendus gens d'esprit affectent de ne pas être d'un sentiment le plus suivi, soit pour faire parler d'eux, ou parce qu'ils ne veulent pas être d'un avis que d'autre ont pris avant eux.

Dans un Ouvrage la briéveté nous fait gagner ce que nous gagnons par l'ex-

l'excès d'es paroles; ce qui est court est doublement bon, parce que l'on en laisse toujours la moitié à deviner.

Tiphe a fait un Livre, qui se vend, qu'on estime par le ridicule de l'Ouvrage: il est vrai qu'il n'est pas si aisé de se faire un nom par un bon Ouvrage, que d'en faire valoir un mauvais par le nom qu'on s'est déja aquis.

Une Ouvrage médiocre, donné sous le manteau avec mistère, & promesse de le rendre de même, est beau, est sublime; l'impression est son écueil.

Un Auteur se nourrit des Anciens, en tire ce qu'il peut; après qu'il se croit auteur, il déclame contre, semblable à ces enfans précoces qui battent & mordent leurs nourices.

Il est vrai que tout est dit depuis plus de six mille ans, & que les Modernes ne font plus que glaner:

heureux s'ils peuvent encore rafiner!

Quoiqu'il en ſoit il y a autant d'eſprit pour un Auteur à s'enrichir par un ſot Ouvrage, qu'il y a de ſotiſe à un Lecteur à l'acheter; d'ailleurs un auteur eſt véritablement ſot de ne pas hazarder à contenter le Public par un Ouvrage quoique ridicule.

Il a tiré cela d'un Auteur, dira-t-on; non, mais il l'a dit ſans ſavoir qu'un Ancien l'eût dit avant lui. Tous les jours on penſe ce qu'ont penſé nos Pères.

Cependant, ſe faire valoir avec un ſot livre, ne vient que de l'aveuglement du lecteur, ou du bonheur de l'étoile.

Il y a une ſi grande différence entre un bon Ouvrage, & un Ouvrage qui plait, qu'on eſt preſque toujours trompé dans les jugemens qu'on en fait.

Il est des Ouvrages, qui commencent par A, & finissent par Z, & dont il n'y a rien de bon que le papier, la reliure & le caractère.

Il arrive souvent, que dans un Ouvrage le bon plait aux uns, le mauvais aux autres, le pire même & l'insipide trouvent leurs partisans.

Strabon prend la plume, fait un Livre sans autre talent que cinquante pistoles, dont il a besoin: quoiqu'il en soit, il l'achève, il le vent en dépit de celui qui est un Auteur consommé; il l'eût même vendu plus cher, s'il eût eu moins besoin de le vendre. Cette préférence vient-elle du sort, ou du bon goût du Lecteur.

Si jai réussi dans ces Maximes, je m'estime heureux; si je n'ai pas réussi, je laisse donc à un plus heureux le talent de plaire, puisque souvent le même esprit qui nous fait dire de bonnes choses, nous fait

 pres-

presque toujours appréhender qu'elles ne soient pas reçues pour telles.

On lit, on apprend tant de bon & de mauvais, qu'il arrive que l'un gâte l'autre.

Tel lira cet Ouvrage, qui me blâmera, & me louera peut-être en même tems : le caprice l'emporte souvent sur le discernement; je le donne au Lecteur, pour bon & mauvais : je sai que le grand livre est l'Univers; que les autres ne sont que des copies & des manuscrits. Qui nous eût apris que la Marquise D... se prostitue à son Laquais, lorsqu'elle a un Mari beau, galant, riche, libéral, & qui l'aime, s'il n'étoit écrit dans le grand livre, que la Baronne D... aime le sien, qui est un monstre de corps & d'esprit; que la Comtesse joue jusqu'à ses appas après ses Diamans, que l'Abbé est un prothée en galanterie, un Dragon dans le Régiment des Bel-

les, qui combat à pied, à cheval, les plumets d'hiver; qu'il fait capituler même le Financier, qui n'est reçu toute l'année chez les Belles que parce qu'il a une clef d'or, qui ouvre les cœurs de toutes les farouches.

Je prévois fort qu'un Lecteur me blâmera, dira qu'il n'y a dans mon Ouvrage qu'une froide Morale & une ennuieuse critique, & qu'en vain je lui réprésente que la Fourmi est soigneuse, la Colombe plus chaste, le Chien plus fidèle, le Tigre moins tigre que lui, je veux dire, que l'homme.

Il faut avouer qu'il y a du risque à écrire; une pensée vient à l'esprit, si l'on néglige de la coucher sur le papier, rarement se réprésente-t-elle: cependant si elle revient, ce n'est plus de même, on l'écrit pour lors, on la goûte, on la veut perfectionner, on la corrige, on la gâte; cependant elle plait au Lecteur,

qui l'eût méprisée, si elle eût été meillieure, c'est-à-dire, telle qu'elle s'est presentée d'abord. Tout le contraire arrive quand un fat plein de lui même veut nous faire admirer ses fades expressions; on leur rend justice, on les méprise: l'une n'est méprisée que parce qu'elle paroit méprisable, l'autre n'est estimée que que parce qu'elle paroit estimable, & rarement parce qu'elle l'est en effet; l'on donne tout aux apparences.

La quantité fait moins dans le sublime que la qualité: un bon Auteur n'en dit jamais assez, quoiqu'il semble long; un froid Auteur en dit toujours trop, si peu qu'il parle.

Les pensées souvent assaillent un Auteur, de sorte qu'il est dans une abondance de matière, qui le met hors de lui: tout lui vient à la fois, il ne peut s'exprimer, parce qu'il a trop dequoi s'exprimer, tout en se-

roit beau, la moindre expreſſion au-roit dequoi ravir, s'il la pouvoit mettre au jour; mais la multitude l'embaraſſe, la confuſion l'arrête, la beauté des ſujets l'interdit, & à peine peut-il dire, je penſe.

Auteur, qui voulez hazarder la compoſition, craignez votre foibleſſe plus que la critique, quittez ce deſſein qui vous rendra ridicule; mais non, écrivez plutôt, banniſſez la crainte, le Public n'eſt pas quelquefois ſi judicieux dans ſes critiques.

Apprenez, imitez, copiez, produiſez même du vôtre; traitez du bon, du ſublime; paſſez votre vie à vous inſtruire, & vous ne ſaurez encore rien: le monde eſt le ſeul livre qu'il faut voir, & la ſcience la plus ſolide, c'eſt l'expérience.

Le ſublime ravit, le changeant plait, l'agréable nous divertit, & chacun d'eux nous amuſe.

Minothé eſt à craindre, il porte

avec lui des armes offensives & défensives ; le dirai-je, ce sont ses écrits, il court de cercles en cercles les réciter : c'est alors peu de bâiller & de l'interdire, il faut déserter, ou l'on est trop heureux d'en être quitte pour quelque accès de fièvre ou une migraine. Il se vangea depuis peu d'Amalthé, en lui imputant la composition d'une élegie, dont il étoit lui-même l'auteur.

Parthésius composa un livre en deux jours ; le prémier, ses pensées couloient, ses expressions choisies ne donnoient que du beau, la matière & la manière étoient également profondes, il fournissoit à quatre Ecrivains ; mais que n'en prenoit-il six, il n'a dit des merveilles que ce jour-là, il devoit se précautionner : le lendemain il le racheva ou plutôt le gâta, il ne dit plus que du froid, du languissant, & de l'insipide ; cependant cet Ouvrage s'imprime en un seul volume :

me : qu'elle peine d'en conserver une partie dans un cabinet, & de vendre le reste à Michon ? s'il eût fait deux tomes, on eût choisi, & on n'eût pas été contraint d'avoir en même tems dans les mains du beau & de l'insipide.

Le Livre de Trogus embarasse moins. Cet Auteur a de tems en tems des raions d'esprit, qui plaisent, mais il n'est pas toujours dans cet heureux entousiasme : son livre est varié, il est passable, il sera même lu, quand ce ne seroit que parce qu'il y a des lecteurs de l'une & de l'autre espèce.

Tel bâille en lisant Pascal, qui prend plaisir à D..... je dis plus, tel vante également Chapelain & Despreaux ; cette espèce de goût est encore plus dépravé.

Alectus écrit je ne sai quoi, il ne le sait pas lui-même ; cependant il pense, il emplit la page & le revers, le livre s'achève, & il l'intitu-

titule : *Porte du mistérieux, du sublime; Plan d'un nouvau Sistême; Avantures secrettes*, ou quelque chose se semblable; enfin il y gagne sa vie, & l'enseigne fait vendre la marchandise.

Un Auteur susceptible de réfléxions, qui traite des passions, l'homme qui en est l'image le suit par tout, l'abondance des expressions l'empêche de s'exprimer; cependant il prend l'homme en détail, il parcourt ses défauts, la matière lasse sa plume; il se perd lui-même, reconnoit que l'entréprise va au-delà de ses forces, enfin qu'il n'est qu'un homme.

Peccatus a dit des merveilles, il a fait profiter ses talens, il a même passé pour sublime; cependant il fut pauvre d'extraction, c'est pourquoi il cultiva les talens que le Ciel lui donna: si la fortune l'eût favorisé, il n'eût pas daigné avec ses talens applaudir les Auteurs dignes de louanges; la science est trop au dessous des richesses.

Le

Le beau dans un ouvrage eſt cet heureux ſel qui plait, ce point du ſublime qui ravit, cet inſtant de ſaillie, enfin ce je ne ſai quoi, qui flatte l'oreille & le cœur: je n'oſe me flatter de l'avoir jamais ſenti; c'eſt à mon Lecteur d'en juger.

Il y a une certaine aſſiette, où doit être un Auteur, un certain dégré d'entouſiaſme lui fait dire merveille; au-delà c'eſt pédanterie, au-deſſous ce n'eſt que bagatelle.

L'art de penſer eſt très commun, l'art de penſer juſte eſt très rare: l'un & l'autre ſont en vogue, & ſont peut-être également ſuivis, ou du moins la différence ne vient toujours que du caprice, qui fait tout.

Phiton penſe juſte, ſes expreſſions ſont nobles, ſon ſtile eſt grand & choiſi, l'utile & l'agréable s'y trouvent: quel domage qu'il n'écrive pas! mais il a cent fois tenté l'entrépriſe, & tout ſon ſublime diſparoit à l'aſpect d'une plume & du

pa-

papier ; enfin c'est un Auteur du prémier ordre, si un tiers pouvoit exprimer ses pensées. Palante s'explique mieux, il dit spirituellement une bagatelle, un rien, il a tout l'art du dehors ; mais il a l'esprit foible, le jugement occupé, une expression belle, une pensée ridicule, il est au dehors ce qu'est Philton dans l'intérieur.

L'art de parler peu & de savoir beaucoup, est grand & profond ; celui de savoir peu & de parler beaucoup, le passe, & est plus universel. Afin qu'une pensée soit dans tout son jour, il faut qu'elle soit écrite si-tôt qu'elle se présente, le retard la gâte souvent, aussi elle veut être digérée & polie avant de paroître. Celui qui sait à propos produire l'un, & perfectionner l'autre, est un Auteur parfait : il est un certain quart d'heure pour les saillies, le tems, le lieu, & d'autres circonstances servent ; mais il faut qu'el-

qu'elles partent rien que de la réfléxion.

Canisius passe les jours & les nuits dans un Cabinet, qui n'est confident que de fadaises; il quitte le cabinet, renonce à sa plume, se repand au dehors, & devient l'élite des Cercles les plus spirituels: il est plein de jolis riens, qui flattent les oreilles & concilient les cœurs par un Sel attique, qu'il ignoroit dans son Cabinet. Valère fait l'agréable, veut briller dans le public, qui l'intimide par sa présence, & fait bégaier ses expressions; il réussira dans le Cabinet de Canisius, il donnera du beau, ou Canisius ne donnoit que de l'insipide. Bajus est le mieux partagé de la Nature, la compagnie & la solitude le font également briller, & font dire de lui qu'il est tout esprit.

On ne peut bien connoître tout l'esprit de l'homme, plus il pense, moins il s'explique; plus il s'énon-

ce-

ce, moins il parle juſte: un bon mot, une ſaillie, valent toutes les fadaiſes que Daxe dit toute ſa vie. Pintius étoit ſublime, il n'avoit que du brillant, & l'on s'étonne de ce qu'il ſort d'un tel homme rien moins que du beau, je dis de fades riens.

La Poëſie eſt un art beau, abjet, ſublime, & mépriſé: il eſt des règles pour les bons Vers, la ſaillie ſert beaucoup; plus de l'un, moins de celle-ci fait ſouvent du beau: plus de règle & de méthode avec moins de ſaillie ſe font lire, mais ne raviſſent pas: le caprice, un certain feu, ignoré de preſque tous, fait l'ame du Poëte.

Le beau, le ſublime, & le brillant dans un Ouvrage, viennent plus du Lecteur, que de l'Auteur, ſouvent auſſi plus de ce dernier, le point eſt qu'ils viennent de tous deux: il faut qu'un Lecteur trouve aimable ce qui eſt aimable; les pré-
ju-

jugés souvent font qu'on ne trouve rien moins que du sublime dans un Ouvrage qui ravit : il donnera ses suffrages au froid & à l'insipide : pour moi, je pense qu'un Ouvrage, dont l'éxorde commence simplement, dont chaque pensée devient saillie, dont les expressions amusent, fixent, arêtent, divertissent en même tems; dont le sujet d'abord se découvre & se dénoue sans peine ; dont les matières nobles & choisies se suivent & se varient souvent, passent du grave au doux, du sévère au plaisant ; dont le simple est sans artifice, le sublime sans faste, & l'agréable sans fard, qui flatte, éveille, chatouille & plait, va droit au cœur, l'échaufe, l'agite & le persuade ; outre cela soumis à la critique d'un censeur profond & désintéressé, s'il ne lui rend pas justice, je dirai qu'il y a des défauts dans la perfection même.

La pensée & l'expression diffè-

rent beaucoup. Si l'on n'a l'art de penſer juſte, rarement a-t-on celui de s'exprimer. Une penſée s'explique avec plus ou moins de netteté, ſelon qu'elle a été conçue de belles penſées, qui ſouvent ſont mal exprimées, de même qu'une expreſſion qui flatte eſt ordinairement peu de choſe.

Dans un Ouvrage un peu long & ſuivi, il eſt rare qu'un Auteur ne s'oublie, & ne repète ſous différens termes les mêmes tours & les mêmes expreſſions; il faudroit être un génie choiſi, & le favori du ſublime, & ne pas reſſembler à Oritie, qui en cent façons nous repète dans ſon livre, que le Marq... n'eſt qu'un ſot.

O le beau, l'excellent tour! une penſée vous ravit, vous courez la vanter à vos amis; cependant elle s'échape, vous ne ſentez plus qu'une ſéchereſſe d'eſprit, qui dément votre prémier feu.

Les

Le beau ſi recherché dépend ſouvent du cenſeur : il y en a de deux ſortes, le réel & l'apparent ; l'un eſt où il ne paroit pas, l'autre paroit où il n'eſt pas. Le goût & le diſcernement, que l'on trouve dans chaque choſe, fait ſouvent ce beau ſi recherché.

La nouveauté ne plait que comme nouveauté ; elle na point d'autres appas pour ſe faire eſtimer, & quelque digne que ſoit un Ouvrage, elle ceſſe de valoir ; quand elle ceſſe d'être nouvelle.

Quand on force l'eſprit dans ſes productions, il paroit ſtupide ; il le faut diſſiper avec meſure, je veux dire, lui fournir l'agréable pour en tirer l'utile, alors il ſe repand en ſaillies, & donne lui-même l'utile & l'agréable.

Méléagre tourmente ſon cerveau, preſſe ſon génie, remplit la page & le revers d'une Morale utile, mais inſipide & ennuieuſe ; qu'il ſe pro-

mène, qu'il faſſe trêve au papier, qu'il diſſipe ſa plume, puis qu'il revienne écrire peut-être un rien qui plaira.

Lorſque je veux corriger mon Ouvrage, & le remettre ſur le métier, j'efface, j'ajoute, peut-être je le perfectionne, ou je le gâte; j'ôte le bon, je laiſſe le pire, peut-être auſſi eſt-ce le contraire. Un cenſeur profond & déſintéreſſé eſt ſi rare, que je ſuis contraint de donner mon Ouvrage pour bon & mauvais.

Hativa eſt ſavant, il donne du paſſable de tems en tems; mais il n'écrit que dans le vin: une certaine médiocrité de cette liqueur lui fait dire merveille, cependant il fait trafic de ſes Ouvrages; il y trouve ſon compte, il ſe croit Auteur, il n'eſt que marchand de Vin.

De bien des Ouvrages ſouvent c'eſt le ſujet, ſouvent c'eſt la manière, quelquefois ce n'eſt que la vogue

vogue & la voie publique qui en fait le mérite ; quelque éloquent que soit un Livre, il ne touche pas également tous les esprits : un connoissant Lecteur en goûte seul tout le mérite, il échape au commun. Il est d'autres espèces d'Ouvrages, où le vrai & le naturel brillent, qui semblent à la portée de tout le monde ; ils sont vantés du connoisseur & de l'ignorant : d'autres sont marqués au bon coin du plaisant, qui sont néanmoins ignorés ; ce qui prouve quil en est de toutes sortes.

Il est des Poëtes, qui semblent pour ainsi dire avoir fait la fortune à certains mots, qu'ils ont insérés dans leurs Ouvrages, quoique ces mots soient véritablement riches & vaillent plus que l'Auteur, semblables à ces Maçons ignorans, qui emploient de beaux matériaux, & dont l'ouvrage est toujours blâmé, & qui

sont toute leur vie gueux d'esprit & de biens.

CHAPITRE VII.

De la Satire.

LA Satire à la vérité doit avoir des bornes, elle coute souvent des larmes à l'Auteur; on l'aime, on ne veut pas qu'elle parle de nous. Quoiqu'il en soit tout fat m'est en but, une sotise me déplait; il faut que je parle, moins de dessein plus de silence: hélas! sur ce pied je ne vois pas lieu jamais de le garder.

Quelque satirique que soit un Auteur, quelque penchant qu'il ait à révéler les défauts, les grands, les riches, dont il ménage l'appui, sont toujours à l'abri de ses traits mordans; & cette satirique sévérité, qui lui

lui fait dire ce qu'il penſe, s'évanouit à l'aſpect du bien & de la qualité. Les défauts des riches & des grands ſont toujours cachés ſous des noms empruntés, de ſorte qu'on s'entend dire d'agréables ſotiſes ſous le nom de Térentius.

La Condeſcendance, ou du moins la crainte, que l'on a de faire ſon portrait dans celui des autres, fait que l'on eſt toujours indulgent, ou que l'on n'entre pas dans un récit ſi ſpécifié: on veut toujours pallier, ou du moins ne faire qu'effleurer les circonſtances les plus ſecrettes, de ſorte qu'on aime autant à ignorer ſes défauts, comme à révéler ceux des autres.

Le feu de la Satire pétille, tant qu'il voit des défauts; il devroit toujours être en action, me dira-t-on; mais non, car elle ſe tait quand elle les voit incorrigibles.

Vous rêvez, mon eſprit, de vous placer ſi tard au rang des Auteurs;

ils ont tout dit, vous ſerez ſiflé: vous vous confiez ſur le peu de diſcernement d'un Lecteur, mais vous en aurez de toutes ſortes, & l'impreſſion vous fera naitre leur eſclave; vous ſemblez néanmoins ne rien craindre, l'ardeur de grandir vous emporte. Polémon eſt un ſot, Aſtaconne vend ſes appas, Aſtiage les achète, c'eſt ce qui vous irrite; écrivez donc, tonnez, fulminez contre un ſiècle, qui vous laiſſera écrire, tonner & fulminer. Le Marquis D... n'en ſera pas moins joueur, la Baronne moins coquette, la Chicane moins en vogue, les ſotiſes enfin moins fréquentes.

Seroit-ce d'ailleurs l'ardeur de vous faire connoître? Que penſez-vous que mérite un Ouvrage, que tant d'autres ont traité avant vous? Chaque Auteur, me repondez-vous, peut exprimer la même penſée diverſement; mais votre ſublime rampant vaut-il celui de Perſe,

Ju-

Juvenal, Théophraſte, & de l'illuſtre Deſpreaux? Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt que l'ardeur d'écrire, qui vous emporte, écrivez donc, mais comment entrer dans une ſi vaſte carrière? la foibleſſe de vos expreſſions, l'étendue des ſujets, l'impuiſſance de votre plume, la multiplicité des incidens, tout contribuera à vous faire avouer un ſincère je ne ſaurois.

Il y a un livre ſous la preſſe, dit-on, dans tous les cercles des ſavans, un Auteur inconnu va ſe faire connoître; c'eſt un Ouvrage ſublime, la meilleure raiſon, c'eſt qu'il n'eſt pas encore publique: ſa nouveauté plait, elle trompe le cenſeur & l'acheteur, & ce n'eſt qu'en ceſſant d'être nouveau qu'on lui rend juſtice, & qu'on s'apperçoit que l'Auteur eſt un ſot, avec un ſtile de Province, qui a brouillé inutilement du papier.

Il eſt ſorti de la preſſe un Ouvra-

ge, qui ravit, me dit Scolophite: l'avez-vous vu, lui dis-je; non, mais je le tiens de ceux qui l'ont vu, il n'y a pas six mois que l'impression le fit éclore; cependant je suis en peine moi-même de le trouver, je m'informe de l'Auteur & du Libraire, où il se vend, quand ma Servante m'en apporte des fragmens autour d'un pain de sucre qu'elle a acheté chez Morin.

Il y a plusieurs siècles qu'on ne fait plus que coudre & copier; nos Anciens ont épuisé la matière, & nous épuisons la manière: tout le beau d'un Ouvrage va à l'apparence, on vend du rare & du nouveau, on outre, on fatigue le pinceau, on charge trop le portrait, & l'on gâte la peinture: nous étoufons le naturel, & nous épuisons l'artificiel, & souvent l'on ne réussit point en voulant trop réussir.

Il est des Auteurs féconds dans le stérile, & arides dans la matière. Termo-

modon a fait une hiſtoire des Annales, un Poëme héroique qu'il a pouſſé juſqu'au huitième chant, une Apologie, une Oraiſon funèbre d'un Sérin, que ſon Chat a mangé. Paleſtris a écrit de tout, il a attaqué la matière la plus fertile ; cependant il a fait venir la ſéchereſſe au ſein de l'abondance, à peine a-t-il pu dire dans ſa deſcription de Paris, que c'étoit une grande Ville.

De toutes les diſpoſitions pour critiquer, je n'en trouve point de plus convenable à un Auteur, que d'être dans la ſolitude d'un Bourg de Province, ignoré même, un peu mépriſé ; alors la veine s'échauſe, l'on voit le ſiècle dans tout ſon jour, chaque ſotiſe paſſe dans l'eſprit, on les blâme toutes, excepté les ſiennes.

Pour plaire aujourdhui en écrivant, il faut bannir le bon ſens d'un Ouvrage, la netteté, le vrai, le ſublime,

me, mépriser les Anciens, coudre, joindre, piller les Modernes, dire en cent mots ce qu'on diroit en un; rarement se soumettre au censeur, qui n'entre pas toujours dans tout notre Livre, qui est écrit par caprice & imprimé par orgueil. Qu'il est doux & flateur, de voir moulé au bas d'un sot livre le nom d'un sot Auteur! A cette peinture que Lampédon se réconnoisse. Tel a commencé à louer ses Ouvrages, qu'on a cru sur sa parole; tel a méprisé par modestie ceux qui méritoient des louanges, qu'on a cru aussi sans approfondir. Censeur, c'est à vous que je parle.

La plume de Marthésius vole doublement, elle vole ce qu'elle dit, & elle le dit en volant & en fendant les airs. Ne fût-ce qu'un bonjour, elle l'orne, ou plutôt l'embarasse de cent épithètes, promène le Lecteur de païs en païs, elle semble l'élever, elle le perd, elle se perd

el-

elle-même ; elle a méprisé le but, la méthode & l'arangement ; elle commence sans ordre, puis elle coule, flue, entasse le bon, le mauvais, le vrai, le faux ; moins on l'entend, plus elle se croit sublime ; elle me traite de Q.... quand je la méprise, enfin Marthésius s'est aveuglé jusqu'à se croire capàble.

Je ne sai si l'on est savant, quand on veut, du moins cela n'étoit pas encore du tems de nos Pères : ils ont acheté de peines, de recherches, de veilles, & d'assiduités ce que nous croions posséder comme de source. Le Démon de Ménalipe est d'écrire. On lui a dit qu'aujourdhui tout passe ; il a fait imprimer ce quil rêve la nuit, ce qu'il fit jeudi dernier, quoiqu'il ne parlât tout le jour qu'à son valet, enfin il faut gagner sa vie, il y gagne vu bon habit : toutes les matières sont épuisées, les sujets usés, cependant Ménalipe trouve dequoi écrire toujours, il va en-

encore donner au public un Ouvrage, qu'il vante, plein de réfléxions morales, & de saillies critiques & spirituelles : heureusement je me souviens du titre, c'est un in *folio* en deux Tomes de paraphrases sur les contes des Fées.

Jamais on n'a plus de besoin d'implorer le secours de ces Héros de Litterature, je veux dire de cette illustre Académie, que dans ce tems, où l'ignorance, aussi bien que la science, semblent avoir monté à leur comble; mais hélas! peuvent-ils reprimer un abus si général? il y aura toujours de Marthésius & des Ménalipes, comme des Cotins & des Q...

Mais, qui me fait parler ainsi? Ai-je plus de savoir qu'un autre, & quand jexhorte ces sages maîtres de l'éloquence à censurer tous les Auteurs, je plaide peut-être contre moi-même.

Le écrits des Anciens sont pleins
de

de roſes, ceux des Modernes en ont auſſi: il y a eu du beau, il y en a plus que jamais; tout cela n'empêche pas que la ſatire ne trouve ſon mot & ſa place.

Je fais revivre le Stoïciſme avec des pincettes en main, auprès de mes tiſons un hiver me paroit court, quoique ſeul avec des pincettes: les abus me paſſent dans l'eſprit, le monde & les maximes m'occupent en faiſant claquer les pincettes entre mes mains, & en excitant des étincelles à la cheminée. Je règle les Etats de même que mes tiſons, je me donne carrière, je me forme de nouveaux ſiſtêmes, que je crois auſſi faciles que de reculer la buche, & d'aprocher le chenet. Un tiſon eſt éloquent, il nous répréſente les Sages & les foux, le fracas d'une grande ville, où l'on voit tout le monde fourmiller: il ſemble que de ce jour ſeul dépend leur bonheur: à voir les allures des hommes

on

on en veut peindre les caractères; on ne nomme personne, le Lecteur seul, soupçonne, devine, enfin je condamne tout le monde en ne nommant personne, rien donc de plus moral qu'un tison quand on l'écoute avec des pincettes.

Que dire, quand on a tout dit, si le vice cessoit en cessant la satire; mais il continue en dépit de la satire & de la critique: quelle inutilité d'écrire!

L'excès & le défaut de la joie, comme de la tristesse, empêchent également la saillie: si elles dominent également, Aspalipe dira des merveilles: voici une règle générale, j'en connois qui en font l'exception, qui donne du sublime dans une extrême joie, de même que la tristesse abat l'esprit; d'autres ressentent tout le contraire.

Quand je commençai ces sentences, je pensois en être quitte pour quelques réfléxions morales, quelques

ques eſpèces de ſaillies critiques ; mais helas ! quand on traite de tout, tout ſe préſente, tout offuſque, tout embaraſſe, tout ſuit notre peinture ; l'abondance & la variété menent loin dans une ſi vaſte matière, que je croiois à peine avoir commencée, quoique ma plume ait trompé mon deſſein ; & ſi je ne l'arrêtois dans ſa courſe, elle démaſqueroit encore un Révérend P.... de l'obſcurité de ſon cloître, pour l'entendre expliquer à ſes Dévotes trop énergiquement le grand précepte de l'Amour, elle feroit pancher la balance de Thémis. Le Lecteur apprendroit, que D... eſt un fourbe, F... un trompeur, A.... une putain, V... un joueur, S... un hipocrite, L... un brutal, N... un fripon ; que B... fait banqueroute, que G.... eſt un débauché : bon, ma plume, ne ſentez-vous pas que l'ancre & le papier vous manqueront plutôt que la matière, ceſſons, cela ſuffit pour

avoir fait peut-être le portrait de nous-mêmes.

Voici un petit Dialogue critique sur cet Ouvrage, que jai cru à propos d'insérer à la suite de ce Chapitre de la Satire, & qui contient à peu près tout ce qu'on pourra dire de ce livre.

CHAPITRE VIII.

Critique de l'Ouvrage par l'Auteur, en forme de Dialogue.

L'Auteur.

AVez-vous lu un certain Livre qui paroit, & dont on ignore l'Auteur, cela n'est déja pas à son avantage: je crois que son Ouvrage n'est bon, que parce qu'il est nouveau; cependant les uns le louent, d'autres le blâment: au reste ce n'est qu'une rapsodie de plusieurs Auteurs

teurs qu'il a voulu coudre & imiter, un amas de Sentences & de Maximes morales, qui n'ont pas grand sel; cependant l'Auteur est un jeune homme, & il est rare de voir tant de Morale dans un âge si peu capable de réfléxions.

Le Censeur.

Votre procédé m'étonne, je vous jure que j'ai quelquefois vu un Auteur blâmer un mauvais Ouvrage: souvent on réconnoit la vérité, mais vous ne la réconnoissez pas en blâmant le vôtre.

L'Auteur.

Que ce que vous me dites soit sincère ou déguisé, je sai à quoi m'en tenir; la vérité a pour moi de secrets appas, je la fais voir par tout où je la rencontre, il est juste de censurer un Auteur qui censure tout le monde.

Le Censeur.

Je le prétens faire comme vous & vous savez qu'on se fait un secrèt

plaisir de censurer un Ouvrage; vous donnez le vôtre pour bon & mauvais, pour moi je le trouve tellement plus l'un que l'autre.

L'Auteur.

Vous voulez dire plus mauvais que bon.

Le Censeur.

Tout le contraire.

L'Auteur.

Mais nous nous abusons ici, & nous faisons tous deux dans ce Dialogue des personnages qui ne nous conviennent guères; il paroît si naturel que je m'excuse & que vous me blâmiez, que le langage que nous tenons ici est bien forcé.

Le Censeur.

Il est d'un Censeur de blâmer ce qui est blâmable, je loue votre Ouvrage, donc... concluez vous-même.

L'Auteur.

Rien de plus véritable, si l'on ne louoit que ce qui est louable; mais quel-

quelle difficulté de trouver un Cenſeur tel qu'il devroit être, & non pas tel qu'il eſt.

A votre compte, je nai donc pas toutes les qualités réquiſes, vous m'inſultez.

L'Auteur.

De deux choſes l'une, ſi vous êtes ce Phénix des Cenſeurs, je veux dire éclairé, profond, intègre, & judicieux, j'ai autant de peine à le croire, comme ſi vous me perſuaſuadiez que mon Ouvrage vaut, quoique vous n'ayiez pas ces qualités.

Le Cenſeur.

Mais enfin tout Cenſeur trouve une ſecrette joie à blâmer & ridiculiſer un Ouvrage, & quand il opine pour lui, il faut qu'il le mérite.

L'Auteur.

Bien ſouvent auſſi le contraire arrive, ſur-tout quand on eſt cenſeur de ſa propre plume; un doux penchant, une ſecrette indulgence, un

ordinaire je ne ſai quoi nous fait déſirer qu'on trouve bon ce que nous ſemblons déſaprouver : je décris mon Livre, il eſt fade, ennuïeux dis-je, à Perſius ; il l'irrite, il nie, blâme, & me dément en même tems, me flatte, me gagne & me contente.

Le Cenſeur.

Puis donc que vous faites ſi bien l'analiſe de votre Ouvrage, entrez dans le détail du mauvais que vous y trouverez, comme je circonſtancierai le bon.

L'Auteur.

Je dis ce qu'on dira, rien autre choſe ſinon que l'Ouvrage eût paſſé, ſi l'Auteur eût été plus connu & eût paſſé lui-même pour bon ; car enfin le renom fait beaucoup, & ſi par impoſſible Deſpreaux ne nous eût donné que du froid & de l'ennuieux, il eût été toujours Deſpreaux. Un bon bon Auteur peut facilement faire valoir des bagatelles,

il n'en eſt pas de même d'un Auteur inconnu, à peine le ſublime lui paſſe-t-il.

Le Cenſeur.

Croyez qu'on n'eſt pas toujours ſi duppe, & qu'on eſtime ſouvent un Auteur à cauſe de ſon Ouvrage, & non pas un Ouvrage à cauſe de l'Auteur.

L'Auteur.

Je ne ſouhaite pas que cela ſoit à mon égard, je n'ai pas aſſez de préſomption pour faire croire que mon Ouvrage vaille par rapport à moi.

Le Cenſeur.

Cependant c'eſt par là qu'il vaudra, ſi il vaut quelque choſe, puiſque vous vous dites vous-même inconnu, c'eſt donc l'Ouvrage qui fera connoître l'Auteur.

L'Auteur.

Quoiqu'il en ſoit j'ai eu dès mes tendres années un panchant pour la compoſition, c'eſt une manie, peut-

être un défaut; chacun à les siens, & quoique j'eusse traité de toute autre matière que celle de cet Ouvrage, j'eusse toujours fait voir les défauts de l'homme, en suivant mon panchant pour la composition. Au reste on ne me verra point dans une préface à genoux aux pieds d'un Lecteur, pour lui demander grace: un tel procédé le prévient mal, il blâme déja l'Auteur, & veut pour ainsi dire trouver des fautes dans un Ouvrage, où on le prie d'excuser celles qui pourroient s'y trouver; il éxamine plus scrupuleusement, il condamne ce qu'il n'entend pas, ce qui fait souvent qu'il condamne tout l'Ouvrage.

Le Censeur.

Cependant si c'est la raison pourquoi vous ne dressez point de Préface au Lecteur, il semble donc que c'est la crainte qu'il ne blâme votre Ouvrage.

L'Au-

L'Auteur.

Vous m'interrompez avant que je finiſſe ma penſée, c'eſt une raiſon en effet, mais elle n'eſt pas l'unique, & l'eſſentiel pour moi, je la trouve utile, ſur-tout depuis qu'on approuve tant de mauvais Ouvrages, qu'on en condamne tant de bons ; dans ce ſens je ſouhaite être condamné.

Le Cenſeur.

Vous ne le ſerez peut-être pas ; quoique votre Ouvrage ſoit bon, quand ce ne ſeroit que pour vous convaincre de l'intégrité, du Lecteur.

L'Auteur.

Mais que trouveroit-on qui plaiſe dans un jeune Auteur, qui ſans expérience guidé de ſes penſées, imite, copie, invente lui-même, dit quelque choſe, mais ne contente pas, ou bien ſemble contenter, mais ſemble ne rien dire de ſolide : ſa carrière eſt trop vaſte & ſon terme trop difficile à atteindre, ſon ſujet trop

étendu ; le ſublime de ſa plume n'eſt pas aſſez ſublime, le bas & l'inſipide l'eſt trop : cependant il entreprend de faire le portrait de l'Homme, il lui échape de tems à autre quelque ſaillie, il écrit pour lors du paſſable, en d'autres tems il ennuie, il veut décrire les défauts de l'Homme, & l'Ouvrage fait voir ceux de l'Auteur ; enfin il dit que Dureus eſt un froid Auteur, ſans penſer que c'eſt de lui qu'il parle.

Le Cenſeur.

Cela arrive ſouvent.

L'Auteur.

Du moins je crois que cela eſt à mon égard, mais je ſai aſſez me rendre juſtice, pour ne m'en point faire accroire ; après tout le beau a toujours un certain je ne ſai quoi, que l'Auteur connoit avant tout autre, qui lui donne une certaine hardieſſe due au vrai mérite.

Le Cenſeur.

Mais la ſentez-vous cette hardieſſe prétendue ?

L'Au-

L'Auteur.

Ce n'est pas à moi à le dire, & jamais on ne me croiroit.

Le Censeur.

Quelle conjecture voulez-vous que je tire de votre Ouvrage, puisque vous semblez le blâmer, & que d'ailleurs vous n'osez assûrer qu'il n'est pas blâmable.

L'Auteur.

Je n'en sai rien moi-même, j'ai bien envie plutôt que de le voir mouler, de le livrer à la commune destinée du sucre.

Le Censeur.

Mais savez-vous qu'on y a vu servir de bonnes pièces, & que votre Ouvrage ne seroit pas le prémier.

L'Auteur.

Je le crois de même que le dernier: je montrois depuis peu à des Savans une Elégie qu'ils trouvèrent charmante, que ma Servante m'apporta autour d'une once de Canelle de chez Rotrou.

Le

Le Censeur.

Pour moi, je voudrois que le Libraire fût Epicier, l'on ne verroit pas honteusement les Auteurs sauter de chez l'un chez l'autre; cela seroit à leur avantage, on ignoreroit leur destinée, semblables à ces criminels de conséquence que le poison fait périr, crainte d'éclat.

L'Auteur.

Peut-être deviendroient-ils tout-à-fait Epiciers. Que fait-on si on alloit rendre justice à tant d'Ouvrages, auxquels on fait injustice par l'approbation qu'on leur prête.

Le Censeur.

Mais revenons au nôtre, les autres nous touchent peu, & puisqu'il faut parler en Censeur, & non pas en flatteur, voions si vous n'êtes point de ceux à qui on fait injustice en les aprouvant.

L'Auteur.

Je vous aime de ce caractère, qui vous est plus naturel, & la défensive me convient mieux.

Le

Le Cenſeur.

Du moins nos deux perſonnages ſeront plus vraiſemblables, quoiqu'on ſache bien que vous les faſſiez parler tous deux.

L'Auteur.

Il me ſemble déja entendre Crétius dire, que mon Ouvrage eſt inſipide, diſputer ce ſentiment à Varron qui le louera, qui dira, que c'eſt le miroir de l'homme, une peinture des paſſions, qu'un chacun s'y réconnoit, à moins qu'il ne s'aveugle lui-même.

Le Cenſeur.

Qu'attendre autre choſe ſinon qu'il ſera loué & blâmé; c'eſt le ſort commun de toutes choſes, pourquoi votre Ouvrage en ſeroit-il exemt?

L'Auteur.

Je ne le prétens pas, mais je voudrois ſavoir s'il ſera plus digne de l'un que de l'autre.

Le Censeur.

Vous voulez dire d'estime que de blâme, ou tout le contraire, cela est impossible; posez deux choses, la bizarerie du sort, & celle du Lecteur.

L'Auteur.

Mais encore faut-il en quelque sorte savoir la destinée d'un Livre, avant qu'il paroisse.

Le Censeur.

Nullement. Il en est comme d'un Vaisseau, qu'on met en Mer, on sait bien où l'on voudroit qu'il allât, mais on ignore précisément où il ira.

L'Auteur.

Je sai qu'il est des personnes, qui blâment tout, d'autres qui approuvent tout; & rarement en trouve-t-on qui estiment ce qui le mérite, & qui blâment ce qui est condamnable; le Censeur en cela n'est rien moins que Censeur.

Le

Le Censeur.

Croiez qu'il s'en trouve de véritables, je veux dire intègres & profonds : ils sont rares, je l'avoue, mais il en est.

L'Auteur.

Plût au Ciel que mon Ouvrage tombât entre de pareilles mains : je pourrois le croire bon, s'ils opinoient pour lui, & je me consolerois de le voir condamné, du moins avec justice.

Le Censeur.

Vous vous abusez. Qu'un mauvais Censeur approuve votre Ouvrage, vous l'applaudissez, qu'un bon censeur le condamne, vous le condamnez ; nous aimons mieux ceux, qui louent injustement, que ceux qui nous rendent justice en nous blâmant.

L'Auteur.

Vous entrez trop dans le détail, & je commence à connoître que vous êtes véritablement Censeur.

Le Censeur.

Je le suis effectivement, mon nom porte la censure avec lui ; mon plaisir est de démasquer un Auteur, & si vous ne me faisiez pas parler dans ce Dialogue, je serois peut-être plus que censeur pour vous.

L'Auteur.

Qu'importe, que je fasse votre personnage ; cela ne doit pas empêcher votre critique.

Le Censeur.

Elle l'affoiblit, diminue son crédit, & c'est toujours peu qu'un Auteur, qui est son propre censeur.

L'Auteur.

J'avoue qu'un Auteur se critique presque toujours par vanité, & trouve un secrèt orgueil à se blâmer dans l'espoir qu'on le démentira.

Le Censeur.

Que dire donc d'un Auteur comme vous, ou plutôt comme moi-mê-

même; car en vous blâmant, je me rens ridicule.

L'Auteur.

Quoique vous ſoyiez ce que je ſuis, & que je ſois ce que vous êtes, je veux dire que ce ſoit moi qui vous faſſe parler, rien n'empêche que vous ne diſiez votre ſentiment.

Le Cenſeur.

Je penſe, puiſqu'il faut le dire, que la critique que vous faites de votre livre ne ſervira qu'à vous faire critiquer davantage: il me ſemble déja entendre Scalendre dire par tout, que vous affectez de vous blâmer, & de cenſurer votre Livre, afin que d'autres ne le cenſurent point, peut-être le croira-t-on, quoiqu'il diſe qu'il ennuie.

L'Auteur.

On ne le croira point, quand on ſaura qu'il eſt trop démaſqué dans ce même Livre, & que la vangeance le fait plus parler que l'intégrité.

Le Censeur.

Si vous dites qu'il ne sera pas cru, parce qu'il est partie intéressée, pourquoi voulez-vous qu'on vous croie vous-même, qui l'êtes davantage.

L'Auteur.

Si je dis que mon Livre vaut, je ne veux pas qu'on me croie tout-à-fait, de même que Scalandre, qui assûre qu'il est mauvais; je cherche un certain biais.

Le Censeur.

Je crois l'avoir trouvé, c'est-à-dire, qu'un tiers éxamine votre Ouvrage, & l'aplaudisse en même tems en dépit de Scalandre.

L'Auteur.

Mais laissons là l'Ouvrage & sa critique, & n'ayions écrit que pour le plaisir d'écrire, & de brouiller du papier; j'aime mieux que l'Epicier emploie du papier transcrit que du moulé.

Le Censeur.

Il n'en sera rien, on voit peu d'Ouvrages sauter chez Francœur, qu'ils n'aient passé par la presse de Petit ; tant que ce n'est qu'un manuscrit, qu'on fait mistère de l'Auteur, c'est du ravissant ; on l'applaudit sans l'examiner, en un mot c'est le moulé qui gâte tout.

L'Auteur.

Aussi ce sera toujours malgré moi, ou jamais de mon vivant, que l'impression fera éclore ces caractères.

Le Censeur.

Eh bien ! soit après votre mort, ils paroîtront sous le titre d'Ouvrage posthume ; & ils seront sifflés ou applaudis, plutôt suivant le caprice que suivant la destinée, & vous apprendrez là bas par les ombres de ceux que vous critiquez, que votre Ouvrage passe pour un Q. . . peut-être pour un Virgile.

L'Auteur.

Je serois plus fâché qu'ils m'apprissent, qu'il est imprimé, que s'il étoit sifflé.

Le Censeur.

Mais il ne sera l'un, que parce qu'il est l'autre; après tout je sens que nous nous flattons ici, & je vois de l'autre monde où vous seriez, que c'est l'envie de le voir imprimé, qui vous donne cette fausse peur qu'il ne le soit.

L'Auteur.

Eh bien! brulons-le, qu'il n'en soit plus parlé.

Le Censeur.

Vraiment si vous le montrez à quelque savant, & que vous l'exposiez ensuite au feu, c'est le secrèt de le faire estimer: ils vous blâmeront d'avoir détruit un Ouvrage, qu'ils n'estiment que parce qu'il est détruit.

L'Auteur.

Mais si je le garde, ils ne l'éstime-

me-

meront plus, que parce qu'il subsistera.

Le Censeur.

Il faut l'oublier dès sa naissance, l'ignorer & son Auteur aussi, & laisser au tems & au destin le soin de faire paroître l'un & l'autre; car envain va-t-on contre son étoile, & jamais un froid Auteur ne parviendra au sublime en dépit de sa destinée.

L'Auteur.

J'approuve votre raison. Déja trop de tems s'écoule en critique, peut-être je fournis moi-même trop de matière à celle de mes Lecteurs.

Le Censeur.

Cela peut arriver, qu'ils n'en diront pas tant que vous-même; mais aussi ils peuvent bien en dire davantage, & un Censeur est fertile, quand il n'a pas fait l'Ouvrage qu'il critique.

L'Auteur.

Je deviendrois Moderne en blâ-

mant ma plume, si l'on se persuadoit que je parle sincèrement.

Le Censeur.

Combien aussi d'Auteurs, qui ont cru parler sincèrement en louant leurs Ouvrages, parce qu'ils les croyoient louables, qu'on n'a pas cru sur leur parole.

L'Auteur.

S'ils les avoient blâmés, ils eussent été crus ; on a plus de pente pour l'un que pour l'autre.

Le Censeur.

Je vous conseille de ne pas tant détailler la critique d'un Livre, qui sera peut-être bien plus critiqué, ou peut-être beaucoup moins : si vous m'eussiez même consulté, je ne vous eusse pas conseillé d'insérer ici la critique de votre Livre ; il semble par-là que vous la craignez en la faisant vous-même.

L'Auteur.

Je vous assûre, que je ne suis pas assez ridicule, pour vouloir empêcher

cher le feu de brûler, je veux dire le Public de censurer.

Le Censeur.

Vous voudriez empêcher l'impossible, peut-être votre ouvrage sera-t-il estimé sans qu'on lui rende justice.

L'Auteur.

Vous piquez, Censeur, je n'ose vous dire aussi que vous êtes intègre & savant, sans vous railler.

Le Censeur.

Brisons là-dessus, nous voila paiés tous les deux: la raillerie n'est pas tout-à-fait de la compétance d'une critique.

L'Auteur.

Il est très sûr que si l'on raille mon livre, je ne vois pas comme il pourra s'en tirer.

Le Censeur.

Rassûrez-vous dans vos apréhensions, votre Ouvrage aura peut-être une meilleure issue que vous ne croiez; il ne faut pas toujours juger des choses par leur valeur.

L'Auteur.

A votre compte, s'il eſt eſtimé, c'eſt donc qu'il ne vaudra rien; vous choquez par-là l'Auteur, & le Lecteur.

Le Cenſeur.

Voici comme je raiſonne. Ou un Livre eſt tout bon ou tout mauvais, ou il eſt autant l'un que l'autre, ou bien il paroit bon ſans l'être, ou il l'eſt ſans le paroître: il faut que le vôtre ait quelqu'une de ces qualités, ne pouvant pas les avoir toutes: cela poſé, vous ne pouvez douter qu'il ne ſoit digne d'eſtime ou de blâme.

L'Auteur.

Je ſai cela comme vous; mais vous ne m'apprenez rien de poſitif.

Le Cenſeur.

Pardonnez-moi, il faut donner votre Ouvrage pour tel qu'il eſt, & tel qu'il paroit; c'eſt par-là que je finis cette critique, c'eſt à toi Lecteur

ĉteur à la continuer peut-être ſans ſujet, peut-être avec juſtice: le but de l'Auteur eſt de te plaire, cependant il n'attend de toi aucun encens mendié: ſi tu le loue, il te remercie; ſi tu le blâme, il s'en met peu en peine.

CHAPITRE IX.

De la Nobleſſe.

LA Nobleſſe eſt le mur de l'Etat, un honneur permanent, enfin elle recompenſoit autrefois le mérite, aujourdhui elle couronne la fortune.

Souvent vingt ans de belles aĉtions ne peuvent faire un Noble, & vingt ans de concuſſions en font mille. Combien de Nobles malhonnêtes gens, qui auroient été vertueux dans la Roture.

Les peuples ont tant de déférence pour la Noblesse, que si les Grands usoient de clémence envers eux, ils les adoreroient.

Il suffit seulement de n'être pas né à la Ville, mais dans une maison au coin d'un Bois, & au pied d'un Marais, pour être cru noble sur sa parolle.

Lindari est noble, c'est-à-dire, extravagant avec ses égaux, mistérieux & d'édaigneux avec ses inférieurs, libéral sans disernement, injuste par tout, fait des graces par caprice, se laisse emporter par des passions nouvelles, qui se succèdent l'une à l'autre, ne connoît que celui qui a une qualité & des titres de Noblesse.

Qu'un pauvre fasse une petite faute, c'est un grand crime; qu'un Grand fasse un grand crime, ce n'est tout au plus qu'une petite faute.

La Vicomtesse G... méprise tout ce qui n'a point de qualité & de noblesse,

bleſſe, elle achète la Terre qui la fit naitre roturière: elle y eſt venue trop tôt, elle devoit attendre que Mr. Thibau ſon Neveu & Collecteur du Village fût mort; il eſt ſon parent de trop proche, pour ne pas obſcurcir l'éclat de ſa Nobleſſe.

Un Gentilhomme n'ayant pu s'immortaliſer, veut du moins rendre ſon nom immortel: apparemment qu'il le croit de meilleure condition que lui-même; cependant ils tiennent tous de nous, & nous ne tenons rien d'eux; qu'elle folie de croire qu'en les attachant pompeuſement à du marbre, nos corps en ſoient moins corruptibles? que diroit l'ombre du Marquis D... s'il ſavoit que ſa Femme a fait conſtruire un eſcalier du marbre de ſon Mauſolée, & que ſa Statue a été placée au milieu d'un jet d'eau, avec une branche de corail ſur la tête, ſous le nom du baſſin de Vulcain.

Un parchemin aujourdhui fait un

No-

Noble, ſouvent ſans autre mérite. Nos Pères ont aquis ces titres avec la valeur & la vertu; nous les conſervons ſouvent ſans l'un ni l'autre, deſorte qu'un ancien Noble n'eſt rien moins qu'un Noble de nos jours, de même qu'un Moderne n'eſt rien moins qu'un Ancien.

La clémence d'un Gentilhomme n'eſt ordinairement que l'art de gagner ſas Vaſſaux: il eſt bon pour ſes inférieurs par vanité, pour ſes égaux par politique, pour ſes ſupérieurs par crainte, & il entre preſque toujours de ces trois motifs dans ſes douceurs.

Il eſt vrai qu'à parler ſans fard, il faut autre choſe que du parchemin pour faire l'honnête homme; il eſt vrai qu'il eſt certaines vertus attachées à la qualité, dont on hérite avec les titres, telles que ſont la fierté, l'indépendance, la gloire, le mépris, qui rendent un homme vain & altier, mais non pas vertueux.

tueux. Plus une Noblesse est ancienne, plus on l'estime, de même qu'elle déchoit de cette estime, si elle n'est que nouvelle On devroit tenir une autre conduite, & en juger comme de toute autre chose, qu'on ne considère que pour la nouveauté: la raison, c'est qu'un Maréchal de France n'a obtenu le bâton, que par son courage, sa valeur, & ses vertus; comme tout périt, son Fils n'aura que la moitié de ses qualités, son Petit-fils n'en aura aucune, & les titres leur resteront sans les vertus; leur Père étoit noble, & ils le paroissent.

CHAPITRE X.

De la Cour.

LA Cour est le théatre des vertus, & des vices; l'un & l'autre

tre sont alternativement sur le trône. Il est des règnes entiers, qui ne suivent que la vertu, quelquefois c'est le contraire; tout y paroit plus qu'ailleurs. Le caprice souvent récompence le mérite, souvent il le néglige, la vertu y est quelquefois considerée, quelquefois méprisée; c'est le rendez-vous des passions, elles y commandent sous l'autorité de l'ambition, qui est le Démon favori des Cours.

La Cour a deux défauts essentiels, un c'est qu'elle ne rend pas contens ni satisfaits ceux, qui la fréquentent; l'autre, c'est qu'elle empêche qu'ils ne le soient ailleurs. Il y a dans les Cours des gens, qui portent envie à ceux à qui l'on donne: ce caractère est le véritable de l'ambition.

La Cour donne un certain air de grandeur apparente, un grand air en gros, & on le repand en détail dans les Provinces. Un Duc en

Pro-

Province n'eſt tout au plus qu'un Comte à la Cour, de même qu'un Duc à la Cour eſt un Prince ſur ſes Terres. Un Gentilhomme à la Court flatte, poſtule, reſpecte ; dans ſes Terres il eſt flatté, poſtulé, reſpecté.

La Cour tourmente, agite, conſume nos moyens, & nous rend preſque toujours mécontens.

La Cour eſt l'ame des Paſſions, la principale eſt l'Ambition, les Acteurs ſont les Courtiſans, & les fins qu'ils ſe propoſent dans leur ambition, deviennent des moyens pour s'élever davantage.

Il faut être plus que Philoſofe & un héros en politique, en duplicité, ſavoir rire, s'affliger, & ſe contraindre, pour être un véritable Courtiſan.

CHA-

CHAPITRE XI.

De l'Himen.

C'Eſt un doux Tiran, une priſon dont la mort délivre, un lien néceſſaire; c'eſt le terme des plaiſirs, le commencement des ſoins; enfin l'Himen & l'Amour s'accordent rarement, parce que l'un eſt la poſſeſſion même, l'autre n'eſt que le déſir, ou du moins la poſſeſſion défendue. L'Himen eſt le tombeau de l'Amour, quoique l'Amour ſoit le berceau de l'Himen: étrange réciproque à la vérité, & dont on ignore encore la cauſe, malgré les exemples que nous en avons tous les jours.

L'Himen autrefois allumoit ſon flambeau à celui de l'Amour; aujourdhui c'eſt à celui de l'intérèt, des

des richesses, des honneurs, tout change. L'Himen étoit jadis un Dieu de Paix, aujourdhui il est celui du Divorce, enfin il n'est rien moins de ce qu'il fut du tems de nos Pères, sur-tout depuis qu'on marie la jeunesse avec la vielleсse, l'honneur avec l'infamie : enfin depuis qu'on ne garde plus de proportion & de convenance; l'on ne fait plus que se mésaillier.

Il faut démasquer ici Ctésiphone qui traite son Mari de Zero, qui fait commerce de piraterie d'amour, qui amuse & qui trompe à la fois vingt Amans, dont le cœur ne ressentit jamais ce qu'elle inspire. Lippe a la même indifférence pour son Mari, elle le méprise un peu moins, cependant elle veut plaire, quoiqu'elle soit un remède d'amour, elle n'inspirera jamais ce qu'elle ressent; ses Amans la trompent & l'amusent, comme Ctésiphone amuse les

ſiens ; il en eſt de toutes ces eſpèces.

Tous les jours l'on peſte contre l'Himen, tous les jours on s'y engage, j'en ignore la véritable cauſe, je n'y ai pas encore paſſé moi-même ; quoiqu'il en ſoit, je crois qu'il peut y avoir des mariages heureux, mais jamais de délicieux.

Picinius, après avoir conſommé toute ſa vie à connoître le monde & ſes maximes, m'a aſſûré qu'il avoit vu juſqu'à un mariage où l'Himen & l'amour ſubſiſtoient ; un ſuffit auſſi pour croire qu'il peut y en avoir.

Il étoit difficile autrefois de ſe marier, avant que les ſéparations fuſſent ſi fréquentes ; on a trouvé par-là le ſecrèt de conſerver les apparences du mariage, & de jouir des délices du Célibat.

Phax épouſe Laure dans la vue d'une fidélité ſans pareille ; voila un point outré, pour ne pas dire impoſſible : il eſt trompé, il devoit s'y at-

attendre: il en eſt tous les jours de trompés comme lui, il trouve cependant que Laure a du bon, mais il ne trouve pas ce qu'il cherchoit.

De tous les Mariages, il y en a les trois quarts de mauvais; du reſte il s'en trouve quelques bons, mais pas un d'agréable.

L'Himen eſt le beau Dieu, quand on veut s'y engager, il a un autre jour quand on y eſt; c'eſt un Païs où quelques-uns veulent aller, & dont tous ceux qui y ſont veulent ſortir. O le beau jour, que le jour de l'engagement de Pirax avec Damilie! il bénit ce jour, enfin il eſt heureux, tout comble ſes déſirs, ou plutôt Damilie fait tout ſon bonheur; il la perd au bout de ſix mois, il va être inconſolable; non, il dit encore, ô le beau jour!

CHAPITRE XII.

De la Philosophie.

LA Philosophie, ou l'amour de la Sagesse, étoit anciennement un assemblage de préceptes, qui composoient une espèce de Secte, qui n'étoit souvent rien moins que philosophe: aujourdhui c'est une peinture qu'on regarde comme impraticable; la Morale est depuis longtems hors de cours & de saison.

Un Cinique moderne, malgré ses dogmes, qui condamne les richesses, a une telle horreur du plus grand de tous les maux, je veux dire la pauvreté, qu'il se vange de la fortune, qui lui a refusé ce que sa doctrine sembloit blâmer, je veux dire les richesses, par un mépris dissimulé de ces mêmes richesses, & un

un secrèt désir de mériter les honneurs quil ne pouvoit posséder, que par les richesses que la fortune lui a resusées ; la haine, qu'il porte aux richesses, semble s'adoucir par l'espérance de les égaler par sa fausse sagesse ; il ne leur refuse les honneurs, que parce qu'il ne peut leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

Tout choque un Stoïque plein de morale & de réfléxions, il ne voit pas qu'il choque lui-même tout le monde : le prémier rien qui se présente à lui l'irrite, l'emporte, excite sa bile & sa plume ; il fuit le tumulte & cherche les déserts, il s'y promène, il y rêve ; un atome, les vents qui se battent, lui tracent l'image de l'homme, qui ne peut souffrir son semblable.

Ces Philosophes, qui sembloient mépriser les richesses & les plaisirs, étoient ou bien fous, ou bien fourbes : je les crois plus l'un que l'au-

tre, leur conduite démentoit leur Morale: ils n'étoient pauvres que par nécessité; ils ont presque tous erré dans leur doctrine. Des Modernes ont assûré, que la Bête étoit un automate, je veux dire machine, d'autres lui ont donné une Ame corporelle sans être corps: le prémier sentiment est impossible, le second est incompréhensible. Diogène s'enferma dans un tonneau; il étoit d'autant plus fou, qu'il se croioit le plus sage.

Les Athéniens avoient condamné Socrate à la mort; il répondit fièrement qu'il ne craignoit rien, & quils y étoient eux-mêmes condamnés par la Nature.

Le caprice aussi bien que l'inclination déterminent à un certain genre de vie. Socrate est cinique, fait le prude par contrainte, se bande l'esprit: Anacréon rit, chante & boit, fait voir un si grand dégagement des embaras du siècle, qu'il

pa-

paroit plus Philoſophe que Socrate.

Souvent c'eſt le faux maſque de la vérité, qui plait. Un Philoſophe prédit des choſes, qui le font admirer, en attendant l'évènement il ne parle que par problêmes, par énigmes, il eſt applaudi par ceux qui en cherchent le ſens.

La Philoſophie produit preſque toujours l'orgueil & l'ambition parmis la continence & la médiocrité, de ſorte qu'un Philoſophe n'eſt tout au plus qu'un hipocrite en perfections.

CHAPITRE XIII.

Quelques Règles & Préceptes ſtoïques pour vivre content.

LE ſeul & véritable bien de l'homme, c'eſt d'écouter la raiſon, & pratiquer la vertu. Les richeſſes & la

la santé ne sont pas des biens ; car si la santé étoit un bien, ce seroit parce qu'elle entretient le corps dans l'embonpoint : je dis aussi que la maladie seroit un bien, qui éclaire l'esprit, le perfectionne : or il est impossible d'appeler bien deux choses si contraires ; elles ne sont aussi mal, qu'autant que nous les croions telles : je les regarde comme des moyens pour arriver au bien, je veux dire à la paix & à la perfection des vertus. Le bien nous fuit, quand nous le cherchons hors de nous.

Les Curces & les Fabrices ont moins brillé par la valeur de leurs armes, que par leur extrême sobriété : leurs Figues, leurs Carottes, qu'ils préféroient aux repas des Samnites furent de meillieur goût à la postérité, que tout les délices d'Apicinius.

O richesses ! qui verroit la rouille des crimes, que vous causez, com-

me on voit l'éclat de votre or, de votre argent, vous cesseriez d'être ce que vous êtes, je veux dire si recherchées: vos Partisans ont deux vertus, la discrétion & la constance à cacher les peines, que vous leur faites souffrir, & à montrer le faux bonheur quils semblent posséder.

L'Ambition, qui est aujourdhui l'ame des Cours, le masque d'une feinte modestie, le simbole de ces hommes, qui sont d'autant plus méprisables, qu'on peut les comparer trivialement à ces Tonneaux, d'où l'on ne peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent; cette ambition, dis-je, est le prémier obstacle à la vie Stoïque & tranquille, c'est le Démon familier de la paix, & d'autant plus spécieux, qu'il ne donne jamais ce qu'il promet.

Nos craintes sont vaines & chimériques, comme nos espérances; cependant l'un & l'autre est le seul ob-

obſtacle à notre bonheur.

Anicius envie les richeſſes & les honneurs; cependant il peut les poſſéder, il faut s'abaiſſer, travailler ſuer, flatter, s'inſinuer, ſouffrir des affronts & des injures: on ne les aquiert qu'aux dépens de la liberté; ce prix-là eſt trop cher à un véritable Stoïque.

J'entre dans une boutique, j'achète, je donne un écu d'or, on me donne du drap: Platus en ſort, ſans rien acheter, il a ſon argent, & moi de la marchandiſe; cela n'empêche pas que nous ne ſoyons d'égale condition tous les deux: il revient de ſouper de chez Afer, il a paié ſon écot avec de la contrainte, de la flatterie, & de la ſoumiſſion; je n'ai point été au feſtin, & j'ai ma marchandiſe & ma liberté de reſte.

Prenons chaque évènement, comme nous le devons, le plus fâcheux nous deviendra doux par l'habitude: un Forçat ſe déſeſpère d'ê-

tre

tre condamné aux galères, il y rit six mois après.

La patience doit faire une des principales vertus morales. Pausidonius discourt dans le bareau, la Goûte l'y surprend; il n'interompt pas seulement son discours; le pied n'a point de part à la douleur, qui tient du corps.

Quelque état que nous embrassions, considerons en toutes les suites; si elles sont fâcheuses, elles ne nous surprendront point, nous n'en ferons que rire: tirons de l'avantage du désavantage même, de l'accident & du désordre. Zénon n'eut pas en sa vie un jour plus heureux, que celui du naufrage qu'il fit: les vents de la tempête le conduisirent au port de la Philosophie & de la paix; il commença depuis ce jour à être Zénon.

Que la contrarieté n'irrite point nos désirs; ne souhaitons point de sortir d'une ville, où l'on nous a con-

confinés ; ne désirons point d'y rentrer, si l'on nous en a bannis ; toute terre nourrit les hommes, elle leur donne des parens ; *ubi bene, ibi patria.*

Si vous souhaitez de posséder des charges & des richesses, il faut les acheter aux dépens de la paix & de votre liberté : vous perdrez l'un, pour aquérir l'autre, peut-être ne l'acquerrez-vous pas, & cependant vous perdrez tous les deux.

Dans tout ce qui vous plait, considérez ce qu'il est, & non pas ce qu'il vous semble. Si vous aimez un vase de fayance, considérez qu'il est fragile, s'il se casse vous n'en serez point fâché ; si vous aimez votre Femme, ou votre Enfant, n'oubliez pas qu'ils sont mortels, & vous-vous consolerez de leur perte.

Ne vous glorifiez en rien qu'en ce qui dépend de vous. Si un cheval disoit lui-même, je suis un beau

Che-

Cheval, il ſeroit moins blâmable, que ſi vous êtes glorieux vous-même, parce que vous avez un beau Cheval, parce que le mérite de votre Cheval & le vôtre ſont deux mérites.

Ne ſouhaitez pas que les choſes vous arrivent, comme vous le voudriez bien, mais comme elles ont continué d'arriver; il faut vous faire aux évènemens, & ne pas faire les évènemens à vous.

Ne dites jamais, j'ai perdu mon enfant, mais je l'ai rendu; on m'a ôté mon héritage, mais je l'ai rendue: c'eſt un mauvais homme, qui me la ravie, qu'importe; celui qui vous l'a prêtée, je veux dire Dieu, ne vous la redemandera pas, quand vous ne l'aurez plus.

Si vous voulez être véritablement Philoſophe, ne dites pas; ſi je n'ai ſoin de mes affaires, je mourrai de faim; ſi je ne châtie cet enfant, il deviendra vicieux; car il vaut

mieux

mieux mourir de faim en paix & en tranquilité, que d'être opulent parmis les soins & les peines; il vaut mieux que votre enfant soit vicieux, que vous soyez misérable.

Voila de l'huile repandue sur votre habit, cette petite perte est le prix de votre tranquilité, si vous ne vous en courroucez pas. Si vous appellez ou commandez à votre valet, & qu'il ne vous obéïsse pas, croiez qu'il ne vous a pas entendu, ou qu'il n'a pas encore pu éxécuter vos commandemens.

La vie est une Comédie, c'est à vous de bien jouer le personnage, qui vous est destiné; mais pour le choisir, c'est le fait d'un autre.

Si quelque accident fâcheux, quelque augure sinistre vous annonce du malheur, croiez que ce n'est tout au plus qu'à votre corps, à vos biens, à votre honneur, à votre Famille, à rien moins qu'à vous, puisqu'il dépend de vous de tirer

avan-

avantage de tout ce qui vous arrive.

Rendez-vous invincible en ne combattant que contre ceux que vous croiez pouvoir dompter. Sachez que ce n'eſt pas celui qui vous dit des injures, ou qui vous frape, qui vous offenſe, c'eſt l'opinion que vous avez de lui. Si quelqu'un a pris un autre conſeil que le vôtre, ſi c'eſt un bon conſeil, réjouiſſez-vous en; ſi c'eſt un mauvais conſeil, rejouiſſez-vous de ne l'avoir pas donné.

Pourquoi voulez-vous être autant que celui, qui ne bouge de la porte d'un Grand, vous qui n'y paroiſſez pas: il y a différence entre celui qui le ſuit par tout, & celui qui ne l'accompagne jamais; entre celui qui le loue, & celui qui ne le flatte pas. Vous n'avez pas été au feſtin de Lucius, vous n'avez pas paié votre écot, qui étoit de flatter le maitre, de louer ſes déſordres, d'éxal-

d'éxalter son faux mérite, de l'attendre à sa porte, enfin de paier l'écot.

Si la femme de votre voisin meurt, vous le consolez; si la vôtre meurt, vous vous déséspérez: attendez votre voisin, il viendra vous dire ce que vous lui avez dit à la mort de la sienne.

Le devoir doit suivre la qualité des personnes, si c'est votre Père, il faut en avoir soin; mais il est dénaturé, dites-vous; qu'importe, la Nature vous devoit un Père, & non pas un bon Père.

Si vous voulez aller trouver un Grand, préparez-vous à ce qui vous peut arriver; qu'il n'y sera peut-être pas, qu'il vous recevra mal, qu'il vous fera attendre, ou qu'il ne vous écoutera point du tout; si tout cela vous arrive, vous ne vous en étonnerez pas.

Si votre Frère vous a fait tort, ne le considérez pas comme vous

aiant fait tort, mais comme votre sang, vous l'aimerez toujours.

Ne sortez jamais des bornes de la médiocrité. Tel a bâti sa maison de boue, que le luxe, la vanité, la passion, l'orgueil, l'ambition lui ont convertie en pierre, en marbre, en or, en diamant. Florus faisoit faire un habit de laine pour se couvrir, la commodité & l'utilité étoient tout son but : le luxe aujourdhui l'a fait pour son habit, qui est devenu soie, brocard, & or.

Appliquez-vous à connoître la Nature, & à la suivre : qui vous l'apprendra, c'est Crisippus ; mais vous n'entendez pas les préceptes de Crisippus, vous cherchez quelque interprète : il n'y a rien dans tout cela, qui mérite l'admiration ; après tout cela il vous reste de pratiquer ce que vous avez expliqué ; autrement vous ne serez qu'un grammairien, & non pas un Philosophe : au-lieu d'Homère, vous avez in-

terprété Crisippus ; cependant vous devez plus rougir de ne pas savoir observer les préceptes de Crisippus, que de ne pas savoir interpréter Crisippus.

Ces Maximes seront peu goûtées. Je sai que c'est le propre du Philosophe de reprocher les défauts, & non pas de les guérir : quand il s'agit de se corriger, l'Homme donne plus à la spéculation qu'à la pratique. Thomire Aime la Morale, mais il ne se corrigera jamais des défauts, que la Morale lui fait connoître.

Tout Philosophe est sage, on veut passer pour tel ; il semble mépriser les richesses, il compose un Ouvrage, qui traite du désintéressement & du mépris des richesses ; il réussit ; ou plutôt il plait sans réussir ; fait sa fortune, qui étoit le but secret qu'il s'étoit proposé.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Du Théatre.

LE Théatre est proprement la vie de l'Homme, de même que la vie de l'Homme est un vrai théatre: c'est un second monde où l'on voit au naturel ce qui se passe dans le nôtre.

La Scène donne du bon & du mauvais, elle produit des effets souvent tout contraires, elle nous représente nos défauts, & tâche de nous les rendre ridicules. L'Orateur sacré donne trop au sérieux, & à la spéculation; souvent leurs mines & leur conduite dénient leurs discours. Un jeune Abbé, gras & vermeil, avec un menton à triple étage, vêtu de lin & de soie, éclate & fait briller tout autre chose que

les vertus, dont il ignore la pratique; aussi tout se termine à dire qu'il est savant, & qu'il s'exprime bien. Le Théâtre entre plus dans le vrai, quoique l'on ne fasse pas tout-à-fait une juste comparaison de l'un avec l'autre. Cependant il châtie en riant, il tire un écu de la poche d'un Viellard, pour venir écouter qu'il est un jaloux, & un avare; enfin l'on convient qu'il démasque tous les défauts, quoiqu'il soit lui-même masqué: comme il corrige en riant, il peut avoir de ce côté-là de bons effets; d'ailleurs il nous peint les passions si vives, il les réprésente marquées d'une fausse vertu, que le cœur qui se porte volontiers au mal, quand il s'offre à lui sous l'apparence du bien, s'y laisse bientôt surprendre. Julie étoit neuve, elle ignoroit les effets de la plupart des passions; un jeune Amant, qui l'adore, & dont l'amour a toutes les qualités d'innocence, de

pudeur

pudeur & de retenue, la mène au ſpectacle; Julie voit l'amour repréſenté ſi chaſte, en même tems ſi tendre, qu'elle ſe fait un crime de lui avoir réſiſté: ſon cœur ne voit rien que de beau dans ſon engagement, elle devient plus traitable, & les beaux voiles de probité qu'elle s'étoit propoſés, ne l'empêchent pas de devenir mère avant le terme: la poſſeſſion éteint l'amour de l'Amant qui diſparoit, & laiſſe Julie en état de faire de triſtes réfléxions ſur la Comédie, qu'elle a vue, & qui devient Tragédie pour elle; triſtes effets du Théatre.

Rome mépriſoit le Théatre, la Grèce l'éſtimoit; nous penſons de lui à la Romaine, & nous vivons avec lui à la Greque.

Le Théatre eſt le plus beau livre de Morale, qui puiſſe nous inſtruire, & il n'eſt rien moins que condamnable: il découvre, répréſente, flatte, amuſe, perſuade, c'eſt le

miroir des désordres. On va au Théatre s'entendre ridiculiser, on en rit, parce qu'on ne sent pas que c'est de nous que la Scène parle. Décia voit Armide outré, qui extravague pour un Amant qui la méprise, elle ne sent pas que c'est elle & sa coquetterie qu'on joue; Lubin croit que c'est véritablement les fourberies de Scapin, & non pas les siennes. Il ne manque au Théatre que l'art de nous corriger; il deviendra par-là aussi utile qu'agréable: les Acteurs seront des Philosophes, qui enseigneront au Spectateur leurs dogmes parmis les ris, les jeux, les boufonneries, aussi bien que le grave & le sérieux, qui font tout le tragique & le comique du Théatre.

CHAPITRE XV.

De la Folie.

LA Folie est une maladie d'esprit, qui nous prive du raisonnement & de l'usage de notre jugement. Il en est une autre espèce, qu'on appelle le beau sistême; par-là un homme s'avance, se produit, & devient le plus sage, à force d'avoir passé pour le plus fou. Damius est du nombre des prémiers: il y a vingt ans qu'il n'a quitté son lit, il craint le fracas, il s'imagine que ses jambes sont de verre, il ne veut pas les casser: on le pousse, il crie, on est obligé de mettre le feu à son lit pour le lui faire abandonner. Voila une espèce de fou, véritablement fou. Eulalius l'est sans le croire, il éxigeroit volontiers l'en-

cens & les autels, parce qu'il reçoit les vœux & les prières de Flavius, qui n'a que du mérite, & qui a besoin du crédit d'Eulalius: sa folie est aujourdhui la plus suivie, il croit que les richesses sont le mérite.

Il est des gens, qui extravaguent dans leur bon sens, & pendant que leur raison semble la plus sage, leur moindre défaut est la folie: ils se croient ce qu'ils ne sont pas, & souvent ne se croient pas ce qu'ils sont. Cette espèce d'homme est burlesque, cependant il en est.

Barcinius se croit malade depuis vingt ans, cependant il n'est que fou: il n'a quitté depuis ce tems ni son bonnet de nuit, ni sa chaise percée: il se promène autour des meubles de sa chambre, comme un enfant; son esprit, quoique plus malade, que son corps, pense, agit, se remue, opère médite, il regarde, examine, considère tantôt la

fenêtre, tantôt la cheminée: il trouve à la fin la porte de son cabinet trop loin de son lit, il la fait murer, déja les maçons font une nouvelle ouverture, il s'applaudit de son dessein, il trouve qu'il ne fait plus que six pas, au-lieu qu'il en faisoit dix pour y entrer; quelle épargne pour le reste de sa vie qui se terminera dans l'année!

Il est des gens, qui ne se lassent point de voir les femmes, tout est grace pour eux; prémier dégré de folie. Démocrite s'aveugla lui-même, crainte de voir les Femmes, il croioit par-là fermer une porte au luxe, en ouvrir cent à la sagesse; second dégré de folie, il en est de toute espèce. La Femme est comme le verre, qu'il ne faut jamais laisser tomber, pour voir s'il casseroit ou non: une telle épreuve est ridicule; troisième dégré de folie, de tenter un corps qu'on ne peut sonder.

Dans certains une médiocrité d'esprit les rend sages, le défaut de cette médiocrité les rend stupides, l'excès les rend fous.

Oui, la folie est un bien, il faut prouver ce sistême: oui, c'est souvent un bien, souvent c'est le contraire. C'est la folie, qui fait qu'on mange son bien en procès, & qu'il n'y a proprement que les Justiciers qui les gagnent. C'est la folie, qui fait que les vielles Maitresses se ruinent avec les jeunes Amans. C'est la folie, qui fait qu'Albius à 80 ans épouse Thamire belle, jeune, & charmante, & qui vient de se promettre à Oreste, qui la rassûre, & la console de la mort d'Albius, qu'elle regrette fort peu.

La fausse sagesse & sa réalité font que tout le monde se trouve égal; pour moi, je les égalise mieux par la folie, que je crois universelle; enfin tous les hommes sont fous, il

n'y

n'y a que le plus ou le moins, qui les distingue.

Il n'est point de plus fou que celui qui se croit le plus sage, de même que le plus sage, est celui, qui ne s'en fait point accroire, qui condamne ses défauts, & ignore ceux des autres: le contraire est un avare, qui blâme la prodigalité & labondance; un prodigue, qui condamne l'avarice: un tiers les blâme tous deux; chacun critique ce qu'il voit dans les autres, & ne voit pas ce qui est blâmable dans lui.

CHAPITRE XVI.

De la Justice.

LA Justice est un don du Ciel, un des attributs de Dieu, ce qui règle & compose les hommes: elle

n'a

n'a rien que de bon, tous ses défauts ne viennent ordinairement que de ceux qui la vendent, souvent elle n'est rendue rien moins qu'à celui à qui elle appartient. Il est vrai que les monceaux de Loix, le grand nombre de Coutumes & d'Ordonnances, ont introduit ce qu'on appelle aujourdhui la Pratique, qui, de concert avec l'avarice & l'intérèt des Partisans de Bartole, ont mis en vogue ce qu'on appelle les Détours, les Retards, les Ruses, les Finesses, enfin tout l'atirail de la Chicane la plus rafinée.

La Coutume souvent prévaut sur la Loi, quelquefois la Loi l'emporte, mais rarement s'accordent-elles toutes deux.

Une belle, par exemple, qui plaide un procès, ou qui défend un parti, est toujours sûre de gagner: la cause devient incontestable, lorsqu'une Femme sert d'Avocat, & que le Juge est un homme.

Le

Le devoir d'un Juge est de rendre la justice, son métier est de la différer : ô, combien savent leur devoir, & ne font que leur métier.

Il est certain qu'un Client, qui sollicite son Juge, le prie, & lui offre des présens, lui fait injure, en doutant de son intégrité : si sa cause est bonne, il est sûr de la gagner sans solliciter ; si elle est mauvaise, ses sollicitations ne doivent pas prévaloir sur l'intégrité du Juge.

Cette somme lui est due, dit un Avocat, mais s'il manque cette circonstance, il la perdra : Or je suis sûr qu'il la manquera, donc voila une conscience de Praticien.

Un coupable puni est un exemple pour la Canaille, un innocent condamné est un exemple pour les honnêtes gens.

La Question est un supplice inventé pour tirer des connoissances

plus certains des crimes connus ; cependant elle sauve le coupable, qui la peut suporter ; & condamne l'innocent, qui n'a pas le courage de la souffrir.

Judicius est si intègre pour un Magistrat, qu'il n'écoute ni les conditions, ni les présens, ni même le sang ; il a même passé pour injuste, crainte d'être incorruptible ; cependant il vient de juger contre la droiture & l'équité en faveur de la beauté de Bucinde.

La seule différence de celui qui gagne, & de celui qui perd un procès, est souvent que le gagnant s'est ruiné en poursuites, & le perdant ne peut plus paier les dépens.

Dans l'obscurité d'un bois solitaire, couché négligemment sur le gazon en écrivant ces sentences, je vis deux jeunes Loups, qui sembloient se mordre ; je leur criai de cesser leur querelle, & de faire informer : ils dressèrent d'abord les oreilles,

les, feignant de m'écouter; mais ils se sauvèrent, quand je leur parlai de procès. En effet, on ne connut jamais parmis le Chêne & l'Orme, & dans les repaires de ces Animaux, le Procureur, le Greffier, le Sergent; ils ignorent l'art de se manger par écrit, & j'étois plus fou qu'eux de leur parler du bareau.

Ma cause est juste, dites-vous; si cela est je vous conseille d'en décider par voix d'arbitrage: que sait-on ce qu'elle deviendra entre les mains des Procureurs, des Avocats, Raporteurs, Conseillers, & des Juges. Mais quoi! ils sont donc tous injustes? point du tout: ils ont tous le caractère de probité & de droiture, ils voudroient que dans un procès les deux partis gagnassent, ils ne le peuvent pas; d'ailleurs ils sont les maitres & les dispensateurs du bon droit, & ils le font incliner de quel côté il leur plait.

CHA-

CHAPITRE XVII.

De la Médecine.

CEt Art est l'art divin par excellence, respectable par son antiquité, & à cause de sa nécessité, beau dans son principe, bon dans ses qualités, douteux dans ses conjectures, & presque toujours aveugle dans la pratique. A ces caractères qu'on reconnoisse cette Fille du Ciel.

Un Médecin est un homme à triple visage. Il n'est qu'un homme, quand on n'a pas besoin de lui, c'est un Ange & un Oracle, quand on a besoin de lui, & un Diable quand il nous empoisonne. Au reste ce n'est pas sa faute, nous avons tort nous-mêmes de confier nos vies à un Art, qui nous les ravit presque tou-

toujours. Il est vrai que tout l'attirail des Drogues, & tout ce que contient l'Arcenal des Médecins, je parle des Boutiques d'Apoticaires, n'ont rien en elles-mêmes, qui fasse horreur; mais on nous les ordonne sous peine de la vie, c'est ce qui fait que nous nous faisons créver souvent par les drogues, crainte de mourir de maladie.

Le langage ordinaire d'un Médecin, est de faire toutes nos maladies mortelles, afin de tirer plus de gloire, si l'on en réchape, & s'excuser plus facilement, si l'on en meurt: hélas! il ne les rend que trop souvent mortelles; le Soleil éclaire ses actions, & la Terre cache ses fautes.

Le Médecin souvent coupe, il tranche, arache, brule, déchire, ôte, vuide, attenue, affoiblit, détruit toute la machine, afin de la rétablir en santé, & la crainte de succomber à la maladie fait que

nous succombons à la médecine; semblables à ces braves Soldats, qui craignant de périr dans le combat, le préviennent en se donnant la mort à eux-mêmes.

Je distingue deux sortes de Médecins; d'Ordinaires, c'est-à-dire, qui se fixent dans un lieu, qui guérissent quelquefois, sur-tout quand la Nature s'aide elle-même, qui se trompent presque toujours; aussi bien que le malade. Il y en a une autre espèce, qu'on appelle Extraordinaires, je veux dire Empiriques: ils errent, comme leurs connoissances, de lieu en lieu, ils n'apportent avec eux que du prodige, du mérite, du savoir, des secrèts merveilleux, & presque toujours rien de tout cela: leurs fautes, leurs erreurs, & leurs meurtres restent où ils ont passé; cependant ils promettent la guérison, sans avoir même vu le malade: le moindre de leurs remèdes est capable de ressusciter.

ter. Quoiqu'il en soit, quand l'un & l'autre Médecin ne parle pas Médecin, je veux dire qu'il veut être sincère, il avoue que pour être habile dans cet Art, il faut distinguer le possible d'avec l'impossible, & avouer présque toujours que la Fièvre quarte, la Goute, le Calcul, & la moitié des autres maladies, plus ou moins dangereuses, passent bien souvent leurs lumières. Delà je conclus, qu'un bon Soldat & un mauvais Médecin causent bien des désordres.

Il est encore de ces francs Gaulois, qui sont des restes du siècle d'or, l'innoncence est encore sous leur chaumière, ils ignorent ce que c'est que de languir longtems malades, la même fièvre les envoie le lendemain ou piquer leurs bœufs, ou dans le Cimetière: la Nature les abat, la Nature les rétablit; ils ignorent les Médecins, & les Médecines; ils disent dans leur patois,

que notre corps est une Futaille, que le Médecin met en vuidange ; le Chirurgien la saigne, il en tire le clair ; l'Apoticaire la purge, il en tire la lie ; enfin le Curé vient emporter la Futaille, qui y gagne encore sa vie : tant il est vrai, disent-ils, que les Prêtres mangent les morts, le Médecin les malades, les Avocats les vivans ; enfin la funeste & triste expérience qu'ils ont, que les gros mangent toujours les petits, les fait parler ainsi. Un malade doit s'abandonner à la conduite, au savoir, & à l'expérience de ceux, qui n'en ont souvent que très peu, pour ne pas dire point du tout. Je n'ose entendre ici les Médecins, qu'ils le présument eux-mêmes, s'ils croient avoir ces qualités, encore n'est-ce que des ignorans que je parle, je suppose qu'il y en a d'autres.

Calistie est malade, faites venir un Médecin de loin ; mais encore, de trente lieux, par exemple ; bon, il

ne ſera qu'un ignorant : faites-le venir de cent lieues & davantage, ſon ſavoir augmentera par la difficulté, la rareté, l'éloignement & la nouveauté : conſultez-le, écoutez ſa réponce, n'en faites rien, autrement je ne répons point de votre vie ; payez-le bien, & le renvoyez, vous n'en mourrez pas ; cependant on exalte ſon mérite, on vante ſon ſavoir dans toute la Province ; fût-on déja mort, dit-on, il eſt capable de nous reſſuſciter : ſa reputation, qui eſt tout dans cet art, s'augmente ; on retourne le chercher, on l'amène à grands frais pour ſauver la Comteſſe d'A..., qui ſe meurt d'une migraine : il arrive, il interroge, il voit, il ordonne, on éxécute, la Comteſſe meurt ; mais c'eſt que ſa migraine s'eſt changée en fièvre chaude, & en tranſport : ce n'eſt pas ſa faute, il falloit faire ce que fit Caliſtie ; un Médecin eſt pour ordonner, & pour être payé ;

c'est à nous à prévaloir souvent sur leurs lumières, & ne pas pousser leur pouvoir jusques à l'éxécution de leurs Recettes.

Le Théatre se rit de la Médecine, & les Spectateurs s'en servent. Egide sort de la Comédie, où il a vu jouer le Malade imaginaire, il entre dans le sujet, s'inscrit en faux contre la Faculté; il tombe malade le lendemain, appelle un Médecin, le croit, & le paie bien. Tant que nous aimerons la vie, nous nous servirons des Médecins, & tant qu'ils vivront eux-mêmes, nous les censurerons.

Vitello, grand Opérateur de Rome, a un remède, qui fait la nique à la Faculté, il guérit sûrement & promptement: belles prérogatives! quelles consolation, de dire à un malade qu'il en reviendra, & qu'il n'est que passablement mal, quand il est à l'agonie: cependant Vitello vient fort pauvre à pied de delà les Monts,

Monts, & son spécifique le renvoie riche & opulent. Médecins, decriez-le, puisqu'il s'est éclipsé; car enfin un Charlatan n'a qu'un tems; faites voir la fausseté de sa science, il vous a nuit en arrivant, son départ vous est utile, il pouvoit faire vivre plus longtems que notre sort, & vous ne pouvez empêcher de mourir.

Un ancien Docteur entréprit de guérir Antiochus d'une fièvre quarte, qu'il croioit qu'il avoit à l'élevation de son poux; mais la maladie étoit au cœur: il le consulta, & s'aperçut qu'Antiochus étoit amoureux de sa Belle-mère. Il faut être habile Médecin, pour se connoitre à de pareilles maladies.

Une Dame, plus malade d'idée que d'effet, fit venir un Médecin, qui lui demanda si elle dormoit, & mangeoit bien, enfin si elle faisoit bien toutes ses fonctions; elle lui répliqua qu'oui: Eh bien! lui dit-il,

il faudra vous ôter tout cela pour vous guérir avant de vous entreprendre. Voila un Médecin bien ami du vrai.

La Chimie, ou plutôt l'Alchimie, qui fait une partie de la Médecine, est belle, comme chimie, c'est-à-dire, entant qu'elle ne fait que l'analise des Corps sublunaires; mais quand elle demande l'impossible, elle extravague, elle engage Herminius grand Soufleur de profession à travailler par des idées aussi vaines que la fumée de son fourneau: voilà ce point outré, qui pousse Herminius à chercher ce qu'il ne trouva jamais; mais il se trompe, il est vrai qu'il trouve chemin faisant de beaux secrets, il fait des découvertes, mais il ne trouve jamais ce qu'il cherchoit, ses Métaux restent toujours imparfaits.

Quelle multiplicité, ou plutôt quelle confusion de Drogues je vois chez Faussin! A quoi bon faire pré-

précéder les Emulsions & les Juleps rafraichissans avant de purger la Duchésse de C.... Il faut être aveugle, pour ne pas reconnoître les abus de cet Art.

CHAPITRE XVIII.

De la Santé & de la Maladie.

L'Une entretient notre corps, l'autre l'abat, elles sont toutes deux incompatibles; cependant elles servent & nuisent quelquefois à l'homme, qui de lui-même est si orgueilleux, que toutes ses vertus & son mérite se perdroient par la vanité qu'il en tireroit, si les peines & les maladies ne le forçoient à rentrer en lui-même, à reconnoître ce qu'il oublioit dans la santé, je veux dire qu'il n'est qu'un homme.

L'affliction & l'infirmité nous ren-

rendent honnêtes hommes, les plaisirs & la santé nous font oublier notre devoir. Le Marinier fait des vœux au Ciel pendant la tempête, qu'il oublie pendant le calme. Peu de gens usent bien de la santé, peu de gens mésusent de la maladie; c'est le seul état, qui nous fait reconnoître que nous ne sommes rien, ou peu de chose.

La santé chatouille notre corps, entretient nos plaisirs, fait mourir nos vertus: la maladie chatouille & reveille nos vertus, entretient notre espérance, & fait mourir nos vices & nos défauts.

Un malade ne peut rien faire, & voudroit tout faire, il promet merveille; s'il revenoit en santé, il ne tiendroit rien: tout le service qu'on attend de lui, c'est de n'en point attendre, & on ne lui demande que la patience.

Il est rare de voir des gens sains, être saints; la santé & la sainteté ne

ne ſimpatiſent guères. Dieu parle moins aux ſains, qu'aux Saints. La maladie eſt un état de prédeſtination, & d'Elus. Il eſt des maladies d'élite pour les riches, il en eſt pour les pauvres; ces derniers ne ſont guères attaqués que de famine, miſère, attenuation, fièvre lente, & abatement, qui ſont les fruits ordinaires de la diſette & de la pauvreté.

Le Mal galant & la Goute ſont le partage des gens de diſtinction, ce qui devroit conſoler un Gentilhomme, qui ne marche plus que par ſes valets & ſur deux potences, dont tout l'eſpoir eſt ſon fauteuil, quoique ſes doits crochus, ſes jambes retournées, & ſa taille racourcie le faſſent mourir longtems avant ſa mort; ſans parler de mille puſtules, ulcères, déboitement, diſlocation, & carie des os: c'eſt toujours une grande conſolation de ſouffrir d'un mal de qualité, & de diſtinction.

La

La privation des ſens naturels met un homme dans un état fort triſte. Un Manchot ſouffre, un Sourd eſt inquièt de voir parler & remuer ſans y rien comprendre, un Punais, un Muet ſont à plaindre. Mais rien n'eſt plus triſte, que l'état d'un Aveugle, il reſſemble proprement à un trépaſſé, il eſt comme lui privé de lumière; il eſt vrai qu'il ſe remue, qu'il marche, mais ce n'eſt que pour ſe caſſer le cou, ſi Dieu & un bâton ne l'en détournent.

La même Nature, qui nous donne des ſecrèts pour nous préſerver des maladies, nous les refuſe quand elle veut que nous nous ſuccedions les uns aux autres par la mort; beau ſiſtême pour les Médecins.

Chapitre XIX.

De la Mort.

LA Mort eſt le terme du tems, le commencement de l'éternité, une ſûreté incertaine, l'ennemie de la vie, la fin des plaiſirs, comme des peines ; c'eſt pourquoi on la craint, parce qu'elle finit nos plaiſirs, & on la ſouhaite ſouvent, parce qu'elle termine nos peines.

Les gens d'eſprit craignent plus la mort, parce qu'ils ont plus de connoiſſance pour en concevoir toute l'horreur ; elle eſt plus douce à ceux qui n'ont pas l'eſprit de pénétrer, qu'elle met fin à la choſe du monde la plus précieuſe, qui eſt la vie.

Apamie près de ſuccomber ſous les ruines d'une ſiniſtre maladie, après

après avoir tourné le dos au vrai Dieu pendant trente ans, possesseur des biens qui sont le fruit de ses rapines & de ses concussions, se voue à toutes les Puissances du Ciel, il craint beaucoup, il espère peu, promet un genre de vie tout nouveau; cependant il échappe au ciseau de la Parque, & ne revit que pour mourir plus scélérat. La fin de la vie est l'image de notre conduite, le terme de la mort est certain, on la craint, on l'attend, & cependant on la néglige.

Un poltron craint tant le danger, qu'il ne bouge de chez lui; le destin envoie le peril chez lui, & il y trouve ce qu'il craignoit dehors. Il faut pour vivre en paix, se moquer de la vie, de la mort, & de la sotise.

Il est des tems où la mélancolie nous abat, il faut au contraire l'abatre; car d'ordinaire ce n'est qu'une chimère, un songe, un rien, qui

cause

cause notre tristesse, nous fait languir, trainer une vie ennuieuse, qui se termine bientôt par le tombeau.

Si la crainte empêchoit de mourir, je conseillerois à tout le monde de craindre la mort : au contraire un homme, qui craint la mort, la voit toujours devant lui par avance ; il semble l'avancer, & meurt tous les jours, crainte de mourir une fois.

Il faut faire mourir notre espoir avant notre crainte, ou plutôt pour ne plus craindre. Un criminel a cent fois pâli, & cent fois sué ; ses esprits glacés dans un cul de basse fosse attendent l'arrêt de sa mort : la seule raison de ses fraieurs, c'est qu'il espère encore, & qu'il se flatte d'une grace chimérique ; mais dès qu'il est sur l'échafaut, que le Boureau lui a bandé les yeux, que déja il entend le fer fatal qui siffle à ses oreilles pour le priver du jour, il ne craint plus ou peu, sa

crain-

crainte est morte avec son espérance.

La mort craint ceux, qui la méprisent; & méprise ceux, qui la craignent. C'est moins la mort, que ses aproches, à cause de ses suites, qui épouvante; on sent les unes, on craint les autres, parce qu'on les ignore: cependant bien vivre, & bien mourir, se suivent conséquemment; il en est de même du contraire.

Ces Guerriers, qui, comme des Lions affrontent mille morts au champ de Mars; croient que c'est l'acheter, de penser seulement au danger; ce sont des poltrons courageux, ils sont plus qu'hommes avant le choc; dans le feu ils sont moins que femmes, ils ont usé toute leur bravoure avant le tems, je veux dire qu'ils sont aussi vaillans à se préparer, que laches à éxécuter. Alexandre, au contraire, ne laissoit pas de trembler, quand on lui atta-

tachoit sa Cuirasse. La crainte suit aussi les Héros, parce qu'ils sont tous hommes; mais dans la mêlée ils étoient véritablement invincibles, parce qu'ils ne craignoient ni la mort, ni les Ennemis.

Il est des Fanfarons de mort, témoin celui à qui on signifia l'arêt de sa mort; il joue aux Dés dans le cachot, il le reçoit froidement, & répond qu'il va suivre le bourreau, pourvu qu'il lui laisse encore faire cette dernière râfle. Ces sortes de gens n'espèrent rien là-bas, & ne craignent rien ici; non, je les veux excuser, en disant qu'ils sont des Héros d'extravagance.

Quand même la mort n'auroit rien de formidable; c'est toujours l'action la plus sérieuse de notre vie. Des Sages se sont ciniquement enfoncé le poignard pour éviter des malheurs qu'ils craignoient plus que celui de perdre la vie; d'autres sont morts, en bouffonnant la der-

nière scène de leur vie a été la plus comique; quel héroïsme! D'autres ont tant frémi à l'aproche de la mort, quils ont plus craint à l'attendre qu'à l'éprouver; quelle folie! Pour moi, je pense que le meilleur est de s'y bien préparer, & de l'attendre en paix.

J'admire la réponce bousonne & hors de saison d'un Chancelier d'Angleterre, condamné à avoir la tête tranchée; comme on lui voulut couper les cheveux, ma sentence porte, dit-il, qu'on me coupera la tête, & non pas les cheveux.

CHAPITRE XX.

Du Deuil.

LE Deuil est aujourdhui la marque des successions: plus elles sont grosses, plus la tristesse paroît, ou du

du moins semble paroître, puisque ce n'est à bien dire que le masque de la bienséance, le prétexte de l'affliction.

Oxius perd sa Femme, il en paroît plus affligé qu'il ne la regrette.

Eumène perd son Mari, elle semble le regretter plus qu'elle n'en paroit affligée; l'un vaut l'autre.

Le Deuil n'est plus précisément que l'opinion du Deuil, & l'habit même du Deuil; il s'accommode moins à la douleur qu'aux sentimens de ceux à qui l'on veut paroître affligé, & cette feinte affliction croît suivant que la succession est grosse.

Racine ne fit jamais un plus tragique spectable, que celui d'un mourant, & Molière un plus comique, que celui de l'héritier, qui va s'affliger jusqu'aux talons, je veux dire prendre le Deuil suivant que la succession le mérite.

Paxius perd ſon Père, il eſt Fils unique; le défunt lui laiſſe de gros biens: il prend le Deuil, ſon habit eſt tout en pleurs, & il eſt tout en joie.

Africius & Ariſtophe viennent recueillir une ſucceſſion d'un Oncle, qui leur meurt fort riche; ils prenent le Deuil, ils s'affligent, parce qu'ils croient trouver de quoi païer leur triſteſſe: cependant on lève les ſceaux, le défunt á teſté, il fait ſon héritier univerſel Africius: Ariſtophe, qui ſe voit deshérité, quitte le Deuil, le laiſſe à Africius, qui eſt payé pour s'affliger.

Je viens vous témoigner la part que je prens à la perte que vous avez faite, dit Nazar à Julius, qui vient de perdre ſon Oncle, dont il devient un riche héritier: cependant il eſt inconſolable, il pleure, gémit, ſe lamente; jamais Deuil ne fut mieux feint, car jamais il ne fut plus content, & plus joyeux: Nazar

zar s'en doute bien, il ſait ce que c'eſt que le Deuil, ſur-tout quand la ſucceſſion en vaut la peine; néanmoins il vient par bienſéance le conſoler, & eſſuier des pleurs, qu'il eſt perſuadé que Julius ne fait couler que par politique.

Voici une Elegie, qui peut paſſer pour un ſommaire de tout cet Ouvrage; c'eſt pourquoi je l'ai placée à la fin.

CHAPITRE XXI.

Elegie ſur la Vie de l'Homme.

HEureux tems de nos Peres, où regnoit l'abondance,
Qui nous ſervoit de gages d'une aimable innocence.
Notre vie s'écouloit ſans crainte & ſans déſirs,

Et son terme venoit sans causer nos soupirs.
La Terre à nos besoins, comme une bonne Mere,
Offroit dans sa saison les présens de la Terre,
Sans attendre qu'un Bœuf pressé de l'éguillon,
Préparât dans nos champs un pénible sillon.
Cet âge a disparu depuis l'homme indocile,
Avare, ambitieux, orgueilleux, & fragile;
Frete Vaisseau batu des orages & des vents,
Sa raison le séduit de même que ses sens.
Il se voit tour à tour la cruelle victime
Des traits de la vertu & des effets du crime.
Ses mœurs sont infectées de mille sales désirs,

Les

Les crimes de ses Peres devien-
nent ses plaisirs.
Ervaste, par exemple, fauteur
de l'Atheïsme,
Fait briller son savoir, & van-
ter son sophisme:
Soit caprice, ou raison, son cœur
est combatu,
Sa vertu fait son crime, son cri-
me sa vertu;
Et demain accablé d'une fievre
brulante,
Qui, forçant ses esprits & son a-
me tremblante,
Donnera à son cœur un autre sen-
timent,
Ses vœux, comme ses craintes,
meurent successivement.
Tel est l'Homme en effet ennemi
de lui-même,
Souvent il déplait; & lorsqu'on
croit qu'il s'aime,
Il se hait, toujours seul il craint
de se trouver,

Un vain songe ; un rien le porte à s'égarer.
Dans sa condition l'Homme se montre à peine,
Il est toujours lié par une fatale chaine.
Un Favori de Mars affronte le trepas,
Qu'il craindroit au lit, & n'attendroit pas.
Un avide Marchand parcourt toute l'Asie,
Au sordide intérèt il expose sa vie ;
Il trouve cent moyens séduisans & trompeurs,
Et ressemble au soleil qui nait dans les vapeurs.
Par des biens apparens la santé nous énivre,
On en connoît le faux quand on cesse de vivre.
Ainsi coulent nos jours, qui ne reviennent plus,

Et ne laissent enfin que regrets superflus.
O quatre fois heureux celui dans sa carrière,
Qui se fait à soi-même une éternelle guerre,
Qui dompte ses désirs, & dont la liberté
Fait l'unique repos & la félicité,
Jouit du revenu que lui laissent ses Peres,
Sans troubles & sans soucis content du nécessaire,
Eprouve de la paix les charmes & les douceurs.
Que d'appas, que de joie, quel torrent de bonheur,
Quel état fortuné, quelle agréable vie!
Mon cœur s'en ressent, mon ame en est ravie,
Et sensible au penchant, qui charme mon esprit,
Je dis, qu'on n'est heureux qu'autant qu'on se suffit.

CHAPITRE XXII.

Idée que l'Auteur dônne de son Ouvrage.

JE finis cet Ouvrage par quelques interprétations & définitions assez sensibles, & qui m'ont paru fort naturelles. On ne voit dans tout ce Livre aucune matière traitée à fond, elles sont trop vastes, trop sérieuses, trop profondes, pour les entreprendre sous le nom de simples Maximes ou Sentences. Ma plume ne s'est expliquée que foiblement, le sujet lui a semblé trop étendu; aussi l'on n'y reconnoît que des Caractères vagues, quoique réels. Les digressions d'un sujet à un autre y sont fréquentes, & si cette production de ma plume passe pour accomplie, ce ne sera que par son imperfection. Le

Le bizard, le faux, soutenu quelquefois du vrai & du solide, mêlé d'un peu d'amusant, aussi bien que de sérieux & d'important, je n'ôse dire de sublime, fait toute la baze de ce Manuscrit. Je n'y ai gardé de la méthode, qu'autant qu'elle m'a semblé nécessaire pour éviter l'extrême confusion. Je n'ai pas même qualifié du nom de Chapitres (a) les matières, que je n'ai fait qu'effleurer ; je m'en suis choisi un très petit nombre parmis tous les sujets, qui causent les désordres & les abus journaliers de l'Homme & du Siècle, enfin je pense avoir assez suivi mon intention par ma briéveté, qui étoit de ne donner qu'un petit recueil de Maximes, & sentences critiques & morales, étant l'ennemi de ces gros volumes qui lassent déja le lecteur à les tirer

(a) C'est l'Editeur qui a divisé cet Ouvrage en differens Chapitres.

rer de l'oubli d'une tablette, où ils ſont en proie à la pouſſière la plus antique. D'ailleurs j'ai cru qu'il convenoit mieux à une jeune plume de traiter fort légèrement des matières fertiles & profondes, de même qu'à un Auteur conſommé de gloſer ſur des riens, qu'il peut étendre, fournir, orner, embellir, augmenter, enfin en faire du beau & de l'important; heureux, ſi cette première production de ma plume eſt applaudie, ſur-tout ſi elle a le malheur d'être ſoumiſe à la preſſe, que je regarde comme le naufrage des Ouvrages de l'une & de l'autre eſpèce. Ce me ſera un double plaiſir, de ſavoir que mon penchant naturel pour la compoſition puiſſe être reçu du Lecteur d'une façon à m'engager de nouveau à lui devenir utile & agréable en continuant d'écrire.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Interprétations métaphoriques & Définitions de plusieurs matières.

L'Homme est l'hôte de la terre; l'image d'un Dieu, l'objet & le sujet de la Loi & du caprice, une fable de l'amitié, la proie de la mort, un passage de la vie, & le jouet de la fortune.

La Fortune est une Femme de distinction, qui se prostitue à des Valets, un but qu'on touche sans y viser, souvent un naufrage du bien d'autrui; elle éclaire où elle va, & laisse l'ombre d'où elle vient.

Les Richesses sont des riens de distinction, des apas secrets qu'on aime, qui font tout entreprendre, qui

qui rendent un ſot aimable, & un Roturier Gentilhomme.

La Nobleſſe eſt la marque de la puiſſance, l'éclat des Cours, l'élite des Provinces, la marque du mérite, quelquefois rien moins que tout cela, elle ne conſiſte que dans le parchemin.

Une Lettre eſt un Meſſager muet, qui ſouffre tout, & qui découvre tout.

L'Ecriture eſt une voix viſible, durable, & qui donne de la couleur, & des figures aux penſées.

La peinture eſt une fauſſe vérité, & un menſonge vrai.

L'Eſpérance eſt le ſonge d'un homme éveillé, qui ſe reveille encore quand il ceſſe d'eſpérer.

Un Monument ſont des pierres artiſtement travaillées & arrangées, qui arêtent les yeux des paſſans oiſifs, & rien plus.

La Pauvreté eſt la peſte des

Cours, la terreur & l'épouvante de tout le monde, le tombeau des honneurs, & le Titan des plaisirs; c'est pourquoi un pauvre est comme un Païs désert & démoli, que chaque passant regarde à la vérité, mais laisse comme il l'a trouvé.

Le Soleil est un feu mobile, le producteur des productions, un Astre qui emporte & qui apporte le jour.

La Lune est le secours du jour, le flambeau des tenèbres, la compagne des Etoiles.

Les Etoiles sont des lumières nocturnes, les yeux de la nuit, qui éclairent le Vol ordinairement, & le Concubinage.

La Nuit est la privation du jour, le gain des Filoux, la perte de l'honneur des Filles, l'occasion des crimes.

La Terre est un fertile Continent, le réservoir de la vie, un Globe habitable.

La Mer est un fluide incompréhensible, un chemin incertain, un élement douteux.

Un Navire est une maison vivante, une hôtellerie qui va partout.

Le Ciel est un air sans mesure, un comble sans limites, un tout errant & impénétrable.

Le sommeil est l'image de la mort, l'inaction de la vie, un rien vivant, & le repos du labeur.

Un Lit est un lieu d'ennui pour un malade, de repos pour un homme fatigué, d'inquiétude pour un jaloux, & de délices pour sa Femme.

L'Amour est le Tiran d'un Cœur oisif, c'est pudeur aux Enfans, c'est honte aux Filles, c'est fureur aux Femmes, c'est ardeur aux jeunes gens, c'est moquerie & risée pour les Viellards, & pour ceux qui sont toujours doubles dans leurs amours c'est malice & fourberie.

La Guere est l'exercice des puissances,

ſances, l'emploi de la Nobleſſe, ce qui ſoutient les Etats, ſouvent en les détruiſant.

La gloire & la Victoire ſont des ombres pleines de fumée, qui n'ont rien de ſolide que l'apparence.

La Paix eſt la fin de la Guerre, une tranquile liberté, un repos public.

Un Soldat eſt le mur de l'Etat, la défence du Païs, une glorieuſe ſervitude.

Les Amis ſont des Statues d'or, qu'on ne peut emploier ſans leur faire tort, des Citrons dont l'écorce eſt belle, & la chair amère & gâtée.

Les Flateurs ſont des poiſſons, qui ſuivent l'amorce, & qui prennent les autres à l'hameçon.

La Chicane eſt l'horreur des gens de bien, le gain des Plaideurs, l'élement des Normans.

L'Envie eſt une paſſion qui nuit,

& qui ronge davantage l'envieux, que la personne & la chose enviée.

L'Argent est l'ami de tout le monde, celui qui rend plus de services, & avec qui l'on ne se brouille jamais.

Les Biens sont des trésors qu'on envie, quand d'autres que nous les possèdent, & que les autres envient quand nous les possédons, c'est le cache-défaut d'un sot.

Une Femme est ce qu'il y a de meilleur & de plus mauvais, la cause de grands biens & de grands maux.

La Religion est la marque de la Divinité, le Culte de Latrie de l'Etre souverain : toutes les Nations ont chacune la leur, & toutes y souffrent des abus.

La Nature est notre Mere, & nous voulons être la sienne, nous devons la suivre & lui obéir, & nous voulons qu'elle nous obéisse.

Un Père est celui qui nous a donné le jour, & rarement celui à qui nous devons le respect & la soumission.

Un Libraire est un homme, qui fait commerce de science, plus ou moins science, souvent il ne vend que de l'ignorance.

Le Vin est l'élixir de l'homme par sa qualité, il devient poison par sa quantité.

Une Coquette est un Démon, qui peut tout, sur-tout si les graces & l'agrément s'y trouvent: ce tems de vogue passe, elle devient un meuble inutile, & le mépris même des autres Coquettes.

L'apparence est ce qui gagne, & ce qui trompe; tout va par elle, excepté le vrai & le sincère, car elle est presque toujours trompeuse.

Une Ville est l'image de l'Univers, qui renferme du beau, du

bon,

bon, du vrai, du faux, la science, l'ignorance, le Sot aussi bien que l'Homme de mérite, les richesses & la misère, enfin c'est un tout en racourci.

FIN.



ANTI-
CONTRACT
SOCIAL.

ANTI-CONTRACT
SOCIAL.

ANTI-CONTRACT SOCIAL,

Dans le quel on réfute, d'une manière claire, utile & agréable, les Principes poſés dans le

CONTRACT-SOCIAL

DE J. J. ROUSSEAU, Citoïen de *Genève.*

PAR

P. L. DE BAUCLAIR,

CITOÏEN DU MONDE.



A LA HAYE,
Chez FREDERIC STAATMAN,
Libraire ſur le *Kalvermarkt*,
Vis-à-vis le Maréchal de *Turenne.*
M. DCC. LXIV.

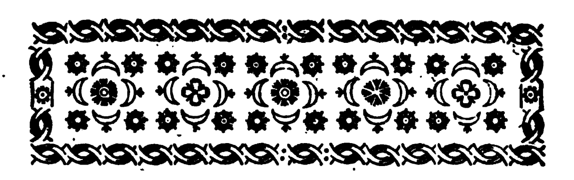
AVERTISSEMENT.

Je ne sais, comment ce petit ouvrage sera accueilli du Public : je sais encore moins, comment il m'est venu en pensée. A peine, avois-je jetté les yeux sur le Contract Social, *long-tems après son avenement au grand jour; qu'un instinct sécret me dit ;* lis & réfute. *Cette voix intérieure a eu le talent de se faire obéir, & voila le fruit de son conseil. Je prévois bien, que ces foibles prémices d'une plume, encore jeune & peut être indiscrete, ne manqueront pas de critiques : tant mieux. Je serai ravi, qu'on me rende, avec usure, ce que j'aurai prêté.*

Comme *j'étois sur le point de finir; j'ai apris, avec douleur, la fatale nouvelle de la maladie du célébre* Rousseau. *Déjà on le condamnoit à une mort certaine, & nous devions perdre, pour toujours, ce Génie sublime, & le plus singulier de son siécle. J'étois consterné de cette prédiction, car je n'aime point à lutter contre les morts. Aujour-*

d'hui, j'augure mieux, & je souhaite, à notre Malade, un promt rétablissement & une longue vie. Quoique ce Monde n'ait rien de délicieux, & que quelques-uns l'apellent une vallée de larmes & de misères, il est assez rare qu'on en déloge avec plaisir, parce qu'on craint de rencontrer pis. Du reste, si quelqu'un est charmé de faire cette folie; qu'il aille librement: je ne sais point m'oposer aux plaisirs d'autrui; & je serois faché, qu'en pareilles circonstances on s'oposât aux miens. Soit, cependant, à tous mes Lecteurs, qui ne sont point encore dégoutés des choses de ce Monde; Fortune, Gloire, Durée. &c. &c. &c.

TA-



TABLE

DES

LIVRES ET DES CHAPITRES.

LIVRE I.

Où l'on voit, comment & avec quels avantages l'homme passe de l'état de Nature à l'état Civil, & quelles sont les conditions qui conviennent au Pacte Social.

CHA-

CHA-

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

LIVRE IV.

Où, continuant de traiter des Loix politiques, on examine les moïens d'affermir la constitution de l'Etat.

Fin de la Table des Matières.



ANTI-

ANTI-CONTRACT SOCIAL, OU REFUTATION DU CONTRACT SOCIAL.

LIVRE PREMIER.

JE ne prétens point ici m'ériger en censeur. *Rousseau* a fait part de ses sentimens au public ; je suis bien aise de lui faire connoître les miens.

Rousseau eſt un Original; je le ſuis peut-être plus que lui. Je m'en conſolerois aiſément, ſi j'avois ſon génie & ſes facultés réelles ou perſonnelles; car quel eſt l'homme qui n'ait pas quelque vernis d'Originalité? (*)

QUOI-

(*) CE qui rend le nombre des fous ou des Originaux infini, c'eſt cette variété d'actions, de Caractères, de ſentimens, d'inclinations, qui règnent parmi les hommes, effet certain d'une ſage & prudente économie. Rien n'amuſe tant que cette diverſité; ſans elle on ne verroit dans l'univers que des Automates ambulans. *Democrite* rioit de tous ſes confreres & en particulier de cet *Heraclite* qui étoit aſſez dupe pour pleurer de tout: l'un & l'autre ſont à leur tour l'objet de la cenſure du public & cependant chacun ici bas joue les rôles contradictoires de ces Philoſophes. Voila comme la moitié du monde ſe moque de l'autre. Tant que l'on ſe borne à rire; paſſe:

Quoiqu'il en soit; l'aveu que je viens de faire donne assez à connoître, que j'agis à l'égard de l'illustre Citoïen de *Genève* plus en disciple que comme rival. Si je me reconnois son égal en quelque chose, c'est peut-être dans le nombre d'ennemis: que sait on, si je ne travaille pas ici à me faire un Ami? Mes égars, mes complaisances, mes politesses n'ont servi qu'à armer contre moi la haine, la vengeance, la jalousie, & tout le feu de la persécution la plus injuste & la moins méritée; peut-être que mes censures, qui n'auront pourtant rien de dur, ni de dangereux, me deviendront une source de bonnes graces, d'esti-

passe: mais souvent on écorche, on déchire, on égorge; c'est là le danger de la censure, voila ce qu'on ne sauroit proscrire avec trop de soin dans toute Société.

S'il eut été ſimplement animal, la néceſſité ou quelque mouvement indéliberé de la Nature auroit déterminé ces égars; étant homme, la raiſon dut les produire.

On conçoit aiſément, que la femme n'étoit pas plus Maitreſſe de ſon ſort: ſes béſoins & ſes affections voluptueuſes, ſa foibleſſe, ſes infirmités lui firent ſentir, qu'elle n'étoit que la moitié d'un tout, dont l'autre partie étoit hors d'elle même: elle reçut le joug avec d'autant plus de plaiſir, qu'elle y trouva pluſieurs avantages. Ainſi le premier pas de l'homme fut pour former une Société, dont la Nature ou la Raiſon lui préſcrivit les devoirs, d'autant mieux fondés, qu'ils étoient à l'avantage des parties contractantes & qu'un choix volontaire les leur impoſa. Le Contract Social, ſi je ne me trompe, commença donc avec le monde. Quoique ſes expreſſions ne ſubſiſtasſent qu'au fond du cœur, elles n'en avoient ni moins de force, ni moins de ſolidité. Aujourd'hui, le Contract Social a des bornes beaucoup plus étendues & ſur leſquelles nous avons à parler. En ne conſidérant que la force, comme principe de la dépendance, il eſt encore raiſonnable de conſeiller l'obéïſſance à ceux qui ſont déja ſoumis; la révolte eſt toujours pour eux-mêmes un mal plus grand que la ſoumiſſion. L'ordre ſocial, quelque ſubordination qu'il aporte aux membres de la Societé, doit toujours être regardé comme ſacré & inviolable; il dérive de la Nature même, quant à l'eſſence, quoique ſa forme

dé

dépende de Conventions arbitraires. Il s'agit de savoir jusqu'où l'on peut étendre ces Conventions. C'est ce que l'on verra dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE. II.

Des Premieres Sociétés.

LA plus ancienne de toutes les Sociétés n'est donc point celle de Peres à fils. *Les enfans ne restent liés au pere qu'autant de tems qu'ils ont besoin de lui pour se conserver*; j'en conviens, si nous n'envisageons ici que les liens d'une obéïssance aveugle & d'une soumission totale, que l'enfant, délicat & sans expérience, doit à ceux qui lui donnent la nourriture & l'éducation : mais lorsque ces béfoins cessent, est il quitte envers ses parens? C'est une absurdité de le croire & une impiété de le dire.

IL est d'autres liens qui succédent aux premiers: l'amitié du côté du pere veut qu'il travaille au bien de sa famille & qu'il s'efforce d'en éloigner tout ce qui peut lui être préjudiciable; la reconnoissance dans les enfans doit produire le respect & une docilité légitime aux conseils de leurs parens.

QU'ON ne dise pas que ce sentiment est une

suite des préjugés de l'éducation; il tire sa source de la Nature & le contraire naît de l'engourdissement du cœur & de l'aveugiement de l'esprit. Le respect même dans les enfans ne suffit pas, si des Parens, accablés par l'age ou par les infirmités, se trouvent dans l'impossibilité de travailler à leur subsistance; les premiers sont chargés du soin d'y supléer. L'homme seroit-il en cela moins susceptible de tendresse & de reconnoissance que les animaux? *Pline* ne nous dit-il pas, que les jeunes cigognes, lorsque ceux qui leur ont donné le jour sont infirmes & impuissans, les portent sur leurs aîles & leur procurent les choses nécessaires à leur subsistance: mais quand ceci ne seroit qu'un conte fait à plaisir, la voix de l'humanité crie en faveur de ma proposition.

La dépendance est une suite de la Nature de l'homme; étant fait pour la Société, il est lié, dès qu'il paroît au jour, par des raports plus ou moins proches, avec tous ceux qui l'environnent. Je sais que ses premiers soins sont ceux qu'il se doit à lui même; mais cela même supose, qu'ils ne sont pas les seuls & qu'il y en a qui occupent le second rang. Ce sont ceux qui regardent les êtres de son espéce; ils fluent des premiers

L'Utilité du particulier exige qu'il se rende utile aux autres: S'il ne consulte que ses propres bésoins, ne se verra t-il pas abandonné & forcé de périr, lorsqu'il sera dans l'impuissance de se les procurer autrement, que par le ministère de ses Coëxistans?

La famille peut, sans difficulté, être regardée comme le modèle des Sociétés politiques. Comme les enfans ont besoin de conseils & d'exemples; le peuple doit avoir des loix & un chef qui les maintienne. L'avantage réciproque produit l'aliénation des soins & des travaux. Le chef donne les siens aux membres pour conserver parmi eux le bon ordre, la justice, la tranquilité; & en même tems pour repousser l'injure & les mauvaises pratiques des étrangers; les membres se donnent au chef pour le même but & par les mêmes raisons: d'où il paroît, que l'avantage, qui résulte de cette aliénation, est tout entier pour le peuple; mais le chef est dédommagé par le plaisir de commander, si c'en est un, & par la soumission des membres.

Je dis donc aussi, contre le sentiment de *Grotius*, que tout pouvoir humain est établi en faveur de ceux qui sont gouvernés. L'esclavage fait violence au droit naturel: je veux dire, l'esclavage proprement dit, qui consiste dans une soumission totale du Sujet aux volontés d'un Maître, & dans un pouvoir absolu & illimité de ce Maître, sur les biens & la vie de son Sujet.

Ce n'est plus ici un droit, mais un abus de la puissance. Une domination, qui ne connoît d'autre frein que le caprice, tire sa source de l'orgueil & de la cruauté. L'esclave qui s'échape est toujours en droit de le faire; la violence l'a assujetti, l'occasion doit briser ses fers.

Il n'en est pas ainsi des Sociétés politiques, où

l'intérêt agit de part & d'autre; le peuple n'appartient pas plus à son guide, que le guide n'apartient au peuple. Je dirois bien que chaque homme a son génie particulier, distingué de lui-même, & que le génie du chef est superieur à ceux qui résident dans les membres; mais bien des gens refuseront de me croire, & il n'est pas de notre sujet de le prouver.

Les membres d'une Société n'en sont pas moins d'une espéce commune au chef. L'allégorie d'un Pâtre de bêtes, assujetties à ses loix, ne conclut rien à l'égard d'un Pasteur d'hommes. Le premier ne doit rien à son troupeau; son interêt personnel est le seul qu'il consulte & qu'il ait à consulter; en un mot il ne travaille que pour lui-même. Il n'en est pas ainsi du dernier; ses principaux soins sont dus au troupeau qu'il gouverne: S'il agit autrement, il va contre le droit & rompt les liens du contract civil, autant qu'il est en lui. Si donc les *Nérons*, les *Caligulas* & autres chefs de cette Nature, qui tiennent plus du Monstre que de l'homme, n'ont envisagé que leur intérêt personnel & ont travaillé à la ruine & à la destruction de leurs Sujets; ce n'est point un vice du Contract, mais une prévarication à ses loix, un abus énorme de l'autorité & un exemple d'assujettissement, qui ne peut tirer à conséquence.

Je dis bien avec *Aristote*, que parmi les hommes, les uns naissent pour l'esclavage, les autres pour la domination; en ce sens, que ceux ci doivent gouverner, & les autres doivent être gouver-

vernés; quant à l'esclavage strictement pris & tel que je l'ai défini ci-dessus, il révolte la Nature, fait dégenérer l'homme & l'associe aux plus vils animaux. On ne voit guères de ces esclaves aimer leurs fers; l'impossibilité de les rompre semble quelquefois étouffer le désir de recouvrer la liberté; mais élargissez les chaînes, & vous les verrez bientôt secouer le joug qu'ils paroissoient porter non seulement avec patience, mais aussi sans chagrin.

En suposant l'universalité du Déluge & ses circonstances, il seroit difficile de soutenir que les fils (*) de *Noé* aient pu gouverner des peuples nombreux, quelque calcul que l'on puisse faire en faveur d'une population subite & presque prodigieuse. Mais, quoique descendant de l'un de ces

(*) Ce que l'on peut dire de plus probable à cette occasion, c'est que ces trois fils de *Noé* virent multiplier la semence de leur pere au point, de se pouvoir dire un grand nombre, en comparaison du peu qu'ils avoient été. Mais il y a aparence que tous ne formerent qu'un seul peuple & une même Société, jusqu'a *Nimrod* petit fils de *Cham*, qui fut l'Auteur de la construction de cette fameuse tour, dont le faîte devoit monter jusqu'au ciel. Après cela, les hommes se sont dispersés à droite & à gauche, soit par la confusion des langues, dont parle l'écriture; soit plûtôt, à cause de la multitude, qui trop resserrée dans une même habitation, résolut d'en former plusieurs & de cultiver différentes parties de la terre.

ces trois Princes & même de la branche aînée; notre Auteur ne doit pas craindre, que par la vérification des titres, il soit chargé des embarras du Gouvernement. La Loi *Salique* ne subsistoit peut être pas encore, ou supofé qu'elle subsistât, elle a subi des révolutions qui doivent calmer les inquiétudes de tous les descendans de ces Princes. Qu'il cesse donc de s'inquieter à ce sujet; sa curiosité pourroit être mal.païée: car s'il se trouvoit être un des petits fils de *Cham*, seroit il bien content de sa généalogie ?

ADAM seul avec sa Compagne n'étoit pas si tranquile que l'on peut se l'imaginer. S'il a eu tant de vacarmes à essuïer pour un morceau de fruit défendu, combien croïez vous qu'il dut en avoir davantage,pour des objets plus intéressans, dont on ne parle pas? Sa propre inaction devoit lui être à charge: l'homme est son plus cruel ennemi dans le repos; il s'agite, il se tourmente, & s'il na pas d'occupations & de soins qui regardent les êtres qui sont hors de lui, il tourne ses inquiétudes sur sa personne, il se livre intérieurement des assauts & des combats mille fois plus cruels & plus importuns, que ne sont ceux qui lui viennent de dehors.

CHA-

CHAPITRE III.

Du droit du plus fort.

LA raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure, dit un ancien proverbe. Quant à l'exécution d'une choſe, rien n'eſt plus certain. Quelques raiſons que puiſſent alléguer les deux prétendans au Duché de *Courlande*, le mieux apuïé l'emportera ſurement: mais nous n'en ſommes pas ici ſur le fait, il s'agit de conſtater le droit, indépendament des expéditions militaires.

JE ſais que le ſuccès d'une entrepriſe décide ordinairement du blâme ou des aplaudiſſemens qu'on lui donne. Par exemple, les *Provinces-Unies* ont entrepris de ſe ſouſtraire à la Domination *Eſpagnole*; elles y ont réuſſi; par conſéquent elles ont eu raiſon. Les *Napolitains* ont voulu agir à leur imitation, mais le ſuccès n'a pas répondu à leur attente; les voila dans leur tort. Les *Corſes* veulent aujourd'hui ſecouer le joug des *Génois*, on ne ſait encore s'ils auront droit ou raiſon; les aparences ſont pour le premier, mais les ſuites de la guerre en décideront. Ainſi raiſonnent la plupart des hommes; ainſi nous voïons, dans les écrivains, des Eloges pompeux proſtitués à des forfaits du premier ordre & une condamnation

nation déplacée des choses, qui bien considérées méritent l'estime & l'admiration de ceux, que les préjugés n'aveuglent point. Ne suivons pas la maxime du Vulgaire. Sans éxaminer le bon & le mauvais succès d'une entreprise, décidons par sa nature, si elle est légitime, ou si elle doit être condamnée.

Nous convenons qu'une obligation contractée par la force est nulle, ou de peu de vigueur. Agir par contrainte, c'est le sort des bêtes ou des esclaves: mais on ne sauroit dire que toute contrainte soit une puissance phisique; il en est une morale, produite par la crainte ou par un désir violent d'obtenir quelque chose. Je ne sais, si une Maitresse aimée éperduement, n'est pas capable de faire une plus grande violence à la volonté de son amant, qu'un Maître redouté n'en peut faire à son esclave. Si l'amant & l'esclave recevoient ordre en même tems d'exposer leur vie; je crois que cet ordre seroit plus promtement éxécuté de la part du premier. Nous pouvons donc mettre le désir en parallele avec la crainte. Il est de ces contraintes morales, qu'on peut associer à la force phisique: qu'on fasse subir des tourmens cruels à celui de qui l'on veut être obéi, ou qu'on lui refuse du pain dans le tems qu'il est dévoré par une faim cruelle, je dis qu'il est autant violenté que si on le conduisoit par la main, & qu'il ne fût que l'instrument d'une Puissance motrice. Quant à la force purement morale, & qui ne donne qu'une torture médiocre

tre à l'affection de l'âme, on peut dire qu'elle ne sauroit imposer une obligation ferme & inviolable, quand elle opére un acte qui demande la souscription libre & volontaire des Contractans; mais si cette liberté & cette spontanéité ne sont pas réquises, la valeur de l'acte n'est pas moins constante. Nous expliquerons ceci dans la suite.

Obéissez aux Puissances. Cette loi n'est pas seulement positive, elle est de droit naturel. Un mouvement plus fort que tous les discours de la séduction, étonne & rend interdit l'homme ordinaire aux piés du trône, ainsi que le coupable devant le tribunal de la justice. Je ne doute pas que *Jaques Clement* & *Ravaillac* n'aient éprouvé de furieuses crises, & des révoltes intérieures avant que d'executer le massacre des deux *Henris* : aussi fallut-il que le Fanatisme & la superstition emploïassent tout ce qu'ils avoient de plus fort & de plus séducteur, pour les conduire l'un & l'autre à cet attentat affreux! Les promesses d'une Eternité, vainement, mais fermement espérée, peut être aussi quelque breuvage pernicieux, ou les enchantemens d'une magie, peu connue de nos jours, mais pas moins certaine, ont opéré ces prodiges d'horreur & d'éxécration.

Je sais, que naturellement le Souverain n'est pas plus qu'un homme de la lie du peuple. Les Honneurs, les Dignités, les Richesses, la Fortune en un mot ne changent pas l'éspéce; le meurtre d'un Roi, n'est toujours qu'un meurtre; mais les révolutions qui naissent ordinairement de ces for-

tes

tes d'accidens, sont si terribles & si pernicieux à la Société, qu'on ne sauroit assez les détester ni leur donner des noms trop odieux. Qu'on me prouve effectivement, qu'un Monarque, affermi sur le trône, ait péri par la main de ses sujets, sans que sa mort ait été vengée par des désastres & des calamités sans nombre Le Ciel paroît s'intéresser en leur faveur, & *Cromwel*, qui a eu assez de crédit pour conduire son Souverain sur un échafaut, n'a t'il pas assez fait expier aux *Anglois* leur sotte crédulité & l'inconstance de leur affection?

La Providence a établi les Monarchies & les Républiques; quoique la forme en soit différente, le même esprit les anime & les dirige. Nous ne connoissons pas les ressorts intérieurs & mistérieux qui jouent pour leur Création & Conservation; nous connoissons au moins l'image de celui qui y préside dans la personne du Souverain. C'est là que nous devons chercher la loi: Ce n'est point la contrainte qui doit nous y conduire: c'est l'amour de nous même & celui de la Société; c'est notre intérêt, autant que celui des autres.

CHA-

CHAPITRE. IV.

De l'Esclavage.

Nous nous sommes déjà expliqués sur ce que nous entendons par le mot Esclavage strictement pris. Cet état ne supose effectivement aucun contract entre celui qui sert & celui qui commande; car il seroit absurde qu'un homme se livrât entièrement à son semblable, sans quelque obligation, au moins implicite de la part de ce dernier.

Je sais que le Gouvernement despotique donne, à celui qui gouverne, une autorité pleine & entière sur les biens & les personnes de ses Sujets. Bien des Monarchies sont aujourd'hui despotiques en ce sens; mais il est question de savoir, si les loix fondamentales du Gouvernement autorisent le despote à dépouiller l'innocent & à massacrer l'homme de bien, précisément par caprice & sans aucun égard pour l'équité. Si cela est, ce Gouvernement est non seulement injuste & contraire à la droite raison; il est encore éxécrable & digne de toutes sortes de malédictions.

Mais si au contraire ces mêmes loix n'autorisent le despote, qu'à la punition des coupables

& à la récompense des bons, le despotisme n'a rien que de juste & de raisonnable. Par là, chaque Sujet s'étudie & s'empresse à pratiquer le bien, par l'espoir d'être recompensé; pendant qu'il fuit & évite le crime, par la crainte du châtiment. Le Souverain peut bien être vicieux, & confondre la justice avec l'iniquité; mais dès-lors, ce n'est plus un vice du Gouvernement, mais bien du Gouvernant. Trouvez moi une Société d'hommes, qui ne soit pas exposée à commettre des injustices, & je reprouverai toutes les autres. Sera-ce cette espéce de Société, pour laquelle l'Auteur a une inclination & une affection toute particuliere? mais n'est-ce pas cette espéce de Société, qui fit périr à *Athènes* ces fameux Capitaines, qui avoient gagné contre les *Lacédémoniens* la Bataille Navale près les Iles *Arginuses*, parce qu'ils avoient trop bien profité de leur Victoire? n'est ce pas cette même Société, qui a condamné à mort le célébre *Socrate*, l'homme le plus vertueux de son siécle & même de toute l'antiquité? Je ne finirois pas si je voulois raporter tous les exemples que l'histoire nous fournit, sur les tristes égaremens du Gouvernement populaire.

QUAND *Rousseau* nous dit, que les Sujets donnent à un Roi leurs personnes, à condition qu'il prendra aussi leur bien; il a voulu sans doute egaïer sa plume, & donner dans la critique. Le Roi, dit-il, reçoit tout, & ne donne rien.

Voilà peut-être effectivement ce qui arrive, mais ce n'eſt pas ce qui doit être.

Je ſerois tenté de dire & je le dirois avec certitude, ſi les proportions étoient bien gardées, qu'un Roi donne beaucoup plus à ſes Sujets, que ceux ci ne donnent à leur Roi. Si l'on jette les yeux ſur l'illuſtre Monarque, qui a brillé dans ces dernières guerres & que ſes Sujets apellent leur pere, à bien juſte titre; on apercevra aiſément la vérité de ce que j'avance; c'eſt dans ſa conduite, qu'un Roi peut lire ſes obligations.

Le Monarque, en ſa qualité de chef du peuple, doit partager ſes ſoins ſur tous ceux dont la garde lui eſt confiée; & ſa grandeur bien conſidérée, n'eſt qu'une ſervitude honorable. C'eſt ſur lui, que tombe particulièrement le faix de la guerre; il en doit diriger toute l'économie, ſans cependant ceſſer de veiller à la tranquilité intérieure de l'état. Tels ſont les ſoins qu'il doit prendre: quelle eſt maintenant la charge des particuliers?

Celui là eſt riche & fort à ſon aiſe, qui donne dix ſols par jour au Gouvernement, & ſi quelqu'un doit ſe plaindre des impots, c'eſt le pauvre qui donne ſon néceſſaire, tandis que le riche ne donne qu'une mince portion de ſon ſuperflu. Je demande ſi c'eſt trop païer la tranquilité dont il jouit. Ajoutez, que ces tributs ne tournent pas au profit du Monarque; ſans compter ce qui en eſt détourné par les différentes mains qui ſont chargées de les manier; l'entre-

tien des troupes néceſſaires à la garde de l'Etat n'abſorbe-t-il pas la plus grande partie du produit qui en réſulte : & quels ſervices cependant ſont moins païés que ceux du Soldat? Quel artiſan eſt réduit à une dépenſe auſſi bornée? Quel ſalaire ne vaut pas la Solde d'un malheureux, qui ſacrifie ſon repos & ſa vie pour ſes concitoïens, qui s'expoſe à la peſte, à la famine, & qui ſe voit encore l'objet du mépris de ceux qu'il défend & protége aux dépens de tout ſon ſang? Nous devons donc conſidérer les Puiſſances par raport à leurs devoirs & non par égard à leur conduite, qu'il eſt dangereux d'éclairer de trop près : mais ſi dans l'univers on ne peut trouver un homme exemt de foibleſſe, ſe flatera-t-on d'en voir un ſur le trône, ſituation critique, qui demande d'autant plus de force & de vertu, qu'elle a plus d'étendue & d'élevation, & que tous les objets s'y voient pour ainſi dire avec le Microſcope?

Je ne préſume pas, que la guerre donne au Vainqueur, le droit d'immoler ſe vaincu, ſi ce n'eſt qu'il réfuſe de ſe ſoumettre; il n'y a que la fureur & l'acharnement du combat, qui puiſſe juſtifier le maſſacre que les Victorieux font de leurs ennemis déſarmés & hors d'état de ſe défendre. Faire main baſſe ſur les vieillards, les femmes & les enfans dans le ſaccagement d'une ville, c'eſt une licence qui tient de la cruauté & de la barbarie. On ne peut attenter à la vie d'un ennemi, qu'autant qu'elle peut préjudicier

aux intérêts de la Société, dont on fait partie; ce n'eſt pas la haine, mais la gloire qui doit guider le héros & le ſoldat; or la véritable gloire n'eſt fondée que ſur les avantages légitimes, qui réſultent pour la patrie.

Si donc on n'a pas droit ſur la vie d'un ennemi vaincu, on ne ſauroit lui faire acheter l'eſclavage, pour ſauver ſes jours. S'il eſt des hommes à qui l'on puiſſe offrir cette viciſſitude, ce n'eſt qu'à ceux, qui par leurs forfaits ſont morts à la Société, s'étant rendus dignes du dernier ſuplice. Le Souverain, aïant droit ſur leur vie, peut diſpoſer à ſon gré de leurs perſonnes; & la faveur qu'on leur accorde d'échanger leur vie avec leur liberté, eſt, à mon avis, bien triſte, puiſqu'elle prolonge des chagrins & des tourmens, qu'un inſtant devoit terminer. En effet, ſi la mort violente, dont on punit les malfaiteurs n'étoit un exemple frapant, pour ceux qui voudroient les imiter, il ſeroit bien plus utile de réduire les criminels en ſervitude, que de leur donner la mort. On gagneroit des bras au ſervice de l'Etat, & le ſuplice de la ſervitude qu'on agraveroit à proportion de leurs forfaits, ſeroit beaucoup plus dur & plus inſuportable, qu'une ſoufrance momentanée qui les dérobe pour toujours aux afflictions de ce monde; d'ailleurs, en conſervant de ces ſortes d'eſclaves dans chaque ville, ou dans chaque place un peu conſidérable, on y auroit des exemples peut-être moins frapans,

mais aussi plus assidus des suites funestes du crime.

Il est à rémarquer que, quoique la guerre ne soit qu'une rélation d'Etat à Etat, cependant par les circonstances, elle peut intéresser les particuliers. La haine & la vengeance y occupent souvent la première place: la perte de ses proches, de ses amis, de ses biens, de ses connoissances, de ses compatriotes même quoiqu'inconnus, inspire quelquefois au soldat une fureur qui s'attache aux particuliers: il n'envisage plus les démêlés de l'Etat, il ne considére que le sang qui a été répandu & les terres désolées; il s'imagine faire un sacrifice agréable aux mânes de ses concitoïens, s'il peut arroser leurs tombeaux du sang des ennemis. Cette fureur est quelquefois déraisonnable, elle peut aussi être légitime. Si l'ennemi, agissant contre les loix de la guerre, comme l'ont fait les conquérans du *Méxique*, & comme il s'est pratiqué souvent dans les guerres qui ont désolé l'*Europe*, a massacré de sang froid des peuples soumis & désarmés; dès lors sa condition est changée: ce n'est plus un Ennemi de l'Etat, c'est une troupe de brigands & d'assassins qui méritent la mort & que l'on peut traiter à discrétion, si le sort des armes les soumet à vos loix.

Il résulte de notre principe, que, de même qu'on peut ôter la vie à ces ennemis une fois vaincus, de même on peut les réduire au plus

triste ésclavage; mais comme une nation n'est pas coupable de ces sortes d'attentats, ce droit n'existe que contre ceux qui peuvent être censés criminels; je veux dire contre les gens armés, qui ont du servir à la déstruction des habitans indignement massacrés. Je ne disconviens pas que des hommes ainsi asservis ne soient tenus à rien envers leurs Maîtres, qu'autant qu'ils y sont forcés ou qu'ils craignent de leur déplaire. Mais je dis aussi, qu'il est permis aux Maîtres de s'en servir comme de bêtes de charge, d'en exiger tous les travaux possibles, & de les y contraindre à force de coups, quand le commandement ne suffit pas, sauf toutefois les droits de l'humanité.

CHAPITRE. V.

Qu'il faut toujours remonter à une première convention.

CE que nous avons dit peut paroître suffisant pour justifier le despotisme; mais pour mieux discuter le fait, remontons à la première convention. Le déspotisme ne supose point une multitude assujettie par la force des armes, ni châtiée pour ses forfaits. Il s'agit d'un peuple qui se soumet de lui-même à un chef, & qui

lui donne droit & autorité abſolue, ſur les perſonnes & ſur les fortunes des particuliers. Nous avons fait voir ci-deſſus, que cette donation ou ceſſion de droits, n'eſt ni abſurde ni extravagante, puiſqu'il ne s'agit pas d'un don pur & ſimple, mais d'un don conditionnel qui engage & oblige le deſpote à bien des ſoins, des embarras & des dangers. La condition du deſpote n'a pas toujours été la même; ſon autorité s'eſt accrue par dégrés, & tel brille aujourd'hui par le faſte & l'opulence, dont les prédéceſſeurs ne ſe diſtinguoient au commencement, que par le nom & peut-être la vertu. D'abord, la force du corps donna des Maîtres; les plus foibles ne pouvant défendre leurs intérêts contre l'avidité de plus puiſſans qu'eux, ont cherché de nouvelles forces pour recouvrer leurs droits; on a tâché d'opoſer fort à fort & le foible, à couvert ſous la protection & l'amitié de celui-ci, lui a donné par retour ſon reſpect & ſon obéïſſance. Ce n'étoit que quelques particuliers qui donnerent l'exemple de la ſoumiſſion; bien-tôt après la multitude l'a ſuivi; la force & la bravoure ont multiplié inſenſiblement le nombre des Vaſſaux & la fortune de pluſieurs, réunie en un ſeul, a fait de puiſſans Monarques & des Sujets nombreux.

Plus on lit l'Hiſtoire ancienne, plus on ſe confirme dans mon opinion. Les premières Monarchies ſe réduiſoient à bien peu de choſe; chaque ville, chaque bourgade, chaque habitation même avoit ſon Roi. Quels devoient être ces qua-

quatre Rois qui enleverent *Loth* avec ses richesses, puisqu'*Abraham* avec trois cens dix huit serviteurs mal armés les défit & s'empara de tout le butin qu'ils possédoient. Remontons jusqu'à l'ancienne *Troye*; combien la *Gréce* ne comptoit elle pas alors de Souverains qui s'associerent pour ruiner cette superbe ville?

La coutume d'avoir un chef étant une fois introduite, on en a reconnu l'utilité; mais cette dignité, dans les siécles reculés, étoit comme l'Episcopat au tems de la primitive Eglise. C'étoit une charge honorable, mais plus pénible qu'avantageuse; il falloit rendre la justice, écouter les débats des particuliers, se prêter à leurs bésoins, les méner au combat & leur donner l'exemple de la bravoure & de l'équité: tels étoient les premiers Rois.

Sont ils aujourd'hui plus heureux? c'est ce que j'ignore; malgré l'eclat brillant qui les environne, je n'envie point leur fortune; souvent l'or & les pierreries couvrent des chagrins cruels & des amertumes bien profondes. (*)

Un

(*) Il n'est pas besoin de courir le monde pour avoir des preuves de cette vérité: jamais elle n'a été mieux sentie & exprimée que par *Denis* le tiran, lorsqu'attribuant tous les privilèges & les honneurs de la Majesté Roïale, à celui qui le disoit heureux, il fit suspendre au milieu d'une table délicatement & magnifiquement servie, une épée nue, qui mena-

Un peuple a donc pu se donner à un Roi, & quoique ce peuple fut sans liaison auparavant, l'interêt de chacun des particuliers se réunissant en un interêt général & commun, a pu en former une Société soumise à un chef; c'est ce que nous apellons Monarchie.

Il ne faut pas demander, comment la Monarchie est devenue héréditaire, d'élective qu'elle étoit au commencement; comment les Rois se sont déchargés peu à peu des soins du Gouvernement, pour en revêtir des Ministres, qui au défaut du nom, partagent à peu près les prérogatives du Prince. Ne demandez pas non plus, d'où vient le pouvoir sans bornes de quelques Puissances, & l'assujetissement illimité de certains peuples; considerez le présent, vous y verrez l'image des siécles passés. Il seroit d'ailleurs si pernicieux de vouloir réformer l'état actuel des choses, que l'homme sensé doit chercher à les maintenir, en s'imaginant avec *Candide* que tout est au mieux dans ce monde.

C'est aparemment dans cette persuasion que la sage police des *Lacédémoniens* avoit introduit

çoit la vie de ce Monarque imaginaire. Voila l'histoire de bien des Souverains: regardez & voïez. Celui qui brille davantage par le faste & la grandeur, est aussi plus sujet aux inquiétudes, aux soucis, aux allarmes: *Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.*

duit une cérémonie, aussi pompeuse que singulière, aux funérailles de leurs Rois. Les citoïens, les peuples voisins & alliés, tant hommes que femmes, y témoignoient la douleur qu'ils avoient de la perte du défunt Roi, en se cicatrisant le front, & crioient en même tems d'une voix triste & plaintive, qu'ils avoient perdu le meilleur des Rois, quelque méchant & injuste qu'il eut été pendant sa vie. N'étoit ce pas à peu près une imitation de la priere que cette vieille adréssoit aux Dieux en faveur du tiran de *Syracuse*, parce qu'elle craignoit qu'après lui, il n'en vint un encore plus méchant, qu'il n'étoit lui-même? ou peut-être les *Lacédémoniens* faisoient ils ce compliment au mort, pour avertir son succeffeur de ce qu'il devoit être. Revenons à notre sujet.

Si, pour établir des Loix dans une Société, il falloit attendre l'unanimité des voix, on verroit périr un Etat avant qu'on eut dressé une loi pour sa conservation. Quel tumulte, quelle confusion ne règne pas dans les diétes & assemblées générales de *Pologne*, où cette unanimité est réquise? Les villes de cette Monarchie Aristocratique sont au pouvoir de quiconque se présente à leurs portes, les armes à la main. N'a-t-on pas vu au commencement de ce Siécle, dans le cours d'une guerre d'assez peu de durée, le fameux Roi de *Suede*, *Charles XII.* & son Disciple le Czar *Pierre Alexiowitz* s'emparer successivement

ment de cet Etat, y commander en Maîtres, élever le trône & le renverser?

Rien n'eſt plus difficile, que de réunir les ſuffrages de gens qui ne ſe doivent rien, qui ne veulent admettre aucune ſubordination & par deſſus tout, qui voudroient faire valoir leur ſentiment au préjudice de celui des autres; car tel eſt l'orgueil d'un citoïen, qui ſe croit libre. Ajoutez à cela, que les interêts des particuliers ſont quelquefois ſi opoſés, qu'il eſt impoſſible de les accorder; d'où je conclus, que, dans ces occaſions, le ſuffrage du grand nombre eſt celui qu'on doit ſuivre, & qu'il oblige non ſeulement ceux qui en ſont les auteurs, mais ceux là même qui n'ont pas voulu y ſouſcrire; par ce que là où ſe trouve l'opinion la plus générale, il eſt à préſumer que le bien public doit ſe rencontrer. Il ne faut pas juger des conventions publiques, comme des particulières. Dans celles-ci, il faut que les parties contractantes ſoient d'accord, pour établir une obligation réciproque; dans les autres, c'eſt l'avantage du plus grand nombre qui fait le devoir, & cet avantage doit ſe trouver, dans l'adhéſion à la pluralité des ſuffrages, quoique ce ſentiment ne ſoit pas toujours juſtifié par l'événement.

CHA-

CHAPITRE VI.

Du Pacte Social.

IL réſulte de ce que nous avons dit ci-deſſus, que l'interêt de pluſieurs, ſe trouvant en danger, a donné lieu à une forme d'aſſociation, qui, réuniſſant en quelque ſorte les intérêts particuliers, en a compoſé un intérêt commun, qui ne peut plus être violé impunément. Ainſi les uns ont concouru à former un corps de perſonnes indépendantes l'une de l'autre, mais ſoumiſes à tout le corps; c'eſt ce qu'il a plu d'appeller Etat libre, ou Gouvernement républicain. Les autres ont préféré de ſe donner un chef, dont ils fuſſent les membres & auquel ils promettroient une obéïſſance & une docilité legitime; voila la Monarchie. Quelques uns, au lieu d'un chef, ſe ſont ſoumis à pluſieurs, afin que la puiſſance ainſi diviſée les rendît plus modérés, voila la ſource des Gouvernemens Ariſtocratiques. Ces Gouvernemens étoient ſimples dans les commencemens, aujourd'hui on les voit mixtes dans la plûpart des Sociétés, comme en *Pologne*, en *Allemagne*, en *Angleterre* &c.

Le Contract ſocial ſe trouve également dans

ces

ces differens Etats; car pour l'établir, il n'eſt pas néceſſaire que les contractans mettent en maſſe une portion égale, dans toute la préciſion Géométrique, il ſuffit qu'ils y trouvent un avantage réciproque & qu'ils en ſoient ſatisfaits. Or chacun peut trouver ſon compte dans une miſe inégale; tout dépend de la manière de penſer.

SI dans une forme d'aſſociation, où chacun obéïſſant à tous, n'obéit pourtant qu'à lui même, les membres de ladite aſſociation peuvent ſe flater des avantages de l'indépendance, & des prérogatives de ſuffragans aux délibérations publiques; dans le corps Monarchique, où tous obéïſſent à un ſeul; les membres peuvent ſe réjouir de leur côté, de ce qu'ils ſont exemts & débaraſſés des ſoins du Gouvernement. Les premiers ſont guidés par l'orgueil & la vanité, les autres par les charmes du repos & de la tranquilité. Tous conſentent d'aliéner leurs droits, mais à différentes conditions, & ces conditions, quelles qu'elles ſoient, dès qu'elles ſont acceptées du grand nombre, rendent le contract valide & obligatoire; pour ceux qui demeurent renfermés dans le corps de la Société.

J'OSE dire que la Nature de la Société incline à la Monarchie, tout membre veut avoir un chef.

C'EST ſous ces auſpices que les *Romains* ont fondé leur Empire; ils eſpéroient ſans doute y trouver l'avantage de la Société; & leur eſpérance

rance n'a point été trompée. Tant que le luxe, l'ambition & la mollesse n'ont pas inondé l'Etat; tant qu'ils ont eu la liberté de se choisir des Maîtres, la communauté s'est accrue & fortifiée: mais la Monarchie ayant dégéneré en Tirannie, leur orgueil n'a pu suporter un assujettissement, qui les rendoit victimes des caprices du Souverain. Ils étoient Soldats pour la plûpart, aguerris par l'exercice & le nombre des combats, endurcis dans la fatigue & par les travaux; ils n'ont pas craint d'exposer une vie triste & dure, pour s'affranchir d'un joug insuportable. Le succès a répondu à la grandeur de l'entreprise, & leur gloire a trouvé des admirateurs & des imitateurs parmi la postérité. Cependant, malgré leurs efforts, leur haine pour la tirannie, leur vigilance à éloigner ce qui n'en étoit que l'ombre, ils sont retombés dans leur premier état. Le nom de Roi, proscrit parmi eux, a été changé en celui d'Empereur: Mais leur joug n'étoit pas moins pésant, & ont ils jamais enduré sous les Rois ce qu'ils ont eu à souffrir sous les *Nérons*, les *Caligulas*, les *Domitiens*, & autres de cette espéce?

Je pourrois demander non-seulement, si les *Romains* ont été plus heureux, formés en République, que subordonnés à des Maîtres; mais encore, si la justice a été mieux observée sous le premier Gouvernement. N'est ce pas sous le Gouvernement républicain, que l'Etat a été vingt fois à deux doigts de sa ruine, par les incursions des

des étrangers, par les divisions intestines, par les révoltes des esclaves, les contrarietés des suffrages, & d'autres accidens qui portoient le fer & le feu au centre de la Société? n'est-ce pas sous ce même Gouvernement, qu'on a exilé *Coriolan* & *Camille*, apuis de leur patrie, dont ils avoient si bien mérité?

Ces fameux citoïens de la Capitale du monde nous ont apris, que pour la conservation d'une Société, on ne doit pas en examiner l'espéce, mais avoir soin d'en éloigner l'orgueil, l'ambition, le luxe, l'interêt, d'où naissent ordinairement les dissensions, les perfidies & les injustices.

CHAPITRE. VII.

Du Souverain.

Dans toute administration, il y a engagement réciproque du chef avec les membres. Le chef doit pourvoir à l'utilité & à la conservation des membres, & les membres, travaillant pour le même but, doivent raporter au chef les maladies qui les attaquent & les accidens qui surviennent, se soumettant à ses décisions, afin que le remede puisse être apliqué. En s'obligeant au Souverain, le particulier s'oblige à la communauté

nauté qu'il répréſente, ce n'eſt donc point à un homme particulier qu'il doit répondre, c'eſt à un homme chargé du dépôt public, c'eſt à la Société même.

C'est une maxime dangéreuſe, de croire que la communauté ne puiſſe s'impoſer une loi inviolable pour elle même: c'eſt ſoumettre les loix publiques & fondamentales à des variations & à des changemens ſouvent injuſtes, toujours pernicieux. C'eſt donner atteinte à la foi commune, c'eſt exciter des révolutions dans le cœur de la Société, c'eſt en ſaper les fondemens & travailler à ſa ruine. Dès que le corps peut rompre les liens par lesquels il a ſa forme & ſa ſubſiſtance, il peut dès-lors ſe diſſoudre & changer de nature; comment donc admettre ce principe de variation, & ſoutenir en même tems que ce même corps s'engage irrévocablement avec l'étranger? comment les conditions ſeront elles obſervées, ſi celui qui devoit les remplir, ſe met dans l'impoſſibilité de le faire?

Cependant, lorſque le grand intérêt de la Société l'exige, le Souverain peut changer les loix publiques du Gouvernement; mais il eſt béſoin d'une rare prudence, pour que cette variation ne devienne pas plus nuiſible que profitable à la communauté.

Il eſt ſans doute néceſſaire au bonheur & à la conſervation de la Société, que ſes membres rempliſſent leurs engagemens, ſoit explicites ſoit implicites; car j'admets, & ce n'eſt

pas ſans fondement, qu'une clauſe intéreſſante pour l'avantage public, quoiqu'omiſe dans le contract, oblige chaque particulier, autant que celles là même qui y ſont exprimées. Ainſi, quoique les loix de *Licurgue* n'euſſent décerné aucun châtiment contre les parricides, on ne dut pas moins punir celui, qui le premier attenta à la vie de ſes parens, parce que le bien public exige manifeſtement, qu'une telle abomination ſoit réprimée.

DE LÀ j'oſe inférer que, la Société une fois établie, il n'eſt pas beſoin de mandier les ſuffrages, & d'exiger le ſerment de ceux qui s'y introduiſent, ſoit d'une manière fixe, ſoit en paſſant; il eſt autant inutile de conſulter l'agrément de ceux qui naiſſent dans le ſein de cette Société; d'autant plus, que pour l'ordinaire ils peuvent en ſortir, ſi elle ne convient pas à leur goût & à leur inclination; & que, d'ailleurs, ils ſont obligés naturellement d'obſerver l'ordre établi, afin de ne pas troubler la tranquilité publique; en ſuivant cet axiome de droit:

Cum Romanus eris, Romano vivito more;
Si fueris alibi, vivito ſicut ibi.

SI la mauvaiſe diſpoſition de quelques particuliers les porte à fomenter la diſcorde & le trouble; alors le Souverain eſt duement autoriſé, comme conſervateur & gardien du repos public, à les retrancher, par la mort civile ou naturel-

le,

le, du nombre des Citoïens; comme étant réfractaires aux loix, quoiqu'ils puiſſent expoſer, qu'ils n'ont jamais eu intention de s'y ſoumettre.

Je lis ici avec plaiſir, qu'on peut-être libre & contraint en même tems. Il y avoit long tems que je cherchois à concilier ces deux qualités irréconciliables; mais *Rouſſeau* nous annonce avec autant de ſérieux que d'enthouſiasme, que quiconque réfuſe d'obéïr à la volonté générale, y ſera contraint par tout le corps; *ce qui*, dit-il, *ne ſignifie autre choſe ſinon, qu'on le forcera d'être libre.* J'avoue que je n'ai jamais bien compris, comment la liberté peut être l'effet de la contrainte. On aprend tous les jours quelque choſe; & c'eſt à grand tort que l'Ecclésiaſte nous dit, qu'il n'y a rien de nouveau ſous le Soleil. Le paradoxe que je viens de citer eſt ſans doute des plus nouveaux & me force à croire les miracles, quand j'aurois été juſqu'ici aſſez incrédule pour les rejetter. Bien-tôt l'Etre & le néant, la guerre & la paix, l'infini & le borné habiteront ſous le même toît & deviendront amis.

Ne penſons point à exemter l'homme de toute dépendance perſonnelle; elle naît avec lui, & ne l'abandonne qu'au tombeau. Cependant on peut dire, que la ſoumiſſion au Souverain, quel qu'il ſoit, n'eſt point une dépendance perſonelle ni particuliére; puisque ce Souverain répréſente le corps de la Société, qu'il porte la volonté générale & qu'il

est revêtu de toute l'autorité civile. C'est lui qui ordonne & défend, qui fait mouvoir & arrête les ressorts du corps politique.

Les engagemens des membres, pour être contractés avec un particulier, avoué pour Chef par le public, ne sont ni plus absurdes ni plus sujets aux abus les plus énormes, que ceux qui demeurent entre les mains de la communauté: au contraire, comme il est plus facile de trouver un homme vertueux, juste, intelligent & désintéressé, que d'en rencontrer plusieurs; dans les Monarchies, lorsque le Souverain est bien choisi, on est moins exposé à l'injustice & à la cruauté, que dans les Etats prétendus libres, où l'envie, la haine, l'ignorance, la brutalité, l'orgueil, la fraude, marchent d'un pas égal avec la science, la droiture & la simplicité.

CHAPITRE VIII.

De l'Etat civil.

Le bien & la justice ne sont pas des vertus de convention: Mais si le passage de l'état de Nature à l'état civil substitue dans la conduite de l'homme la justice à l'instinct, & donne à ses actions la moralité qui leur manquoit, on en peut inférer que, dépouillé de l'état civil, l'homme n'a aucun principe de droiture & d'équité,

&

& comme cet état civil ſelon *Rouſſeau* n'eſt pas fondé ſur la Nature, mais ſur les conventions; il en réſulte, qu'il n'y a ni juſtice ni moralité naturelles. Plus de vertus par conſéquent qui ſoient innées & dont la ſemence réſide au fonds de nos cœurs. Ainſi le caprice ſeul doit décider des vertus & des vices, & en retranchant les conventions, il n'y a rien de ſacré & de profane. Je vais plus loin & en ſuivant l'Auteur je dis que, dans la plûpart des Sociétés qui ſubſiſtent aujourd'hui, le pacte Social n'étant pas fondé, on peut conclure, que tous les membres ſont exemts de crime, & qu'aucun frein ne peut les retenir, ſi ce n'eſt la crainte du châtiment, lequel cependant eſt injuſte, puisqu'il eſt infligé à des innocens. Il n'eſt donc plus de danger pour eux, il n'eſt plus de remors, ſi dans le particulier, & à la faveur des ténébres, ils commettent les attentats & abominations dont la foibleſſe humaine eſt capable. Peut on aplaudir à ces principes & aux conſéquences qui en réſultent? Quel eſt l'homme qui ne ſente pas naturellement, qu'il eſt des choſes à pratiquer & d'autres à fuir? Quel eſt l'homme qui indépendament des ſuplices & des récompenſes, n'éprouve pas des remors, que le crime fait naître & nourrit dans ſon ſein, pendant qu'il reſſent une joie douce & ſolide, en marchant ſous les auſpices de la vertu?

L'Etat civil ne procure pas à l'homme tous les avantages qui lui ſont attribués. L'homme peut exercer ſes facultés, étendre ſes idées & enno-

blir ses sentimens, indépendament de ce contract & des loix, qui loin de donner tout l'effort possible aux facultés de l'ame, sont au contraire un frein qui la retient, & s'opose à la propagation des arts & de certaines sciences. Voila donc ce que l'homme perd d'un côté & ce qu'il gagne de l'autre, en passant du naturel au civil.

L'homme, dans l'état de Nature, avoit un droit illimité à tout ce qui peut flater ses désirs; mais, ce droit étant égal en tous, il lui étoit d'autant plus difficile de parvenir à son objet, qu'il trouvoit une multitude de Concurrens: il n'avoit ni Juge, ni Souverain; mais, s'il en pouvoit tirer avantage, pour commettre impunément toutes les injustices que ses passions pouvoient lui suggérer, il avoit aussi le désavantage d'être exposé à l'injure & à l'insulte de ses Cöexistans. Dans l'état civil, l'homme est partagé; s'il n'a qu'une portion mediocre, il en jouit tranquilement; s'il a un Maître, il en a moins de soucis; s'il a un Juge, il est exemt d'exposer sa vie pour la defense de ce qu'il posséde: il peut vivre avec ses Concitoïens sans crainte, sans défiance; tels sont les avantages que procure un Gouvernement sage & dirigé par une main habile.

On sait bien, que par la suite les partages deviennent inégaux; les uns ont plus, les autres moins; parceque l'industrie enrichit les premiers, pendant que les autres s'apauvrissent dans le repos ou par incapacité: mais cette heureuse inégalité fait la plus belle disposition d'un Etat: car

ſi tous les hommes étoient partagés également du côté des honneurs & de la fortune, qui voudroit ſe charger, du poids d'un travail dur & pénible? Les arts méchaniques & ſur tout la culture des terres, qui eſt la ſcience la plus précieuſe & la ſeule eſſentielle, feroient négligés. Délà, naîtroit infailliblement la décadence de la Société. Concluons donc toujours, que tout eſt pour le mieux.

Ajoutons que, ſi tous les hommes ont également droit aux biens & aux avantages de ce monde, on ne ſauroit dire qu'ils y aient un droit égal. La capacité de chacun doit régler ce droit. Un enfant n'a pas le droit d'un homme formé, un infirme n'a pas celui d'un homme ſain, le tempérament vigoureux a plus de béſoins qu'un tempérament foible. Ainſi, pour donner à chacun la méſure qui lui eſt propre, & maintenir l'égalité des poſſeſſions, en proportionnant les jouiſſances aux béſoins; il faudroit entrer dans des détails infinis & ſujets à mille erreurs de calcul. Chaque particulier peut être bien, s'il le veut; quiconque a le néceſſaire a toujours aſſez, & ce qui doit être le plus grand objet de l'attention du Souverain, c'eſt qu'aucun des membres ne ſe trouve hors d'état de ſubſiſter: car la chute des membres produit la défaillance du corps.

CHAPITRE. IX.

Du Domaine réel.

IL eſt inconteſtable que, l'aſſociation une fois établie, la communauté doit avoir un domaine réel & perſonnel ſur tous les membres, en ſorte qu'elle en puiſſe éxiger les ſecours néceſſaires pour ſe maintenir: mais il eſt très conteſté, que la propriété des fonds aſſignés aux particuliers apartienne directement à ladite communauté. Chaque membre eſt tenu à la vérité de fournir ſon contingent à l'Etat, ſuivant l'occurrence des cas, & les béſoins qui ſurviennent; voila quels ſont les revenus de la communauté. Pour le particulier, ce qu'il poſſède lui apartient en propre, & il ne peut-être dépoſſédé, que pour cauſe de crimes, par lesquels il meurt civilement à la Société. S'il étoit autrement, aucun particulier ne pourroit diſpoſer de ce qu'il poſſède, ſoit dans la vie ſoit à la mort; car on ne peut diſpoſer que de ce qui eſt à ſoi en toute propriété. De plus, ſi la Société venoit à ſe déſunir, ſoit par la volonté des membres, ſoit par la violence d'un étranger; on pourroit dire, que le particulier ſeroit entièrement dépoſſédé, puisque la Société, qui l'avoit établi ſon dépoſitaire, ve-

nant

nant à perdre ses droits, ne sauroit plus donner aucun droit au particulier. Délà, le plus fort, pourra sans crime envahir ce qui est entre les mains du plus foible, & s'assujettir même sa personne, dont la propriété est demeurée comme suspendue par la faillite de la communauté. Ce qui est absolument oposé à ce précieux état de liberté, qui fait l'objet des plus cheres complaisances de l'Auteur.

La possession publique n'est donc point continue, quant à la quantité des forces & des moïens. Le Souverain, en considerant les forces réunies des membres, peut bien dire: *toutes ces forces sont à ma disposition*; mais il ne sauroit dire; *elles sont à moi, je les ferai servir à mes caprices & à ma volonté.* C'est l'utilité de l'Etat, qui en doit fixer & préscrire l'usage.

A l'égard des Puissances étrangères; les possessions des particuliers doivent être également légitimes; ce qui suit de ce que nous avons dit ci-dessus. Car, par le principe du droit naturel, chaque homme doit considérer son semblable comme un autre lui-même. Quelque Réligion quelques usages, quelque police que suive un étranger, nous devons respecter ses droits comme nous voulons que les nôtres soient respectés. Si les *Juifs* volerent autrefois les *Egiptiens* & massacrerent leurs ennemis vaincus, pour jouir tranquilement de leurs dépouilles; n'imitons pas leur exemple: un décret de cette nature, contre ses semblables, ne s'obtient pas aujourd'hui faci-

lement de la Divinité; ce n'eſt point une loi particulière, qui nous ordonne de ne pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe; c'eſt une loi plus forte que toutes celles établies par les hommes; c'eſt la Nature raiſonnable: il faut être bien ſourd, pour ne pas entendre ſa voix dans cette circonſtance.

Le droit de premier occupant me paroît légitime & inconteſtable, tant que la néceſſité n'oblige point un autre à le diſputer: mais ſi un ſecond ſurvient qui n'ait d'autre moïen de ſubſiſter, qu'en troublant la poſſeſſion du premier; le droit de celui-ci devient douteux & incertain.

Suposons, qu'une multitude trop reſſerrée dans le païs qu'elle habite, ſe décharge de la portion d'habitans qui eſt excédente au produit du fonds qu'elle occupe; que cette portion, à qui l'on donne le nom de Colonie, aille chercher un établiſſement parmi des étrangers, poſſeſſeurs d'un terrain plus étendu que leurs béſoins ne le demandent: ces derniers auront ils droit de refuſer aux autres le domicile qu'ils viennent chercher, & en cas qu'ils le faſſent, la Colonie peut-elle légitimement s'aproprier par la force des armes, ce qu'on lui refuſe? Ce que je dis de communauté à communauté peut s'entendre de particulier à particulier.

Quand les *Gaulois*, expatriés ſous la conduite de *Brennus*, paſſerent en *Italie* & voulurent y fonder un établiſſement auprès de *Cluſium*, ils apuïerent leur droit ſur la néceſſité, où ils ſe trou-

trouvoient & sur la vaste étendue des terres des *Clusiens*, suffisante pour les deux peuples.

Les *Toscans*, de leur côté, demanderent aux *Gaulois* de quel droit ils venoient s'emparer d'un bien, dont ils étoient en possession paisible depuis si long-tems. Quel tribunal eut pu décider ce différ end d'une manière incontestable? Les *Romains* pris pour juges penserent en être la dupe; la négociation ne put terminer les débats, il fallut en venir aux mains & la Fortune fut chargée de prononcer un jugement, dans lequel la Raison se trouvoit interdite. Les *Gaulois* furent cruellement condamnés; j'aurois décidé tout autrement: à deux pas du triomphe, ils se virent tomber dans le précipice; le Dictateur *Camille* les défit entièrement & les extermina dans une double bataille. Ainsi la terre fut déchargée d'un fardeau, qu'elle refusoit de porter.

Je ne trouve pas que, pour autoriser la possession du premier occupant, il soit bésoin qu'il n'occupe que la quantité du terrain nécessaire pour subsister. Il est permis de se mettre à l'aise quand on le peut, ou d'être en état de se rendre les autres redevables. Quoi donc? Si, me promenant sur les bords de la mer, un gros & excellent poisson venoit se mettre en mon pouvoir; parceque je ne pourrois en manger que la 20e partie, le premier venu seroit autorisé à m'en disputer une portion? A la bonne heure, si la faim le dévoroit, ou s'il avoit le bonheur de captiver mes bonnes graces, par une disposition

vili-

visible à la recònnoissance; je me sens assez généreux, pour ne pas le laisser aller les mains vuides: mais me réduire à portion congrue, sans aucune utilité, lorsque le commerce est si raisonnablement établi parmi les hommes, c'est une erreur, & un abus du premier ordre!

Ce n'est donc pas que je défende la charité envers ses égaux, je voudrois qu'elle fut exercée dans toute sa vigueur; mais je demande aussi, que celui qui reçoit, recoive comme un don ce qui lui est offert, & non pas comme une dette.

Il ne sufit pas de mettre le pied sur un terrain vacant, pour être censé possesseur de ce terrain; il ne suffit pas non plus d'avoir la force d'en écarter les autres; il faut y avoir fixé sa demeure, être dans la disposition de le cultiver & le cultiver effectivement.

Quant à des prises de possession, semblables à celles de la Mer du *Sud* & de l'*Amérique Méridionale* faites au nom de la Couronne de *Castille*, elles ne valent, qu'autant qu'on ne veut pas les disputer. Quand nos Colonies se sont échapées dans les *Indes*, elles ont bien fait de s'aproprier les terres qui n'étoient point occupées, sitôt qu'elles y ont trouvé leur utilité; mais quand elles ont dit aux Naturels du païs, *Veteres migrate Coloni*, quand, non contentes d'envahir leurs biens, elles se sont assujetti leurs personnes, on peut fort bien leur demander *quo jure*. L'oracle de la justice n'a pas sans doute été consulté.

Les anciens Monarques, ont donc méconnu la ſubtilité des Modernes! Leur pouvoir étoit-il plus borné, en ſe diſant Rois des peuples, que s'ils ſe fuſſent nommés, Rois du païs? Peut-être n'oſoient ils pas impoſer des taxes & s'aproprier les biens des particuliers, ou peut-être que pouvant diſpoſer des perſonnes, ils n'auroient pas eu le même pouvoir ſur les effets? Un *Nabuchodonoſor*, un *Cyrus*, un *Alexandre*, avoient ils moins d'autorité, que *Louis XIV. Charles XII. Guillaume I.* &c.?

N'admirera-t-on pas avec moi, que la communauté, en recevant les biens qu'on lui donne, en aſſure, par là-même, la propriété aux particuliers? Comment ceux ci peuvent ils être en même tems, & pour le même objet, propriétaires & dépoſitaires? Ce paradoxe s'expliquera s'il eſt poſſible; juſqu'ici je n'y vois goutte.

J'ai déjà dit, qu'ils en devoient être propriétaires: car ſi ces biens n'étoient qu'un dépôt entre leurs mains, ils ne pourroient donc ni les vendre ni les engager. Quelle nouvelle eſpéce de liberté! Quand les dépoſitaires viendront à mourir, que deviendront leurs habitations? Elles ne ſauroient tomber entre les mains de leurs enfans; car les uns en laiſſent beaucoup, d'autres peu, quelques uns point du tout. Il faudra donc, qu'à la mort de chaque particulier, les habitations changent de Maîtres; parceque, ce qui ſuffit pour une famille ne ſuffit pas pour deux, encore moins pour quatre: à moins qu'on n'ait deſtiné d'avance la portion des membres à venir.

Il

Il me ſurvient encore une autre difficulté à cette occaſion? Les hommes ſeront-ils récompenſés de leurs travaux, ne le feront-ils pas? S'ils ſont récompenſés, quel uſage feront ils de leur fortune, puisqu'elle ne leur apartient pas? S'ils ne ſont pas récompenſés: dès-lors plus d'émulation, plus de zéle pour le travail; ils ſe réveilleront au béſoin & s'endormiront pour le reſte.

Si les hommes s'uniſſent avant de rien poſſéder & qu'enſuite ils s'emparent d'un terrain ſuffiſant pour tous; il eſt naturel qu'ils le partagent entre eux ou dans une parfaite égalité, ou par proportion à leurs mérites & à leurs béſoins: ces deux eſpéces de partages ne s'éloignent point des régles de la juſtice & de l'équité.

Quand les *Romains*, ce peuple libre, s'emparoient des dépouilles des ennemis, le partage du butin ſe faiſoit ſuivant la qualité des particuliers: pluſieurs *Plébeïens*, par état ou par inclination, voulurent introduire la loi Agraire, par laquelle les terres devoient être également partagées; mais cette loi fut toujours conteſtée avec beaucoup de chaleur & fut enfin totalement abolie, après le meurtre de *Caïus Gracchus* ſon plus zélé défenſeur. Depuis cette mort, les Grands ſe rendirent Maîtres de ces biens, moïennant une legére redevance qu'ils faiſoient au peuple, & qu'ils ſe diſpenſerent bien-tôt après de continuer. Voila l'hiſtoire de tous les partages, qui ſe font dans les Sociétés du premier ordre.

Fin du premier Livre.

ANTI-CONTRACT SOCIAL,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE. I.

Si la Souveraineté est inaliénable.

LA volonté générale peut feule diriger les forces d'un Etat, fuivant l'éxigence du bien public. Si l'on doit avoir égard aux différens intérêts des particuliers, ce n'eft que pour recueillir & confulter celui du plus grand nombre: ce principe bien entendu & bien fuivi eft la régle du Souverain.

COMME l'opofition des intérets particuliers a rendu néceffaire l'établiffement des Sociétés, auffi eft-il moralement impoffible de les accorder tous, même en un point. Si tous les hommes étoient nés avec des fentimens fupérieurs de droiture & de juftice, cet accord ne feroit pas difficile; mais les différentes paffions qui les agitent & qui peut-être conftituent la plus agréa-

ble

ble harmonie de l'univers, triomphant dans la plûpart, y mettent un obſtacle invincible. L'ambition d'un côté, de l'autre l'orgueil, ici l'avarice, là l'incontinence, par tout l'intérêt diviſe la volonté des malheureux Mortels & y verſe des ſemences de diſcorde, que jamais la ſageſſe & la vertu du petit nombre ne pourront étouffer.

Loin donc de penſer, que l'accord des intérêts particuliers forme le lien Social; je dis que, ſi cet accord étoit poſſible, les loix de la communauté & le pacte civil deviendroient également inutiles.

La Souveraineté, que l'on peut raiſonnablement confondre avec la volonté générale, en ce qu'elles réſident dans le même ſujet, peut-être alienée & paſſer de l'être collectif à l'être individuel, qui le répréſente: car ſi le pouvoir ſuprême peut ſe transmettre, comme l'avoue ingénieuſement notre Auteur, la volonté doit le ſuivre. Autrement, il pourroit y avoir deux Souverains l'un revêtu du pouvoir, l'autre de la volonté; ce qui répugne à l'indiviſibilité que le même attribue à la Souveraineté. Si c'eſt avec raiſon; c'eſt ce que nous verrons dans le Chap. ſuivant.

Il eſt conſtant, que la volonté particulière ne s'accorde pas toujours avec la volonté générale. S'il exiſtoit un homme en qui cet accord ſubſiſtât, ce ſeroit le Phénix des hommes, & la Souveraineté du monde entier lui ſeroit naturellement dévolue: mais de quelque vertu, de quelque génie, que puiſſe être orné un individu raiſonnable,

ble, il ne sauroit manquer de faire des faux pas & des chutes violentes, à proportion de sa sublimité.

J'AI déjà remarqué, que ces écarts ne sont ni moindres, ni moins fréquens dans l'Etre collectif, phisiquement pris, & si vous n'envisagez la volonté générale que d'un manière abstraite & métaphisique; c'est un Etre de raison, qui peut bien agir, mais qui n'agira jamais.

QUAND un peuple (*) dépose la Souveraineté entre les mains d'un particulier, il ne perd pas pour cela sa qualité de peuple; il se décharge bien du fardeau du Gouvernement, mais il ne le jette pas au hazard. S'il a dessein de se donner un Maître, ce n'est pas un Maître capricieux & indépendant des loix, c'est un juge capable de maintenir la tranquilité & la justice; c'est un Chef

(*) JE pourrois remarquer ici en passant, que le peuple ne jouit point de la Souveraineté, & que par conséquent il est inutile de discuter, s'il a le pouvoir de l'aliéner ou non. Je pourrois soutenir, qu'un même corps ne sauroit être en même tems le Souverain & le Sujet, que la volonté générale étant celle du peuple, le peuple, en la suivant, ne sauroit être Sujet; que là où il n'y a point de Sujets, il ne peut se trouver de Souverain; mais je laisse à part toutes ces réfléxions & je veux bien supofer le peuple Souverain, pour ne pas affliger l'Auteur du Contract Social.

Chef qui puisse régler ses mouvemens & ses démarches.

Quand le peuple de *Rome* créa les Décemvirs revêtus de la puissance souveraine, pour transcrire les loix de *Solon*, peut-on dire que le corps politique fut détruit par cette création? Cependant la Souveraineté étoit aliénée, & les Décemvirs tirerent tellement avantage de cette aliénation, qu'ils lasserent la patience des *Romains*.

La passion effrénée d'*Appius*, qui vouloit asservir une fille libre, pour la prostituer à ses infames désirs, réveilla le génie romain qui paroissoit assoupi, & fut le dernier trait de la Tirannie des Décemvirs. *Virginius* pere de cette fille infortunée, préférant la perte de sa vie à celle de son honneur, la poignarda de sa propre main & par cet acte d'une vertu féroce & barbare, souleva le peuple, qui, déjà fatigué du joug, cherchoit à s'en affranchir.

Deux femmes furent le ressort mobile des plus grandes révolutions de l'Empire romain. La premiere, en mourant, put se flatter de n'être ni chaste ni vierge; la seconde emporta peut-être avec elle le pésant fardeau de la virginité.

La Souveraineté, ainsi arrachée des mains de dix particuliers, retomba au pouvoir de deux seulement, qui, quoique Maîtres dans *Rome*, pendant le tems de leur administration, ne détruisirent point la subsistance & l'union du corps politique. Car les ordres des Chefs sont la volon-

lonté générale, tant que le gros du peuple s'y soumet, quoique quelques particuliers veulent y résister.

CHAPITRE. II.

Si la Souveraineté est indivisible.

OÙ le peuple est un, la volonté générale doit être une; car de même que la divisibilité répugne dans l'Etre suprême, qui régit l'univers, de même la volonté générale, dans une Société, ne sauroit se multiplier; autrement elle se détruiroit elle même.

IL est encore certain, que la volonté générale, n'aïant qu'un but simple & unique pour objet primitif, elle ne sauroit encore en ce point être partagée. Le bien public est ce grand objet: comme il ne peut se trouver dans deux raports différens & éloignés, aussi la volonté qui l'envisage, doit suivre l'unique raport sous lequel il peut être considéré.

SI, au contraire, vous considérez la Souveraineté, eu égard aux objets sécondaires auxquels elle doit ses soins & son activité; vous la trouverez partagée en autant de parties, que vous lui suposerez de raports différens. Par exemple, l'administration de la paix paroît toute oposée

aux foins de la guerre; le gouvernement des finances eft tout autre que celui de la juftice; les négociations intérieures demandent d'autres foins, d'autres projets, que celles avec l'étranger. Toutes ces parties, dans leurs différentes efpéces, font indépendantes l'une de l'autre & ont leur dégré de Souveraineté; toutes, cependant, ont leur reffort au bien public qui les dirige. Pour favoir donc, fi la Souveraineté eft divifible ou indivifible, il ne faut que déterminer fous quel raport vous voulez l'envifager. Convenez du principe & bien-tôt vous ferez d'accord fur les conféquences. (*)

Je

(*) Ceux, qui difputent fur cette quéftion, reffemblent aux Sectateurs de *Molina* & de *Janfenius*, qui ne s'accordent point fur la liberté de l'homme, par ce qu'ils ne veulent pas s'acoorder. Rien cependant de plus facile.

Les uns difent, *il eft néceffaire que nous agiffions fuivant la plus forte délectation intérieure*; les autres s'écrient *non, rien n'eft plus faux; nous pouvons y réfifter.* Grandes difputes! Conteftations férieufes! Elles ne roulent que fur les mots & parce qu'ils détournent, chacun de leur côté, le véritable objet de la quéftion.

Janfenius confidère la force de la délectation, dans l'effet qu'elle produit & *Molina* dans le principe. L'un dit *je ne puis réfifter à la délectation qui m'entraine*, il a raifon; l'autre répond; *je puis réfifter à la dé-*

Je dis donc, que la Souveraineté est indivisible dans son principe & dans son objet principal;

délectation qui m'invite; il n'a pas tort. C'est ce que je rendrai sensible par un exemple.

Suposez que, combattu d'un côté d'un amour violent, de l'autre par l'attrait de la vertu; je résiste, à la première délectation, pour suivre la seconde: le Sectateur de *Jansenius* dira, *la plus forte délectation étoit celle de la vertu*, l'autre s'ecriera, que c'étoit l'amour. Ils gagneront tous deux. Voici comme je le prouve.

En considérant l'effet, la vertu a été la plus forte dans mon cœur, puisqu'elle est victorieuse; en examinant le principe, l'amour étoit le plus fort, puisqu'il agissoit avec plus de violence; car personne n'ignore que l'impulsion de la vertu est douce & modérée, pendant que celle de la volupté est impétueuse, opiniâtre, ardente.

On peut donc dire, que j'ai resisté à la plus forte délectation & que je m'y suis abandonné. C'est ce que je compare à deux armées ennemies, dont l'une seroit plus nombreuse & l'autre mieux commandée.

Ces armées en viennent aux mains & celle, qui l'emportoit par l'expérience & la sagesse de la discipline, est devenue victorieuse de son adversaire, qui étoit supérieur dans le nombre des chevaux & des hommes. Délà on peut dire: le Puissant a été terrassé & le foible a remporté la victoire, suivant les principes de *Molina*. Suivant ceux de *Jan-*

pal; n'en déplaise à Mrs. *Grotius* & *Barbeyrac*. Je conçois bien que la plûpart des Auteurs, trouvant un intérêt sordide à faire la cour aux Puissances, ont fort maltraité les droits du peuple, en accordant au mensonge le triomphe que mérite la simple & unique vérité. C'est pourquoi l'homme sage les lit avec réserve & se donne bien de garde de penser comme eux, à tous égars.

Barbeyrac avoit tort de donner le nom d'abdication à la retraite de *Jaques* II., qui n'a jamais renoncé à la Couronne, que lorsqu'il s'est vu dans l'impossibilité de la conserver. Mais aussi, n'auroit-il pas eu raison de déclarer le Roi *Guillaume* Usurpateur; si loin de porter la discorde & le feu de la guerre dans la *Grande-Bretagne*, il y est venu éteindre l'incendie, que la foiblesse de son prédécesseur avoit fait naître; & s'il ne s'y est pas engagé de son propre mouvement, mais à l'invitation de la plus grande partie du peuple, dont le suffrage est le droit le plus incontestable, qu'un Souverain puisse avoir.

Jansenius; le victorieux a été le plus fort & le plus puissant. La prédéstination bien entendue souffriroit la même interprétation; mais c'en est assez sur des objets, étrangers à la matière que nous traitons.

CHA-

CHAPITRE III.

Si la volonté générale peut errer.

POUR résoudre cette quêstion, il faut encore distinguer, entre volonté générale spéculative & pratique. Dans le premier sens, la volonté générale ne sauroit errer, parce qu'elle est intimement attachée au bien public, qui seul est la régle qu'elle doit suivre; mais cette volonté ne passe jamais à l'éxécution.

CELLE qui se nomme pratique, est très sujette à l'erreur, parce qu'elle prend souvent l'aparence pour la réalité, & que, distraite & aveuglée dans ses supôts, elle ne peut distinguer le vrai bien, des avantages peu solides & plus éblouissans.

LE peuple est non seulement trompé, mais souvent corrompu; parce que, sacrifiant l'intérêt nationel à des avantages particuliers, il se trahit lui-même, en croïant travailler à son utilité. C'est ainsi que les *Anglois* séduits par *Cromwel*, sous les aparences d'une modération affectée, donnerent dans le piége le plus funeste. Ils crurent gagner beaucoup du côté de la fortune & de la liberté, ils ne furent que plus malheureux & plus honteusement assujettis; la joïe

 dont

dont ils s'étoient flattés se changea en amertume, & leurs lauriers en ciprès. La *France* fut également abusée par les Ligueurs : elle couroit, volontairement & avec opiniatreté, vers les bords du précipice où elle fut entraînée. Alors la volonté générale pratique ne répondoit point à la spéculative. Quand je parle de la volonté générale, j'entens celle du plus grand nombre & non celle de tous, car pour terminer les contestations dans une Société, il est à propos, que le suffrage du grand nombre tienne lieu de volonté générale. C'est ce que j'ai déjà dit.

On a beau supofer le peuple suffisament informé, & les Citoïens sans communication entre eux ; la délibération publique est toujours sujette à erreur. L'homme n'a pas béfoin de conversation étrangère pour être séduit ; son propre cœur & ses passions, toujours en guerre avec la raison, réussissent à le corrompre, dans la solitude comme dans le grand monde, dans les ténébres aussi bien qu'à la lumière. Les brigues & les associations particulières peuvent bien diriger au mal les délibérations publiques ; mais elles ne sauroient empêcher, que le sentiment du plus grand nombre ne soit la volonté générale.

Il n'est pas possible d'écarter entièrement les cabales & les Sociétés partielles d'une communauté. Elles régnent dans les familles même, pour peu qu'elles soient considérables ; comment les détruire dans un Etat ? Au reste, il peut arriver qu'elles soient salutaires : celle de *Brutus* fit tom-

tomber le joug de *Tarquin le superbe* & affranchit les *Romains* d'une Tirannie insuportable.

SANS les factions & les brigues, les *Sardanapales*, les *Dénis*, & autres Monstres couronnés auroient continué de répandre le sang innocent La ligue des Seigneurs de *Hollande* a sauvé cette République de la rigueur d'une domination étrangère & de l'abominable tribunal de l'inquisition.

IL est donc inutile de vouloir décider, si les Sociétés partielles, multipliées ou non multipliées, sont les plus avantageuses à l'Etat. Pour moi, je pense que, plus elles se multiplient, plus il se trouve d'intérêts particuliers & plus il est difficile d'établir le concert & l'union, sans lesquels aucune Société ne sauroit subsister long-tems.

CHAPITRE. IV.

Des bornes du pouvoir Souverain.

VOULOIR que les membres d'une Société, formée de gens de toute espéce, de tout âge & de toute condition, se trouvent réunis dans les choses de la dernière importance & dont l'équité même porte l'évidence avec soi; ce seroit souvent entreprendre d'allier les Elemens, ou de

réunir tous les corps célestes sur le globe que nous habitons. *Phédre* nous dit avec raison, qu'il y a souvent plus de bon sens dans un seul homme, que dans toute une multitude; lui rémettre la décision des affaires les plus importantes, c'est les exposér au danger de n'avoir aucun succès. Le Souverain doit être actif, vigilant, ferme, laborieux; la multitude est ordinairement difficile à mouvoir, lâche, inconstante, & paresseuse.

Le Contract Social, pour donner au Souverain l'action qui lui est nécessaire, doit lui accorder une autorité absolue & raisonnable sur ses membres, afin qu'il puisse disposer de tout, de la manière la plus convenable: sans cela, l'action manque & l'Etat est exposé.

J'ai dit, que l'autorité du Souverain doit être raisonnable, parce que la justice & l'équité doivent servir de régle à ses commandemens & à ses démarches.

Si le Souverain peut commander à ses Sujets, il est clair que ceux-ci doivent obéir. Tous les services qu'ils peuvent rendre à l'Etat, ils les lui doivent, si-tôt que le Souverain les exige; mais ils ne doivent porter aucune charge inutile, & les travaux, aussi bien que les tributs, doivent être mésurés suivant les forces de chacun; afin que les uns ne soient pas grévés, pour la décharge des autres. Car le grand art du Gouvernement consiste, sur tout dans une

juste

juste proportion des fardeaux imposés sur les Citoïens. (*) Je

(*) Je ne doute point de la signification particulière que *Rousseau* attribue au mot *Citoïen*. Il nous permettra de ne pas suivre son sentiment, au préjudice de l'opinion commune à tous les *François*; comme il l'avoue lui même; & également adoptée parmi les anciens.

Il ne disconviendra pas, que les mots françois, *Cité* & *Citoïen*, doivent être pris dans le même sens, que les mots latins, *Civitas* & *Cives*; or il est certain que parmi les *Latins* ces deux mots s'entendoient également des villes libres & non libres, des hommes républicains & non républicains.

César, que l'on ne doit pas taxer d'en avoir ignoré la signification propre, ne fait aucune difficulté d'apeller *Civitates*, toutes les villes des *Gaulois*, la plupart soumises à des Rois &, qui pis est, toutes tributaires de l'Empire romain. Qu'on lise ses commentaires sur la guerre des *Gaules*, on sera convaincu de ce que j'avance. Je veux bien qu'à *Genève* on distingue le *Citoïen* des autres habitans, comme en *Hollande* on fait la distinction du *Bourgeois* & de celui qui ne l'est pas; mais ce sont des distinctions particulières qui ne concluent rien pour le général. Le préjugé, je crois, a beaucoup de part à sa remarque. L'habitude d'entendre donner la dénomination de *Citoïens*, à ceux là seuls, qui sont membres du Gouvernement *Genevois*, lui a persuadé, qu'on ne devoit l'attribuer par tout, qu'à ceux qui jouissent des mêmes privilèges.

Je n'accuserai point *Rousseau* de contradiction, en ce qu'il nomme ici les membres de l'Etat Sujets du Souverain, parce qu'il m'avertit de n'en rien faire: mais je ne serai pas si complaisant, pour ce qui suit.

Ne se souvient il plus, qu'il a dit au Chap. 6. du 1er. livre, que le Contract Social emporte l'aliénation totale de chaque Associé, avec tous ses droits à la communauté? Or, comment cette aliénation totale peut elle subsister, avec l'aliénation partielle de tout ce, dont l'usage importe à la communauté, qu'il dit ici être la seule, acquise à la Société par ledit acte? Est ce aussi la pauvreté de la langue qui l'a jetté dans cette contradiction? Est elle de mots, ou de sens?

Les engagemens, qui nous lient au corps Social, sont obligatoires; non pas précisément parce qu'ils sont mutuels, mais parce qu'ils raportent au bien public. Si le réciproque de ces engagemens établissoit seul leur obligation, dès que l'un des membres réfuseroit de les acquiter, les autres pourroient sans crime se dispenser également de les remplir; ce qui est absurde: car tant que le bien public subsiste, il n'est pas permis aux particuliers de le violer, en quoi que ce soit.

Je n'admets point, que la volonté générale cesse d'être telle, lorsqu'elle ne s'aplique point directement à tous & qu'elle tend à un ou plusieurs objets déterminés. Il est encore faux, qu'en jugeant de ce qui nous est étranger; nous ne soïons guidés par aucun vrai principe d'équité;

j'imagine tout le contraire. C'eſt lors - que nous portons un jugement qui nous intéreſſe, que nous devons particulièrement nous méfier de nous mêmes, l'amour propre étant une ſource empoiſonnée, qui corrompt le jugement des grands, comme des petits, des ſages, auſſi bien que des inſenſés.

Tout jugement, rendu par un tribunal dépoſitaire de la Souveraineté, doit être cenſé la volonté générale, tant qu'il a pour but réel ou aparent le bien public. Ainſi les honneurs du Triomphe, décernés par le peuple romain, aux Généraux victorieux, & les ſuplices infligés aux traîtres à la patrie, étoient des jugemens émanés de la volonté générale, tendant au bien public, auquel il importe que les ſervices publics ſoient récompenſés & les attentats punis. Si donc, la volonté générale eſt la cauſe efficiente de la Souveraineté; celle-ci à ſon tour eſt le principe de la première & la dirige légitimement. Voilà ſans doute un paradoxe: je me flate que l'explication n'en eſt pas difficile & que ce que je viens de dire, s'entendra mieux que ce qui ſuit.

Dans le Contract Social, dit *Rouſſeau*, il n'y a aucune rénonciation véritable des particuliers, qui au lieu d'une aliénation, n'ont fait qu'un échange avantageux. Remontez enſuite au Chap. 6. du 1er. livre déjà cité; & vous y trouverez, que, par ce même Contract, il ne reſte aucun droit aux particuliers, que l'aliénation de leurs biens & de leurs perſonnes y eſt faite ſans réſerve, que nul Aſ-

ſocié

ſocié enfin, n'a plus rien à réclamer. Je voudrois bien avoir le talent d'accorder ces contradictions, ou qu'on pût me prouver, qu'il n'y en a point

Je ſuis bien d'accord avec lui, quand il ſoutient que des hommes unis enſemble, par le Contract Social, gagnent beaucoup plus qu'ils ne perdent; non pas tous à la vérité, mais du moins la plûpart. Car les choſes de ce monde ſont tellement diſpoſées, que l'un ne ſauroit y trouver ſon compte, ſans que quelqu'un en ſouffre; l'avantage de l'un naiſſant ordinairement du dommage de l'autre. Par le Contract Social, les plus foibles ne ſont plus expoſés à la Tirannie du plus fort; le plus fort lui même n'a point à craindre ni trahiſon, ni embûches du plus foible; les différends ſe terminent en paix & ſans effuſion de ſang, la tranquilité règne dans les familles, la juſtice parmi les Citoïens & la ſureté à l'égard des étrangers; avantages, qui ne ſe trouvent point dans l'état de Nature, qui expoſe les hommes à la violence du plus fort, à la perfidie du lâche, à la cruauté du méchant, aux déſordres domeſtiques, aux incurſions de l'étranger & à tous les dangers d'une licence effrénée, qui ne peut être arrêtée que par la crainte du ſuplice. Sans elle, le ſage, le juſte & le vertueux ne manqueroient pas d'être les victimes de l'ambitieux & de l'inſenſé.

CHA-

CHAPITRE. V.

Du droit de Vie & de Mort.

JE trouve ici que l'Auteur, quoique peu touché des opinions communes des Casuistes; établit sans difficulté un principe, naturellement sujet à beaucoup de contestations.

IL supose, que les particuliers n'aïent pas droit de dispofer de leur vie. Examinons sur quel fondement est apuïée cette supofition.

LA 1ere. raison qu'on allégue à ce sujet, c'est que *celui qui nous a donné l'éxistence veut être le Maître d'en disposer*. On peut répondre; que la providence ne nous a point encore fait connoître sa volonté sur ce sujet, que, si elle eut décidé de disposer seule de nos jours, elle n'en auroit pas attaché la durée à un fil, si facile à rompre, & qu'elle ne nous auroit pas environnés de moïens propres à l'expédier promtement. Supofé d'ailleurs, qu'il fut bésoin de sa permission, ne sait on pas que rien dans ce monde ne sauroit arriver sans elle, & qu'un *Suicide*, par cela même qu'il se tue, a déjà obtenu de son Créateur la permission de le faire?

2°. *L'homme est*, dit-on, *tenu naturellement de s'aimer & de chercher son bien-être, plûtôt*

que

que son mal-être : je souscris à cette maxime. Mais supose-t-on qu'il soit avantageux de vivre, à cet homme, ennuïé de la vie, qui y éprouve mille chagrins, mille amertumes; qui est affligé de maladies incurables, attaqué par des douleurs cuisantes & continuelles? La vie est elle donc un bien à ce prix?

3°. *C'est une lacheté de se donner la mort.* En souscrivant à cette proposition, je dirois que toute lacheté n'est pas un crime; car si un voleur m'attaque & que je me laisse tuer en fuïant, c'est une lâcheté, qui n'est aucunement criminelle. J'ajoute qu'il est grand, généreux & honorable de suporter patiemment les maux de cette vie; mais combien en est-il qui réfusent de se donner la mort, par un principe de générosité? C'est la crainte, c'est la fraïeur qui les retient & non pas le courage.

En quatrième & dernier lieu, on opose le VI. Commandement, *tu ne tueras point.* Mais si ce Commandement devoit être pris à la lettre & d'une manière illimitée, il ne nous seroit pas permis de donner la mort, même à un moucheron, ou autres insectes qui nous inquiétent & nous persécutent! Il doit donc s'entendre dans un sens moral, & comme nous en trouvons l'explication dans les loix politiques du Deuteronome. *Tu feras au méchant, comme il avoit dessein de faire à son frére. Tu lui ôteras vie pour vie, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, œil pour œil.* Aucun châtiment n'est décerné contre le *Suicide.*

Il

Il s'agit donc ici de l'homicide contre le prochain & non du *Suicide*. Car comment ôteroit-on à celui-ci le ſang qu'il a déjà verſé. D'ailleurs, l'Ecriture qu'on cite à cette occaſion, a-t-elle déſaprouvé *Samſon* & *Saül*, qui ont préféré une mort glorieuſe à la ſervitude? Les Chrétiens même n'ont-ils pas aplaudi à *Pelagie* & *Sophronie*, qui ont mieux aimé ſe donner la mort, que de conſentir à la perte de leur vertu? Le Politique, blâmera-t-il les *Codrus*, les *Decius*, qui ſe ſont ſacrifiés à l'intérêt public? Aſſurément, ſi le *Suicide* peut être juſtifié, c'eſt dans le cas de ſervir ſa Patrie.

Il eſt donc aſſez difficile de convaincre l'homme, qu'il n'eſt pas le Maître de ſa vie & de ſa mort. L'opinion contraire a long-tems prévalu, & il n'étoit pas rare de trouver des familles, des communautés, des villes entières creuſer elles mêmes leurs tombeaux, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare: l'affirmative eſt de mode aujourd'hui, c'eſt le meilleur argument qu'elle ait en ſa faveur.

On croira ſans doute, que je penſe favorablement du *Suicide*: on ſe trompe. Je ne le crois pas un crime; cependant il me fait horreur. Je hais l'effuſion du ſang, & ſi l'on s'en raportoit à moi pour le choix & la préparation des alimens néceſſaires à la vie; les animaux paîtroient en ſureté dans leurs campagnes, auſſi bien qu'à la ville. Si je ne déteſte pas le *Suicide* comme méchant, je le regarde comme un Bourreau, qui,

fans être criminel, exerce un art infame & odieux à l'humanité. C'est peut-être préjugé! Quel homme en est exemt?

Je ne fontiens pas moins, qu'un homme est Maître de sa vie, qu'il peut & qu'il doit en disposer à l'avantage de sa Patrie. Cette disposition n'a rien de révoltant; c'est le suplice mérité, ou les hasards de la guerre qui vous l'arrachent. Dans le 1er. cas, la perte que vous en faites vous déshonoré, parce qu'elle est attachée au crime; dans le second, elle est glorieuse, parce qu'elle est l'effet de la vertu.

Je veux bien supofer encore, que le droit de disposer de ses jours ne compete pas au particulier; le Souverain n'en jouira pas moins. Ce ne sera pas par la raison qu'en aporte *Rousseau*, qui peut-être effectivement fondée pour celui qui expose ses jours à la guerre, mais qui ne prouve rien, à l'égard du criminel condamné. La position de l'un & de l'autre n'est pas la même; le 1er. défend sa vie, le second la donne gratuitement.

Je dis donc que le Souverain, en vertu de sa dignité & des devoirs qui y sont attachés, jouit du droit d'ôter la vie aux criminels & d'exposer celle des guerriers. Voici la 1ere. raison que j'en aporte.

Le Souverain est chargé par état, de veiller au bien de la communauté, d'éloigner tout ce qui peut y être contraire & de prendre les moïens les plus efficaces pour le lui procurer. Un particulier, qui trou-

trouble le repos public, qui enfreint les loix, qui désole ses Concitoïens, qui les massacre inhumainement, est le plus grand ennemi de la Société; le Souverain doit donc en délivrer le corps, soit en lui donnant des fers, soit en terminant ses jours, s'il le trouve expédient au bien public. On peut, dira-t-on, remédier souvent à ces désordres, sans faire périr le criminel; *on doit donc alors conserver ses jours?* C'est aussi mon sentiment; ainsi plus de dispute.

Quant à ceux qui périssent à la guerre; rien n'est plus légitime. Quand le corps est menacé ou attaqué par un ennemi violent & ambitieux; il est à propos de sacrifier quelques membres, pour en prévenir la ruine entière. Quand un homme défend sa vie, ne doit il pas exposer ses pieds & ses bras pour protéger le corps? D'ailleurs, l'homme n'est-il pas autorisé à faire une juste défense? Or, quand une Société est attaquée par un ennemi, l'attaque retombe directement sur les particuliers; ils peuvent donc recourir à une vengeance légitime, qui les fait voler à la mort, non d'une volonté formelle, mais indirectement.

Si le criminel cessoit d'être membre de la Société, il ne seroit plus soumis à sa jurisdiction; il ne pourroit donc être puni. Disons mieux: le criminel est un membre pourri & gangrené, qui porteroit la corruption jusqu'au cœur de l'Etat: ainsi, le Souverain, qui fait l'office d'un Médecin habile & expérimenté, retranche promte-

tement ce membre corrompu, & empêche le poiſon de faire un plus grand ravage. Voici la ſeconde raiſon, qui vaut bien la première.

Le Souverain ſur la terre répréſente l'Etre ſuprème; c'eſt de lui qu'il tient ſes droits & ſon autorité. Je ne m'apuïe point ici ſur la révélation. *Rouſſeau* reconnoît un Dieu créateur, qui dirige & gouverne tout; cela me ſuffit. On ne ſauroit nier, que la conſtitution d'un Etat ne ſoit un effet de ſa providence. Supoſons 1°. avec les Déïſtes que, trop ſublime pour abaiſſer ſes yeux jusqu'à nous, trop puiſſant pour s'inquiéter de notre foibleſſe, trop grand pour s'apercevoir de notre petite éxiſtence, il ſe repoſe ſur les cauſes ſecondes, du ſoin de régler tout ce bas univers; il ſera vrai pour lors, que ces agens ſourds & aveugles accompliſſent toujours la volonté de celui qui les commande, ſans qu'il leur ſoit permis de s'écarter à droite ou à gauche: delà, une néceſſité abſolue dans les choſes humaines.

Si donc il exiſte des Souverains ſur la terre; ils exiſtent néceſſairement, & leur puiſſance, ſi elle ne vient pas immédiatement de Dieu, du moins eſt-elle un effet des loix qu'il a préſcrites à l'univers. En conſéquence, ne tenant rien des hommes, le Souverain ne doit les conſulter en rien; c'eſt ſa juſtice, c'eſt ſa prudence qui doit régler toutes ſes actions, toutes ſes démarches. S'il craint Dieu, il ſe conduira avec piété & ſui-

vant

vant les préceptes de sa Réligion; s'il ne le craint pas, il aura son tempérament, ou si vous aimez mieux, son caprice pour guide. Dans l'un & l'autre cas, il gouvernera, punira, récompensera les particuliers, sans tenir d'eux le droit de le faire.

En 2d lieu, si Dieu agit immédiatement sur les créatures, comme il n'est guères permis d'en douter; il est clair que c'est lui qui donne aux Souverains la puissance & l'action. Je prouve l'antécédent.

Nous voïons tous les jours des événement singuliers & que toute la prudence humaine n'a pu prévoir ni empêcher. Qui eut dit à *Alexandre*, qu'il devoit être empoisonné, au milieu de ses conquêtes; à *Charles* I. qu'il périroit sur un échaffaut; à *Mahomet* & à *Sixte Quint*, qu'ils seroient un jour, l'un instituteur de Réligion & de Monarchie, l'autre Chef suprême de la Chrétienté *Catholique*, & réformateur d'un Etat? A quoi attribuerez vous les accroissemens de l'Empire *Ottoman* & la chute de la République romaine, l'élevation, la grandeur, l'éclat du peuple Juif & sa décadence, ses persécutions, sa misère? Si j'ajoute la propagation du Christianisme, me nierez vous qu'il y ait une Providence particulière, invisible & cependant prochaine, qui a conduit & dirigé tous ces événemens extraordinaires? Si l'incrédule rejette de la Réligion la vérité & l'autenticité des miracles, quel prodige plus grand & plus surprenant, que celui d'une Société fondée sur la boue & sur la poussière, au-

jourd'hui cimentée avec le marbre & la pierre, & qui remplit tout l'univers de l'éclat de son nom & de sa grandeur? L'homme attentif & sincère ne désavouera pas, que ce ne soit une opération surnaturelle & l'effet de la puissance d'un Génie supérieur & Divin.

Je crois avoir assez prouvé, que le droit de vie & de mort est légitimement acquis au Souverain. On pourra seulement m'objecter, que j'ai parlé pour la défense du corps & non pour l'attaque de l'étranger: je répons, que mon but n'est point de justifier un Souverain qui attaque. L'agresseur est toujours injuste & le Conquérant n'est, à mon avis, qu'un Pirate honoré du nom de Roi. *Alexandre*, qui, de plein gré, porta le fer & le feu jusqu'aux extrémités de l'*Asie*, sans aucun motif raisonnable, fut l'assassin de ceux qui périrent sous ses ordres: il n'écoutoit pas le droit, mais le préjugé; ce n'étoit pas la raison qu'il avoit pour guide, mais la vanité.

Il est souvent impossible de justifier la grace qu'on accorde aux criminels. Pour être raisonnable, elle doit être apuïée sur quelques circonstances diminutives du crime, ou sur quelque mérite du criminel, & non sur la richesse, la faveur, ou la dignité. Ces titres n'autorisent pas à être un méchant homme. Si le criminel peut s'excuser, ce n'est que sur la violence ou la nécessité. Par une grace déraisonnable, on viole le droit des Citoïens, on rompt l'égalité, qui doit se trouver parmi les membres, dans ce qui concerne

la

la justice, à qui la clémence doit toujours être subordonnée.

CAPITRE VI.

De la Loi.

JE reconnois avec plaisir, que *Rousseau* veut bien admettre une Justice universelle, émanée de la Nature & indépendante des conventions: nos idées commencent à se raprocher, je crains que bientôt elles ne s'identifient.

DANS cette vie malheureuse, si l'on en excepte les Loix, qui vengent quelquefois le juste oprimé; il n'y auroit de biens & d'avantages que pour le méchant: & comment le pourrions distinguer de l'homme vertueux, si la Nature n'eut gravé au fonds de nos cœurs des régles de justice & de droiture? Nous ne connoissons le vice, que par son oposition à la vertu.

DANS la foiblesse & le décri, où sont maintenant les Loix dans la plus grande partie des Etats de l'Europe; si l'on ne devoit pas craindre un Dieu vengeur, je dirois que l'injustice doit être préférée à l'équité, la fourberie & le mensonge à la droiture & à l'innocence. L'artifice réussit, où la simplicité succombe, & la vérité est cruellement humiliée, pendant que la flaterie triom-

phe & emporte la balance. L'ambition & l'avarice, l'intérêt & la jalousie trouveront de la défense, pendant que la modestie, le désintéressement & la charité manquent de Protecteur. Enfin, on punit les petits coupables; les grands criminels sont aplaudis & respectés.

Combien de fois a-t-on envoïé au suplice un malheureux, qui par nécessité dérobe à l'avarice du riche une portion médiocre de son superflu, pendant que le riche s'abreuve impunément du sang des misérables, en les dépouillant de leur propre subsistance?

Les Loix devroient réprimer ces désordres; elles crient assez vengeance, mais leurs cris se perdent dans la faveur & la puissance.

On conçoit aisément, ce que c'est qu'une Loi. Les définitions ne servent qu'a embrouiller la matière au lieu de l'éclaicir; l'essentiel est qu'elle soit équitable & exactement observée.

Tout ce, qui est mauvais & préjudiciable au bien public, ne sauroit être l'objet de la Loi; il en est de même de ce qui est indifférent à tous égars. L'utilité seule peut rendre la volonté de Souverain légitime & obligatoire.

J'Avoue que peu de particuliers ont le droit d'en juger, si vous les prenez séparément; mais quand tout un Etat crie à la fois contre une Loi; c'est une forte présomption contre son equité, & quoi qu'elle puisse effectivement être avantageuse au bien public; je ne doute pas qu'on ne doive alors la suprimer, ou du moins différer son exécu-

cution, jusqu'a ce que la Multitude paroisse mieux disposée. Ce que la force seule éxécute, ne sauroit avoir de consistance & est sujet à mille dangers.

Lorsque *Sylla* proscrivit tous les partisans de *Marius*; & que *Marius*, victorieux à son tour, porta un arrêt de mort contre ses ennemis; ces Loix ne subsisterent que par la violence. C'est pourquoi dès que *Sylla*, rassasié du sang qu'il avoit versé, se fut démis de la Dictature, au grand étonnement des *Romains*; ces loix sanglantes & criminelles tomberent d'elles mêmes, aussi bien que la plûpart de celles qu'il avoit établies, pendant qu'il jouissoit de la suprême autorité.

Il y a des Loix générales; il en est de particulières. Les unes se raportent à toute la communauté, les autres ne regardent que certaines classes. On apelle décret ou sentence, l'aplication de ces Loix au particulier. Ainsi la Loi ordonne des récompenses & des punitions: la sentence les attribue à tels & tels individus. S'il y a injustice, elle ne vient point de la Loi, ni de celui qui l'a dictée; mais du Magistrat qui en fait l'aplication.

Les Loix particulières, qui sont des excéptions de quelque Loi générale, deviennent souvent onéreuses à la communauté. Les immunités des Nobles, des Ecclésiastiques, des Officiers des finances & de justice sont une charge de plus pour le public. Elles sont par conséquent odieuses & on ne doit ni les multiplier, ni les étendre trop.

Le Souverain est soumis aux Loix générales; mais, quoiqu'il se dispense de les observer, Nul

ne sauroit l'en punir, si ce n'est la communauté, qui, rompant le lien Social, fait du Souverain (*) un particulier, & rentre dans les droits qu'elle lui avoit conférés. La Sentence de mort, prononcée contre *Néron*, ne laissoit rien à désirer. Sa conduite étoit reprochable à la face de tout le peuple, lequel, convaincu de ses excés, se servit de l'organe du Sénat pour le condamner. Tout particulier est soumis à l'aplication de la Loi générale ou aux sentences qui en sont émanées, de quelque rang, ou de quelque condition qu'ils puissent être. Le Souverain, étant au dessus d'eux, a droit de les juger. Ce droit peut être aliéné, mais il est inamissible.

On fait de grands éloges de la bonté de *Nerva* & de *Trajan*. Cette vertu ne peut trouver trop d'imitateurs; mais, dégenérée en foiblesse, elle devient crime dans un homme public. *Nerva* devoit-il jurer, à son avénement au trône, qu'il ne

(*) La *France* reproche aux *Anglois*, comme un crime énorme, d'avoir fait périr des Rois par la main du Bourreau; comme si elle étoit plus innocente en les faisant assassiner, sans aucune formalité de justice.

Lequel est plus glorieux d'agir en juges, ou en assassins? Je ne prétens point justifier les *Anglois* en ce point; mais je soutiens qu'ils agissent plus sensément & plus sagement que ceux qui les critiquent,

ne feroit mourir aucun Sénateur, quelque raiſon qu'il en eut? Eſt-il quelque ſerment contre la juſtice? Il y a des cas, où il vaut mieux être parjure, que fidèle & ſuperſtitieux. Les vœux indiſcrets d'*Alexandre* & *de Jephté* ſont des abominations; quand on les accomplit au préjudice de l'humanité.

AUCUN des membres de l'Etat ne doit-être ſouſtrait à la juridiction du Souverain. La Réligion même n'eſt point un motif ſuffiſant. Les priviléges Ecléſiaſtiques ont produit des abus conſidérables. C'eſt ſur ces dégrés, que la Puiſſance romaine s'eſt apuïée, pour donner des loix à la plus grande partie de l'*Europe*. Foibles Monarques! Qu'avez vous fait, en ſoumettant à ſes piés votre Couronne & vôtre autorité? Une Société, qui ſoufre un Chef hors d'elle même, ſe vend à un mercenaire, plûtôt qu'elle n'adopte un Roi. L'étranger, qui gouverne un troupeau, ne ſonge qu'à s'engraiſſer de ſes dépouilles. Il cherche ſon intérêt perſonnel & lui ſacrifie tout. A quelles véxations affreuſes n'étoient pas ſujettes les Provinces de l'Empire romain, par l'avarice & la cruauté des Préteurs? Pendant le cours de leur adminiſtration, ils travailloient à ſe faire une fortune brillante, pour en faire parade & en tirer vanité, à leur retour dans *Rome*.

JE n'ignore pas que, parmi les membres d'un Etat, il ſe trouve ordinairement des frêlons, qui conſument le miel des abeilles laborieuſes; ou plûtôt des ſang-ſues publiques, qui dévorent les

par-

particuliers, par leurs concussions & leurs injustices. Mais du moins on peut recourir aux plaintes & le mal n'est pas tout à fait sans remede. D'un autre côté, il faut que la fortune de ces particuliers se décharge dans l'Etat, par une circulation, qui ne cause aucun dépérissement des espéces. Cet inconvénient est donc moindre & plus suportable.

Rousseau a bien fait de nous prévenir de ce qu'il entend par les mots *République* ou *Républicain*. J'aurois pu m'y méprendre, d'autant plus qu'il leur donne une signification peu commune, pour ne pas dire extraordinaire; mais puisqu'il veut bien nous expliquer sa pensée, j'aurois sans doute mauvaise grace de m'y méprendre; comme peut-être il m'est arrivé ci-devant, faute d'identifier le Déspotisme & la Monarchie, avec l'Aristocratie & la Démocratie.

Quoiqu'il en soit; le peuple, dit-il, soumis aux Loix en doit être l'auteur. J'ai fait voir ci-devant le fonds que l'on doit faire sur les suffrages de la Multitude. (*) Je consens que le peuple

(*) „ Il faut, dit *Montagne*, trier de toute une Nation, une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre; & le jugement de nos inclinations, de nos actions la matière la plus importante & la plus difficile qui soit, nous la remettons à la voix de la commune & de la tourbe, mere d'ignorance, d'injustice & d'inconstance! Est-ce raison, de faire „ dé-

plé doive établir le Contract Social du moins par acquiéſcement; mais pour les Loix qui en dérivent & qui ont raport au bien-être préſent ou à venir de la Société, il ſeroit dangereux & imprudent de les attendre de lui. Si le Héros de notre ſiécle, s'en fut raporté aux délibérations de la Multitude pour prévenir & écarter les malheurs dont il ſe croïoit menacé; ſon Roïaume eut été envahi & ruiné, avant qu'il eut pu y aporter remède. Au contraire, la *Saxe* n'a été expoſée à tant de déſolations & de maux, que par la dépendance des Rois de *Pologne*, (*) qui ne ſauroient décider de la paix ni de la guerre, que par les ſuffrages réunis de tous les membres de la Diète.

Il eſt donc avantageux, le Contract Social une fois établi, que le ſoin de la Légiſlation ſoit confié à un ou pluſieurs Perſonnages, diſtingués par leurs connoiſſances profondes & par des ver- tus

„ dépendre la vie d'un ſage du jugement des fous? „ Et comme dit *Ciceron. An quidquam ſtultius eſt,* „ *quam, quos ſingulos comtemnas, eos aliquid putare eſſe* „ *univerſos?*" Ce jargon n'eſt plus de mode, mais il eſt expreſſif.

(*) Plusieurs fois le ſang y a coulé à grands flots, pour affermir l'Election des Rois. Sera-t-on plus heureux aujourd'hui? J'en doute fort: la criſe eſt proche, le corps eſt replet, il lui faudra des ſaignées nombreuſes ou des purgations violentes. Je le prédis, puiſſé-je être faux Prophète.

tus éminentes. Il n'eſt donc pas néceſſaire que le peuple en ſoit l'auteur; mais il doit y donner ſon conſentement.

Le Légiſlateur n'eſt pas celui qui importe le plus à l'Etat; ce ne ſont pas les Loix qui font ſon bonheur, mais bien leur éxécution. (*). Bien des gens peuvent donner de bons avis; peu ſont capables de les ſuivre, ou de les faire éxécuter. Les *Spartiates* devoient beaucoup à *Licurgue*, je n'en diſconvíens pas; mais ils devoient plus encore aux Magiſtrats qui faiſoient fleurir les Loix & rendoient juſtice à tous. Dèsque ces mêmes Magiſtrats, indociles aux Loix, ſe ſont laiſſé corrompre, il n'eſt demeuré aux *Spartiates*, que le ſouvenir de les avoir connues & le regret de n'en pouvoir plus tirer de ſecours. Que devinrent pour lors la grandeur & l'utilité de ces Loix? Une ombre, une fumée, un éclair, ſi vous voulez, qui brilloit un inſtant & diſparoiſſoit auſſi-tôt.

Il ſeroit à ſouhaiter, que les Loix générales fus-

(*) Il eſt d'un Légiſlateur, comme d'un Poéte Théatral: le ſuccès de ſes ouvrages dépend plus des Acteurs, que de leur beauté intrinſéque. Une belle Piéce mal éxécutée trouvera peu d'aplaudiſſemens, & une Piéce médiocre, réprésentée avec grace, ſaiſit le ſentiment & arrache les ſuffrages de la Multitude. Delà vient qu'on s'amuſe au Théatre & qu'on s'endort ſouvent, le livre à la main.

fussent simples & en petit nombre, pourvu-que les Magistrats fussent équitables & intelligens: mais quand on achète le droit de rendre la justice; il est assez rare que l'on soit désintéressé, & l'intelligence n'est pas souvent le partage des riches, avides de dignités On ne veut pas donner pour rien, ce que l'on a reçu pour de l'argent: delà, l'opression du pauvre & le triomphe du riche. Malheur aux peuples, dèsque les Charges deviennent vénales; malheur à l'Etat. Les troubles y naissent & s'y entretiennent par la véxation des membres. Bientôt le suc s'épuise, les nerfs s'affoiblissent & le corps tombe dans l'inaction ou dans la caducité, avant-coureurs d'une décadence inévitable.

C'est par de tels ressorts, que *Rome*, triomphante du monde, est devenüe la proie de ses esclaves. L'ambition & l'avarice des Chefs, qui s'efforçoient de tirer tout à eux, produisirent bientôt le mécontentement & les plaintes d'une Multitude justement indignée. Ensuite elle se divisa en factions, forma des brigues, des cabales, dont ses voisins surent profiter. Les *Huns* & les *Vandales* partagerent les dépouilles de l'Occident, dans le tems que l'Orient pouvoit encore se soutenir: mais à la fin, les *Sarrasins* & les *Turcs* acheverent de démembrer les restes de ce vaste Empire & d'en détruire jusqu'aux fondemens.

CHA-

CHAPITRE. VII.

Du Légiſlateur.

ON ne ſauroit mieux parler du Légiſlateur que ne fait le Contract Social. Les qualités qu'il doit avoir, y ſont détaillées d'une manière pompeuſe & ſupérieure. Il eſt triſte que l'Original d'un tableau ſi magnique ſoit introuvable, & qu'il faille recourir aux Dieux, pour l'ouvrage de la Légiſlation.

Mais, au défaut d'un Légiſlateur parfait, donnez moi un grand Prince, & je vous répons du bonheur de la Société. De même que la pratique & l'expérience des choſes l'emporte ſur la théorie; auſſi l'uſage ou l'exécution des Loix eſt plus excellente que les Loix mêmes. Il eſt peu de Nations, qui ne ſe glorifient d'avoir un Dieu pour Légiſlateur. Les *Juifs* particulièrement & les *Chrétiens*, qui leur ont ſuccédé, ſe perſuadent d'être en poſſeſſion de ce privilége. Supoſé qu'ils ſe trompent, l'opinion en eſt pourtant avantageuſe, en ce qu'elle inſpire plus de reſpect & plus d'égars pour l'obſervation des Loix.

Un Philoſophe agit autrement. Il ne régarde point à une ſource éloignée, ſur laquelle il peut-être abuſé; il n'enviſage que l'objet préſent, qu'il peut comprendre & pénétrer. De quelque

au-

autorité que découlent les loix, si elles sont sages, il leur aplaudit; sont elles déraisonnables? Il les rejette & les méprise.

Celles, sont je viens de parler, n'ont rien, qui ne soit conforme à la justice, à la prudence, à la modération, à la charité. Toutes les vertus morales & civiles y sont renfermées, & quiconque sauroit les observer, toucheroit de près à la perfection. Mais de quelle utilité est aujourd'hui leur excellence? Que produit-elle parmi les Sectaires de l'une & l'autre Réligion, si ce n'est qu'elle les rend plus misérables que les sauvages & les peuples le moins policés? Je me trompe, c'est leur prévarication à ces Loix qui produit ce facheux effet.

Je doute si, parmi les *Rouintons* & les *Cannibales*, on pourroit trouver des exemples de crime & de barbarie aussi frapans, que ceux qui éclatent journellement au sein d'une Réligion, qui n'inspire que la clémence & la bonté. Ces sauvages, s'ils sont cruels, ce n'est que contre leurs ennemis; mais ceux-là se déchirent & se dévorent les uns les autres; loin de soutenir l'innocent oprimé, ou de soulager le pauvre misérable, tous abandonnent l'un & l'autre à l'horreur des disgraces & des afflictions, sous lesquelles il languit consterné.

La dureté des grands, l'avarice des riches, fruits malheureux du luxe, de la mollesse & des débauches, sont la source du mal. Les Plébéiens, qui jettent des yeux avides sur ces exem-

ples de corruption, s'y laissent facilement entrainer & la contagion devient générale. Qu'on examine si, parmi les barbares dont je viens de parler, il y a des indigens, des misérables, déstitués de tout, en aussi grand nombre, que parmi nous. Heureux Empereur, qui vous dépouillâtes de vos chemises pour bander les plaies de vos Soldats blessés! Que vous connoissiez bien le prix de l'humanité! Quand trouvera-t-on un Monarque assez généreux pour vous imiter?

Je reviens à mon sujet: un Souverain, vraiment digne de l'être, fait le bonheur de la Nation. Je sais qu'il lui en couteroit bien des soins, bien des inquiétudes & des travaux; mais n'est il pas dédomagé par la gloire du succés, l'amour des gens de bien & l'acquit de ses devoirs?

C'est un abus, que de croire, qu'il soit facile d'observer, & de faire observer les Loix: on y trouve des obstacles à chaque pas, & à moins qu'on ne tienne les rênes du Gouvernement d'une main forte & assurée, elles se relâchent ou vous échapent.

Je dis donc, que la grande difficulté n'est pas de donner des Loix: les Législateurs anciens nous en fournissent à choisir. J'avoue que toutes ne conviennent pas à tous les peuples: il faut avoir égard aux inclinations, au tempéramént, aux opinions de chacun, aussi bien qu'à la situation des lieux. Mais, ces circonstances une fois observées par un esprit judicieux, il n'y a plus qu'à

qu'à dicter. La solidité & la perfection des Loix subsisteront, autant qu'elles seront bien exécutées; n'aïant par elles mêmes aucune vertu exécutoire, c'est de leurs dépositaires qu'elles attendent leur solidité.

IL est par conséquent fort inutile, de vouloir distinguer le Législateur des membres de la Société. Un étranger (*) doit inspirer plus de méfiance; car outre qu'il n'est pas guidé par l'amour de la Patrie, il manque souvent de la science des mœurs & des usages de la Nation qu'il doit instruire. Ajoutez, que l'ouvrier, jaloux ordinairement de son ouvrage, travaille avec beaucoup plus de zèle & d'activité à lui donner du succès.

De ce que celui qui commande aux hommes ne doit pas commander aux Loix, je ne vois pas comment il résulte, que celui, qui commande aux Loix, ne doive pas commander aux hommes.

(*) *Rousseau* ne pense pas au sistême qu'il veut établir, quand il conseille de confier à un étranger l'ouvrage de la Législation, ou de l'établissement des Loix. Un peuple, qui est assez sage pour gouverner & pour exercer la Souveraineté, ne doit pas manquer d'habileté, ni d'industrie pour ordonner les Loix; ou si cet important ouvrage demande plus de génie que celui de l'Administration d'un Etat; il n'y a que celui qui est capable du second, qu'on puisse juger, digne du premier.

mes. La crainte de ses injustices futures n'est pas ce qui doit vous retenir : si vous lui accordez la gloire d'imposer des Loix, il doit se faire honneur de les maintenir. Je veux bien que, pour montrer plus de modération & assurer la liberté des suffrages, un Monarque descende un instant du Trône, pour donner des Loix : mais, dès-qu'elles sont une fois imposées, rien ne l'empêche d'y remonter ; au contraire, tout l'y engage.

Si *Rome* se vit près de périr, pour avoir réuni l'autorité Législative & le pouvoir Souverain ; ce n'est pas à cause de cette union qui fit autrefois son bonheur, mais par le mauvais choix qu'elle fit des Législateurs. Celui qui rédige les Loix, peut donc aussi avoir le droit Législatif ; & les particuliers peuvent non seulement s'en dépouiller, mais ils le font avec raison, quand ils le remettent entre les mains d'un homme vertueux & expérimenté. Alors la volonté générale se trouve concentrée avec la volonté particulière, ce qui lui donne plus de succès & d'activité, que lorsqu'elle réside dans la Multitude. Les Sociétés les plus brillantes ont eu des Législateurs Souverains & des Souverains Législateurs. Dira-t-on que *Numa Pompilius*, *Mahomet*, *Moïse*, aient confié au peuple le soin de discuter les Loix & de les prononcer ? Les Sociétés formées sous ces Chefs ont-elles eu moins de succès ? Quelle Loi plus forte que celle de ce fils adoptif de *Pharaon*, qui malgré sa caducité, malgré le décri de la

com-

communauté qu'elle forma, subsiste cependant encore dans son entièr chez une Nation, haïe, persecutée, abhorrée; & refleurit en partie sous une forme nouvelle dans le monde entier, sous la protection du fils d'*Ismaël*, & de *Christ*? (*)

Si *Moïse* fut un imposteur, cet imposteur étoit un grand homme, ou fut bien agréable à la Divinité, puisqu'elle protége si visiblement ses ouvrages, & qu'elle semble leur assurer une vie aussi constante & aussi durable que le Monde.

Je n'entreprendrai point de justifier ici la Réligion, attaquée dans ses fondemens, & trop peu respectée par un Génie sage & éclairé; je parle à un Philosophe; je dois donc répondre en Philo-

(*) Les Loix, dont je parle ici, sont celles des moeurs & de Réligion, qui font l'ornement & l'apui de toutes les autres. Je sais que les Loix civiles & politiques, dont le *Deuteronome* est chargé, n'ont plus de force ni de vigueur; il s'en trouve cependant parmi elles, qu'on pourroit bien raisonnablement préférer à celles, qui leur ont été substituées.

Il n'est pas surprenant que *Calvin* ait contribué à la réduction des Loix politiques, en réduisant celles de la Réligion; elles ont trop de connéxion & de raport, pour que le changement des prémières subsiste avec la conservation des autres. Quiconque entreprend de réformer la Réligion, travaille en même tems à la réformation de l'Etat.

losophe, non en Théologien. En supposant, que toutes les Religions ne soient qu'un dégré politique, pour atteindre au maintien du Gouvernement, il est dangereux d'en inspirer le mépris à la Multitude. Persuadée une fois, que tous les dogmes qu'on lui enseigne ne sont que des visions & des chimères de l'esprit humain; par quels liens pourra-t-on l'assujettir aux Loix; puis qu'il est vrai, que le frein de la Réligion est celui qui a le plus de force? Les Loix de *Numa*, quoiqu'attribuées à une Divinité, sont tombées dans le décri. Celles de *Solon* & de *Licurgue* ne sont plus que des monumens fastueux, qu'on admire encore, mais qui n'ont plus de vigueur. Les Mosaïques seules ont bravé la voracité des tems, la fureur des révolutions & les persécutions des barbares. Si elles ont paru s'éteindre ou s'affoiblir, ce n'étoit que pour briller avec un éclat nouveau, & porter une lumière vive & frapante, dans toutes les parties de l'univers.

Rousseau lui même convient de ce prodige, dont il attribue la gloire au génie du Législateur. Quelques efforts qu'il fasse pour s'écarter de la verité, il y revient comme malgré lui; & tout éloigné qu'il est d'admettre un Législateur Souverain, il en reconnoît cependant l'utilité & en prouve le succès.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Du Peuple.

Il est naturel d'avoir égard aux dispositions de la Multitude dans la Législation. Si *Moïse* eut voulu réduire à la *Monogamie*, des hommes accoutumés à la pluralité des femmes, ce nouveau joug les eut peut-être revoltés contre le reste, qui déjà leur paroissoit assez dur. *Mahomet*, qui n'ignoroit pas l'Empire de la volupté sur le cœur humain, en a permis la jouissance à ses Sujets, leur en promettant la continuation éternelle dans une autre vie, pour récompense de leur soumission. Cette tolérance a aplani bien des difficultés.

Si *Platon* refusa d'être Législateur des *Arcadiens* & des *Cyréniens*, je ne saurois en cela lui aplaudir, quelque prétexte qu'il allégue de ce refus. Un grand homme trouve toujours des ressources pour se rendre utile. Quelques intéressées, quelques injustes que fussent ces deux Nations, il eut pu trouver des moïens, pour favoriser le pauvre & adoucir la fierté du riche.

Il est absurde de dire, que les peuples ne soient dociles que dans leur jeunesse: c'est au contraire le tems des troubles & des agitations.

Ce n'eſt que l'habitude du joug, qui le rend ſuportable: au reſte, la ſévérité range & corrige les plus endurcis.

DIRA-t-on que *Sixte Quint* avoit affaire à un peuple naiſſant? Son nom cependant n'eſt devenu fameux, que par la réformation de ce peuple. Une verge de fer ſuplée à l'impuiſſance des Loix: on ſouffre pour quelque tems, mais le calme revient après. Qu'on conſulte le règne d'*Eliſabeth* d'*Angleterre*, on y verra une preuve de ce que j'avance; *Henri IV.* s'eſt trompé, en refuſant de ſuivre ſon exemple. Les tems orageux où il ſe trouvoit, exigeoient qu'il cherchât plus à ſe faire craindre, qu'à ſe faire aimer.

JE ne crois point encore, que la liberté naiſſe de la barbarie: vous trouverez peu de Sociétés libres en naiſſant, je veux dire de Sociétés républicaines.

UNE Nation, qui n'a point encore porté le joug a beſoin d'un Maître pour ſe contenir dans l'ordre. Si la *Suiſſe* & la *Hollande* ont ſecoué celui de la Monarchie, ne doutons pas qu'elles ne ſubiſſent un jour le ſort de *Sparte* & de *Rome*.

LES Gouvernemens circulent comme le ſang; plus ou moins lentement, à proportion de la vivacité ou de l'engourdiſſement des peuples. Les Monarchies actuelles deviendront Républiques, quelques unes peut-être plûtôt qu'on ne penſe. L'ennui & le dégout d'un Gouvernement eſt la ſource des révolutions: la variété eſt de tous les peuples & de tous les ſiécles.

LA

La violence de la Tirannie produit la liberté: les maux qu'endure le peuple lassent sa patience, & l'obligent de recourir au remede.

Alors de moû & efféminé qu'il étoit, il devient dur & pour ainsi dire barbare. Il se réforme de lui même, en reconnoissant ses droits qu'il avoit longtems oubliés; il rejette & répare avec force les erreurs de son indolence & de son repos.

D'Ailleurs où trouver sur la terre des peuples nouveaux, si l'on en excepte ceux qui prennent une forme nouvelle d'administration? Ceux que nous connoissons depuis peu, ne sont nouveaux que pour nous. Il peut y avoir, & l'on trouve effectivement des terres nouvellement éxistantes; car le prodige de *Deucalion* se renouvelle tour les jours. Le monde périt d'un côté & ressuscite de l'autre; mais tous les hommes ont le même dégré d'antiquité & sortent de la même source. Ceux qui sont venus planter les fondemens de *Venise* avoient ils existé sans Loix? Les *Moscovites* ne connoissent ils le joug, que depuis qu'ils ont fait parler d'eux? On ne sauroit donc dire qu'un peuple soit nouveau, tant pour l'origine que pour les loix. On peut en rafraîchir dans tous les siécles, mais on n'en édifie pas.

Ceux que nous apellons barbares méritent-ils bien cette dénomination? Parce que leurs usages, leurs mœurs, leurs inclinations différent des nôtres, les croïons nous moins raisonnables & moins policés que nous ne sommes? A coup sur, ils

nous voient du même œil dont nous les regardons. *Alexandre*, qui traitoit les *Perses* & les *Indiens* de nations barbares; n'étoit-il pas plus barbare que ces peuples? Sont-ce les habits superbes, les carosses magnifiques, les spectacles pompeux, les édifices galans, les propos badins, qui font la politie d'un Etat? Est ce la propriété des femmes & des biens? Est-ce le grand nombre des sujets réunis à un Chef? Est-ce la multitude & l'élégance des domestiques, gens pour la plûpart inutiles à la Société, méprisables par état & faquins par imitation? Heureux sont ceux qu'on apelle barbares; chez qui régnent la candeur, la simplicité, la constance, l'humanité le désintéressement & la justice.

Suposer que des peuples ne soient pas disciplinables, c'est les supoſer dépourvus de jugement & de raison. Peut être les *Russes* ont-ils été mal disciplinés; mais ils pouvoient l'être bien, & ce n'est pas le tems qui a fait manquer la discipline, ce ne pourroit être que le génie borné du Législateur. Il en est peu cependant qui ne le reconnoissent pour un grand homme. Comment, *Rousseau* peut-il juger des défauts de son génie? Est-ce par le succès de sa réformation? Elle n'en a pas manqué & il est trop tôt encore de désespérer des suites. Les *Romains*, avant de parvenir au faîte de leur grandeur, ont subi les plus violentes révolutions. Ne jugeons donc pas désavantageusement de celles que nous présente la *Russie*. Quand on réunit la police & ce qu'on

apel-

apelle barbarie, on est capable de grands projets. Le Czar *Pierre* s'est assez distingué pendant son règne: celui d'aujourd'hui n'est pas à mépriser & l'on peut espérer beaucoup, de la main habile & prudente qui le dirige.

J'ai peu de foi aux prédictions: si les *Tartares* deviennent un jour maîtres de l'*Europe*, adorons les décrets de la Providence. En attendant, goutons toujours un sommeil pur & tranquile.

CHAPITRE. IX.

Suite.

On ne peut nier, qu'un Etat trop puissant & trop étendu ne soit sujet à bien des inconveniens. Plus un attelage est nombreux, plus les courroies se rompent & plus le Conducteur doit avoir de force & d'habileté, pour en modérer les rênes. Ces Génies ambitieux, qui se croient capables de régir le Monde entier, ne sont que des écervelés, peu propres à se conduire eux mêmes; il faut plus de prudence que de bravoure dans un Souverain, plus de modestie que d'orgueil, plus de méfiance que de présomption. Celui, qui se croit digne de gouverner, en est ordinairement incapable, & je ne saurois lire sans in-

indignation l'insolence & la vanité de cet Empereur, qui ne craignit pas de dire aux *Romains*: *Vous avez bésoin d'un Empereur & je suis le plus digne qué vous puissiez choisir.* Il n'en falloit pas davantage, pour l'exclure du trône, s'il eut été récompensé selon son mérite.

NÉANMOINS, un grand Etat a ses avantages; qui, selon moi, doivent être préferés à ceux d'un Etat médiocre.

1°. S'IL est administré avec sagesse, les particuliers doivent être moins écrasés par les impots. Je laisse à part les Starosties, les Satrapies, les Viçe-Royautés, qu'on peut réduire à un dégré d'économie, qui ne surcharge point les Provinces. Mais il est clair, qu'une Couronne coute moins de dépense que plusieurs. Un grand corps a toujours moins de surface à proportion qu'un petit.

SI vous dites qu'il lui faut un plus grand nombre de gens, pour veiller à sa conservation, & à sa tranquilité; j'en conviens. Mais si vous partagiez ce grand Etat en plusieurs Roïaumes ou Cités, & que chaque Province devint un Etat indépendant, faudroit-il moins de défenseurs? Chaque Province ne devroit elle pas veiller à sa sureté & entretenir certain nombre de soldats à cet effet? Ce secours, qui seroit nécessaire dans toutes les parties de l'Etat, ne le devient que pour les extrémités ou frontières: reste à rabattre, ce qui serviroit pour l'intérieur. Voila donc une dépense qui rentre dans la bourse des parti-

cu-

culiers. Si ce grand Etat trouve peu de ressources dans ses bésoins, ce n'est donc pas à cause de son étendue, mais par le vice des Administrateurs, qui ne savent pas ménager les années d'abondance, pour les tems de stérilité.

Il est plus sujet aux orâges, parceque dans la Multitude il naît plus de débats que dans le petit nombre; mais on y trouve des moïens plus efficaces pour les arrêter.

Qu'un petit Etat soufre un incendie, bientôt l'embrasement est général & il est impossible de l'éteindre; dans un grand, si le feu déstructeur en désole une partie, les autres y accourent pour la sécourir.

Il s'agit donc, de savoir maintenir l'ordre & la discipline dans la circonférence, de même qu'au centre, dans les Provinces écartées, comme dans celles qui sont contigues au trône: & le moïen d'y réussir, c'est d'en confier l'administration au mérite & non à la fortune.

2°. Si la guerre survient, un grand Etat peut fournir des armées nombreuses, pendant que l'autre n'aura pas la moitié des forces à y oposer. Les 1eres. auront plus de peine à être mises en mouvement; mais si elles y sont une fois, elles accablent l'Ennemi; à moins que l'industrie, de son côté, ne suplée au petit nombre. Autrement; s'il veut prévenir sa ruine, il faut qu'il évoque un secours étranger, dont souvent il ne se sert que pour précipiter sa chute, ou pour la rendre

moins

moins équivoque. Les *Romains* nous en ont fait connoître le danger.

Mais faisons abstraction d'un péril incertain. Des étrangers, dont vous ne goutez ni les mœurs, ni le langage; & qui d'ailleurs ont un interêt distingué du vôtre, feront-ils jamais le devoir de vrais Citoiens? De plus d'un million d'hommes, qu'on a vu se liguer ensemble, pour conquerir quelques pouces de terre, & donner un frein à la puissance *Ottomane*, combien en est-il revenu? Quelles expéditions ont ils fait? L'effort principal de leurs armes tourna sur eux mêmes, & le feu des divisions en engloutit davantage, que l'épée des ennemis.

Ce qui est arrivé dans ces tems de folie & d'erreur, arrive encore tous les jours; une armée d'Alliés est rarement victorieuse contre une troupe de Citoïens, proportion gardée.

Ajoutez à cela, que, plus un Etat est considérable, plus il peut se donner cette base & cette solidité dont parle l'Auteur; plus il a cette force centrifuge, propre à entrainer ses voisins, incapables de lui faire équilibre. Il est donc avantageux à un peuple de s'agrandir; pourvu qu'en multipliant son étendue, il augmente aussi ses forces: Ce n'est pas cet agrandissement qui causera sa ruine, mais la foiblesse de son Gouvernement.

CHA-

CHAPITRE X.

Suite.

Un peuple nombreux peut absolument s'établir dans un terrain médiocre, de même qu'un terrain vaste peut être occupé par un nombre d'habitans peu considérables, pourvu que ce soit sous les auspices de la paix: Mais il s'agit de prendre des mésures convenables.

Dans le 1er. cas, il faut recourir au commerce, dans le 2d. à la population.

Une Société, dont la ressource est dans le commerce, n'est pas sans danger, mais il lui convient d'être pacifique & de fuir les débats. Elle trouve encor son salut dans la jalousie de ses voisins. Si, outre cela, ce peuple est ennemi du luxe & de la superfluité, s'il est brave & ami de son païs, rien n'empêche qu'il ne sorte un jour des limites que la necessité lui avoit préscrites.

Les *Provinces-Unies* ne se soutiennent que par le commerce & l'économie de ses habitans; quel païs plus stérile & cependant plus peuplé? Aussi vivent-ils des productions de l'étranger. Le voisinage de la mer leur est sans doute d'une grande ressource, plûtôt par l'aisance qu'elle procu-

re au commerce, que par les alimens qu'elle y fournit.

On trouve toujours des Nations mal peuplées, & qui sont ravies d'échanger leur superflu pour l'utile & l'agréable. Elles pourroient sans doute parvenir à faire usage de ce superflu, si la population devenoit plus nombreuse; mais soit que la nature du Climat, ou mieux, le Gouvernement s'y opose, elles demeurent constament dans la même situation; ce qui favorise l'inaction & l'oisiveté des Nobles, qui, du travail de leurs vassaux, entretiennent parmi eux le luxe & la mollesse.

Quel que soit le Climat, je ne doute pas, qu'il ne fut possible de peupler un terrain, même en peu de tems. Il ne s'agit que de raprocher les Loix de la Nature: il n'est guères d'hommes impuissans & encore moins de femmes stériles. Si quelques-unes le paroissent, c'est par un vice des alimens, ou parce qu'elles ne trouvent pas une semence convenable à leur tempérament.

Toute terre ne produit pas toutes sortes de fruits. Les uns demandent un terrain chaud, d'autres le tempéré, d'autres le froid. Ceux-ci veulent avoir le sol humide, ceux-là le sec. Il faut donc avoir égard à ces considérations.

En secondant la Nature, on peut aisément en une dixaine d'années doubler & tripler même le nombre des sujets d'une Société quelconque: par là, d'une petite communauté on peut en faire un

un peuple nombreux ; & d'un Etat dépeuplé, une fourmilière d'habitans.

La politique de *Moïse*, en exterminant les peuples vaincus, dont il ne se réservoit que le sexe féminin le plus propre à la génération, contribua à l'agrandissement & à la sureté de son peuple ; il ne donna que des *Hébreux* à l'Etat, & aucun homme ne put se dire étranger à la société. Il lui avoit tellement inculqué la tolérance des membres, exclusivement à tout autre, qu'elle ne se faisoit aucun scrupule de piller & de massacrer tout ce qui n'étoit pas *Juif*. Ce n'étoit pas sans raison, que ce peuple étoit odieux à ses voisins: Aussi, lorsqu'il tomba entre les mains de Conquérans habiles & judicieux, ils ne se laisserent point aveugler sur son compte ; on eut grand soin de le disperser & de le faire gémir sous une triste & dure captivité. Ceux qui ne le firent pas, furent punis de leur imprudence, ou de leur peu d'habileté.

On peut tirer de l'exemple de ce peuple & de beaucoup d'autres, qui se sont établis dans le tumulte des armes & les désordres de la guerre, que, pour ordonner un Etat, il n'est pas nécessaire de jouir de l'abondance & de la paix ; que ceux, qui naissent du sein des allarmes, ont souvent plus de force & de continuité que les autres.

Tout peuple est capable de Législation, comme je l'ai déjà dit, soit qu'il ait été libre ou déjà soumis, superstitieux ou sans Réligion, agité ou tranquile, dépendant ou indépendant, riche ou pauvre,

docile ou indocile. Quelle Nation étoit plus difficile à soumettre, que la Nation dont je viens de parler? En est il cependant de plus constante dans ses Loix & ses usages?

Si l'on peut louer la sagesse des *Tlascalans*, ce n'est pas de ce qu'ils ont refusé tout commerce avec les *Méxiquains*, c'est d'avoir su se borner au nécessaire & mépriser le luxe de leurs voisins. On peut dire de cette petite république, qu'elle répréśentoit l'austère *Lacédémone* au milieu de la *Grèce* voluptueuse.

Si, cependant, moins fière & moins sauvage, au lieu de fomenter la haine & la division avec ses voisins, elle eût travaillé, de concert avec eux, à repousser la violence d'un Ennemi commun, peut-être ne languiroient-ils pas aujourd'hui dans l'esclavage. Croïant affermir leur Gouvernement, ils en ont hâté la ruine.

Je crains, que les *Corses* n'aient un pareil succès; mon pressentiment ne leur est pas avantageux: ils pourront changer de Maître, mais non pas de condition. Ils méritent un autre sort, j'en conviens; leur valeur & leur constance sont dignes d'un siécle moins efféminé; mais qui peut prévoir, si l'ennui & le dégoût de la guerre ne lasseront point à la fin leur patience, ou si la suite répondra aux commencemens?

CHA-

CHAPITRE. V.

Des divers Sistêmes de Législation.

SI l'on veut trouver les moïens de rendre une Société puissante & bien constituée; les deux principaux sont la justice & la population. Car la liberté ou l'indépendance, ne sauroit, eu égard, à la Nature humaine, faire le bonheur d'un Etat, comme je l'ai déjà insinué. Elle ne sert qu'à entretenir l'orgueil des Citoïens, qui est la source des divisions & des débats. La subordination, au contraire, mitigée & adoucie par les Loix, établit la concorde & l'union. Quant à l'égalité, outre qu'elle n'est praticable que parmi les Sauvages, elle ne serviroit qu'à faire des fainéans & des hommes sans liaison.

POUR la justice, elle est la base & le fondement de la tranquilité publique: observer les Loix, rendre à chacun ce qui lui est du, punir les méchans, & blamer le vice, recompenser les bons & faire l'eloge de la vertu; voilà le premier moïen d'affermir un Etat, en le mettant d'accord avec lui même.

CECI bien observé; l'artisan jouira paisiblement du fruit de ses travaux, le riche conservera son bien, sans oprimer l'indigent, l'homme de Cour

ne maltraitera point le Bourgeois & le Magiſtrat reſpecté ne vendra point aux plaideurs, ce qu'il doit leur accorder gratuitement. Mettez à la place l'injuſtice, vous anéantiſſez l'ordre, vous révoltez les eſprits, & diviſez tous les membres de l'Etat.

Mais pour rendre la juſtice aiſée; il faudroit anéantir cette multitude de Loix, qui ſemblent ſe détruire & qui révoltent le bon ſens; ce cahos énorme, qui, par ſon obſcurité, jette la confuſion dans les affaires les plus ſimples & les plus claires; ces ſources intariſſables de tracaſſeries & de chicanes, qui dépouillent les particuliers & enrichiſſent l'homme de Robe. Le Barreau n'eſt plus qu'un labirinthe inexplicable, & les Juges ſéduits par l'adreſſe des Miniſtres ſubalternes, ou s'abuſant volontairement ſur le droit, trouvent toujours de quoi juſtifier le crime aux dépens de la juſtice. On voit pour l'ordinaire le criminel abſous & l'innocent condamné par la Loi. On ſent aſſez, que c'eſt par l'abus & non par l'uſage qu'en fait le Magiſtrat. Celui, qui fit couvrir le tribunal de la peau d'un Juge inique, trouveroit aujourd'hui à meubler tous ſes apartemens de peaux humaines.

La population doit être méſurée ſuivant les beſoins de l'Etat; ſi la Multitude eſt aſſez nombreuſe pour conſommer les productions des terres ſoigneuſement cultivées, il eſt inutile de travailler à ſe donner une charge incommode par une population exceſſive; mais cet inconvénient eſt

eft le moins à craindre. On fait affez les moïens de purger un Etat, quand il regorge de Citoïens.

Les Légiflateurs, qui ont voulu éviter l'incommodité d'une population exceffive, ont donné dans une éxtrémité toute opofée & funefte à bien des Etats. Au lieu de mettre la fécondité en honneur, comme elle y étoit chez les anciens peuples & en particulier parmi les Hébreux; peu s'en eft fallu, qu'ils n'en aient fait une abomination. Au moins, ont-ils donné à fon contraire le nom de vertu, & ont ils attaché une efpèce de honte à la production de fon femblable! Egarement étrange de l'efprit humain!

Ce (*) qui perfectionne l'homme, ce qui enrichit la terre, ce qui glorifie la puiffance du Créateur, doit-il avoir le titre de vice ou de corruption; pendant que l'innocence & la vertu font attachées à l'extinction de la Nature, au dépériffement des Etats, à l'oubli du Créateur; je dis plus

(*) Je fuis bien éloigné de confeiller aux peuples l'imitation des maximes de *Diogénes*, qui ne rougiffoit pas de planter un homme dans la place publique. J'aurois à combattre un préjugé trop affermi & qu'il n'eft pas néceffaire de détruire. Mais je fais bien, que ce qui eft permis dans le particulier, ne fauroit être un crime dans le public. Les plus viles femences fe plantent ouvertement & au grand jour; celle, qui eft la plus précieufe, ne mérite-t-elle de paroître que dans l'obfcurité?

plus, à l'opofition à fes Loix, & au mépris de fa volonté? Le Célibat eft une pefte qui répand fon poifon fur les parties les plus faines de la Société. Quand eft-ce que les peuples ouvriront les yeux fur un mal fi pernicieux, & aujourd'hui prèsque général, dans les Etats de l'*Europe*. Combien en eft-il, qui enfouiffent dans le fumier la femence la plus utile à l'Etat? Eft-ce par fageffe? Ne vous y trompez pas; c'eft par libertinage, par néceffité, ou par hypocrifie.

Les premiers, renouvellant les horreurs attribuées à *Sodome*, révoltent la Nature & fcandalifent l'humanité. J'ignore, s'il eft plus expédient d'extirper ces infamies par la rigueur des fuplices, ou de renouveller un remede, qui a fi bien reuffi au Roïaume du *Pégu*. Je ne foufre pas volontiers ces violateurs de la Nature; cependant, je ne foufcris pas à un arrêt de mort, quand on peut les ramener à la raifon, par des voies moins cruelles. (*)

L'A-

(*) Quel Démon infernal a pu introduire parmi les hommes ce prodige de volupté? Comment les graces d'*Hébé* ont-elles pu céder un Empire, qui leur eft du légitimement, aux faux attraits de *Ganimede*? Que des *Jéfuites*, & des Fanatiques cloîtrés donnent dans cet égarement de cœur, je n'en fuis pas furpris, ils font faits pour contrarier la Nature & pour opérer en dépit du bon fens. Mais ce qui

L'Appauvrissement d'un Etat vient encore des émigrations fréquentes qui se font: la plûpart de nos *Européens*, conservant des conquêtes éloignées & peu nécessaires, aux dépens d'un païs, qui doit leur être infiniment plus précieux, transportent des Colonies, & fournissent aux Climats les plus reculés des habitans, qui avec quelques richesses méprisables par elles mêmes, y trouvent les maladies & la mort. Je consens à cette transplantation, puisqu'il y a des hommes assez foux pour y attacher leur bonheur & que les autres sont pour la plûpart des pestes de la Société; mais ne pourroit-on pas peupler les *Indes*, ces branches éloignées de l'Etat, sans énerver la souche & lui ôter sa séve? Quiconque me le contestera, n'a pas bien calculé avec lui même, ou ne connoît pas tous les trésors de la Nature. Qu'on me donne seulement 50 personnes de l'un & l'autre sexe; en dix ans je les ferai multiplier au double & dans vingt au quadruple; ce seroit une réparation non équivoque. Comment parvenir à ce but?

La

qui me choque le plus; c'est de voir, que des hommes nés pour le Monde, instruits à l'école de la galanterie, aprivoisés avec le sexe, faits pour s'y attacher; s'abrutissent dans une passion aussi sale, aussi grossière, qui les dépouille de tous sentimens d'honneur, de probité, & de Réligion, soit naturelle, soit civile, soit révelée.

La multiplicité des femmes à un homme n'eſt pas ce qui ſert le plus à la multiplication. Une jouiſſance tranquile, une abondance continuelle produiſent le dégout. Les riches travaillent beaucoup & ne font rien; les pauvres feroient beaucoup & travaillent peu. Donnez la pluralité des hommes à une femme, pourvu que vous obſerviez le *Ne quid nimis*, tout ira mieux & chacun ſera fatisfait. Ce Siſtême paroîtra ſingulier quoique naturel, & révoltera ſans doute les obſervateurs ſcrupuleux des uſages & des maximes communément reçus. Eh bien; ne changez rien aux Loix; réformez ſeulement l'habitude. Donnez plus aux béſoins & moins à la foibleſſe, ſoïez amis du beau ſexe, n'en ſoïez point idolâtres, cultivez le ſans choix s'il ſe peut, ou du moins prêtez vous à la néceſſité. La différence d'individu à individu eſt bien peu de choſe. (*)

On ſe plaint que les hommes périſſent dans l'enfance & que de cent, qui naiſſent le même jour, la moitié n'arrive pas à la fleur de l'âge; n'en voit

(*) Quand on veut faire produire un païs, autant qu'il peut produire; on en doit cultiver toutes les terres, avoir égard aux ſaiſons, & y jetter des ſemences conveaables. Ce qui convient à l'agriculture, convient également à la population. Vous donc, qui déſirez conſolider & affermir un Etat par le nombre & la multiplicité des Citoïens, conſidérez, réfléchiſſez, ordonnez.

voit on pas la raifon? Réformez la nourriture & le gouvernement ; vous les verrez paffer à un âge avancé, fans infirmités, fans maladie. Les *Sauvages*, qui mangent leurs viandes crues, fans aprêt, fans irriter l'appetit par les fucs & les affaifonnemens, inventés par la fenfualité; ne font-ils pas plus fains & plus robuftes que nos *Européens?* Les bêtes féroces, que la fimple Nature entretient & nourrit, font-ils fujets aux maladies de nos animaux domeftiques. La Santé ne veut point de rafinemens; plus on en cherche, plus on l'éloigne.

Un autre objet, qui doit fixer l'attention d'une Société ou de ceux qui la voudroient former & conftituer, c'eft la Réligion. Ce grand mobile agit fur tous les états & toutes les conditions. Il faut prendre garde, en cet établiffement, de choquer ouvertement les préjugés & les opinions de la Multitude. Il faut avoir une miffion, auffi extraordinaire & auffi authentique que celle du Légiflateur des *Chrétiens*, pour entreprendre de réformer ainfi les grands & les petits, les peuples & les Rois.

Un tel projet, malgré l'autorité & la vertu de celui qui le forme, ne fauroit avoir une éxécution promte, exemte de difficultés & d'embarras. Auffi J. C. nous annonce-t-il qu'il eft venu femer le feu & la guerre; & non pas la paix & la tranquilité dans ce monde.

Après la Réligion, viennent les arts, dont le premier & le plus effentiel eft l'Agriculture. Si

les Anciens dressoient des autels à ceux, qui leur avoient enseigné cette science si utile, si nécessaire; quelle reconnoissance ne doit-on pas témoigner à ceux, qui la cultivent avec tant de peines & de travaux? Les *Romains* tiroient de la charrue leurs Consuls & leurs Dictateurs; aujourd'hui, un Petit-Maître, un faquin revêtu de quelque connoissance superficielle, se croiroit deshonoré, s'il eut tracé un sillon dans une plaine.

La négligence & le mépris de cet art produisent nécessairement une disette dans l'Etat; ou si, malgré les terrains incultes, les habitans trouvent dans les productions de la terre de quoi subsister; c'est une preuve, que la population est moins nombreuse qu'elle devroit l'être, & qu'il y a un vuide dans la Société, qui ne peut manquer de lui être préjudiciable. C'est ce qu'on peut remarquer en *Espagne*. Ce Roïaume, qui en réunit un grand nombre & qui occupe un terrain spacieux, se trouve aujourd'hui un des plus foibles de l'*Europe* par le petit nombre de ses habitans. Partout vous y voyez des déserts & des terres négligées. L'orgueil & la paresse produisent ces vices, aussi bien que le Sistême de la population mal-entendu. Quand un Etat est aussi peuplé qu'il peut l'être, les habitans sont obligés de s'adonner à l'agriculture, pour ne pas être privés du nécessaire.

Le Commerce & la Marine marchent à la suite. Toutes sortes d'arts peuvent être cultivés partout; il ne s'agit que de leur donner la subordina-

nation qui leur convient, à proportion de leur utilité. Si vous donnez la préférence à ceux, qui fomentent le luxe & la molleſſe; vous découragez ceux, qui fourniſſent à vos béſoins & à votre utilité; vous altérez l'Etat. Quand donc, les colifichets, les miniatures, les amuſemens frivoles, & les galanteries tiendront la place de l'agriculture, de la diſcipline militaire, du commerce, &c.; la communauté s'affoiblira de jour en jour, & telle, qui autrefois étoit l'objet de l'admiration du reſpect & de la terreur des étrangers, ne ſera plus que l'objet de leur mépris (& le fruit de leurs conquêtes.

CAPITRE XII.

De la Diviſion des Loix.

CE n'eſt pas ſans raiſon, que les Loix polititiques tiennent le premier rang dans un Etat. Ce ſont les chaînes de la Société. Tant qu'elles ſubſiſtent & demeurent étroitement unies, le corps politique ſe ſoutient & ſe conſerve; ſi au contraire elles ſe relachent & s'affoibliſſent, la Société ſe détruit & ſe diſſout.

D'UN autre côté, ſi les Loix politiques ſont ſages & bien réglées, elles ſont le bonheur des membres & la terreur de l'ennemi; ſi elles ſont

mal-

mal-constituées & dépourvues de prudence, tout est en désordre; le corps soufre & l'ennemi s'en aplaudit.

Il s'ensuit donc, que, si ces Loix sont contraires à l'ordre, on ne sauroit trop tôt les réformer, puisqu'au lieu d'affermir la communauté, elles conspirent à sa ruine.

Si l'ordre subsiste par elles, le peuple est bien le maître de les changer, comme un homme est maître de se jetter dans la mer ou dans le feu: mais si vous demandez le droit & la raison; assurément il ne le peut & ne le doit pas; & quiconque peut s'oposer à ce changement, est autorisé à le faire.

Quand par une frénésie réligieuse, la *France* voulut changer de Maître & se donner un Roi, au préjudice de la Loi de succession, admise & confirmée depuis longtems; par qui elle a reçu son plus grand éclat, & à qui elle est redevable de sa prospérité; quand elle voulut exclure de son sein ses propres membres, par une diversité d'opinions peu intéressante à l'Etat; le Roi de *Navarre* n'avoit-il pas raison, je ne dis pas de maintenir ses droits, mais de vouloir remettre dans son assiette, cet Etat chancelant; & de réprimer, par la force des armes, les fureurs & les extravagances d'un peuple, qui couroit à sa perte?

A l'égard du raport des membres entre eux, & avec le corps; je conviens, que les membres doi-

doivent être dans une parfaite dépendance du corps; c'est ce qui constitue sa force, ses nerfs & son activité. Mais je ne conviens pas, que ces mêmes membres doivent être dans une parfaite indépendance les uns des autres. Ce principe répugne au précédent. Où il n'y a pas de subordination de membre à membre, comment en trouverez vous de membre à corps? A moins que vous ne les supofiez être des instrumens brutes & insensibles, ou qu'au contraire ils ne soient doués de toutes les perfections de la sagesse. Car, n'y aïant entre eux aucune convenance de sentimens, aucun raport d'idées, aucun désir de complaisance & d'accession; si vous ôtez encore la dépendance, comment est-ce que le corps pourra calmer l'agitation des membres, dans laquelle il sera lui-même emporté, par son identité avec eux. Je n'ai rien à dire sur la troisième sorte de rélation, qui est de l'homme à la Loi.

Quant à la quatrième, je dis qu'il est difficile de pouvoir conjecturer surement, quelles seront un jour les mœurs d'une Nation, si ce n'est que, tôt ou tard, elle passera dans les bras du luxe & de la mollesse. Quelques loix qu'on lui impose, on ne peut éviter cet inconvénient. Je veux bien, que le Climat influe en quelque chose sur les usages; il seroit ridicule d'être couvert dans un païs chaud comme à son opofite: mais d'ailleurs, tous usages, toutes coutumes peuvent se glisser dans tous païs. C'est le commerce

des

des Nations qui les introduit de l'une à l'autre. Toutes celles, qui ont commercé avec la *France*, & qui l'ont admirée dans le tems de sa prospérité & de son éclat, en ont imité jusqu'au luxe & la frivolité. La Réligion y contribue de son côté, mais ce qui est d'un plus grand poids, c'est l'exemple des Chefs.

Regis ad exemplum, totus componitur Orbis.

Fin du second Livre.



ANTI-CONTRACT SOCIAL,

LIVRE TROISIEME.

Du Gouvernement.

Si ce mot *Gouvernement* n'a pas encore été bien expliqué, peut on se flatter d'en trouver ici le sens précis & seul véritable? C'est ce que nous verrons: Dieu nous aide dans une pareille découverte.

CHAPITRE I.

Du Gouvernement en général.

J'ai lu ce Chapitre avec toute l'attention qu'il mérite. J'en ai pésé tous les termes: l'Auteur jugera, si je l'ai bien compris.

Je dis premièrement, que toute action libre n'a point deux causes, mais un seul & même principe, qui, *métaphisiquement*, peut être considéré sous différens raports; mais qui, *phisiquement*, est le même. J'admets l'exemple cité dans le Contract Social,

QUAND

Quand je marche, il faut distinguer deux actes. Le premier libre, si vous voulez, mais le second absolument nécessaire. *Je veux*, voilà le premier acte, qui n'est qu'une simple modification de l'âme. *Je suis en mouvement*, voilà le second acte, qui n'a d'autre principe, que la Puissance motrice, ou les ressorts cachés du corps humain. Loin que cet acte puisse être apellé libre, il n'est volontaire que par accident. Car, ne peut-il pas arriver, que l'on fasse mouvoir mes jambes malgré moi, ou que le dérangement des organes produise lui même cet effet ? Eclaircissons ceci par un autre exemple.

Quand un Automate est en mouvement, par une disposition qu'il a reçue de l'industrie d'un Artiste; dira-t-on que ce mouvement soit libre, parce qu'il dépend de la volonté de l'Artiste? Non sans doute: car si les ressorts viennent à se détraquer, l'Artiste à beau vouloir, rien ne remuera. Il en est de même des actions de l'homme. Tant que les organes, qui sont les ressorts de la Machine, sont bien disposés ; la volonté n'a qu'à commander, l'Automate est en jeu; mais lorsque les organes viennent à s'affoiblir, ou à perdre leur ressort; la volonté a beau commander, la Machine restera. L'action de la Puissance motrice ne sauroit donc être apellée libre, si ce n'est d'une manière impropre & éloignée.

Il s'ensuit delà, que le corps politique ne peut être raisonnablement comparé à l'homme dans ses opérations. Car, si la volonté générale or-

den-

donne librement, il eſt également libre au Peuple de lui obéïr; à moins que vous n'enchaîniez les volontés individuelles dans la volonté générale; mais nous en avons aſſez démontré l'impoſſibilité & chacun eſt capable de la ſentir, puiſque *Rouſſeau* lui même ne fait aucune difficulté de l'admettre.

Je veux bien ſupoſer d'abord, que la *puiſſance légiſlative* vienne du Peuple; mais elle ne lui convient nullement, étant trop différent de lui même, pour s'unir dans un objet auſſi important. Quant à la *puiſſance exécutive* (*), elle lui apartient ſans difficulté, car s'il n'eſt ni aſſez prudent, ni aſſez éclairé, pour ſe conduire; au moins l'eſt-il aſſez pour être conduit.

En ſecond lieu; il eſt faux de dire, que les actes particuliers de la *puiſſance éxécutive* ne ſoient pas du reſſort de la loi; car, s'ils y ſont conformes, n'en ſont ils pas l'éxécution, & s'ils y ſont opo-

(*) La *puiſſance éxécutive* doit être celle, qui exécute les actes de la volonté générale; or cette éxécution apartient au Peuple & non pas au gouvernement, qui, à proprement parler, eſt le promulgateur & le conſervateur des loix, & non pas leur éxécuteur. Si donc nous différons ici *Rouſſeau* & moi, dans la manière de concevoir & d'expliquer la *puiſſance éxécutive*, c'eſt la faute de la raiſon, & non pas la mienne. La puiſſance coactive, impulſive, délibérative, communicative, légiſlative même, eſt celle du Gouvernement.

opposés, n'est-ce pas elle qui les juge & les condamne? D'un autre côté, en suivant les principes de l'Auteur, le trouverons nous d'accord avec lui même? *Toute action libre*, nous dit-il, *a deux causes : ces deux causes dans le corps politique, sont la puissance législative & l'exécutive.* Elles influent donc toutes deux sur les actes particuliers, qui partent immédiatement de la dernière; or si la *puissance législative* influe sur ces actes, comment peut-on dire qu'ils ne sont pas du ressort de la loi? Est-ce un défaut de conception de ma part? est ce négligence ou inconsidération?

TROISIÈMEMENT: je conviens que le Souverain a besoin d'un agent propre à se communiquer au Peuple, & qui fasse dans l'État, ce que fait dans l'homme l'union de l'ame & du corps. Je veux bien aussi, que cet agent si nécessaire soit le Gouvernement: nous ne différerons que dans la manière de le définir. Le Gouvernement, dans sa signification la plus simple, n'est autre chose qu'une *manière d'être*, attachée au corps politique, dont elle est distinguée comme l'accident de la substance; ce n'est autre chose que le *modus administrandi*.

COMME nous ne sommes pas d'accord *Rousseau* & moi sur les principes, on ne doit pas être surpris de nous trouver différens dans les conséquences. Je veux bien personnifier le Gouvernement, mais il ne sera point un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; ce sera le

corps

corps des Administrateurs de l'Etat, dont le Souverain est le Chef. Le Gouvernement, en ce sens, ne seroit donc point distingué du Souverain, si ce n'est qu'il lui supose des membres inférieurs & subordonnés, qu'on peut regarder comme ses Co-Operateurs & ses Co-Adjuteurs à l'administration du corps politique. Je veux bien encore prendre le Gouvernement pour un Corps intermédiaire, je suis homme d'accommodement; mais ce ne sera ni le Prince, ni le Magistrat, chargé de l'administration; ce sera le corps des loix, & je crois pouvoir un moment me servir de cette adoption; ce qui n'empêchera point, que, dans la suite, je n'entende par le mot Gouvernement, tantôt la manière dont l'Etat est gouverné, tantôt les membres qui le gouvernent.

N'APELLE-t-on pas Gouvernement d'une famille, d'un collége, d'une communauté, la conduite extérieure, les réglemens ou statuts, qu'on y doit observer? Ce n'est donc pas sans raison, que j'identifie les loix & le Gouvernement. Les défauts du Gouvernement, dit *Barbeyrac*, viennent de ce que les loix ou les coutumes sont vicieuses. Un bon Gouvernement seroit donc celui, qui seroit composé de loix judicieuses & équitables. Disons donc, que les loix sont la partie essentielle & la cause formelle du Gouvernement réalisé. Il est facile de concevoir à présent, que le Souverain se communique à ses sujets par le Gouvernement. Car les loix, publiées & manifestées dans tout l'Etat, ne sont-elles pas con-

noſtre ſa volonté? Ainſi, quoiqu'il ne puiſſe être vu & entendu par tout, il ne ſe communique pas moins à tous les membres, d'une manière ſenſible par un agent intelligible & univerſel.

Le Souverain (*), en cette qualité, ſupérieur aux loix, auxquelles il donne la force & l'exiſtence, y doit être ſoumis comme Magiſtrat & comme particulier; quoiqu'en diſe *Barbeyrac*. Lui, qui d'ailleurs juge le Déſpotisme avec une ſévérité outrée, n'autoriſe-t-il pas en cela le Déſpote impérieux, qui ne connoît d'autre loi que ſes caprices? Pour moi, je dis que, quand les loix ne ſont pas reſpectées d'un Souverain, ce n'eſt point une Monarchie, ni un Déſpotiſme ſimplement dit, c'eſt une Tirannie. C'eſt pourquoi, quand la volonté du Souverain porte un caractère évident d'injuſtice & de dépravation, les Sujets ne ſont point obligés de l'éxécuter: ce n'eſt point une loi, c'eſt un caprice. Le Contract Social n'eſt pas anéanti pour cela, il perd ſa force en cette partie.

C'est

(*) On peut remarquer, que ſi je me ſers du terme de *Souverain*, ce n'eſt que pour m'accommoder au langage ordinaire. Si je voulois prendre ce mot dans toute ſon énergie, je ne reconnoîtrois point ici bas de Souverain. Par ce mot, on doit entendre, un Maitre abſolu, invincible, indépendant. Cet Etre eſt unique & n'exiſte point dans ce bas univers. L'expreſſion de *Souverain* eſt donc abuſive. Elle convient mal à de foibles mortels.

C'est dans le Magiſtrat, que le Gouvernement trouve ſon *moi* particulier, cette ſenſibilité commune aux membres, cette force, cette volonté propre, qui tend à ſa conſervation; parce que le Magiſtrat eſt le dépoſitaire dès loix, chargé de veiller à leur éxécution. Les aſſemblées, les conſeils, les délibérations publiques, ſont d'une grande utilité, lorſqu'elles ſont compoſées de gens raiſonnables & d'éxpérience. Pluſieurs yeux voient mieux qu'un ſeul; du moins, quant à la quantité des objets. Car l'éxpérience nous démontre le contraire, lorſqu'il s'agit de la juſteſſe & de la préciſion ſur un point.

On prend ſouvent pour vice du Gouvernement, ce qui n'eſt qu'un vice des perſonnes, & il faut prendre garde qu'en voulant le réformer, on n'introduiſe plus de difformité. Si vous apercevez dans le corps politique quelque dépériſſement, attribué à la dépravation du Gouvernement, cherchez d'abord à réformer ceux que vous en avez faits dépoſitaires & miniſtres; ceci étant bien éxécuté, ſi le corps politique ſouffre encore; vous pouvez alors accuſer le Gouvernement, & travailler à ſon amélioration. Mais il eſt bien rare que le Peuple ſoit maltraité, quand les Magiſtrats ſont leur devoir.

Suposez que, dans les Monarchies, on revère ſur le trône un Souverain capricieux ou imbécille, qui livre ſes Sujets en proïe à l'ambition ou à l'avarice de ſes Miniſtres, qui ſe plonge dans le ſang innocent, qui inflige les châtimens

plûtôt par vengeance que par justice, qui charge son Peuple d'impôts, pour fournir à son faste & à ses débauches, qui, peu inquiet des événemens, abandonne, pour ainsi dire, au hasard les soins d'une guerre fâcheuse & meurtrière, qui permette aux Magistrats subalternes d'accorder le gain des procès à la faveur ou à la puissance; qui, enfin, ne cherche qu'à affoiblir son Peuple, suivant les maximes odieuses de *Machiavel*, pour le domter plus surement; on criera à la *Tirannie*, ou publiera que le Gouvernement est mauvais, détestable, & qu'il doit être réformé. On se trompe, c'est à l'homme qu'il faut s'adresser.

Si dans les Aristocraties, on éleve à la Magistrature des gens pervers & ignorans, par brigues, par cabales, par argent; si les Grands traitent le Peuple en esclaves & s'enrichissent de ses dépouilles, on ne manquera pas de dire que c'est une *Oligarchie*, de même que l'on apelleroit *Ochlocratie* le Gouvernement Démocratique, où l'envie & l'ignorance persécuteroient le mérite & la vertu. Seroit-ce des défauts de Gouvernement? Point du tout; ce sont des abus, que le Gouvernement défend, mais qu'il ne sauroit réprimer, parce que la voix du méchant est la plus forte & la *Dominante*.

CHA-

CHAPITRE II.

Du Principe qui constitue les différentes formes du Gouvernement.

LES différentes formes de Gouvernement résultent de la différence des loix qui le constituent. Cependant, toute loi particulière ne change pas l'espéce du Gouvernement : c'est la loi primitive, c'est le lien fondamental de la Société, qui fait l'essence ou l'attribut spécifique du Gouvernement.

QUE, d'un côté, la loi ordonne la pluralité des femmes, de l'autre l'unité; qu'ici on élise les Sujets pour la guerre, là qu'on les tire au sort; c'est bien une différence intrinséque de Gouvernement, mais elle n'attaque que les parties intégrantes & non les essentielles : c'est un corps semblable, mais dont quelques membres ont différente configuration. Si, d'un côté, les loix abondent, & sont dans la confusion, pendant que, de l'autre, elles sont simples, claires & en petit nombre; cette diversité ne tombe point encore sur la masse, ni sur l'essence; la différence est, comme celle du Géant, à l'homme ordinaire; l'un est plus grand, l'autre plus petit.

SI, au contraire, vous posez pour fondement du Contract Social, l'unité de Chef d'un côté, & de

de l'autre la pluralité; Si vous décidez que ce Chef doit agir de concert avec certains Miniſtres, arbitres & directeurs de ſes volontés, ou qu'il ne doit conſulter que lui même; alors vous attaquez l'eſſence du Gouvernement, vous en diverſifiez l'èſpéce. Ainſi le Gouvernement *Turc*, celui de *France* & d'*Angleterre*, quoique ſemblables, en ce qu'ils n'admettent qu'un Chef ſuprême, ſont cependant trois Gouvernemens différens. Dans le premier, le Souverain décide, dans le ſecond, il conſulte, dans le troiſième, il propoſe: l'un commande & veut être obéi ſans réplique, l'autre permet qu'on examine; le dernier attend qu'on décide. Ainſi vous trouvez dans ce triple Etat, le Gouvernement déſpotique, le monarchique & le mixte, Si, à un Chef, vous en ſubſtituez pluſieurs; ſi, à pluſieurs, vous ſubſtituez les notables du Peuple, ou les Chefs de famille; vous changez la Monarchie en Ariſtocratie, & enſuite l'Ariſtocratie en Démocratie.

Ceçi poſé; je dis, que la force & la vigueur du Gouvernement dépend des Magiſtrats, auxquels il eſt confié. Car, les loix, n'aïant par elles mêmes aucune *puiſſance impulſive ou coactive*, il faut leur procurer des bras & des forces étrangères, pour en maintenir l'éxécution. Diſtinguons, ſi vous voulez, dans le Magiſtrat ſupérieur, trois volontés différentes: celle de l'individu, qui cherche ce qui lui eſt agréable & avantageux, ſans égard au bien-être de la Société; celle du Magiſtrat, qui préſide à l'éxécution des

loix,

loix, qui inflige les châtimens aux prévaricateurs, & rend aux particuliers ce qui leur eſt propre & dû légitimement; celle du Souverain, qui ne viſe qu'au bien public, abſtraction faite de tout intérêt particulier: cette diſtinction favoriſe mon deſſein. Car, puiſque vous mettez ces différentes volontés en balance, l'une avec l'autre; je dis que, plus la volonté générale trouvera de volontés particulières en opoſition, plus elle aura de peine à s'ouvrir un paſſage & à forcer l'équilibre; que dis-je, elle doit être enſevelie & comme abîmée ſous une multitude de volontés individuelles

Si, au contraire, vous ne lui opoſez qu'une ſeule volonté particulière, n'eſt-elle pas en état de lui faire équilibre, & pour peu que la vertu, l'honneur & la gloire ſe mettent de la partie; ne terraſſera-t-elle pas ſon ennemi, avec d'autant plus de facilité, qu'il trouvera ſon honneur dans ſa défaite? Ainſi, la volonté générale, dépoſée entre les mains d'un particulier, ſoufre beaucoup moins de contradictions, que ſi vous la remettez à la diſcrétion de pluſieurs C'eſt ce que je prétens; & le Contract Social n'eſt pas éloigné de le dire, quoiqu'il ſemble prouver le contraire. Car, le plus actif des Gouvernemens, étant celui d'un ſeul, ne s'enſuit-il pas qu'il eſt auſſi le meilleur; s'il eſt vrai, que la bonté du Gouvernement conſiſte dans ſon activité? C'eſt ce qu'il n'eſt pas difficile de démontrer. La bonté du Gouvernement, comme nous l'avons aſſez inſinué, dépend

de l'éxécution des loix; or les loix doivent s'éxécuter, avec d'autant plus de facilité; que ceux, qui sont chargés d'y veiller, sont plus actifs & plus formidables dans le commandement. Voilà ce qui se trouve dans la Monarchie. Concluez donc, &c.

Nous avons vu ci-dessus que l'acte, par lequel un Peuple se soumet à un ou plusieurs Chefs, est vraiment un contract, qui n'impose pas de moindres obligations au Chef qu'aux Sujets. Si l'on donne atteinte à ces obligations d'une manière évidente, & si elles se trouvent méprisées d'un côté; l'autre est en droit de rompre également (*). Si le Chef ne fait pas l'office de Chef, pourquoi le Sujet rempliroit-il les devoirs de Sujet? Ce n'est donc pas une simple commission, mais une charge proprement dite, que la dignité de Souverain, déposée entre les mains des particuliers. Ce n'est point dans le Gouvernement, que se trouvent les forces intermédiaires de l'Etat,

(*) Cette verité se fait sentir tous les jours par l'expérience. Les Peuples sont si persuadés, qu'ils peuvent se dispenser d'obéïr au Déspote injuste & capricieux, qu'ils rompent le joug sans difficulté & sans scrupule. On a beau leur prêcher la morale oposée, Dame Nature se fait entendre & prend le dessus. On tolere pendant quelque tems, on fléchit sous la Tirannie; mais, bientôt après, la patience se change en fureur, on souhaite le bon soir au Tiran, & on ferme sa paupière.

tut, c'est dans les Supôts ou Ministres de la volonté générale. Si vous voulez réprésenter Géométriquement les raports d'un corps politique, mettez, pour extrêmes d'une proportion continue, les Sujets d'un côté & le Gouvernement de l'autre; les Ministres ou Supôts seront la moïenne proportionnelle.

Je veux dire que, plus le Peuple ou les Sujets seront nombreux, plus les loix qui forment le Gouvernement seront multipliées; plus le Magistrat doit avoir de forces & d'agens pour en opérer ou maintenir l'éxécution, & ainsi *á Contrario*. Multipliez donc la somme des loix par la somme des Citoïens; du produit de cette multiplication tirez la racine quarrée, vous aurez la somme des forces du Magistrat ou des Supôts du Gouvernement. Ainsi, suposant un Etat composé de 80000 hommes, & dirigé par une somme de 200 Loix; vous aurez pour produit en multipliant l'un par l'autre 16000000; tirez en la racine quarrée; vous trouverez 4000. pour le corps des Ministres du Souverain, ou des membres nécessaires au bon ordre du Gouvernement. Mais, comme ajoute fort bien notre Auteur, la précision Géometrique n'est pas d'une nécessité absolue; on ne doit cependant pas trop s'en écarter, en cette occasion.

De tout ceci, on peut conclure; *premièrement*. Que le désordre du corps politique ne vient pas de ce que le Souverain veut gouverner, puisque c'est une fonction qui lui est propre; mais

au

au contraire de ce qu'il ne gouverne pas; ou de ce qu'il gouverne mal, préférant son inclination & ses plaisirs, aux embarras & aux soins, attachés à sa dignité. *Secondement.* Que, si le corps des Ministres est trop foible ou trop abondant, il en résulte nécessairement un désavantage pour l'Etat; car d'un côté le petit nombre ne sauroit pourvoir à tout, dans un grand Etat; soit pour annoncer la justice aux Citoïens, soit pour maintenir l'ordre & la police, soit enfin pour réprimer les vices & les scandales des méchans, qui insulteroient impunément à des Magistrats foibles & impuissans. D'un autre côté, si le Magistrat abonde, le corps du Peuple est trop chargé; les Juges deviennent autant de petits Tirans, qui, pour s'enrichir, dépouillent le pauvre & tourmentent le riche. *Troisièmement.* Que le Gouvernement & le Magistrat doivent être de concert. Autrement, les Loix étant violées, le Peuple soufre, murmure, éclate, se soulève; & l'Etat tombe dans l'Anarchie, ou dans la Servitude. *Quatrièmement.* Qu'il peut se trouver plus d'un Gouvernement bon pour un Etat; parce que les différentes loix, qui le constituent, peuvent convenir également à plusieurs. Ceux, qui ont passé par ces épreuves, confirment ce sentiment; on les a vu fleurir sous les Rois, autant que sous un Sénat. *Cinquièmement.* Que plus un Etat s'agrandit, plus le Souverain a de puissance, & plus les Sujets conservent de droits & de liberté; n'étant obligés de sacrifier à l'Etat,

que

que ce qui eſt néceſſaire à ſa défenſe & à ſa conſervation, chacun avec proportion ou égalité. *Sixièmement.* Que, dans un grand Etat, ſi les dépoſitaires du Gouvernement ont plus de tentations & de moïens d'abuſer de leur pouvoir; plus auſſi le peuple a de forces pour réprimer leur audace & d'occaſions pour arrêter le cours de leurs injuſtices. *Septièmement.* Que la grandeur d'un Etat n'exige pas plûtôt un Gouvernement qu'un autre; que, ſi l'on doit en cela obſerver quelque précaution, c'eſt de confier un petit Etat à un Roi. *Rome* naiſſante s'eſt agrandie ſous les Rois; devenue fameuſe, elle a péri ſous le même Gouvernement. La *Pruſſe* nous préſente un ſecond *Numa* & une nouvelle *Rome*. La *Hollande* ne ſe fut pas tant fortifiée, ſi elle n'eut confié la diſpoſition de ſes Armées à l'adminiſtration d'un ſeul. Ce n'eſt pas ſous un point de vue Géométrique, qu'il faut enviſager le corps politique, mais ſous les yeux de l'expérience; c'eſt elle qui aprend au Médecin, l'art de prévenir les maladies & de les chaſſer par les remedes.

Le Gouvernement n'eſt donc diſtingué du corps politique, que comme l'effet eſt diſtingué de ſa cauſe. C'eſt un corps moral, actif dans ſes membres, paſſif dans ſa forme. Parlons plus clairement; c'eſt la volonté même du Souverain, en raport à la docilité des Sujets & à la vigilance des différens tribunaux chargés de ſon éxécution. Ce n'eſt point l'unité entre la ſérie des fractions & celle des nombres; C'eſt le premier d'entre les

nom-

nombres, engendré par l'unité; examinez, sondez, comprenez. L'Etat n'existe pas plus par lui-même que le Gouvernement. L'un & l'autre ne vivent & n'agissent que dans leurs Supôts. Otez les Magistrats, le Gouvernement est sans force & sans pouvoir. Retranchez les Citoïens, l'Etat est mort & ne subsiste plus.

CHAPITRE III.

Division des Gouvernemens.

ROUSSEAU n'avoit pas tort de donner dans le livre précedent le nom général de République à toutes sortes de Gouvernemens. En suivant son Sistême sur la Souveraineté du Peuple, l'inaliénation & l'indivisibilité de cette Souveraineté; il est clair, que tout Gouvernement est populaire ou républicain, puisque ces deux mots sont sinonimes. La raison est, que la spécification du Gouvernement doit être prise de celui qui en est le Chef; & suivant nos principes, ce Chef, c'est le Souverain. Il a donc tort de diviser aujourd'hui les Gouvernemens, & de les distinguer en Monarchies, Aristocraties & Démocraties. Tout est Démocratie dans son principe.

Nous avons vu ci-devant, que l'on distingue trois Gouvernemens principaux, le Monarchique, l'Ari-

l'Aristocratique & le Démocratique: mais, si nous voulions aprécier ici tous les Gouvernemens possibles, tant mixtes qu'irréguliers, nous donnerions dans un labirinthe inéxplicable. Si, même, vous éxaminez de près la forme de tous les Gouvernemens éxistans; à peine en trouverez vous un, qui ne soit mixte ou irrégulier. L'exemple le plus parfait d'une Monarchie pure & simple, étoit la Dictature dans *Rome*. Un seul homme disposoit de tout; sa volonté étoit souveraine, absolue; personne n'en sondoit le principe ni l'objet. La confiance en ses talens étoit universelle & sans bornes, parce qu'on n'ignoroit pas l'excellence du génie de l'homme public, & qu'on savoit bien le danger auquel il s'exposeroit, en abusant de son autorité. Les autres Monarchies, tant passées que présentes souffrent des restrictions de puissance; soit de la part des ministres de la Réligion, soit par un Sénat, arbitre des volontés du Souverain, ou par des assemblées du Peuple, réprésentatives de la volonté générale.

Ainsi, la *Russie* eut autrefois ses Patriarches, & les Etats Catholiques reconnurent, pour Juges de leurs Souverains, les Evêques de *Rome*. Il est peu de Roïaumes, qui n'aïent un Sénat, pour éxaminer les volontés du Roi, auxquelles il donne la vertu de lier & obliger les Sujets. Le Monarque passe outre quelquefois, pour ne pas dire le plus souvent; mais alors, il va contre les régles.

On a vu à *Rome* plusieurs Empereurs, règnans ensemble, même de concert & dans une étroite union; sans pouvoir dire, que le Gouvernement fut tombé dans l'Aristocratie. Dira-t-on cependant que la Monarchie subsistât pour lors dans sa pureté? Quant à ceux, qui vouloient gouverner *Rome* malgré elle même, qu'on a vus multipliés, jusqu'au nombre de trente, apellés les trente Tirans; on ne sauroit dire, qu'ils aïent conservé le Gouvernement dans sa première forme. Le corps politique étoit dissous & *Rome* tombée dans l'Anarchie.

Les Républiques nous offrent les mêmes variétés. L'ancienne *Achaïe* autrefois; de nos jours la *Suisse* & la *Hollande* ont réuni plusieurs gouvernemens particuliers, sous un gouvernement général. Les différentes Provinces suivent leurs coutumes, leurs loix particulières; elles sont indépendantes l'une de l'autre: elles agissent seulement de concert & par subordination à un Chef suprême & général, lorsqu'il s'agit de la conservation & de la défense réciproque des Provinces.

Combien d'Etats, combien de Roïaumes réunis sous la domination d'un seul, par convention ou par droit héréditaire; par donation ou par conquête? Si chacun répétoit ses anciens privilèges, son indépendance primitive; à quelles divisions cruelles, un Etat ne seroit-il pas exposé? Les petits Gouvernemens ne sont plus de mode, si ce n'est chez les *Sauvages*. Les

Sou-

Souverains croient toujours avoir trop peu de Citoïens à gouverner; & les Sujets ne se trouvent bien, que lorsqu'ils sont en grand nombre.

On peut donc juger, que les trois Gouvernemens primitifs se subdivisent en une infinité d'autres; à peine trouverez vous, dans tous les Etats du Monde, deux Gouvernemens qui se ressemblent. Ils peuvent se confondre dans certains points, dans d'autres, ils sont différens. En considérant ceux de l'Europe, qui pour nous sont le point de vue le plus fixe; on peut remarquer que la *France*, l'*Angleterre*, l'*Espagne*, la *Hongrie* &c. quoique Monarchiques, ont cependant un Gouvernement dissemblable & tout à fait distingué.

CHAPITRE. IV.

De la Démocratie.

IL ne s'agit pas tant de savoir diviser les Gouvernemens, que de les aprécier sainement & de juger, quel doit être le meilleur. Il y a longtems que la matière est mise en délibération. Bien des Mortels aussi peu raisonnables que nous, ont pris la liberté d'en raisonner & de vouloir décider la question; pourquoi ne jouirions nous pas du même privilège? Participons nous moins au Conseil suprême & universel de la Sphére ter-

restre que tant d'autres esprits fortunés & périodiques, à qui l'on bat des mains d'un côté, tandis qu'on les siffle de l'autre. Je me sens en disposition de courir les mêmes risques; mêlons nous donc au grand nombre des politiques & étalons ici nos idées, avec toute la pompe & la dignité, dont nous sommes capables.

On doit préssentir ce que j'ai à dire de la Démocratie, par la manière dont je me suis expliqué ci-dessus. Si les hommes étoient sages, vertueux & sur-tout désintéressés; la Démocratie pourroit être le meilleur des Gouvernemens. Les biens seroient communs, les Citoïens égaux, & les loix en sureté: mais sitôt que la propriété règne parmi une Multitude, dès que l'intérêt particulier tient la première place chez les membres d'une Société; la Démocratie ne sauroit longtems conserver ses droits, ni maintenir le bon ordre.

Tant que les hommes, vivant en commun des fruits de la terre, ou du butin acquis à la chasse, ont conservé les usages, aujourd'hui rélégués au fonds de l'Amérique, ou dans quelques déserts inaccessibles; tant que, jouissant paisiblement de ce que leur offroit la Providence, ils ne cherchèrent point à s'agrandir aux dépens de leurs semblables; qu'ils ont ignoré le prix faux & séducteur de l'or, de l'argent & des pierreries; qu'ils ont négligé la parure dans les vêtemens, le luxe dans les édifices, la mollesse dans la situation, la pompe dans les cérémonies; il n'étoit pas difficile de conserver parmi eux la fidelité, la

paix

paix & l'union. Contens de peu, accoutumés au seul nécessaire, ils ne pénétroient point dans un avenir obscur & bornoient leurs soins au présent. Ce qui étoit vraiment utile à la conservation de l'individu, pouvoit seul être l'objet de leurs débats, & de leurs divisions; & comme il est assez rare, que l'homme sobre & nourri sans délicatesse ne trouve pas sur la terre dequoi fournir aux bésoins de la vie animale; la concorde ne devoit être troublée que rarement. Cet heureux tems n'est plus; ce siécle d'or, connu seulement chez les Poétes, & parmi les Panégiristes de la vie sauvage, a fait place au siécle de fer. On le regrette inutilement; si l'on donne de l'encens à pleines mains, à ceux qui ont fait cette substitution; il faut croire qu'on est bien éloigné de la réprouver & de l'abolir.

Depuis donc que, le partage des terres étant fait, on s'est servi du terme de propriété; depuis que l'or est devenu l'Idole des mortels insensés, qui préferent les sources de ce métal stérile, aux campagnes les plus belles & les plus fécondes; & que le plus heureux ou le plus subtil, fondé sur ce désordre, a su profiter de la simplicité ou du malheur d'un autre, pour envahir ses biens & se les aproprier; l'intérêt sordide, l'avarice insatiable ont pris la place de la modération & du désintéressement: il n'est plus d'innocence, plus d'union, plus d'amitié sincère parmi les mortels. D'abord il a fallu des Juges, pour

établir le droit & l'équité. Mais, à présent que la corruption est plus grande & presque générale, comment trouver la justice parmi les Juges même? Par-tout, la volonté particulière prévient la volonté générale; & nous devons regarder, comme des prodiges, ceux qui semblables aux *Codrus* & aux *Decius* s'immolent généreusement au bien public, ou lui sacrifient leur propre utilité. Dans cette révolution universelle, la Démocratie est-elle de saison? Est-il raisonnable de confier le bien public à une multitude qui ne le connoît pas?

Les gens éclairés, qui se piquent de sentimens d'honneur, sont souvent séduits par les grandeurs ou les richesses. Ne doit-on pas craindre davantage, de ces hommes d'une condition obscure, qui ne trouvent rien d'infame, quand il s'agit de s'enrichir? La Patrie seroit-elle en sureté en de pareilles mains; & s'ils ne la vendoient pas, seroit-ce faute d'envie, ou d'occasions? Un Tourbier, par exemple, un Bucheron & gens de pareille étoffe, penseroient-ils sainement sur le bien public; &, supofé que la Nature les eut assez favorisés, pour ne pas leur refuser quelqu'ombre d'intelligence; l'envie de dominer & de s'accroître, ne pervertiroit-elle pas cette heureuse semence? Joignez y le défaut d'unanimité dans les suffrages, la confusion des suffragans, la lenteur des expéditions; vous trouverez que ce Gouvernement est sujet à bien des crises; sans y trouver d'au-

d'autre avantage, qu'une espéce d'indépendance tumultueuse, plus dangéreuse pour le Peuple même, que la subordination.

Je dis donc, que la Démocratie n'est pas faite aujourd'hui pour les *Européens*, encore moins pour les *Asiatiques*, qui l'emportent pour le luxe & la mollesse; les *Indiens* n'en tireroient guères plus de fruit. Si rien n'est plus funeste pour les affaires publiques, que l'influence des intérêts particuliers; on peut dire que rien n'est plus à craindre, que les assemblées nombreuses; puisque les intérêts privés s'y multiplient, à proportion des assistans. Il n'est pas naturel que, de plusieurs tribunaux chargés des soins du Gouvernement, les moins nombreux acquierent tôt ou tard la plus grande autorité. Mon sentiment combat directement cette opinion. Car, dans la nature des choses, la force majeure attire la moindre ou l'absorbe entièrement. Une grosse nuée entraine avec soi les nuages qui l'environnent; un gros Tourbillon se rend maître des petits, & les emporte dans son mouvement. Ainsi, les tribunaux les plus nombreux, étant par leur nature plus puissans que les autres, doivent se concilier tôt ou tard la plus grande autorité. La multitude & l'importance des affaires, qui y sont portées, ne doivent-elles pas y contribuer? Je suis Prophète & *Rousseau* retombe malgré lui dans mon opinion. Il convient que la Démocratie exige une grande simplicité de mœurs, peu ou point de luxe, encore moins de mollesse; il ajou-

te, que la vertu en doit-être le principe, & que sans cela les conditions du Contract républicain ne sauroient subsister. N'est-ce pas ce que j'ai dit au commencement de ce chapitre, & ce que j'ai toujours insinué dès les préliminaires de ce livre?

Nous devons considérer les hommes tels qu'ils sont & non tels qu'ils doivent être. Que *Rousseau* commence par réformer les usages du Monde, ses habitudes, ses mœurs, ses inclinations; je m'unirai avec lui pour l'établissement d'une *Démocratie universelle*. Mais s'il laisse les choses dans leur position actuelle, qu'il préfère avec moi l'Etat monarchique au républicain; & qu'après nous être livré les plus rudes combats, nous puissions nous donner la main en signe de concorde, & nous envoïer réciproquement le baiser de paix, si connu chez les premiers Chrétiens, si ignoré parmi nous; comme marques de notre intelligence. Peut-être n'est-il pas tems encor de chanter victoire; la tempête naît souvent du sein de la bonace, & le jour le plus serein, voit éclore la foudre & les orages. Je dis bien; examinons la suite & mettons nous sur la défensive.

Un *vertueux Palatin disoit dans la diéte de* Pologne *qu'il préféroit une liberté dangéreuse à une servitude tranquile. Rousseau* lui aplaudit; combien de gens le contredisent, & moi des premiers? Si les païsans de *Pologne* avoient les mêmes vues sur la liberté, que deviendroient les Nobles? Je ne sais, si la roture inspire d'autres sentimens que

la

la Noblesse; pour moi qui jouis des titres de la première condition, j'aimerois beaucoup mieux une servitude tranquille, qu'une liberté inquiéte & malheureuse. Je préfère la dépendance d'un *Musulman* joyeux & en paix, à cette ancienne liberté des *Romains*, agités par les dissensions de *Marius* & de *Sylla*.

L'AUTEUR prétend que les Dieux seuls pourroient jouir constament des prérogatives du Contract Social qu'il établit; pour moi je l'abandonne aux Dieux à venir, car ceux de l'antiquité n'étoient ni assez vertueux, ni assez sages, pour en être dignes.

CHAPITRE V.

De l'Aristocratie.

DU principe posé ci-dessus il résulte, que le Gouvernement aristocratique exige moins de perfection parmi les hommes que le démocratique; ici, la perfection doit seulement remonter au petit nombre. Oui, dans tout Etat, si le Souverain est parfait, le Gouvernement est bon, & la Société se trouve préservée des maux cruels, qui la déchirent ordinairement. S'il ne remédie pas à tous les inconveniens; du moins en

retranche-t-il le plus grand nombre & les plus confidérables.

Personne ne doute, que, dans les premières Sociétés, l'honneur & la dignité étoient le partage des vieillards. Leur expérience, & l'assujettissement des passions, dans un corps mûri par les années, méritoient bien cette préférence. Ce Gouvernement étoit très sage & pouvoit être très solide. Si la vieillesse manque de ce feu, de cette activité, naturelle au jeune homme; il l'emporte du côté du jugement & de la réfléxion. L'activité du Souverain doit consister dans l'esprit, plus que dans le corps. Le jeune homme se décide promtement; mais sa vivacité dégénere en précipitation: l'expérience ne lui a point apris à considérer une affaire dans toutes ses faces. Cet avantage est réservé au vieillard. Ce n'est pas qu'on ne trouve des vieillards téméraires, & des jeunes gens modérés, prudens, vertueux: mais au moins devroit-on les choisir, quand il s'agit du Gouvernement d'un Etat. Tout au contraire; la Fortune, le nom, ou la faveur donnent l'autorité. Jugez de ce que l'on en peut attendre, lorsque de pareilles mains la distribuent.

Toutes les passions siégent sur les tribunaux: la mollesse & le libertinage y tiennent les premières places; une belle décide des affaires les plus importantes; l'argent y emporte les sufrages. Comment le désordre ne banniroit-il pas le maintien des loix? Comment la justice pourroit-elle triom-

triompher de l'iniquité? Peuples, qui voulez l'Ariſtocratie, choiſiſſez donc vos Magiſtrats; donnez vous des Maîtres dignes de commander. Mais êtes-vous en état de vous les choiſir? Je ne puis me le perſuader: que faire donc? allez voir s'ils viennent &c. Si par haſard le grand nombre des Magiſtrats, chargés du Gouvernement, ſe trouve décidé pour la vertu; heureuſe eſt la Société; elle ſe ſoutient, elle fleurit. Mais ſi le nombre des méchans & des inſenſés eſt le plus fort, ce qui n'eſt pas rare; elle ne ſubſiſte, qu'autant que l'interêt des Chefs peut l'éxiger. A la première occaſion, elle ſera miſe à prix. L'Ariſtocratie éléctive a quelques avantages ſur l'héréditaire, mais elle ſoufre auſſi de grandes difficultés, par les brigues & les factions, par la haine & la jalouſie qu'elle fait naître parmi les Citoïens. L'une & l'autre ſont ſucceſſivement bonne & mauvaiſe, ſelon qu'il plaît à la Providence de donner des Gouverneurs ſages ou inſenſés. C'eſt pour cela que les Républiques ſont ſujettes aux agitations, qui tantôt fermentent, tantôt s'apaiſent. Si celle de *Véniſe* languit aujourd'hui, ce n'eſt pas par le vice du Gouvernement: celle de *Berne* aura ſon tour, & toutes les autres ſubiront la même épreuve, comme il leur eſt déjà arrivé. L'Ariſtocratie peut ſe ſoutenir dans une grande, auſſi bien que dans une petite Société, pourvu que les Chefs ſoient réunis & non diſperſés. Il faut que les Magiſtrats des Provinces raportent à ceux

de la Capitale, & qu'il y ait ſubordination entre les tribunaux.

Ce qui rend l'Ariſtocratie ſujette à beaucoup d'écueils, c'eſt qu'il eſt difficile que les riches aient de la modération, & les pauvres du contentement. Ce qui doit faire l'objet le plus important des conſidérations du Souverain eſt ſouvent le plus negligé. (*) C'eſt à tort que *Barbeirac* ſoutient, que l'entretien du pauvre n'eſt pas une de ſes obligations. Les ſoins du Souverain doi-

(*) Le Duc de *Berri* petit fils de *Louis le Grand* avoit les inclinations vraiment Roïales. Un jour, qu'un pauvre Officier réformé lui expoſoit ſes beſoins & ſa miſère, le Duc, qui n'avoit pas un ſou, lui répondit, *qu'il étoit au déſeſpoir de ne pouvoir le ſécourir, mais qu'il n'avoit qu'à le venir trouver le lendemain à la chaſſe; qu'il le ſatisferoit.* L'officier ſe trouva au rendez-vous, & le Prince lui remit une bourſe de trente louis qu'il avoit reçue le matin pour ſes mênus plaiſirs, & qui devoit lui ſervir pour un mois. Le ſoir, les Princes aïant fait une partie de Lansquenet, le Duc de *Berri* réfuſa d'en être, ſous différens prétextes; enfin, cédant à l'importunité, il avoua, qu'il n'avoit point d'argent, & ce qu'il avoit fait du ſien: on admira cette action à la Cour, elle n'en fut pas mieux imitée. Qu'une telle généroſité ſied bien à un Prince, & quel dommage, qu'un tel Prince n'ait pas monté ſur le trône!

doivent s'étendre à tous les membres de la Société. Que diroit-on d'un Médecin, qui ſoigneroit quelques membres d'un corps malade, & négligeroit les autres ? Pourquoi le Sujet ſe donne t-il tout entier à ſon Chef, ſi ce n'eſt pour qu'il veille à ſa conſervation & à ſon bien-être ? Un Sujet, tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins membre de l'Etat : s'il eſt negligé, c'eſt une portion de l'Etat ſoufrante & abandonnée.

LES Chefs ne veulent pas entendre à cette maxime : elle n'en eſt pas moins certaine. Quelques Politiques flateurs ou intéreſſés s'efforcent de la détruire ; la raiſon les condamne. On ne ſauroit aſſez prendre le parti du pauvre, il ſera toujours trop tôt oprimé ; car les riches emportent toujours la balance. Mettez *Plutus* d'un côté & *Minerve* de l'autre : *Plutus* aura le prix ; *Minerve* ſera condamnée. Il importe ſans doute, que chaque Citoïen ſoit excité à la vertu, par l'eſpoir de la récompenſe. Delà naît, dans la Société, cette noble émulation, qui alla juſqu'au prodige dans un *Cocles*, dans un *Scévola*. Cela fait encore, que l'on encenſe moins la Fortune, cette vaine Idole, digne du mépris, & non pas de la vénération des hommes ſenſés.

CHA-

CHAPITRE. VI.

De la Monarchie.

IL eſt inconteſtable, que le Gouvernement monarchique eſt pour moi, ce que fut la brillante & voluptueuſe *Venus* pour l'élégant & paſſionné fils de *Priam*. Je lui donne la Pomme d'or. Mon deſſein n'eſt cependant pas de le conſidérer ſous un Roi parfait, enviſageons le ſeulement ſous un Prince ordinaire.

Sous une Monarchie, les déſordres des guerres civiles ſont moins à craindre; parce que la volonté générale renfermée dans une volonté ſimple & unique, dirige & gouverne tout. S'il s'éleve des débats ſanglans entre les Citoïens, ce n'eſt que par la concurrence de pluſieurs au Gouvernement, ou par un mécontentement extrême des Sujets, qui ne peuvent plus ſuporter le joug, qui leur eſt impoſé. Dans les autres Gouvernemens; les plus foibles circonſtances occaſionnent ſouvent les ſchismes les plus cruels & les plus funeſtes. Que les Chefs ſe diviſent, le Peuple s'allarme, prend feu, & ſe diviſe à ſon tour. L'incendie une fois allumé, qui pourra l'éteindre? Chaque parti, ayant ſon Chef, ſe croit autoriſé par la raiſon & la juſtice: tous veulent être Maî-

tres,

tres, aucun ne veut céder; & l'agitation ne cesse que par la foiblesse & l'épuisement du Corps politique. *Menenius Agrippa*, dans sa harangue au Peuple romain divisé des Patriciens, ne pouvoit faire une comparaison plus juste & plus sensée. Rien effectivement ne ressemble plus au corps humain que le Corps Social. Sa situation est périodique. Il est sujet aux crises, aux altérations, aux maladies. Il naît, s'agrandit; & lorsqu'il a pris ce que *Rousseau* apelle son *maximum* de puissance & de grandeur, il ne fait plus que décheoir, il vieillit, tombe dans la décrépitude & meurt à la fin. Il paroît sain quelquefois, pendant qu'il porte intérieurement les semences d'une maladie mortelle. S'il est foible & délicat, ses crises sont proportionnées à sa foiblesse; s'il est robuste & fort, ses révolutions sont violentes & terribles.

NATIONS qui avez joui d'une longue paix, qui avez vieilli dans un repos séducteur; prenez garde à vous: votre situation est critique, & la première agitation qui vous surprendra, vous jettera dans un péril triste & inévitable. Un corps qui a joui long tems d'une santé parfaite, & qu'on croïoit inaltérable, tombe à la fin. Il n'y a point pour lui de maladie médiocre. Le poison, qui a fermenté dans ses veines, a corrompu toute la masse: il lui faut faire un sang nouveau, s'il ne périt pas entièrement.

CONTINUONS la comparaison, & revenons à nôtre sujet. La Nature n'a donné qu'un Chef

au

au corps humain : tous les autres membres lui sont subordonnés. Voila l'image d'un Corps politique bien conſtitué. Si chaque homme étoit composé de pluſieurs têtes, dont les conceptions fuſſent différentes & les volontés contradictoires ; les membres ne feroient-ils pas en contradiction avec eux mêmes? C'eſt ce qui arrive dans la Démocratie, & dans l'Ariſtocratie. Si les volontés étoient les mêmes, ſi les conceptions tomboient ſur le même objet; la pluralité des Chefs ſe raporteroit à l'unité & tout le profit, qui en reviendroit aux membres, feroit une augmentation de peine & d'embarras; un Chef étant plus leger, & moins incommode que pluſieurs.

La Nature eſt une Maîtreſſe habile. Ses inſtructions ſont uniformes ; mais toujours ſages & prudentes. En donnant à l'homme une tête, deux yeux, deux oreilles, deux bras; elle nous aprend que tout Corps politique, formé ſur ce modèle, doit avoir un Chef, pluſieurs Miniſtres, & des forces pour ſoigner & corriger les différentes affections des membres.

Dans une Monarchie, on peut bien s'écarter quelquefois de l'obéiſſance ; mais la préſence du Souverain, le remors, ou la crainte diſſipent promtement le mal, & tout rentre dans le devoir. Si les Empereurs romains ont été ſi longtems expoſés aux fureurs des ſéditions, c'eſt que leur autorité, apuiée ſeulement ſur les ſufrages de quelques ſoldats, ou d'un Peuple foible, n'étoit point affermie par le droit ; je veux dire par une accep-

ceptation générale. Il arrive aussi, que les Monarques légitimes sont quelquefois détronés; mais ce n'est que dans la chaleur de la faction, & parce qu'une main plus habile usurpe tout à coup la Souveraineté. Je ne m'aveugle cependant pas sur les dangers de ce Gouvernement, je les connois mieux qu'un autre par l'usage & l'expérience.

Je sais que sous un Monarque; *premièrement*, il y a souvent des particuliers qui s'arrogent les droits du Souverain & dèslors la Monarchie équivaut à la Démocratie, si elle n'est pas encore plus vicieuse. *Secondement*, quelque prudent que soit un Prince, de quelque intelligence que l'ait pourvu la Nature; il est difficile que la vérité pénétre jusqu'à son trône. Obsédé par une multitude de flatteurs, ennemis de tout, si ce n'est d'eux mêmes, on ne lui présente que des images enchantereſſes, & qui servent de voile à la pourriture & à la corruption. Des Ministres ambitieux, intéressés à le séduire & à éloigner de ses yeux les embarras du Gouvernement, ne s'occupent qu'a lui fournir des amusemens frivoles & indignes de la Majesté du trône. On enchaîne ses idées, on écarte ce qui pourroit altérer la sérénité de son visage, on grossit le beau, on déguise le mal; on lui en impose sur tout; de sorte que, renfermé dans ce qu'il voit autour de lui, il ne connoît le monde, que par énigme, ou comme dans une glace obscure. Peut-être connoît-il l'avidité du riche, mais il ignore les bé-

soins

soins du pauvre; il sait peut être les obligations de ses Co-operateurs au Gouvernement, mais sait-il, comment ils les acquittent? Il se repose sur eux des soins de l'Etat, & il a grand tort. Enfin, le Monarque n'est pas sans défaut ni sans foiblesse. S'il gouverne par lui méme, il peut travailler à l'utilité publique; il peut aussi n'envisager que son avantage particulier, ne consulter que ses caprices & ses inclinations Il peut être avare, ambitieux, injuste, voluptueux, & pour comble de maux, cruel & sanguinaire. S'il se trouve des *Titus*, on voit aussi des *Domitiens*.

De ces différentes passions, combien de maux naissent & inondent la Société? Ici, c'est un *Crassus*, altéré de richesses, & dont la soif ne sauroit être assouvie que par l'épuisement & le dépouillement total des Sujets. Là, c'est un *Alexandre*, qui ne respire que le tumulte des combats, qui fera verser tout le sang de son Peuple, pour répandre celui de ses voisins, & les soumettre à son autorité. D'un côté, vous verrez un *Achab*, qui, guidé par les conseils de *Jésabel*, fait périr l'innocent, pour usurper ses biens & son héritage. De l'autre, c'est un *Phalaris*, dont l'unique plaisir est de tourmenter l'humanité, & d'entendre les gémissemens affreux des misérables, qu'il conduit à la mort par différens suplices. Voilà les dangers d'une Monarchie, auxquels je ne sais qu'un remede; & souvent ce remede est pire que le mal.

Il eſt à propos de diſcuter maintenant, ſi la Monarchie élective eſt plus déſirable que l'héréditaire. *Rouſſeau* ne fait pas difficulté de pencher pour la première; pour moi, par une fatalité étrange, je me trouve encore d'un ſentiment opoſé. J'avouerai cependant, qu'il y a de part & d'autre des motifs, fondés ſur la Nature & l'expérience, qui doivent fixer quelque tems la balance, & ſuſpendre le jugement.

On ne peut nier, que, dans les Couronnes héréditaires, les minorités ne cauſent bien du trouble à l'Etat. Chaque Potentat ſe diſpute l'autorité, & veut règner à la faveur de l'imbécillité du jeune Prince. Les partis ſe forment, on s'aigrit; on combat. Le plus adroit, ou le plus fort, s'empare du Mineur, lui fait ordonner ce qu'il ne ſait ou ne veut pas; tout eſt dans l'allarme & la confuſion. Le Peuple ne ſait quel parti prendre; aujourd'hui une loi, demain une autre. On attend donc avec impatience la majorité du Prince. Sera-t-on alors plus heureux? C'eſt encore une queſtion. S'il a apris l'art de règner, cela peut-être; mais s'il ne ſait pas gouverner, a-t-on dequoi s'aplaudir?

L'Homme deſtiné à la Grandeur uſurpe bien des défauts qu'il n'auroit pas eus comme particulier. Il peut en réformer une partie avec l'âge & la maturité, ſi le naturel eſt bon & raiſonnable. Mais s'il eſt d'un caractère dur & méchant, que de malheurs s'aprêtent à tomber ſur d'infortunés

Sujets! Quel remede y auroit-il à cela? J'en connois un qui pourroit être efficace.

Conduire l'homme destiné au Gouvernement par tous les dégrés de la subordination civile, en le soumettant d'abord au dernier rang des Citoïens. Le corriger avec sevérité dans ses premières années, faire plier ses mauvaises inclinations sous le joug de la raison & de l'habitude; lui aprendre à respecter ses semblables; lui faire sentir toutes les horreurs de la misère & de l'infortune; l'instruire à l'école de la patience, de la douceur, de la modération, de la sobriété, & de toutes les vertus qui peuvent recommander un bon Prince; les lui inspirer, non par les préceptes seulement, ou par une vaine théorie, mais par une pratique formelle & assidue: le former enfin à la manière des grands Généraux, qui passent par tous les dégrés militaires, avant que d'arriver au Commandement. Quand on connoît les hommes, on peut les gouverner avec plus de succès & de facilité. Quand on fait obéïr, il est plus glorieux & plus aisé de commander; & quand on a senti par soi même les embarras & les misères de la vie humaine, on compâtit plus volontiers aux béſoins des malheureux.

Les revers & les soufrances sont l'école de la sensibilité. Pourquoi tant de cœurs durs & inhumains? Pourquoi tant d'hommes de sang? C'est qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que les soufrances; cest qu'ils ont connu les béſoins

de

de la vie tout au plus par les yeux, jamais par le sentiment. Ce qu'on ne peut trop leur recommander; c'est le pardon & le mépris des injures. Vouloir réprimer, par la violence, les proscriptions, les tortures; le fiel des satires, les saillies des Poétes, la liberté des Orateurs; c'est montrer une ame foible & commune. Ce que l'on dit de *Philippe* & d'*Agésilas*, prouve la force & la sublimité de leur génie. Un grand cœur, doit être superieur aux ridicules qu'on lui donne, & particulièrement s'il est le Maître de s'en venger. Belles paroles que celles-ci! *Tu es échapé puisque je suis devenu Empereur*; & ces autres plus récentes. *Un Roi de* France *ne venge pas les injures faites au Duc de* Bourgogne. Gravez les en lettres d'or sur le frontispice des Palais des Rois, ou plûtôt imprimez les dans leurs cœurs. (*)

Vous

(*) S'il s'agit d'une conspiration contre leur vie ou contre leur autorité, il est raisonnable de la prévenir, & glorieux de pardonner aux coupables. Si cependant, il est aparent que la générosité ne puisse corriger ces ames criminelles, on doit leur ôter le pouvoir de la récidive. Mais à quoi bon ces tourmens inouis, épouvantables, horribles, qu'on leur fait essuïer? Si la conspiration est de quelques particuliers; la découvrir, c'est assez pour l'éteindre; si elle est générale, la cruauté ne fait que l'irriter.

On

Vous donc, qui gouvernez les Souverains, apprenez que vous êtes leurs Maîtres & non leurs esclaves. Au lieu de n'affecter que bonté, que complaisance; soïez durs & raisonnablement sévères; au lieu de vous faire une étude de leurs plaisirs, pliez les sous le joug; ne cherchez point leurs bonnes graces, n'exigez que la gloire pour fruit de vos travaux. Fermez les yeux sur votre interêt particulier, ouvrez les sur le public, qui attend de vous son bonheur & sa tranquilité; mais sur tout, qu'ils trouvent en vous des exemples.

On dit en *France*, que les Rois, en ces occasions, n'ont pas le pouvoir de faire grace. Prétexte spécieux! Comme s'il étoit plus difficile de vaincre la répugnance d'un Corps, en ce qui concerne le bien d'un particulier, qu'en ce qui regarde la charge du public. Il est encore une chose que je ne puis suporter. On court avec avidité, pour contempler les tourmens d'un malheureux qu'on déchire, qu'on écorche, qu'on tenaille, qu'on brûle, qu'on coupe par morceaux, qui passe successivement par toutes les horreurs de la cruauté la plus inouïe; on s'en fait un plaisir odieux; on s'y plaît comme au spectacle le plus amusant. La dépense n'est rien; on ouvre généreusement sa bourse, pour avoir les premières places: l'or s'y distribue à pleines mains. S'il eut fallu aider ce miserable, pendant sa vie, de quelque secours nécessaire à sa subsistance, les bourses auroient été fermées, & tout secours refusé.

ples à suivre; sans quoi, les paroles ne sont que vanité. C'est par cette voie que l'on peut former le bon Citoïen. Un pere qui retient la bride à ses enfans, & qui leur apésantit le joug, donne de bons Sujets à l'Etat. Celui qui lâche les rênes, & qui fléchit sous leurs caprices, ne fait que des méchans & des Monstres.

Je ne prétens donc point déguiser les inconvéniens de la Monarchie héréditaire; mais je soutiens, qu'il s'en trouve encore de plus funestes dans l'élective. Je passe, que l'élection ne donne pas des Souverains imbécilles; elle peut donner des Tirans, & le plus souvent elle fournit un prétexte à la Tirannie. Le Corps des Electeurs, étant composé de membres hétérogenes, qui ne peuvent s'allier ensemble, il est toujours vrai, que si quelques uns conspirent pour l'élection d'un tel Monarque, d'autres s'y oposeront; ou s'ils ne peuvent l'empêcher, ce n'est qu'à regret qu'ils donneront leurs suffrages. Le Monarque pourroit-il n'en être pas instruit? Delà, ne verra-t-on pas naître l'inimitié & la haine entre lui & ceux du parti contraire, pendant qu'il accordera les faveurs & les préférences à ceux, à qui il est redevable de sa dignité?

C'est ainsi que les brigues, que les divisions fermentent dans l'Etat, & que tôt ou tard elles se dévelopent, en y jettant le tumulte & l'horreur. Ajoutez à cela les tems orageux des interrègnes; les désordres dans les assemblées, les débats des Grands, sources des guerres civiles, qui sont l'a-

bomination de l'humanité. Ajoutez encore que tel, qui faisoit les délices du Peuple dans un état privé, lui devient odieux dans sa puissance: soit que les honneurs pervertissent les meilleures semences, soit que l'on ne voie, qu'avec indignation, l'autorité, dans celui que l'on a vu son égal. Ce qui fit dire à *Arius Antonius*, lorsque *Nerva* fut élévé à l'Empire: *à present, vous ne serez plus l'objet de l'estime ou de l'affection du Peuple, comme vous l'étiez, étant simple Citoïen, mais vous allez devenir l'objet de sa crainte, & de sa haine, comme Empereur.*

DANS la Monarchie héréditaire, le Prince, qui doit règner, est regardé d'un œil respectueux, même avant son élévation; de sorte, qu'accoutumés à envisager leur Maître, les Citoïens ne sont ni étonnés, ni indignés, de lui voir posséder un trône, qu'ils lui destinoient dès sa naissance.

SI vous voulez que j'aprouve la Monarchie élective, donnez moi ces Sénateurs de l'ancienne *Rome* pour électeurs. Que ce soit la vertu, l'amour de la Patrie, qui dirige leurs conseils & leurs démarches. Ecartez en les brigues, les complots. Qu'on préfère dans le choix non pas l'ambitieux, ni celui qui veut acheter les sufrages; mais un Sujet vraiment digne, plus connu par sa modération & son éloignement pour les Grandeurs, que par une prétendue noblesse de sentimens, que la vanité inspire, & que l'orgueil fomente. Alors, vous aurez des Peuples heu-

reux

reux, un Etat floriſſant, un Gouvernement juſte, un Souverain capable.

Je ne puis blâmer le Contract Social dans ce qu'il a de bon. La verité doit être par tout reſpectée. On y voit les malheurs, d'une Monarchie tirannique, dépeints ſous les plus vives couleurs: mais l'aplication n'en eſt pas juſte. *Le nombre des bons Princes n'eſt pas grand*, j'y ſouscris; mais auſſi celui des Tirans, des Monſtres, des Imbécilles, eſt aſſez rare. On en voit, qui, à travers les dangers de l'éducation, ſurmontent l'habitude, avec l'aide de la Nature, & s'ouvrent un paſſage dans la voie de l'humanité. On en voit, qui, au milieu de l'orgueil, de la molleſſe, de l'intempérance; deviennent humains, vertueux, ſobres, vigilans & durs au travail.

Quelques uns blâment la ſucceſſion *Cognatique* dans les Gouvernemens. Il eſt honteux, diſent-ils, que des hommes ſoient aſſervis à une femme. La Nature n'a-t-elle pas formé ce ſexe pour la ſubordination, l'obéïſſance; & non pour le Commandement & la Souveraineté? Croira-t-on qu'une femme, ſujette à mille caprices, à des infirmités irrémédiables, à l'inconſtance & à la fraïeur, ait aſſez de force, aſſez de fermeté, pour tenir, d'une main ſure, les rênes du Gouvernement? J'en apelle à l'expérience. Si l'on a vu peu de femmes ſe diſtinguer ſur le trône & à la tête des armées, c'eſt que l'habitude en a donné le maniement aux hommes, chez la plûpart des Nations; mais il eſt des Heroïnes dans ce ſexe

charmant. Plus d'une *Sémiramis* a brillé fous le Diadême. L'*Angleterre* n'a pas rougi du règne d'*Elifabet* & nôtre fiécle pourra connoître par expérience, qu'une Souveraine peut valoir plus d'un Monarque.

La maxime qui aprend aux Rois à fe faire aimer, eft fans doute très belle; mais qu'elle eft difficile dans la pratique! Ce n'eft pas toujours la vertu d'un Prince, qui détermine fes Sujets à l'amour. C'eft le plus fouvent l'effet du caprice ou du hafard. La juftice & la bonté font des ennemis & des ingrats. Celui qui punit, devient odieux, celui qui pardonne, eft méprifé. Tel eft aujourd'hui le bien-aimé de fon Peuple, qui deviendra bientôt l'objet de fa malédiction. *Titus*, par un règne heureux mais très court, fut les délices des *Romains*, & emporta leurs regrets dans le tombeau. Sa mort précoce lui a fans doute conservé cet avantage. Sa générofité, fa modération, euffent bientôt trouvé des cenfeurs & des jaloux. Rien de plus inconftant, rien de de plus fragile que la Multitude. Si l'on doit chercher l'amour du Peuple, c'eft par la juftice. Un Souverain qui fait fon devoir, ne doit pas s'inquiéter du refte. S'il veut agréer à tous, il tente l'impoffible, & peut être y réuffira-t-il d'autant moins, qu'il fera plus d'efforts pour y parvenir.

Au refte, je fuis bien éloigné de dire, qu'un Souverain puiffe chercher fon avantage perfonnel, au préjudice de l'intérêt public; je ne fuis

pas

pas assez mal avisé, pour donner dans cette abominable maxime, inventée par l'erreur, & soutenue par la flaterie. Je dis au contraire, que la force du Peuple est la force du Souverain, quand il se comporte suivant les loix. Affoiblir les Sujets pour se rendre plus fort, c'est une politique étrange & dépourvue de toute raison; comment un corps peut-il s'affermir, si ses membres s'épuisent & s'énervent? Tout Monarque qui veut être respectable & supérieur à ses voisins, augmente les forces de son Peuple, qui sont le seul apui inébranlable de sa Couronne.

J'ai déjà insinué, que la Monarchie convient aussi bien aux Sociétés peu considérables, qu'à un grand Etat. Le raisonnement est d'accord en cela avec l'expérience, qui, de son côté, est beaucoup plus sure qu'une demonstration Géométrique *Sophistiquée*. Si les partisans des Etats républicains ont à m'oposer l'éxemple de *Sparte* & de *Rome*, devenues fameuses sous ce Gouvernement; n'aurai-je pas à répréfenter toutes les Nations du monde, sans excepter celles, dont on vient de parler, qui ont eu autant d'accroissement & plus de Grandeur sous le Gouvernement d'un seul, que sous celui de plusieurs. Pourquoi les *Romains*, dans les cas extraordinaires & réduits à l'extrémité, avoient-ils recours à la Dictature, qu'ils regardoient comme l'unique ressource de leurs affaires désespérées? Ceux, qui, dans ces occasions, prenoient parti pour le Gouvernement d'un seul, en auroient-ils méconnu les avantages?

On ne fauroit nier, qu'il ne foit plus difficile à un Souverain de gouverner un grand Etat qu'un petit. Un grand troupeau embarraffe plus qu'un moindre. Mais cette difficulté fera-t-elle plus grande dans la Monarchie que dans la Démocratie? *Rouffeau* ne fauroit le foutenir, puifqu'il nous a démontré Géométriquement, qu'un Roi convenoit mieux aux grands Etats. En effet, fi dans cette occafion, il faut des fubftituts ou des vicaires au Souverain, pour les parties éloignées; ne fera-t-il pas plus aifé à ces fubftituts de répondre aux intentions d'un feul, que de s'accommoder au gout de plufieurs?

Je veux que, dans une République, le Gouvernement, foit moins fujet aux variations, que les mêmes maximes y foient plus conftament fuivies: mais les variations ne font pas ce qu'il y a de plus préjudiciable à l'Etat, fi elles n'en attaquent pas les loix principales. Elles peuvent faire impreffion fur les modes ou fur les mœurs, & le peuple s'en aplaudit. La nouveauté donne le luftre à toutes chofes, l'ancienneté les défigure. On fait affez que l'homme fe plait dans le changement, & que ces petites révolutions font de tous les Etats, plus ou moins fréquentes.

Le Monarque doit fans doute être comparé au pere de famille. Le devoir & le reconnoiffance doivent faire dans le premier, ce que le fang & la tendreffe produifent dans l'autre. Il doit envifager fes Sujets comme des enfans, confiés à fes foins par la Providence, & comme des ferviteurs, qui

qui travaillent pour sa subsistance & sa gloire. S'il est leur Guide & leur Protecteur, ils sont, à leur tour, sa force & sa défense. Si cette considération ne rend pas les Monarques meilleurs, en doit-on être surpris? Ne voit-on pas tous les jours de très mauvais peres?

Je ne suis jamais disconvenu qu'un bon Roi soit rare. Mais, je n'ai point éxaminé le Gouvernement Monarchique dans son dégré de perfection. Je l'ai considéré sous les yeux de l'expérience, & dans sa forme ordinaire; j'en ai pésé les biens & les maux, les avantages & les disgraces; & je conclus, que, comparé aux autres Gouvernemens, il est préférable & mieux assorti à la condition humaine. Au reste, si je soutiens cette opinion, qu'on n'imagine pas, que je consulte mon cœur; mais la vérité seule. Né au sein de la Monarchie, je n'en ai jamais éprouvé que les désavantages. En accuserai-je le Monarque ou ses Ministres (*)? Point du tout. Je n'en prens

(*) On dit, que sous le règne de *Louis XIV.* il y avoit de grands Ministres; je le veux croire. Etoit-ce de bons Ministres? Je n'en crois rien. Jamais la *France* n'a été si accablée d'impôts; jamais le pauvre Peuple n'a été si maltraité. On ôtoit jusqu'au lit & la subsistance, aux malheureux qui ne pouvoient païer les tributs auxquels ils étoient taxés. On avoit même la dureté d'exercer un traitement aussi odieux,

prens à la Fortune. Par-tout il y a des hommes pervers, & malheur à celui, qui, plus foible ou plus simple, est exposé à leur furie. Ils ont quelquefois plus de puissance & d'autorité sous les Rois, mais ils sont aussi plus aisément renversés ou punis.

Peut-on dire que la Démocratie (*) favorise autant l'émulation & le génie? Les récompenses y

dieux, à l'égard des pauvres infirmes & malades. De tous côtés, on n'entendoit parler que de meurtres & de rapines; par-tout on voioit des Soldats congédiés, qui, après avoir perdu quelques membres, & sacrifié tout leur sang, demandoient dequoi subsister, & soutenir les foibles restes d'une vie languissante & déplorable. Le superbe Hôtel des Invalides a été d'un grand secours pour plusieurs; il a couté à d'autres bien des larmes. Sous le même règne, combien de persécutions injustes? combien de gens enchainés, exilés, proscrits; pour des controverses, pour des paroles, pour des minuties, pour des riens! Le respect qui naît de la terreur, n'est pas sans amertume. Monarques, cherchez celui qui naît de l'amour des Peuples ou de la vertu.

(*) Sous *Rome* républicaine, un vieillard nommé *Siccius Dentatus* se présenta dans la Tribune. Il y réprésenta, qu'il avoit servi dans les Armées pendant plus de quarante ans, qu'il s'étoit trouvé dans vingt six combats, qu'il y avoit reçu quarante cinq blessures *& toutes par devant*. Que, dans une seule ba-

y font elles diftribuées avec autant d'avantage & de facilité? Un Artifte, pour plaire à fon Roi, pro-

bataille, il avoit été bleffé en douze endroits différens, qu'il avoit obtenu quatorze Couronnes *Civiques*, pour avoir fauvé la vie dans les combats à autant de Citoïens; qu'il avoit reçu trois Couronnes *Murales*, pour être monté le premier fur la bréche, dans des places emportées d'affaut. Il ajouta, que fes Généraux lui avoïent donné huit autres Couronnes, pour avoir retiré des mains des ennemis, les Etendars des Légïons; qu'il avoit dans fa maifon, quatre vingt Colliers d'or, plus de foixante braffelets, des javelots dorés, des armes magnifiques, & des harnois de cheval, qu'il confervoit comme des témoignages des victoires qu'il avoit remportées, & du butin qu'il avoit fait. Que cependant, le Sénat n'avoit aucun égard à ces marques éclatantes de fes fervices; que ni lui, ni tant de braves Soldats, qui avoient acquis à la République la meilleure partie de fon territoire, aux dépens de leur fang, ne poffédoient pas la moindre portion des terres conquifes: qu'elles étoient dévenues la proïe de quelques Patriciens, qui n'avoient d'autre mérite, que la Nobleffe de leur origine & la récommandation du nom. Voila une preuve affez complette du peu d'efpérance, qui accompagne les fervices rendus dans la Démocratie, & en même tems, un témoignage certain, que l'intérêt a toujours prévalu fur la gloire.

produira tout ce que son génie est capable d'inventer. Un Soldat, sous ses yeux, se fera mettre en piéces plûtôt que de céder. Dans les Démocraties, tout s'y fait lâchement & avec négligence; parce qu'on espère peu, ou rien du tout. Si un Artiste produit un chef-d'œuvre de génie, si un Soldat fait des prodiges de valeur, à qui s'adresseront-ils pour leur récompense? La gloire, me direz-vous, doit être leur mobile. La gloire n'est qu'une fumée; l'intérêt est le vent, qui la dissipe.

Quoi-qu'il en soit, tout Gouvernement peut-être bon, mais il l'est rarement. Trouvez m'en un, où régne le désintéressement, la tolérance, l'union & l'amitié; il sera bien éloigné & bien inabordable, si je ne m'y transporte à l'instant, pour l'admirer & le servir.

CHAPITRE VII.

Des Gouvernemens mixtes.

Il n'existe que très peu de Gouvernemens simples; c'est ce que nous avons dit ci-dessus. Mais ce qui les rend mixtes, ce n'est pas la nécessité des Magistrats subalternes dans la Monarchie, ou celle d'un Chef dans les Républiques. Lorsque, dans un Gouvernement, tout se raporte

te à un seul, & que la volonté unique du particulier, revêtu de l'autorité Souveraine, décide de toutes les affaires; la Monarchie est simple & sans mélange. Les Magistrats subalternes faisant dans le Corps politique les mêmes fonctions, auxquelles sont destinées, dans le corps humain, les yeux, les oreilles, les pieds, les bras, &c.; ils ne sont que les Ministres du Prince, éxécuteurs & dépositaires de sa volonté.

Ce qui détruit la simplicité de la Monarchie, c'est le concours d'une Puissance, si non égale au Prince, du moins autorisée à péser & balancer sa volonté; soit pour en retarder l'effet, soit pour y mettre une oposition absolue. Ainsi un Sénat, un Parlement, établi pour examiner les volontés du Chef, & leur donner la force d'obliger les Citoïens, rendent le Gouvernement mixte.

Un Chef est encore de l'essence du Gouvernement populaire; tout corps veut avoir un Chef. Ainsi, tant que ce Chef est subordonné au Peuple, qu'il n'agit que pour faire éxécuter ses loix, l'Etat populaire subsiste dans sa pureté (*). Mais lorsqu'il y a conflit de juridiction en-

(*) On conçoit bien que le Chef, dont je parle ici, n'a pas le titre de Souverain; ce n'est pas non plus l'idée de *Rousseau*. Ce Chef ne peut être autre chose, que le Magistrat chargé de la puissance coactive, dont la Souveraineté réside dans le Peuple. Ce ne peut donc être qu'un Chef en second, ou un Lieutenant de la Souveraineté.

entre le Peuple & les Grands, lorsqu'il se fait une rélation des Tribuns aux Patriciens, & *vicissim*, les deux parties étant dans une dépendance mutuelle, la Démocratie devient mixte. Sur les mêmes principes jugez de l'Aristocratie.

Il est bon que tout Gouvernement soit mixte: mais le Monarchique particulièrement. Non qu'une Puissance secondaire doive absolument empêcher l'éxécution des volontés du Prince; c'est fournir matière aux guerres civiles; mais en ce sens, qu'elle puisse en différer l'éxécution, dans les circonstances critiques & équivoques.

Il est des loix, si l'on peut les apeller ainsi, qui, portées témérairement ou suggérées par la passion, demandent à être corrigées. Des représentations, faites à propos, font quelquefois succéder la prudence à la témérité, la sagesse à l'extravagance. Un examen sérieux, un retour sur soi-même, prévient souvent une éxécution, qui devoit amener après soi le repentir. En un mot, le Prince doit être suposé capable d'attention & de jugement. Une oposition respectueuse, faite par des Personnages graves & choisis à cet effet, lui donne occasion de repasser ses idées de sang froid, & d'en comparer les raports avec le bien public. Alors, s'il est vraiment sage, il ne craint pas de retourner en arrière, & devenu *Theodose*, il se laisse corriger par un *Ambroise*. Tel est l'avantage du Gouvernement tempéré.

CHA-

CHAPITRE. VIII.

Si toute forme de Gouvernement n'est pas propre à tout Païs.

LA liberté sistématique de l'Auteur n'est pas, comme il le dit, un fruit du Climat, mais un effet de l'occasion. Le Nord & le Midi, le Couchant & l'Aurore voient également fleurir toutes sortes de Gouvernemens. Par-tout il se trouve des Monarchies, par-tout peuvent subsister les Républiques. Peut-être les Climats chauds donnent-ils, à leurs habitans, moins d'occasions d'arriver à la Démocratie, & de sécouer le joug des Rois; je n'en serois pas surpris. L'abondance des vivres y fait moins de malheureux, & la température de l'air, influant sur le tempérament des hommes, épuise les forces du corps & modère l'agitation de l'ame; qualités peu convenables à la rébellion, circonstances peu favorables aux entreprises difficiles. Au Nord, les peuples sont plus exposés à la misère. Ils sont d'ailleurs plus vigoureux, plus actifs, plus près du désespoir & de la fureur, qui sont les ames des grandes révolutions, d'où naît la liberté (*). Mais on voit & l'on a vu éclore les Ré-pu-

(*) JE prens ici la liberté pour le Gouvernement Démocratique.

publiques, au ſein de la ſécheresse & parmi les glaces; dans l'*Afrique*, auſſi bien que dans l'*Europe*. L'*Amérique* a produit les siennes, & l'*Aſie* n'a pas été la dernière à rejetter la Tirannie.

Il eſt faux, que la Perſonne publique conſomme & ne produiſe rien, ou il faut donc ajouter, que plus de la moitié des Citoïens ſe trouve dans le même cas. Qu'apelle-t-on produire? Eſt-ce donner la ſubſiſtance corporelle? En ce cas, il n'y a que les laboureurs, les vignerons & autres cultivateurs de la Campagne, qui produiſent. Eſt-ce procurer par ſon induſtrie la commodité & l'avantage du public? Tous les Artiſans & les Militaires produiſent à cet égard; mais la Perſonne publique, plus qu'aucun autre, par l'étendue de ſes ſoins & de ſes travaux. Si l'on peut dire, que quelqu'un conſomme dans l'Etat & ne produit rien; ce ſont ces heureux fainéants, dont l'unique occupation eſt de diſſiper leurs revenus dans les plaiſirs & la débauche. Encore ces revenus ſont-ils des productions à l'Etat; mais qui ſeroient beaucoup mieux emploïées au ſoulagement des pauvres, & aux néceſſités de la Communauté.

Si vous n'enviſagez dans un païs, que la fécondité du terrain; vous pouvez bien dire que le produit eſt conſidérable dans quelques uns, médiocre dans d'autres, nul ou négatif dans pluſieurs. Quand je dis nul, non pas à tous égars. Toute Mer produit des Poiſſons; & toute Terre des Animaux & des Plantes. Mais ſi vous conſidé-

facilitez le commerce & l'industrie; il n'est point de Climat, qui ne puisse fournir aux besoins de ses habitans. La *Hollande* pourroit servir de preuve à ma proposition.

Il est vrai, que certains Etats sont plus dévorans que les autres. Il est facile d'y remédier; c'est un abus du Gouvernement plûtôt qu'un mal nécessaire à l'Etat. Empêchez que les impositions publiques ne passent au profit de l'Etranger: ne donnez rien gratuitement, & la Société ne perdra rien. Si vous faites sortir les productions du païs; qu'il entre des productions étrangères à l'équivalent. Ainsi, les évolutions ne causeront aucun dommage à la Société. La circulation, toujours égale, se fera du cœur aux extrémités, & de la circonference au centre.

Vous ne trouverez point d'Etat, quelqu'il soit, qui ne puisse suporter le fardeau de la Monarchie. La *France* est riche & étendue; la *Prusse* est pauvre & resserrée: examinez lequel de ces deux Roïaumes a plus de gloire & d'éclat. Le luxe & le faste ne sont pas de l'essence de la Monarchie; ils sont les bourreaux de tout Gouvernement. L'on peut être Roi, sans charger les peuples de tributs & de contributions; quand les Citoïens trouvent leur subsistance dans un païs, le Monarque peut y trouver la sienne. Il suit delà, que, dans la Monarchie comme dans les Etats libres, le superflu doit être emploïé à l'utilité commune, & que le Despotisme même ne tend pas, de sa nature, à rendre les Sujets mi-

ſérables; ſi le Déſpote a du bon ſens & de l'humanité.

Il eſt peu d'endroits abſolument ſtériles; & ceux qui le ſont, peuvent être habités, non par des Sauvages ſeulement, mais auſſi par des Peuples policés; pourvu qu'ils ne tuent pas leurs habitans. Eſt-ce la richeſſe, la dépenſe, la molleſſe, le faux brillant, qui doivent faire la police d'un Etat? N'eſt-ce pas plûtôt la juſtice, l'humanité, les loix, les bonnes mœurs? Faut-il que l'or & les pierreries marchent à la ſuite du Prince? Lui faut-il des chevaux magnifiquement caparaçonnés, des voitures ſuperbes, des Palais nombreux, des apartemens exquis & délicats? Eſt-ce là ce qui fait le Prince. *Darius* jouiſſoit de tous ces vains ornemens, il avoit encore le grand nombre de ſon côté. *Alexandre* ne poſſédoit que l'utile & le néceſſaire. Lequel des deux étoit le plus grand Prince? Rien de plus ſenſé, que ce que répondit *Ageſilas* à ceux qui nommoient le Roi de *Perſe* le grand Roi: *il n'eſt pas plus grand que moi*, leur dit-il, *s'il n'eſt pas plus juſte*. Quand l'autorité & la juſtice marchent à la ſuite d'un Monarque; rien ne manque à ſa dignité, ni à la police du Peuple qu'il gouverne.

Romulus, que les Poétes déifient, & à qui les Hiſtoriens prêtent une naiſſance illuſtre & merveilleuſe, peupla-t-il ſa ville de Citoïens opulens? N'étoit-ce pas une troupe de proſcrits & d'indigens, qu'il aſſocia pour la fondation de l'Em-

pire

pire le plus brillant de l'Univers ! Etoit-il lui-même autre chose, qu'un Berger, peut être distingué de ses compagnons par son esprit, son courage & son industrie? Dira-t-on qu'il ait trouvé dans le superflu de ses Sujets, dequoi satisfaire au luxe & à la pompe Roïale? Il avoit des bras pour le servir, rien de plus. Combien de prétendus Sauvages imitent aujourd'hui ces Fondateurs de l'ancienne *Rome*, & s'agrandiront un jour à leur exemple, aux dépens des Peuples, qui se laissent énerver par le luxe, & éblouïr par un éclat trompeur!

Il est donc faux, que le Déspotisme convienne particulièrement aux païs froids, & la police ou politie aux régions intermédiaires. Je ne disconviens pas, qu'en général la chaleur donne plus de fécondité aux terres, que la fraicheur; quoique la zône torride ne manque pas d'endroits absolument desséchés, arides & impratiquables. Que s'ensuit-il delà? Que les païs chauds peuvent être plus peuplés que les païs froids; ou que le superflu des habitans peut être échangé avec les productions de l'industrie de ceux qui habitent les païs froids & stériles; d'autant mieux, que ceux-ci sont plus actifs, plus laborieux que les premiers. Par conséquent ils peuvent aider la mollesse des autres, en tirant d'eux leur subsistance.

Qu'importe, au reste, s'il faut plus de bras pour cultiver une terre que l'autre, quand on peut en tirer des productions égales? Ici on jouïra du répos, là on travaillera à toutes forces:

voilà la différence. Mais fitôt que, d'un & d'autre côté, il y a beaucoup plus de bras qu'il n'en est béfoin, pour la culture des terres ; la richesse est égale & le superflu feroit le même ; si vous en exceptiez la voracité inégale des habitans.

Les Peuples du Nord font effectivement des bêtes carnecières, en comparaison de ceux qui font au Midi. Ceux-ci travaillent moins, digèrent moins, & par conséquent ont moins d'apetit. La délicatesse est l'assaisonnement de leurs tables, pendant que celles du Nord font chargées de viandes péfantes & matérielles. Quant au luxe dans les vêtemens ou les édifices, il ne fait rien à la quéstion préfente. On peut être logé chaudement & commodément, fans faire plus de dépense, que pour un édifice délicat & battu des vents de tous cotés.

Ainsi, toutes chofes bien confidérées, en admettant la fucculence & la production fupérieure des fruits Méridionaux fur ceux du Nord; en fuposant même, que là il foit béfoin d'un moindre nombre d'habitans, ce que je n'accorde pas; car la nécessité de la Multiplication vient plus de l'abondance des vivres que de la ftérilité des terres; je dis, que le Déspotisme n'est pas mieux logé fous la Ligne, que fous les Pôles. En effet, le Déspote consomme-t-il plus par lui-même qu'un homme ordinaire? S'il a béfoin de Ministres & de Soldats, ne font-ils pas nombre parmi les Citoïens, & coutent-ils plus en cette qualité à l'Etat qu'autrement? Ne fauroit-il fe

paf-

passer de la délicatesse & des somptuosités de l'*Asie*, aujourd'hui trop connues à l'*Europe*? Nos peres autrefois vivoient à la *Russienne*, & jouissoient d'une santé plus robuste; aujourd'hui qu'on suit les moeurs *Italiennes*, & la délicatesse *Persanes*, on est rempli de foiblesses & de vapeurs.

La seconde raison, alléguée dans le Contract Social, est aussi mal fondée que la premiére. Si le Déspote doit craindre les révoltes, c'est particuliérement des païs écartés. Il est plus aisé d'aigrir les esprits, & de les animer à la sédition, loin des yeux du Maître, qu'en sa présence. On craint moins un péril éloigné, que le danger présent. Il est plus facile d'étouffer une sédition & d'éventer des projets, formés dans le voisinage, que ceux qui naissent dans l'éloignement. La force du Souverain se concentre autour de lui & se perd à grande distance. Loin d'augmenter comme celle du levier (*), elle s'affoiblit

(*) On m'objectera, sans doute, que les Provinces sont toujours plus foulées d'impôts que la Capitale. Je n'en disconviens pas; mais je dis, que les Provinces n'y perdent rien. Plus on les charge, plus elles tirent des productions de leur territoire. On peut bien dire, que le centre d'un Etat est le plus riche; quant aux vaines parures & aux avantages peu solides de l'or, de l'argent, des pierreries; mais les extrémités possédent le plus utile; les

foiblit & diminue comme le raion. Craint-on sur les frontières autant que dans la Capitale? *Rousseau* se souvient bien d'avoir lui-même insinué cette vérité, au Chapitre IX. du second Livre; mais il distingue entre l'autorité du Gouvernement & sa force sur les Sujets; comme si ces deux propriétés pouvoient être séparées l'une de l'autre. Où est la force sans autorité, & l'autorité sans force?

CHAPITRE. IX.

Des signes d'un bon Gouvernement.

Toutes choses égales, nous avons donné la préférence au Gouvernement monarchique; mais rélativement aux circonstances, & à l'habitude particulière de ce Gouvernement, il peut devenir d'une condition, beaucoup plus mauvaise & plus détestable que les autres. Il est donc à propos d'examiner, à quel signe on peut reconnoître l'existence actuelle d'un bon Gouvernement.

Cette quéstion n'est pas nouvelle; elle a souvent été discutée & mal éclaircie. *Rousseau* croit en

les fruits, les bleds, les fourages. La Capitale renferme bien des bouches affamées; dans la Province, tout le monde vit. Là, on dore les déhors du Calice; ici, on a soin d'en remplir la capacité.

en avoir trouvé la solution, j'imagine qu'il se trompe. Il est certain, que la fin de l'association publique, c'est la conservation & la prospérité des membres de la Société: mais je nie que, de ce que la population est nombreuse, on puisse conclure que les membres se conservent effectivement & prospèrent. Je conteste donc, que l'administration, sous laquelle les Citoïens peuplent & se reproduisent davantage, soit la meilleure; parce qu'il est très possible, que, malgré cette population, les Citoïens soient très malheureux. Prenons l'éxemple allégué dans le Contract Social, nous y trouverons une preuve de cette vérité.

Autrefois, *la* Gréce *fleurissoit au sein des plus cruelles guerres; le sang y couloit à flots & le païs étoit couvert d'hommes.* Je demande, si l'Etat étoit heureux dans cette circonstance, & si le Gouvernement actuel favorisoit la conservation & la prospérité des membres. Car il ne faut pas distinguer ici la Société, des membres qui la composent. Dès que les membres soufrent & sont malheureux, l'Etat est lui-même désolé & abattu. Sa prospérité est incompatible avec l'effusion du sang des Citoïens. Quel avantage est-ce pour eux de naître en grand nombre, pour vivre dans les allarmes, dans les dangers, au sein des guerres civiles, des meurtres, des proscriptions? Etrange prospérité, qui nous fait exister, pour mourir bien-tôt après d'une mort violente, ou du moins, pour se voir exposé au danger con-

tinuel de perdre la vie! Si c'est ainsi que fleurissoit la *Grèce*, sa fleur étoit bien flétrie & arrosée de larmes. Ne vaut-il pas mieux multiplier moins, & faire moins de misérables?

La paix contribue donc à la prospérité d'un Etat. Elle en est le premier fondement, & sans elle il n'en est point de véritable. Mais elle ne suffit pas seule & quelquefois une Société en guerre est moins misérable, que celle qui jouit du repos. Quand nos Païsans, rassemblés sous l'ormeau après les fatigues de la semaine, rioient, folâtroient, contoient fleurettes; le présage étoit heureux. Il est rare que l'homme de ville soit mal à l'aise, quand la Campagne voit fleurir ses habitans. L'Etat peut bien alors être menacé d'un malheur; car qui peut prévenir les décrets de la destinée? Mais au moins peut-on dire qu'il jouit d'une prospérité actuelle.

Henri *le Grand* se flattoit, à ce qu'on dit, de mettre un jour le Païsan en état de manger la poule au pot. C'eut été un grand signe de prospérité; car, selon la constitution présente du Gouvernement, le Païsan n'est pas malheureux, quand il ne meurt pas dans une indigence absolue.

Ce n'est pas assez, que la paix règne au dehors, ou que chacun mange du pain; il faut encore, qu'il soit mangé avec sureté. Que sert-il d'être à l'abri de l'invasion des étrangers, si des ennemis beaucoup plus terribles, vous pillent & vous dévorent. C'est aux Supots de *Thémis* à re-

repousser ce malheur. Il s'agit d'écarter les brigands & d'en purger l'Etat. Qu'on ménage le simple larron (*), qu'on sévisse contre l'homicide. Celui qui dérobe par nécessité, mérite quelque

(*) QUAND je dis de ménager le simple larron, je ne veux pas, qu'on lui pardonne; mais qu'on lui laisse la vie. La seule effusion du sang doit être païée par le sang. La loi du *Talion*, rien de plus. Tout l'or d'un Roïaume vaut-il la vie d'un Citoïen? Il n'y a que l'avarice des riches, qui ait introduit l'injuste coutume, de punir de mort le voleur non coupable d'homicide. Par-là on augmente le mal, au lieu d'y remédier. Car dès qu'un larron est convaincu qu'il perdra la vie, s'il est une fois atteint & reconnu; il doit faire tout ce qui est en lui, pour dérober à la Justice la connoissance de son crime. Le premier moïen d'y réussir, c'est d'ôter la vie à ceux qu'on dépouille, & à d'autres, qui peuvent être témoins. Combien de meurtres ne lui épargneroit-on pas, s'il savoit devoir conserver sa vie, en conservant celle de son frere? Si au lieu d'accorder, à l'homme dépouillé de ses biens, la mort de son ennemi, qui ne lui est d'aucun profit; on lui adjugeoit sa personne, son travail & ses biens, il seroit en quelque façon dédommagé. L'humanité, dira-t-on, ne veut pas qu'on impose l'esclavage. Mettez donc en liberté les misérables, qui servent dans vos Colonies, sans l'avoir mérité. Rompez les chaînes des criminels détenus sur vos Ga-

que indulgence, celui qui tue son frere, n'en doit point éprouver. Voilà le troisième moïen d'assurer la prospérité de l'Etat.

CHAPITRE X.

De l'abus du Gouvernement & de sa pente à dégénérer.

De même que le corps de l'homme ne sauroit conserver long-tems la même habitude, qu'il est tantôt foible, tantôt vigoureux, tantôt sain & tantôt malade ; aussi le Corps politique est-il sujet à toutes ces variations. Il s'use par les maladies, comme par la vieillesse, par des accidens subits & extraordinaires, aussi bien que par des révolutions communes. Ce n'est pas que le (*) Gouvernement fasse effort contre la Souveraineté ; au contraire, il est toujours pour elle ; mais, semblable à une mere trop tendre, qui étouffe

Galères, vous réduirez en pratique cette généreuse maxime. Le grande humanité, d'aimer mieux la mort d'un Concitoïen que son esclavage ! Au moins donnez lui le choix de l'un ou de l'autre.

(*) Nous prenons ici avec l'Auteur le Gouvernement pour les Gouverneurs ou Magistrats.

touffe fon enfant à force de careffes; le Gouvernement, pour vouloir favorifer trop le Souverain, & l'élever trop haut, le fait culbuter & tomber dans le précipice. C'eft le vice naturel & inhérent du Corps politique. Le Prince veut non feulement maintenir, mais encore augmenter fon autorité. Les Sujets tâchent de l'affoiblir, s'impatientent & s'ennuient du joug; il fe fait une fermentation entre le Chef & les membres: ils fe feparent, ils s'irritent, & après s'être réciproquement affoiblis, le Corps fe diffout & change de forme. On peut dire que c'eft un Phénix qui renaît de fa propre cendre. La Société ne périt point; les premiers liens font-ils rompus, d'autres fe forgent, & reparoiffent à l'inftant.

Le Gouvernement ne dégenère point pour fe refferrer, c'eft plûtôt lorfqu'il fe relâche. Car il ne fe refferre qu'en demeurant plus étroitement attaché aux loix, & cette adhéfion intime eft fon bien & fa gloire. Qu'il paffe du petit au grand nombre, ou du grand au petit, n'importe: fa vigueur fubfifte, tant qu'il maintient l'ordre & l'équité. Mais quand il s'écarte des loix, quand il rompt les liens auxquels il eft effentiellement attaché; alors il fe relâche, & voilà le principe de la diffolution du Corps politique. Si vous confervez l'équilibre des humeurs dans le corps humain; fi vous en fortifiez les refforts, & que vous preniez foin d'en modérer le froid & le chaud; le fang circulera & le corps fera en fanté. Si vous

agissez au contraire, il tombera malade, & trouvera infailliblement sa ruine.

La dissolution de l'Etat peut avoir lieu de quatre manières. *Premièrement.* Quand le Prince n'administre pas selon les loix, qu'il usurpe le pouvoir arbitraire, qu'il traite les Sujets non en Citoiens, mais en esclaves; c'est alors que le Pacte Social est rompu, & que les membres peuvent être forcés, mais non pas obligés d'obéir. *Secondement.* Lorsque les Ministres subalternes, ou associés au Gouvernement, usurpent chacun de leur côté l'autorité Souveraine. L'Etat se divise, conséquemment il perd sa première forme. *Troisièmement.* Quand les Sujets, ennuïés de porter le même joug, profitent de la foiblesse du Prince pour sécouer l'ancien & lui en substituer un nouveau. Cette dissolution a ses avantages & ses dangers. *Quatrièmement* enfin. Quand un Ennemi impose des loix, que la crainte empêche de rejettet. Le parti le plus sage est de se prêter aux circonstances, & de faire de nécessité vertu. Car la force devient un droit; tant qu'elle subsiste; & qu'on ne peut lui résister, sans un péril évident pour le bien public.

La première cause de dissolution ci-dessus alléguée, s'appelle *Tirannie* proprement dite, Il en est une autre, connue seulement chez les Républicains. Les *Grecs* & les *Romains*, dans le Gouvernement populaire, apelloient Tirans, tous ceux qui possédoient l'autorité Roïale, quoique leur administration fut d'accord avec les loix.

Le

Le titre de Tiran ne convient pas seulement aux Rois injustes, mais à tous les Magistrats supérieurs, qui consultent leur caprice plus que le droit; & qui agissent par violence, plûtôt que par équité.

Il est étonnant, que *Rousseau* désavoue la Monarchie pour le premier Gouvernement des *Romains*. Non seulement ceux-ci ont commencé par les Rois; mais on peut dire la même chose de tous les Peuples de la terre. Ils avoient peut-être moins de puissance, on ne leur prodiguoit pas le nom fastueux de Souverains; mais la dignité étoit la même. En suposant, que les Fondateurs de *Venise* n'aient pas reconnu pour Souverains leurs anciens Ducs, en est-il moins vrai, qu'ils avoient passé par le joug de la Monarchie, & qu'ils ne fonderent un Gouvernement nouveau, que par dégout pour l'ancien. Lisez l'histoire des *François*, des *Espagnols*, & de tous les Peuples de l'*Europe*; consultez ensuite celles de l'*Asie* & de l'*Afrique*; dirigez encore vos voiles vers l'*Amérique*; par-tout vous trouverez des Rois, des Monarques, des Chefs uniques. S'il se présente une République, il semble que ce soit le basard qui l'amene, plûtôt que la Nature; car ce qui est généralement reçu & plus constament établi, doit passer pour naturel. Prouvez moi donc, que les Républiques soient aussi fréquentes & ajent un régne aussi constant, que les Monarchies.

Qu'est-il besoin d'aller chercher si loin, pour-

trou-

trouver un Gouvernement qui se relâche, suivant le Siftême de *Rouſſeau*? Qu'on examine celui de la *Grande-Bretagne*, aujourd'hui ſubſiſtant & connu par tout l'Univers. Ses anciens Rois étoient plus Déſpotes que Monarques; peu à peu leur autorité s'eſt relâchée, & dans certains cas, le Peuple ne va-t-il pas aujourd'hui de pair avec le Souverain.

En vain nous objecte-t-on avec *Machiavel*, que la forme du Gouvernement chez les *Romains* fut flotante, & incertaine juſqu'à l'établiſſement des Tribuns, & que c'eſt là l'époque de la fixation du Gouvernement. Eſt-ce, parceque les formes précédentes de Gouvernement ne furent pas de longue durée? Si cela eſt; je dis, qu'il n'y eut chez eux aucun Gouvernement fixe; puiſque de tems à autres, il ſe fit des révolutions dans la Magiſtrature. Après l'expulſion des Rois, le Gouvernement fut fixé au Démocratique; mais le Peuple, qui avoit commencé à prendre l'eſſort, voulut aller plus loin. Il avoit rompu un lien, il voulut briſer le ſecond par la création de Tribuns. Après la mort de *Caïus Gracchus*, l'Ariſtocratie reprit de nouvelles forces, & inſenſiblement la Monarchie ſe rétablit ſous les Empéreurs. Ce n'eſt pas ſous *Tibere*, que le Corps politique fut diſſous; la chute de quelques membres ne produit pas la ruine du corps; cette diſſolution trouve ſon époque, à la diviſion des Empires d'Orient & d'Occident.

CHA-

CAPITRE XI.

De la mort du Corps politique.

IL n'eſt rien de ſtable & de permanent ſur la terre. Vérité certaine & ſi bien dépeinte par le merveilleux & burlesque *Scarron* ! Les plus ſuperbes monumens de l'antiquité ne ſubſiſtent plus : *Rome* & *Sparte* ont péri ; quel miracle ! . . . . L'Empire de la *Chine* ſubſiſte encore. On ne ſauroit donc prouver, que les Gouvernemens de ces deux fameuſes Républiques aient été mieux conſtituées que celui-ci. C'eſt à l'expéricnce qu'il faut s'en raporter, & non à l'imagination. D'où jugeons nous qu'un édifice eſt bien & ſolidement bâti ? n'eſt ce pas de ſa durée & de la cohérence de ſes parties ? Jugeons de même du Corps politique. La Monarchie *Chinoiſe* eſt la Maitreſſe & la gloire des Sociétés politiques. Depuis quelle longue ſuite de ſiécles compte-t-elle des Rois, qui ſe ſont ſuccédé ſans interruption ? Elle a eu des révolutions ; elle a paſſé, ſi vous voulez, en des mains étrangéres ; mais qu'eſt ce que cela importe au Gouvernement, puiſque ſa forme n'a pas changé ? Il a eſſuïé pluſieurs maladies ; mais il n'eſt pas mort.

IL ne dépend pas plus des hommes de pro-

longer la vie de l'Etat que d'ajouter à la leur; les jours des uns & des autres sont comptés. Toute la prudence humaine ne sauroit repousser les évenemens de la destinée. Elle seule dirige tout d'une main infléxible & invariable. Ce n'est point une Puissance aveugle, comme se le figuroient les anciens Philosophes, c'est une Intelligence pénétrante & supérieure à tout.

La constitution d'un Etat est donc quelque chose, mais la Providence est davantage. Ce qui paroît le plus éloigné de la prudence humaine, est souvent le plus solide. Qu'un homme soit à la fleur de sa jeunesse, dans le fort de la santé, d'une compléxion robuste, né, ce semble, pour le plaisir & la prospérité; si, au milieu de tout cela, la foudre grande & le consume, si la terre s'entrouvre & l'engloutit; si la mer le couvre de ses flots; que dis-je? Si une foible lame lui perce le cœur, si la maladie le saisit, c'est fait de lui, il n'existe plus: pendant qu'un temperament débile, infirme, délicat, lui survit & à mille autres. La même chose arrive dans les Etats: la foudre & les élémens confondus renversent les plus solides & les mieux constitués, pendant que le plus foible s'engraissera de leurs dépouilles & s'affermira sur leurs ruines.

Les Républiques sont plus sujettes aux grandes révolutions, aux événemens inattendus, que les Monarchies; elles meurent toutes d'une mort violente & à la fleur de l'age; ce qui prouve, qu'el-

qu'elles sont moins cimentées par la Nature, que fortifiées par l'art. La *Grèce*, l'*Italie*, l'*Afrique*, nous en fournissent des exemples à jamais mémorables. *Rome*, *Sparte*, *Carthage* ont péri, lorsqu'elle étoient au plus haut dégré de gloire & de grandeur.

Soiez donc sur vos gardes Républiques de nos jours: plus vous paroissez affermies, plus vous aprochez du terme de vôtre éxistence. Méfiez vous en, si vous prétendez l'éviter: ou plûtôt, ne vous donnez pas des soins inutiles, attendez avec résignation la chute du coup qui vous est préparé; c'est le moïen d'y être moins sensibles.

CHAPITRE XII.

Comment se maintient l'autorité Souveraine.

IL n'est pas besoin de réfuter au long ce Chapitre. *Rousseau* a préssenti lui même qu'il révoltoit le bon sens & qu'il ne passeroit pas.

L'Assemblée du Peuple entier chez les *Romains*, étant un objet rare, peut être unique; il ne doit pas tirer à conséquence pour le général. De ce que le Législateur de la *Mecque* a publié ses loix les armes à la main, & les a consérvées

par la force & la violence, doit on inférer que tous les Législateurs doivent imiter son exemple? Le succés, il est vrai, a répondu à ses désirs; mais un réussit où mille autres succomberont.

D'Ailleurs, on ne nie pas que le Peuple ne puisse s'assembler; mais on crie que c'est un abus, qu'il y a plus de dangers à craindre que de profits à esperer. L'assemblée du Peuple n'est ordinairement utile que dans le cas, où la Société périclite: & touche à l'instant de sa déstruction; ou, lorsque le Prince & les Grands ne sauroient rémédier aux maux, dont elle est ménacée. Alors, on doit espérer, que chacun, voiant & sentant de près le danger, craindra pour soi même, en s'effraïant pour tous. Ce n'est que dans des occasions de cette nature, qu'on réunit ordinairement les suffrages du grand nombre en faveur de l'Etat, & qu'on rétablit par l'intérêt des particuliers les affaires délabrées.

Exceptez ces circonstances, vous ne tirérez aucun fruit des assemblées de la Multitude. Heureux encore si elles ne tirent pas à préjudice, en suscitant des haines, du trouble & de la confusion. Ignore-t-on que la famine fut souvent le fruit qu'on tira à *Rome* de ces assemblées, parce que les particuliers négligeoient la culture des terres, pour y assister?

CHA-

CHAPITRE XIII.

Suite.

S'IL étoit possible d'extirper dans les Peuples l'inclination qu'ils ont pour les grands Etats; inclination raisonnable & sensée, car la multiplicité des Souverains est la multiplicité des guerres; je dirois, que *Rousseau* a prévenu & réfuté l'objection qu'on peut lui faire. Mais où trouvera-t-il un Citoïen qui se glorifie du petit nombre des membres de la Société? Comment veut-il qu'un petit Etat se soutienne contre un grand? Il se propose de nous en aprendre un jour la manière; j'en redoute le succès. Sera-ce par les ligues ou les prodiges. Le tems des derniers est passé, & *Rousseau* n'est pas homme à le ressusciter; quant aux ligues, on en connoît l'abus & les inconvéniens par expérience. Leur durée ne sauroit être longue.

QUAND les *Grecs* résistèrent à l'armée innombrable de *Xerxes*; ces bouches de feu, contre lesquelles, ni la force, ni l'adresse ne peuvent tenir, n'étoient point encore en usage. Les *Athéniens* eussent été foudroïés & pour ainsi dire anéantis par ces seules armes. La bravoure & l'industrie donnoient alors le gain des batailles.

A présent, ces deux qualités n'empêchent point la défaite ni les déroutes. Un lâche, un imbécille, un enfant peut donner le coup de mort à un *Hercule*. Mille hommes ne lutteront point contre cent mille. Si le petit nombre est quelquefois vainqueur, ce ne peut être que d'un à deux, tout au plus; encore faut-il supofer beaucoup d'expérience & d'agilité, en action avec l'insolence ou l'étourderie.

D'AILLEURS, nous n'avons plus d'Oracles pour annoncer la manière de vaincre, ni de *Thémistocle* pour en expliquer la réponse. La ruse, qui écarta le Roi de *Perse* & délivra la *Grèce*, ne déconcerteroit pas aujourd'hui les *Berbices*. La *Suisse* & la *Hollande* ne sont pas proprement redevables de leur condition actuelle à la force & à l'intrépidité de leurs habitans. Les circonstances des tems & la jalousie des Puissances sur la maison d'*Autriche* ont favorisé leurs entreprises, & en ont facilité l'exécution. L'Aristocratie étoit où ils tendoient le moins, & ils s'inquiétoient peu d'être soumis à un Roi, pourvu qu'ils fussent gouvernés suivant les loix. La Tirannie a été le principe de leur liberté.

MAIS que l'*Irlande* & l'*Ecosse*, qui ne sont pas de simples Provinces, essaient aujourd'hui le même projet; que la *Normandie* ou la *Bretagne* s'efforcent de recouvrer leurs anciens privilèges: croiez vous qu'elles y réussiroient? Le génie de la *France*, quoi qu'affoibli, est encore supérieur au génie de la liberté particulière des Provinces dont

dont l'Etat est composé. Elles sont plus en sureté dans leur soumission, qu'heureuses dans la révolte; plus tranquiles étant unies au Corps de l'Etat, que paisibles dans la formation d'une Société particulière. Pour moi, si je voulois m'ériger en Réformateur des Gouvernemens; je les réduirois tous en un seul. Je voudrois une Démocratie unique, universelle. Quel bonheur de pouvoir passer de l'un à l'autre hémisphère, de la Ligne au Pôle & du Pôle à la Ligne; sans changer de mœurs, d'usages, de loix, de langage, & sur-tout de Réligion! Combien de sang épargné! On ne combattroit plus, pour fixer les frontières, s'aproprier le commerce, s'agrandir par des conquêtes, ou détruire les superstitions.

A L'EGARD des Etats qui ne sauroient être réduits à de justes bornes; la ressource, indiquée par l'Auteur, sera aprouvée des uns, blamée des autres. C'est ainsi qu'on ne peut satisfaire au gout de tous. l'Empereur *Adrien* prenoit plaisir à voïager successivement par toutes les Provinces de l'Empire romain. Il disoit que le Prince doit imiter le soleil, qui porte sa lumière dans toutes les parties de l'univers, & qui éclaire par ses raïons tous les Peuples de la terre. *Antonin* son successeur eut un Sistême tout oposé; parce qu'il prétendoit, que la suite du Prince étoit à chargé aux Provinces, quel-qu'ordre qu'il pût y aporter. L'un & l'autre avoient un prétexte raisonnable pour apuïer leur opinion. Pour qui vous décidez-vous Lecteur judicieux? Est-ce pour *A-*

drien eſt-ce pour *Antonin*. Je penſe qu'ils avoient tous deux raiſon. La préſence du Souverain aporte quelquefois des avantages aux Provinces, ſouvent elle y cauſe plus d'embarras & de dommage.

CHAPITRE XIV.

Suite.

JE me perſuade aiſément, qu'on ignora à *Rome*, ou qu'on négligea de croire, que la Perſonne du dernier Citoïen fut auſſi ſacrée & auſſi inviolable que celle du premier Magiſtrat: on agit ici de même. Telle eſt la force de l'habitude; elle forme en nous une ſeconde Nature. Un manant s'accoutume à croire, qu'un Prince eſt plus que ſon égal. Mettez les de niveau, il le reſpectera encore; n'eſt-ce pas un préjugé terrible & bien accablant? Si ce manant ſe mettoit bien dans l'eſprit, qu'il fait membre du Souverain, & que, ſans lui, il ne ſauroit y en avoir, vous jugez bien que l'amour propre & la vanité feroient en lui le même tapage, qui ſe fait dans le cerveau d'un petit Commis, devenu Fermier Général.

SI on avoit ſu faire à *Rome* la diſtinction, ſi commune chez nos païſans, à l'égard de leurs Paſteurs; ſi, dis-je, mettant à part le carractère

de

de Magiſtrat, ils n'euſſent enviſagé que l'individu; ils auroient chifonné le Magiſtrat & réſpecté la Magiſtrature. Mais que voulez-vous exiger d'un ſiécle auſſi ſimple & auſſi peu aviſé?

On ne doute pas que les aſſemblées du Peuple ne ſoient redoutables pour le Prince. Elles ne ſont pas moins dangéreuſes quelquefois pour la Société, & fatales aux grands hommes. C'eſt par elles que *Manlius Capitolin*, ſur un ſimple ſoupçon, fut précipité du Capitole, qu'il avoit ſi glorieuſement défendu. C'eſt par là que *Caſſius Viſcellinus* & *Spurius Melius*, qui n'avoient d'autre crime que d'être trop amis du Peuple, reçurent, pour récompenſe de leurs bienfaits, une mort injuſte & prématurée, Combien s'en fallut-il que *Scipion* l'*Afriquain* n'éprouvât le même ſort? Pour l'éviter, ne fut-il pas contraint de s'éxiler de ſa Patrie, dont il déteſta tellement l'ingratitude, qu'il ne voulut pas la laiſſer en poſſeſſion de ſes os après ſa mort?

Si donc le juſte eſt alors puni de ſa juſtice, & l'homme libéral condamné pour ſa générosité; que ne doivent pas craindre des Princes, qui ſouvent ont fait du mal ſans avoir fait aucun bien, Que dis-je? Les Tirans y ſont plus en ſureté que les bons Princes La terreur de leur nom en impoſe, & l'humble Citoïen frapé de ſaiſiſſement en leur préſence croit toujours voir & reſpecte en eux ſes Juges & ſes Maîtres: quand *Céſar* devint humain, c'eſt alors qu'il trouva des Bourreaux Ce n'eſt

donc pas sans fondement qu'un Prince rejette les assemblées du Peuple. Elles font du bien rarement, & presque toujours du mal.

CHAPITRE XV.

Des Députés ou Répréséntans.

LE Peuple n'a jamais mieux pensé, que sur l'établissement des Députés. Moïennant un subside peu considérable il se fait servir & se dispense des soins du Gouvernement. Son commerce ou son travail devient alors sa principale affaire: tranquille dans son Domestique, il est exemt d'embaras, & à l'abri des dangers; il boit, il mange & dort à son aise. Que d'avantages pour un mal bien leger! Ce prétendu désordre est d'ailleur plus conforme à la Nature qui se plait dans la variété. Tout Citoïen n'est pas fait pour le Gouvernement de la Société; chacun est départi diversement. L'homme fort & laborieux est fait pour la méchanique, l'intelligent pour le commerce; l'homme équitable doit être placé sur le tribunal, & le héros suivre le sort des armes. Laissons donc aller le monde comme il va. Tel artisan fait des merveilles dans sa boutique, qui joueroit un fort vilain rôle dans la tribune aux harangues. Les sots ne doivent travailler que pour

pour eux, les sages pour tout le monde. Enfin, il est des gens qui veulent être conduits, il en faut par conséquent pour les conduire.

Je ne sais si je me trompe; mais j'ai tout lieu de croire, que les corvées conviendroient moins à un Peuple quelconque, que les taxes. Rien ne lui paroît plus dur, & rien n'aproche davantage de l'esclavage. N'ést-ce pas ce qui rendit le jour de *Tarquin* odieux, barbare, insuportable?

Il est donc faux, que le commun des Citoïens soit fait pour les affaires publiques. Il n'a qu'une ame basse & rampante; il faut un génie sublime & désintéressé. Le bonheur d'un Etat est donc mieux placé & mieux affermi entre les mains des sages, que sous la direction d'une Multitude insensée. C'est pourquoi, si le *Tiers-Etat* ou les Députés sont bien choisis, s'ils ont à cœur le bien public; les affaires sont en ordre, quelque peu que s'en inquiéte le reste des particuliers. Il s'en faut bien alors, que l'intérêt public siége au troisième rang: sous de pareils auspices, il tient la première place.

Je veux, avec vous, prendre la Souveraineté pour la volonté générale; elle n'en sera pas moins bien réprésentée; car si on peut réprésenter la persónne; son affection est également réprésentable, dès qu'un homme s'en dépouille pour en révêtir le *Réprésentant*. Ainsi, là où est la personne effective; là se trouve aussi la volonté réelle; mais la volonté réprésentée suit la personne

fomme réptéfentante, & la fomme de toutes les volontés répréfentées, c'eft la volonté générale. Il eft certain, que cette répréfentation doit avoir un but fixe & invariable. Le *Répréfentant* ne fauroit fortir des limites qui lui font préfcrites. Si je donne à mon voifin le pouvoir d'agir ou de décider fur un cas unique ; il agira & décidera mal, s'il décide fur plufieurs, ou fur un cas différent. Son pouvoir ne s'étend pas jufques là, & ma volonté n'eft point renfermée dans la fienne.

Je voudrois favoir, quel bon confeil notre Auteur pourroit donner au Peuple *Anglois*, pour en faire quelque chofe. *Quel ufage devra-t-il faire des courts moment de fa liberté?* Sera-ce de répéter le facrifice préparé par *Cromwel*, ou de réitérer la dernière révolution. L'expérience du paffé le rend plus fage; il eft en garde contre la perverfité des Confeillers. Voudra t-il qu'il refpecte moins le Souverain? La populace n'attend pas après cet avis. N'eft-ce pas plûtôt qu'il devroit franchir le joug, & fe faire Souverain lui même? Il y auroit à craindre, qu'avant l'accompliffement d'un pareille révolution, la *Grande-Brétagne* ne devint ou un défert, ou une conquête.

Que l'idée des Répréfentans foit moderne; c'eft ce qu'il faut prouver : car rien de nouveau fous le foleil. Ce qui eft, a déjà été, & fera furement encore. Si les Hiftoriens n'ont rien dit de l'ufage des *Répréfentans*, c'eft qu'ils prenoient l'affemblée

blée de ceux ci pour l'aſſemblée du Peuple même, Croira-t-on que *Rome*, ainſi que les Républiques qui en ont égalé la ſplendeur, aient effectivement raſſemblé tous les Citoïens, pour délibérer ſur les affaires publiques? Combien en étoient exclus, & combien s'en diſpenſoient eux mêmes? C'étoient les plus ſenſés. Comment la raiſon peut-elle ſe faire entendre, dans une cohue de cette eſpèce? Combien de gens entendoient l'Orateur? Combien peu entendoient l'état de la quéſtion? Le ſuffrage étoit donné; mais la paſſion étoit ſon principe, & rarement la ſageſſe & la réfléxion.

Cette fameuſe République, ſi chère à l'Auteur, mérite-t-elle bien les éloges qu'il lui donne? Il veut la liberté de tous, & quelle Puiſſance a fait plus d'eſclaves? N'enchaînoit elle pas les Rois même, & ne traitoit-elle pas les Peuples ſubjugués, avec plus de hauteur & de dureté, que les Chrétiens eſclaves n'en éprouvent à *Tunis* & à *Alger*.

Qui veut la liberté, doit la vouloir, autant pour les autres, que pour ſoi même. Autrement, il mérite dn la perdre, & la perdra infailliblement; pour avoir écouté l'orgueil, plus que la juſtice. Les républiques *Gréques* ne furent pas plus équitables & leur Gouvernement étoit plus barbare que policé. Nous n'admettons pas, que les Peuples de l'*Europe*, plus humains que ceux dont nous venons de parler, ſoient eſclaves eux mêmes. Le véritable eſclavage conſiſte dans la du-

dureté de la condition. Un bon Maître ne fit jamais d'esclaves. Or je demande, si les *Grecs* & les *Romains* avoient une condition plus douce que celle des *Anglois*, des *Espagnols*, des *Russes* même. Il y a des malheureux aujourd'hui ; il y en avoit aussi dans ces siécles, & de plus illustres. Nous éprouvons les rigueurs de la guerre par la dureté des contributions mais nous n'en voïons point le feu déstructeur, ravager nos Campagnes. Le fer & l'acier ne portent pas leur fureur jusqu'à nous ; notre sang & notre vie sont du moins à couvert. Une telle servitude vaut bien la liberté des *Grecs* & des *Romains*, quoiqu'en dise *Rousseau*, qui peut avouer avec sincérité, que celle dont il jouit n'est qu'amertume, & que celle, où il aspire, n'est qu'une Chimère.

Tout bien considéré, il avoue que le Souverain (*) est désormais dans l'impossibilité de conserver

(*) On conçoit que le Souverain, dont il s'agit ici, n'est autre que le Peuple ; *Rousseau* n'en reconnoît point ailleurs. Bien des gens auront de la peine à se faire à sa façon de l'expliquer ; il faut déplacer les idées communes & leur en substituer de nouvelles: mais c'est en cela que consiste le mérite d'un Réformateur. Dans une bonne Réformation, tout doit être nouveau: plus d'ancien levain ; il corrompt toute la masse.

ver ses droits, si la Cité n'est très petite. Or, quoique petite, il l'empêchera bien d'être subjuguée; attendons ce prodige avec patience, je le crois bien éloigné.

CHAPITRE XVI.

Que l'institution du Gouvernement est un contract.

LE pouvoir Législatif une fois établi, le pouvoir éxécutif (*) que nous avons apellé *Coactif*, subsiste par une conséquence naturelle. Le Souverain en cette qualité jouit de l'un & l'autre. S'il étoit autrement, il y auroit double Souveraineté; celle de Législation & celle de coaction.

Le droit & le fait sont à la verité quelquefois confondus par cette raison; la loi étant moins forte, que le caprice; mais c'est un de ces malheurs de la nature humaine, dont il n'est pas besoin de s'afliger. Où il n'est point de remede, il ne doit y avoir ni chagrin, ni repentir.

LE

(*) Le pouvoir éxécutif proprement dit, apartient au Peuple, *voïez ci-devant* pag. 113.

Le Contract Social ne tend pas de sa nature à l'égalité, comme je l'ai demontré ci-devant. Dans le Corps politique, il faut l'agent & le patient, le Pasteur & le troupeau; ce qui supose nécessairement la subordination.

Le Gouvernement est établi par le Contract Social; il est une suite nécessaire de l'autorité remise au Chef. Le Peuple dit au Prince: *dirige nous, nous te suivrons; commande & nous obéïrons; ta volonté est désormais celle du public.* Etrange manière de Contracter, répond le Contract Social! La Souveraineté peut-elle se modifier, s'aliéner? N'est-il pas absurde, que le Souverain se donne un Maître? Oui sans doute, mais il n'est pas surprenant qu'un Souverain imaginaire en constitue un dans la réalité. Si, s'obliger d'obéïr à un Maître, c'est se remettre en pleine liberté; nous n'aurons point à disputer sur cet article; nous sommes d'accord. Car je n'ai jamais prétendu, que des Peuples, qui reconnoissent un Souverain, soient esclaves. Nous sommes donc libres, nous qui voulons un Chef, nous qui demandons un Guide, & qui jurons de lui obéïr.

Vous n'êtes pas moins libres que nous, vous qui gémissez sous la capivité la plus affreuse; vous qui languissez dans les fers; & qui, par la barbarie de vos Maîtres, êtes déchirés de verges & de fouets! Sans doute, que dans les rudes châtimens, qui vous ont été infligés, vous avez

avez promis l'obéissance à vos Maîtres pour l'avenir? Dès-lors vous avez recouvré votre liberté, & vous avez le droit des Citoïens.

Réjouissez vous donc, en faveur de la grande & heureuse nouvelle que je vous annonce! On n'ira plus briser vos fers; *Rousseau*, d'un coup de plume, les a déjà rompus.

Je voudrois savoir, si la généralité d'un acte ne vient pas de la généralité des personnes, & comment l'on peut apeller particulier, celui qui comprend toute une Société. En accordant l'obligation des Sujets à l'obéissance, & celle du Chef au Commandement; il est faux que les parties contractantes soient entre elles, sous la seule loi de Nature & sans aucun garant de leurs engagemens réciproques; car; si le Souverain ou le Prince a l'autorité & des forces pour se faire obéir, quand il gouverne justement; le Peuple a des yeux pour voir, & des bras pour résister, quand ses ordres & son administration sont manifestement injustes & Tiranniques.

Quand il seroit vrai, que la loi de Nature seroit le seul frein du côté du Chef; ne pourroit-on pas s'en raporter à elle, &, malgré la corruption générale, ne doit-on pas supposer, qu'il y a encore sur la terre des hommes capables de droiture & d'équité? La comparaison d'un homme, qui diroit à un autre: *je vous donne tout mon bien, à condition, que vous m'en rendrez ce qu'il vous plaira*; est fausse & captieuse. Le Peuple ne dit pas au Prince, *vous ferez ce qu'il vous plaira*;

ras; mais ce qui est juste, ou ce que vous trouverez raisonnable. C'est pourquoi, l'on ne sauroit trop inculquer dans le cœur des Rois les belles paroles de l'Empereur *Trajan* au Capitaine de ses gardes. „ *Prens cette épée*, lui dit-il; *&* „ *si je me gouverne en Prince juste, emploie la* „ *pour me servir; mais si j'abuse de mon autori-* „ *té, tourne la contre moi*".

CHAPITRE. XVII.

De l'institution du Gouvernement.

IL est donc vrai, que ce qui institue le Gouvernement, n'est point un acte particulier, distingué du Contract Social. Si j'afferme des terres à un Laboureur, la conséquence du contract de fermage, est la culture de ces mêmes terres & le paiement du prix, dont nous sommes convenus. Il n'est pas besoin de produire un acte distingué de ce contract. Disons donc la même chose du Contract Social. Les Sujets sont les terres à cultiver, le Gouvernement est la culture, & le Prince est le fermier. La différence que j'y trouve, c'est que les Sujets s'afferment eux mêmes, parce qu'ils jouissent de raison & de propriété sur eux mêmes; au lieu que les terres se laissent affermer, parce qu'elles ne jouissent ni de

de l'une ni de l'autre. Si le fermier néglige la culture des terres, comment remplira-t-il ses engagemens? Ne percevant aucuns fruits, il se perd lui même. Le Prince en fait autant, s'il neglige le Gouvernement, dont les fruits sont les contributions des Sujets. Sans ces contributions, pourroit-il satisfaire aux dépenses, auxquelles il est obligé, pour la conservation intérieure & la défense du déhors? Ne travailleroit-il pas à sa propre déstruction?

Mais, s'il tend à sa perte par défaut; il peut encore y arriver par excès. Un sol, trop échauffé, trop travaillé, s'épuise & devient stérile: des Peuples trop chargés d'impots, deviennent à la fin foibles & insolvables. Il leur faut du repos pour qu'ils se rétablissent.

Ne multiplions donc point les actes inutilement. L'acte de l'association est celui du Gouvernement. Il n'est pas difficile de comprendre, comment-on peut avoir cet acte avant que le Gouvernement subsiste; il est naturel que la cause soit produite avant son effet. Ainsi les miraculeuses propriétés du Corps politique se changent en des qualités ordinaires, & cette conversion subite d'une Souveraineté idéale en Souveraineté réelle, conduit tout le jeu de la Machine. Voilà d'où vient aux Magistrats la puissance éxécutive *Coactive*, attribut essentiel à la Souveraineté.

Le changement de rélation, n'est donc point une subtilité de spéculation. Il est authentique, mais

mais rien de plus simple, rien de plus commun. Il a lieu tous les jours, non seulement dans le Parlement d'*Angleterre*, mais dans toutes les Sociétés éxistentes.

La Démocratie ne jouit donc pas seule de l'avantage d'établir son Gouvernement par un simple acte de la volonté générale; elle n'en tire pas même les meilleurs fruits. Pour nous, sans renoncer aux principes ci-dessus établis, nous pouvons aisément établir d'autres Gouvernemens légitimes, Conservateurs & Protecteurs de la prospérité d'un Etat.

CHAPITRE. XVIII.

Moiens de prévenir les usurpations du Gouvernement.

Ce dernier Chapître est le plus important & le plus digne de notre attention. C'est ici le grand oeuvre ou la *pierre philosophale* de la politique. Plus généreux en céla que tous ceux, qui ont eu le sécret de faire de l'or, *Rousseau* veut bien partager sa science avec le public, sans embléme, sans obscurité.

Sans retrograder, & répeter ici ce que nous avons dit ailleurs, nous décidons définitivement, qu'il

qu'il n'eſt pas de moïen ſur, pour prévenir & empêcher les abus du Gouvernement. Ce ſont des ſuites & des *appendices* de la nature humaine. Un Prince n'eſt pas content de ſa puiſſance, il veut l'étendre, & bleſſe les Sujets. Pluſieurs Chefs voient d'un œil de jalouſie le partage de l'autorité; ils voudroient la réunir entre leurs mains; par là ils ſement le trouble & la diviſion.

Le Peuple voudroit être paiſible, en ſureté, indépendant; chacun prétend à des privilèges, à des immunités; tous voudroient s'éxemter de peines & de travail. Delà, cette agitation continuelle dans les Démocraties; ces plaintes, ces murmures, ces déchaînemens contre le Magiſtrat; ces guerres cruelles & inteſtines. Donnez donc, ſi vous voulez, aux Magiſtrats le titre de Chefs ou de ſimples Officiers du Peuple; faites que la Monarchie, l'Ariſtocratie, & la Démocratie ſoient abſolues ou proviſionnelles, vous ne préviendrez pourtant pas les abus du Gouvernement.

Vous avouez, que les changemens ſont dangéreux dans un Etat; rien de plus vrai, quand ils attaquent le Gouvernement, & rien de plus commun, ſi vous attribuez au Peuple la Souveraineté. Vous voulez, qu'on diſtingue les actes réguliers & légitimes, d'un tumulte ſéditieux; qui ſera établi pour faire cette diſtinction? Sera-ce un particulier revêtu de l'autorité de le faire? Il ſe trouvera donc un Chef. Sera-ce la Multi-

tude elle même? Comment l'auteur de la confusion, sera-t-il capable de l'éclaircir?

Sans doute, le Prince doit tirer de ces inconvéniens de grands avantages pour son autorité, & s'il usurpe sur les droits du Peuple, l'usurpation est fondée sur l'équité: le prétexte raisonnable du repos public l'autorise à rejetter des assemblées, plus propres à troubler l'Etat, qu'à conserver l'ordre, qu'à le rétablir. C'est pourquoi, dans tous les Gouvernemens du Monde, il est bon, d'assurer à un Chef l'autorité suprême.

Les assemblées périodiques n'ont donc aucune utilité, pour la fin proposée par l'Auteur. Les deux propositions, qui en devroient faire l'ouverture, n'avanceroient pas davantage; car, quand on viendroit à proposer au Peuple, *s'il lui plaît de conserver la présente forme de Gouvernement, & d'en laisser l'administration à ceux, qui en sont actuellement chargés*; il ne manquera pas de répondre négativement; mais dès-qu'il s'agira de choisir une autre forme de Gouvernement, & d'autres Magistrats, on ne pourra plus trouver ni concert dans l'assemblée, ni unanimité dans les suffrages.

C'est ce qui arriva à la ville de *Capoue*. Le Peuple, indigné contre les Magistrats, ne cessoit de se plaindre de leur Tirannie; quand un certain *Pacuvius*, qui jouissoit d'une grande autorité dans la ville, résolut de mettre fin à ces plaintes. Il trouva moïen d'enfermer le Sénat dans le Pa-

Palais, & faisant assembler le Peuple, il lui dit; „ que le tems étoit enfin venu, où il pouvoit ti„ rer une vengeance aisée des Magistrats qui le „ tirannisoient; qu'il les tenoit en son pouvoir „ & désarmés ". Il conseilla ensuite de les tirer du Palais, l'un après l'autre & qu'après avoir décidé de leur sort, on exécutât, sur le champ, la sentence prononcée contre eux; pourvu qu'en même tems on substituât un homme de mérite à la place du condamné, afin que la Magistrature fut remplie. Le peuple y souscrivit avec plaisir. A peine eut-on prononcé le nom d'un Sénateur, qu'il s'éleva un cri général de mécontentement & d'indignation. *Pacuvius* dit: „ je comprens „ ce que vous pensez de cet homme, c'est un „ méchant, un Sénateur indigne, il faut le dé„ poser. Ça faites choix d'un Sénateur plus „ vertueux & plus équitable ". On garda un moment le silence, parce qu'on étoit embarassé sur le choix d'un plus digne; cependant, quelqu'un plus hardi aiant nommé un autre pour Sénateur, on entendit un cri de murmure & de mécontentement plus violent, que le premier; on lui trouvoit mille défauts, mille imperfections. On en nomma un second, & puis un troisième, & toujours l'indignation redoubloit, & la confusion prenoit de nouvelles forces. Enfin l'assemblée se dissipa, sans pouvoir rien conclure; & chacun se disoit intérieurement, que le mal connu & éprouvé est plus suportable qu'une douleur nouvelle, & qu'on n'a point encore ressentie.

J'avoue donc, qu'il eſt poſſible, & même permis de révoquer les loix fondamentales de l'Etat; mais j'ajoute que rien n'eſt plus dangéreux. On peut bien jetter à bas quelque portion peu conſidérable d'un édifice, ſans que la totalité en ſoit endommagée; mais ſi vous en détruiſez ou renouvellez les fondemens, il faut que tout l'édifice tombe en ruines. Chercher à changer les loix, pour quelque abus du Gouvernement, c'eſt vouloir corriger des défauts particuliers par une confuſion générale, & guérir les maladies par la mort.

Ce qu'il faut encore obſerver, c'eſt qu'il ne ſuffit pas de corriger le mal; il faut prendre garde de lui en ſubſtituer un plus grand. Si un Chirurgien ſe contente de faire mourir la mauvaiſe chair d'une plaie, ſans en faire renaître une nouvelle; la guériſon eſt imparfaite. Si, content d'avoir apaiſé la douleur, il n'ôte pas la pourriture, il enferme le loup dans la bergerie. La corruption deviendra générale, & ſe communiquant aux parties les plus ſaines, le bleſſé périra infailliblement.

Souvenez vous toujours, que le bien ne ſuccède pas néceſſairement au mal. Tout au contraire; en voulant éviter *Caribde* on tombe dans *Scylla*. Les aſſaſſins de *Céſar* vouloient remédier aux maux de la République; qu'ont-ils fait? Ils l'ont plongée dans des malheurs, mille fois plus déplorables. Bien des Etats ont fait la même expérience. On ſe plaint de ſon ſort, on s'efforce

d'en

d'en ſortir; on ſe précipite dans un goufre d'infortunes.

L'Homme le plus à ſon aiſe, n'eſt pas le plus tranquile. Aprenons à faire gémir la Fortune, plûtôt qu'à gémir de ſes rigueurs. Nous ſerons heureux, ſi nous voulons l'être; nons ſerons libres, nous ſerons Souverains, ſi nous pouvons nous mettre au-deſſus des événemens.

Fin du troiſième Livre.



ANTI-CONTRACT SOCIAL,

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

Si la volonté générale est indéstructible.

Comme un autre *Pyrrhus* je suis né sans doute sous la constellation d'*Hercule*. Je trouve à chaque pas une Chimère à combattre, &, qui plus est, une Chimère *indéstructible*.

Il est incontestable, que la volonté générale, telle que *Rousseau* la dépeint, n'exista jamais, que dans l'imagination. Dans quelle Société effective trouverez-vous *cette unanimité, ce concert de voix rélatif au bien général, cette simplicité, cette vigueur de ressorts, ces maximes claires & lumineuses, ces intérêts débrouillés, dont l'accord fait voir le bien commun avec évidence?* En est-il une seule, où les particuliers agissent & se gouvernent sur ces principes?

En vain, plusieurs individus, réunis ensemble, se con-

considéreront-ils comme membres d'un même Corps, jamais leur volonté ne sera unique. Peut-être aspireront-ils tous ensemble à la conservation du Corps; ce sera le seul point, où ils s'accorderont: mais s'agira-t-il de prendre les moïens qui tendent à cette conservation, ce qui est le plus essentiel, vous trouverez presqu'autant d'avis différens que d'individus.

LORSQUE les *Gaulois* envoïerent demander, au Sénat & au Peuple Romain, satisfaction de l'injure qu'ils avoient reçue des Députés de ce Peuple, qui, au lieu de travailler à la paix, dont-ils devoient être les médiateurs, avoient eux-mêmes pris les armes à la main, & violé le droit des gens; le Sénat & le Peuple furent partagés dans le jugement, & la faction de l'imprudence & de l'injustice eut le dessus. Je supose cependant, que tous étoient bien intentionnés pour la Patrie, car alors les *Romains* ne connoissoient point encore la fourberie, ni la trahison. Néanmoins, ils se divisent sur la manière d'en procurer l'utilité. Leurs maximes n'étoient donc point *claires & lumineuses*: leurs intérêts étoient donc *embrouillés & contradictoires*. Le bien commun ne se montra donc point avec *évidence*, & il falloit un peu plus que *du bon sens*, pour l'apercevoir.

PRENEZ les hommes dans quelque état que vous voudrez; prenez les en sortant des mains de la Nature; vous ne les trouverez cependant point exemts de passions, d'intérêts particuliers, & de division dans les sentimens. Le premier Né

des

des hommes n'a-t-il pas porté la haine & l'envie au plus haut dégré, où elle puisse monter; en immolant, à sa fureur, son jeune frere, son propre sang? Le pere étoit-il beaucoup plus raisonnable que son fils? S'il ne put être un seul instant d'accord avec le Créateur, son Souverain par essence, lui, que l'on supose doué de sagesse & de perfection; comment son image, défigurée comme elle est, pourra-t-elle s'accorder avec la Créature son égale? Ces éxemples vous révoltent sans doute; vous en désirez, qui soient pour vous d'une plus grande autorité? Si Adam, me direz vous, eut pris soin d'écrire lui-même l'histoire de son siécle, je serois peut être tenté de lui ajouter foi; mais que voulez-vous que je pense sur des évenemens, arrivés des milliers d'années, avant qu'ils aient été rédigés par écrit? Eh bien; soit, vous n'en croïez pas la révélation? Donnez moi des éxemples contraires à ceux que je vous propose; consultez l'éxpérience.

Les hommes vous paroissent-ils meilleurs aujourd'hui que l'Ecriture ne vous les dépeint? Avez-vous un secret, pour les rendre plus raisonnables, & plus capables d'uniformité, dans les opinions, dans le carractère? Répondez-moi: si cela est, la victoire est à vous. Vous me parlez d'une troupe de Paisans, qui réglent les affaires de l'Etat sous un chène, & qui se conduisent toujours sagement; cet article est plus facile à écrire, qu'à prouver. Quand vous me dites que la *paix*, l'*union*, l'*égalité*, *sont ennemies des subtilités*

tilités politiques; j'en conviens, parce que ces mêmes subtilités viennent à bout de les détruire; elles s'insinuent sous une face agréable & séduisante, & trainent après elles l'amertume & la douleur. Vous ajoutez, que les hommes simples & droits sont difficiles à tromper; ceci est pour moi un Paradoxe. Si *Xerxes* avoit eu la subtilité & l'industrie de *Thémistacle*, auroit-il fait de si lourdes bévues? Si les *Méxiquains* eussent été plus expérimentés & plus connoisseurs dans le carractère; auroient-ils été la dupe des artifices, des fourberies & de la cruauté des *Espagnols*?

Un jeune homme, qui entre dans le Monde, ne s'égare-t-il pas, à chaque pas qu'il y fait? En vain, fait-il fonds, sur une rare prudence & les talens supérieurs que lui a départis la Nature; il se trouvera pris, séduit, abusé, & trahi mille fois; avant qu'il ait pu rencontrer les moïens de s'en défendre. Il en est un, cependant: ce seroit de n'avoir aucune communication avec le reste des hommes. Mais quelle vie, que celle d'un Solitaire! Elle ne convient qu'aux idiots des siécles passés. Est-ce pour cela que l'homme a été formé.

De même; pour qu'une Société fût à l'abri des surprises & des subtilités des autres Nations, elle devroit rompre tout commerce avec l'Etranger. Mais est-il en son pouvoir de le faire? Quel païs est assez inabordable, pour ne pas craindre un Ennemi? D'ailleurs; quelle Nation est assez brute, pour qu'il ne s'éleve pas, au milieu d'elle, des

es-

esprits subtils & rafinés, où l'art & le génie ne se dévelope pas à la fin? *Mahomet* n'a-t-il pas fait ce qu'il a pu, pour prévenir ce danger, si c'en est un; en voulant que ses Sujets croupissent dans l'ignorance. Les *Mahométans* d'aujourd'hui sont sortis de cet engourdissement; & ils s'en trouvent bien.

Les raisonneurs ne se trompent donc point, en jugeant de tous les Peuples suivant l'expérience (*); ils décident sensément, qu'on ne sauroit observer ni maintenir la police préscrite dans le Contract Social, & que la volonté générale éxiste rarement, ou point du tout, dans une Société, si vous la prenez pour l'unanimité des membres. Les intérêts particuliers se font sentir, à l'instant même de la naissance du Corps politique; dès-lors le nom sacré du bien public est sujet à contéstation; insensiblement il perd de son poids, & devient le plus foible. C'est alors, que le lien Social est rompu dans tous les cœurs, que la volonté générale non seulement est muette, mais qu'elle devient contradictoire ou languissante, injuste ou

(*) Il est absurde de penser, qu'il n'y ait pas des Badauts à *Berne* & à *Genève* comme il s'en voit à *Paris* & à *Londres*; ils sont de tous les païs sans exception. De viles Marionnettes, mues par un ressort caché & dirigées avec art, sont capables de détraquer les cervelles les plus fortes & les mieux constituées.

ou abâtardie, anéantie ou corrompue. Car comment demeureroit-elle constante & inaltérable, étant composée d'une somme de volontés altérées, corrompues, changeantes & hétérogènes?

Si vous la détachez des volontés individuelles, & que vous la suposiez, telle qu'elle doit être, & non telle qu'elle est; ce n'est plus qu'un Etre chimérique, un fantôme d'imagination, indéstructible à la vérité; car ce qui n'éxiste pas, comment peut-il être détruit?

La maniére, dont *Rousseau* habille ici la volonté générale, me paroît absurde & singulière; il lui donne un voile épais & grossier, qui l'obscurcit & la défigure. Car, dès-que chacun veut son bien particulier, & qu'au lieu de dire par son suffrage, *il est avantageux à l'Etat*, il dit, *il est avantageux à tel homme, ou à tel parti, que tel ou tel avis passe*; dès-lors, l'intérêt public est réjetté de toutes les bouches, & tout ce qui peut y avoir raport ne subsiste plus. Par conséquent, cette volonté générale, liée intimement & nécessairement au bien public, est elle même rejettée, méprisée, & ensévelie sous les désordres de l'intérêt particulier. Ce n'est pas ce qu'il supose.

En attendant les réfléxions, que doit faire l'Auteur, sur le simple droit de *voter*, d'*opiner*, de *proposer*, de *discuter*; passons au Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Suffrages.

PERSONNE n'eſt en peine ſur l'indice de l'état actuel des mœurs & de la ſanté du Corps politique. On ſait aſſez que, tant que le concert & l'union y ſubſtiteront, la volonté générale y dominera (*) & que les longs débats & les diſſenſions annoncent, ſinon la ruine & le déclin de l'Etat, du moins des maladies & des criſes dangéreuſes. Le point eſſentiel, ſeroit d'y trouver des remèdes; ils ne ſont pas toujours ſans difficulté.

QUAND deux Corps opoſés agiſſent en même tems, il eſt bien rare qu'on puiſſe les accorder; encore ſe trouve-t-il dans les déciſions, une adhérence forcée de la plûpart des membres, plûtôt qu'une ſouſcription volontaire & un conſente-

(*) ON peut conclure, par les expreſſions même de *Rouſſeau*, que la volonté générale n'eſt ni invariable ni indéſtructible. Car, ſi elle eſt tantôt dominante & tantôt inférieure, elle eſt donc plus forte & plus foible; or cette tranſition, d'un raport à l'autre, ſupoſe la variation & la déſtructibilité.

tement formel. Lorſqu'un ſeul Corps délibère, les difficultés ſont moins grandes, ſur-tout, quand on y traite d'un objet manifeſtement avantageux à tout le Corps. Ainſi; quand les *Plébiſcites* ne trouvoient aucune opoſition de la part du Sénat, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils paſſaſſent à la grande pluralité des voix, puiſqu'ils aſſuroient l'autorité & l'avantage du Corps qui les dictoit. Mais tous les décrets ne ſont pas nés, pour être favorables à toute une Société. Ceux qui ont raport aux tributs & aux charges de la guerre, ſont d'une eſpèce bien différente. C'eſt à qui en rejettera le poids & les dangers. De tout tems, il n'y a eu qu'un petit nombre de *Décius* & de *Scévola*, aſſez indifférens ſur leurs intérêts particuliers, pour les ſacrifier de bon cœur, avec joie, au repos & à la gloire de la Patrie.

Pour ne point bleſſer l'égalité, il faudroit que tous les Citoïens portaſſent le même fardeau & partageaſſent les mêmes dangers; & dans cette hypothèſe vous trouverez encore des mécontens. Vous verrez des eſprits inquiets & timides, qui voudront avoir des privilèges; vous rencontrerez des génies remuans & ambitieux, dont vous ne pourrez raſſaſier l'inſufiſance & les déſirs. Il eſt donc très difficile, je dis mieux, il eſt impoſſible, que l'intérêt de toute une Multitude ſoit unique & qu'il ne ſe trouve parmi elle, qu'une ſeule volonté. Les plus forts voudroient dominer, & les foibles ne veulent point ſervir.

Quand les *Hébreux* ſervoient en *Egipte*, on

n'eut pas de peine, à leur inspirer à tous le désir de sécouer le joug. Leur volonté en ce point étoit générale, & il n'étoit pas besoin de délibération pour les faire souscrire à cet article. Mais alors, ils ne faisoient point une Société effective; ils n'étoient de concert, que par oposition à un autre Corps. Ils n'étoient, dans la Société totale & complette, que des membres ou des parties intégrantes & mal-traitées. Lorsque, ne faisant plus qu'un Peuple & forcés d'agir pour la conservation générale du corps, ils se virent dans le cas de retomber en servitude, ou de combattre contre leurs anciens Maîtres; la sédition commença & la volonté générale se trouva sans efficace. Ce fut bien pis dans la suite, quand il fallut établir les honneurs & les dignités: Quoiqu'on attribuât, à la volonté d'un Dieu, les décrets prononcés à cette occasion; ne se trouva-t-il pas des rébelles, qui réfuserent d'y souscrire, & qui ne purent être remis dans le devoir, que par la singularité & l'horreur du châtiment?

Les *Plébiscites* à *Rome* ne doivent pas être cités pour des éxemples de sagesse & d'utilité. Celui, qui fut lancé contre *Coriolan*, eut été bien funeste à cette ville ambitieuse & jalouse, si l'épouse & la mere de ce grand Capitaine, ne l'eussent fléchi par leurs larmes & leurs prières; je dirois la même chose du dessein téméraire, qu'ils prirent au commencement de leur fondation, d'enlever les femmes & les filles *Sabines* par fraude & par violence. Il devoit leur en couter cher,

&

& peu s'en fallut aussi qu'ils ne fussent traités suivant leurs mérites; mais ceci regarde la Monarchie.

Il sembloit que, dans la proposition des loix Agraires, si favorables aux Plébéiens, aucun d'eux ne dût s'y oposer. Cependant, *Apuleius* tribun du Peuple & défenseur de ses droits, se ligua avec un des Consuls pour en empêcher l'effet. De quels débats, de quelles expéditions sanglantes, cette proposition n'a-t-elle pas été suivie? d'où je conclus, que, de ces assemblées, on ne retiroit ni paix, ni utilité (*).

Rousseau paroît convaincu, que, dans ces circonstances, le Peuple *Romain* avoit toute l'autorité, & qu'il étoit Souverain, autant par effet que de nom. Cependant, s'il en faut croire la harangue de *Terentillus*, les choses étoient bien différentes. Ce Tribun ne fait pas difficulté de dire, que les Patriciens étoient Arbitres absolus de la fortune du Peuple, que dans les différends, qui survenoient entre un Patricien & un Plébeïen, le dernier étoit toujours assuré de succomber, sans qu'il lui fut permis de connoître, s'il

(*) On en peut fournir quantité d'autres exemples & sur-tout le jugement prononcé contre les Consuls *T. Romilius* & *C. Veturius*, qui, après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, furent condamnés à une amende, au lieu de recevoir les honneurs du triomphe, qui étoit dû à leurs exploits.

s'il avoit été bien ou mal jugé; que les Consuls jouissoient d'une autorité excessive & semblable à celle des anciens Rois de *Rome*; qu'ils faisoient toujours la guerre & souvent la paix, sans consulter le Sénat; qu'il falloit établir des Personnages de mérite & de probité, qui fussent autorisés à réstraindre une Puissance si dure & si insupportable.

L'Unanimité, qui vient de la flaterie & de la servitude, est aussi préjudiciable que les débats, que produit la sincérité & l'esprit d'indépendance. Il faut respecter les Souverains & craindre leur justice; mais on ne doit pas les servir lâchement, rédouter jusqu'à leurs caprices, & les caresser dans leurs foiblesses. Si on savoit faire un usage honnête de la liberté civile, qui consiste dans la vérité & dans les droits de l'honneur; on sauveroit, aux Chefs d'un Etat, bien des dangers & des écueils, contre lesquels ils viennent misérablement échouer; parce qu'il ne se trouve personne, qui les en retire.

On parseme leur chemin de fleurs; dessous, on enterre les ronces & les épines. Si, du tems d'*Othon* & de *Vitellius*, il se fut trouvé seulement un *Nathan*, ou si vous aimez mieux un *Caton*, pour les avertir de leurs désordres; peut-être ne les auroient-ils pas portés si loin. Si aujourd'hui on alloit dire aux Princes, dont les Etats sont énervés & languissans, dont les Sujets sont accablés d'impôts & de véxations: *c'est vous, qui causez ces désordres, c'est vous, qui causez la*

ruine

ruine & la décadence de cette Société ; c'est vous, qui êtes l'auteur de tous les maux ; tu es ille vir ; on pourroit faire prendre une face riante & toute nouvelle au Gouvernement.

Il ne suffit pas de préscrire les diverses considérations, sur lesquelles se doit régler la manière de compter les voix & de comparer les avis ; il faut encore donner quelqu'un capable de diriger ce calcul & cette comparaison, pour en déduire les loix & les maximes convenables. Si le Peuple s'en raporte à un Arbitre, le voilà privé de la Souveraineté, puisqu'il se soumet à un Législateur ; s'il s'en raporte à lui-même, on prévoit assez, comment il réussira.

Ne disons point, que le Pacte Social exige un consentement unanime, dans la formation d'une Société. Tout ce qui se trouve envelopé dans le tourbillon général, en doit suivre la direction. Ainsi, quiconque habite le territoire, en doit adopter l'usage. Si quelqu'un refuse d'y souscrire, qu'il s'échape : s'il y demeure, il est sujet à la contrainte & il est naturel que le plus foible céde au plus fort. On peut bien éluder la force ; on ne doit pas y résister, & l'ordre politique éxige, que dix soient soumis à mille, plûtôt que mille à dix. S'il étoit bésoin du consentement formel de tous, pour établir le Contract Social ; il s'ensuivroit, que ceux, qui naissent dans le territoire, devroient exprimer leur accession à la volonté générale ; sans quoi, ils n'y seroient point soumis : ce que *Rousseau* lui-même n'admet point. Il s'en-

s'ensuivroit encore, que ceux, qui résideroient parmi les Citoiens, sous le titre d'Etrangers, ne seroient point sujets aux loix; ce qui répugne à toute bonne politie (*).

Un homme, ainsi forcé de se conformer à des volontés qui ne sont pas les siennes, n'est point libre, direz-vous? Pardonnez-moi; la volonté générale, le forcera d'être libre. Voilà répondre en *Rousseau*; pour moi, je veux bien qu'il ne le soit pas, il n'est pas esclave non plus; car la justice & la raison ne font point d'esclaves. Mais il est leur Sujet &, dès qu'il s'écarte de leurs maximes, il mérite le châtiment.

C'est donc un pur sophisme, que la réponse de *Rousseau*, sur la liberté de ceux qui obéissent aux loix contre leur gré; & la distinction qu'il allégue, toute ingenieuse qu'elle est, est plus subtile que fondée. Si un homme doit être apellé libre, c'est plutôt, lorsqu'il exécute sa volonté par-

(*) Il est probable, que la nécessité même, & la violence, qui rétiennent un habitant dans une Société, n'empêchent pas qu'il ne soit mis au nombre des Sujets ou des Membres du Corps politique. C'est un atôme envelopé dans le tourbillon. Il s'ensuit, que le phisique, âpuïé du moral, peut influer sur les opérations humaines. Celui-là paroit plus dur, parce qu'il contraint la volonté; mais l'homme n'est pas fait pour ne suivre que son penchant. Voilà l'explication promise au Chapitre III. du premier Livre pag. 15.

particulière, qu'en se conformant à la volonté des autres.

Le mot *libertas*, gravé sur les prisons & sur les fers des Galériens à *Gênes*, ne doit pas s'entendre dans le sens que lui prête le Contract Social. On doit dire, au contraire, que ces chaînes & ces cachots sont la recompense de ceux, qui veulent être libres, en préférant leurs inclinations aux loix, & la satisfaction de leurs désirs, aux régles préscrites par la raison & l'équité. C'est dans ce sens qu'ils sont les effets de la liberté.

Quant aux maximes générales, pour régler les raports entre l'unanimité & l'égalité, elles seroient excellentes, si on pouvoit les observer avec fruit; mais, par ce qui a été dit ci-dessus, on doit juger, quels sont les avantages, qu'on en peut attendre.

CHAPITRE III.

Des Elections.

LES suffrages par le sort & par le choix sont à peu près d'égale valeur. L'Election du Doge de *Venise* se fait par l'un & l'autre; on peut dire que c'est un double sort, car qui connoît un peu la manière, dont on procéde dans les Elections vocales, avouera que ce n'est ni la

raiſon, ni le bon ſens qui dirige les ſuffragans. C'eſt la brigue, c'eſt la paſſion, c'eſt l'intérêt. Le ſort eſt aveugle & dirige ſouvent mieux.

Le ſuffrage par le ſort n'eſt pas plus de la nature de la Démocratie que d'un autre Gouvernement. S'il n'aflige perſonne, en ce que chaque Citoïen jouit également de l'éſpérance de ſervir la Patrie: auſſi étouffe-t-il l'émulation & la gloire, en ce qu'il ne donne pas plus d'éſpérance aux bons qu'aux méchans, au Patriote zèlé, qu'à celui, qui ſert lâchement ſon païs. Que l'Election des Chefs ſoit une fonction de la Souveraineté ou du Gouvernement; peu importe. Il n'eſt pas moins indubitable que, dans toute Démocratie, on peut juſtement revêtir de la Magiſtrature un Citoïen plûtôt qu'un autre; puiſqu'il eſt important d'avoir un Magiſtrat habile, vertueux, & reſpectable; qualités, qui ne ſe trouvent ſurement pas dans tous.

Je veux bien, que la Magiſtrature ſoit une charge même onéreuſe; mais ſon fardeau eſt ſi peu éffraïant, que chacun s'y ſoumet avec plaiſir. Il n'eſt donc point à craindre que l'on faſſe une injuſtice à celui qui en ſera pourvu; car outre que chaque Particulier eſt obligé de ſe ſoumettre aux décrets, portés par la volonté générale; on ne bleſſe point celui, à qui l'on fait plaiſir, ſuivant cette maxime du droit naturel; *Volenti non fit injuria*; à laquelle on peut ajouter celle du grand *Auguſtin: Non laboratur, ubi amatur; aut ſi laboratur, labor amatur.*

St

Si cette charge étoit accordée à tous ceux qui la réquéreroient, il y auroit plus de Magistrats que de Sujets; tant l'orgueil & l'ambition ont de pouvoir sur les foibles humains! Combien ont pensé comme *Agrippine* au sujet de *Néron*? *Que je meure, pourvu qu'il règne.* Les peines, les travaux, les dangers, la mort même ne sont rien, pour quiconque est esclave de la grandeur & de l'autorité.

Dans l'Aristocratie, le Prince ne trouvera pas de plus grands avantages que dans la Démocratie, s'il remplit exactement les fonctions de sa charge. Il a même plus d'embarras pour concilier le Peuple avec les Grands, dont les dissensions sont presque continuelles; & pour résister à la faveur, toujours aux prises avec la justice. Ainsi les suffrages n'y sont pas mieux placés.

Il est singulier, de vouloir prouver qu'à *Venise* le Gouvernement n'est point Aristocratique? La pauvreté de la plupart des *Barnabotes* empêche-t-elle qu'ils ne soient distingués du Peuple, & leur nombre, aussi grand que celui des Citoïens de *Genève*, en assure-t-il la parité à tous égars? Si les *Barnabotes* sont le Peuple; que devient donc le Peuple? Esclave, ou rien de tout? Pour constituer l'Aristocratie, il suffit que le Peuple soit Sujet & que les nobles décident & gouvernent. Dira-t-on aussi, qu'en *Pologne* il y ait Démocratie, parce-que, parmi le grand nombre des *Palatins*, il s'en trouve d'absolument pauvres, & qui ne parviennent jamais aux dignités?

Avouons le; un petit sentiment de vanité a séduit le Philosophe.

Quelque bonne volonté que j'aie pour le Contract Social, je ne puis encore aprouver la distinction qu'il fait des Emplois militaires & des Charges de Judicature. Pour moi, je pense que, si le choix éclairé doit avoir lieu, c'est particulièrement à l'égard des Magistrats ou Ministres, chargés du Gouvernement, de qui dépend le bonheur intrinséque d'un Etat. Les Militaires, si vous en exceptez les Chefs, n'ont besoin que de bravoure & du sens commun; ceux même, à qui manquent ces qualités, ne sont pas inutiles à la défense de la Patrie. Ils ont assez de modèles à imiter, & assez de raison, pour se défendre.

Le sort & les suffrages peuvent avoir lieu dans les Gouvernemens monarchiques, sans que la forme soit changée. Il est vrai, que le Monarque, de sa nature, a droit de choisir ses Lieutenans; mais ne peut-il pas se démettre de cette prérogative en faveur d'un Corps particulier? Ce qu'il a reçu, ne peut il pas le confier à d'autres, à moins qu'il n'ait été spécifié diversement par le Contract Social? L'Abbé de *St. Pierre* ne tendoit donc pas à changer la forme du Gouvernement, en proposant l'élection des membres du Conseil du Roi par scrutin. Il demandoit un privilège émané de la Puissance roïale; rien de plus. Passons à la manière de recueillir les suffrages à l'imitation des *Romains*.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des Comices romains.

L'Histoire romaine, quoique stérile dans ses commencemens, est cependant assez suivie, pour ne pas tenir lieu de fable. Si vous en exceptez l'origine de *Romulus* & son enlevement au ciel, on n'y voit rien de merveilleux. Rien de plus simple que les faits. Quand il est question du commerce familier de *Numa* avec la Nimphe *Egérie*, (*) l'Historien n'atteste pas ceci comme un fait, mais comme une invention du Législateur, pour donner plus de poids à ses loix. Les Histoires modernes renferment plus de mensonges & de fictions, que celle de *Rome*. Son établissement fournit à la vérité peu d'instructions ; mais que peut-on tirer de considérable d'une si mince origine ?

Il n'est pas besoin de conjectures, pour établir la division des premiers *Romains* en trois classes, ainsi que leur subdivision en *Curies*, *Décuries* & *Centuries*. Assez d'Auteurs en ont fait men-

(*) Voyez une Comédie à ce sujet, dans les œuvres de Théatre de Mr. de *Saintfoix*, édition de la *Haye*, 12°. 2 vol. dans le vol. 1. pag. 311.

mention. On ne voit pas, que cet établissement annonce *une police convenable à la Capitale du Monde*, ni qu'il soit *un effet de l'instinct de sa grandeur future;* ce qui contribua davantage à l'agrandissement de *Rome* (*) ce furent les sages précautions que prit *Romulus*, à l'égard des étrangers, même soumis par la guerre. *Moïse* avoit ordonné de les exterminer, se confiant assez sur les forces de son Peuple. *Romulus*, qui connoissoit sa foiblesse, & qui peut être voïoit de plus loin, ordonna qu'on les traitât humainement, & qu'ils fussent aggrégés au nombre des Citoïens, dès qu'ils voudroient renoncer à la qua-

(*) Il n'y a pas d'aparence que les noms de *Romulus* & de *Numa* soient pris du Grec; quelle relation les *Romains* avoïent-ils avec les *Grécs* dans les premiers tems de la République? Ce ne fut que plus de 600 ans après sa fondation, que la *Grèce* fut connue & subjuguée par les Romains. C'est-là l'époque de l'introduction des lettres aussi bien que du luxe parmi eux; mais il est constant que, sans ce secours, ils avoient long-tems auparavant rédigé par écrit l'origine de leur fondation & les principaux événemens de leur Histoire, & qu'alors ils ne connoissoient ni la signification de Ῥώμη, ni celle de Νόμος. D'ailleurs; comment prouver que la force ait été la qualité distinctive de *Romulus*? On parle bien de sa bravoure & de ses talens militaires & civils; on ne dit point, qu'il ait été plus fort qu'un autre.

qualité d'Ennemis. *Moïse* n'admettoit que le Dieu d'*Israël*, jaloux de sa gloire & ennemi juré de toute divinité étrangère; *Romulus*, au contraire, recevoit & honoroit indifféremment tous les Dieux qu'on lui annonçoit. Il pensoit sagement, que, sous quelque nom que le Créateur soit invoqué, son culte est saint & respectable. Aussi les *Hébreux*, qui se sont établis au nombre de 700000 hommes, ne sont-ils jamais parvenus au dégré de grandeur des *Romains*, qui n'étoient qu'une poignée de Monde, & retranchés dans un misérable village, garni de masures, & défendu par un fossé assez étroit.

Servius, prévoïant & habile politique, connut le danger qu'il y avoit de donner trop d'autorité au bas Peuple. Il résolut de la diminuer, sans encourir aucun blâme, & sans faire injustice à ces membres affoiblis de la Société. C'est pourquoi, aïant divisé le Peuple en six classes, qu'il composa de différentes *Centuries*; il donna à la première de ces Classes, qui étoit la plus riche & la plus puissante, la plus grande partie de l'autorité dans les assemblées; mais aussi, elle soutenoit à proportion les charges de l'Etat; & le menu Peuple, en perdant d'un côté, fut dédommagé de l'autre bien agréablement.

Ceux, qui prétendent que *Servius* avoit dessein d'abdiquer la Couronne lorsqu'il fut prévenu par la cruauté ambitieuse de son Gendre, n'ont pas assez considéré le but naturel de sa conduite. Il semble, qu'il n'avoit d'autre dessein que de s'af-

fer-

fermir sur le trône, dont il savoit bien que les fils de *Tarquin* pouvoient lui disputer la possession. C'est dans cette vue, qu'il tâcha de se concilier les esprits du Peuple & des Grands, par les arrangemens dont nous avons parlé ci-dessus, & qu'il donna aux *Torquins* ses deux filles, dans l'éspérance de cimenter la paix & l'union entre les deux familles.

C'est, sur les fondemens qu'il avoit posés, que *Tarquin* son succeffeur & son meurtrier, jetta les plans de l'accroissement de sa grandeur & de son autorité. Il marchoit à grands pas vers la Tirannie. Il se faisoit escorter d'une troupe de Satellites, qui étoient en même tems ses éspions. Ces vils esclaves, répandus dans la ville, observoient avec soin, ce qui s'y passoit, en faveur ou au désavantage de leur Maitre, & la plus legère accusation coûtoit à l'accusé ou la mort ou l'éxil. Il captivoit les bonnes graces de l'armée par ses largesses, entretenoit les Grands de son parti par les bienfaits, & accabloit les autres par la rigueur des suplices. Sans la violence faite à *Lucrèce*, *Rome* étoit déjà sujette à la tirannie.

On ne remarque point encore, que l'intention de *Servius*, dans la distribution des classes, fût d'empêcher la supériorité des Tribus étrangères, sur celles des *Albins* & des *Sabins*. Tout ce qui apartenoit à *Rome* étoit Citoïen, & tout etranger pouvoit prétendre aux plus hautes dignités, aussi bien que les Originaires du païs. *Servius* lui même, originaire d'une ville conquise, com-

pre-

prenoit assez, que les habitans de *Rome* étoient sans jalousie nationale, & que, sans les confondre davantage, ils étoient déjà confondus par leur habitation dans le territoire romain, & l'égalité de leurs droits. La défense, faite aux habitans d'un quartier de passer dans un autre, n'est pas fondée, & ne pouvoit être d'aucune utilité; ce n'étoit qu'un assujettissement de plus; rien davantage. Quant à la distinction des Tribus de la ville & de celles de la campagne, on conçoit assez qu'elles avoient été instituées en faveur de l'agriculture. Elle contribua le plus, à lui conserver l'honneur, que les *Romains* lui rendoient avec tant de justice.

Il n'est pas surprenant, que les arts fussent négligés, puis qu'on ne les connoissoit pas; mais on doit s'étonner, que l'on tirât de la charrue les Consuls & sur-tout les Généraux. Si ces derniers avoient eu affaire à des Capitaines expérimentés & versés dans l'art militaire; si *Cincinnatus* eût eu en tête un *Annibal*; auroit-il pu se défendre des surprises & des piéges que celui-ci pouvoit lui dresser? Aussi, quand ils rencontrerent des Ennemis inconnus & belliqueux, il fallut des prodiges pour les tirer de leurs mains, & l'on peut dire que *Rome* a eu une protection toute particuliére & surnaturelle. Au reste, il n'y avoit pas de préférence marquée pour les Tribus rurales, & on élevoit, indistinctement aux honneurs dans les Tribus, ceux qui brilloient par leur mérite, leur crédit, ou leur bonheur. Ce

qui

qui en fait voir l'égalité ; c'est l'indifférence, avec laquelle on y inscrivoit ceux qui s'y présentoient.

Il arriva ensuite ce qu'on devoit naturellement attendre. Les Tribus urbaines devinrent supérieures par l'influence plus promte & plus considérable qu'elles eurent dans les Comices. Bientôt, elles attirerent de leur côté les richesses, les honneurs, & les dignités. La pauvreté, la bassesse, & le mépris furent relégués à la campagne; & du tems de *Sylla*, on regardoit à *Rome* la Tribu rustique, comme la Province est considérée à *Paris*. La Tribu urbaine n'étoit donc plus la Canaille de *Rome*, elle avoit cédé ce titre à sa rivale, en s'emparant de l'éclat & de l'autorité.

Si *Servius* n'avoit point distingué dans la sixième classe les jeunes & les vieux, pour en tirer des Soldats ; ce n'étoit point qu'il en méprisât les individus. Au contraire, il cherchoit à relever ces Citoïens, affaissés sous le poids de la misère, en les exemtant des travaux & des charges de la Société. Il est aisé de connoître son intention par le génie qu'on lui attribue. Il étoit bon, humain, populaire. Il n'auroit donc pas chassé comme des gueux, cette troupe de Soldats dont brillent aujourd'hui les armées des Rois ; mais il les auroit exemtés du service, parce que, chaque classe étant obligée de fournir à l'entretien de ses Soldats, ceux de la dernière n'auroient pu trouver les secours nécessaires à leur subsistance & à leur entretien.

Je suis étonné, qu'un Philosophe ; qui paroît si ardent à établir l'égalité parmi les hommes, ravale à ce point la condition de quelques malheureux, qui, souvent, n'ont d'autre vice que la pauvreté. Ces troupes de gueux prétendus, dont nos armées sont remplies, méritent bien notre éstime, quand elles travaillent avec zèle, avec fidélité, avec constance, pour nos intérêts & notre conservation. Elles sont d'autant plus dignes de reconnoissance, qu'on ne peut dire, que l'intérêt particulier soit le mobile de leurs travaux ; puisqu'ordinairement elles ne défendent que le bien d'autrui ; dans l'attente d'un salaire, bien disproportionné aux dangers qu'elles doivent encourir.

C'est donc la gloire, c'est donc l'amour de la Patrie, qui entretient parmi elles ce feu héroïque, cette noble émulation, qui les fait courir à la mort, sans frémir, sans murmurer. Heureux, si ces motifs les animoient constament ! Mais, quand l'espoir du butin, & le brigandage se mettent de la partie ; alors, ce sont effectivement des troupes de gueux, qu'on devroit chasser avec dédain de nos cohortes ; comme étant plus propres à la déstruction qu'à la défense. Ces vices sont quelquefois plus du Capitaine, que du Soldat. L'exemple & la discipline font ce dernier ce qu'il doit être.

Ce n'est donc point au mépris, que la dernière classe étoit redevable de son exclusion aux services militaires, c'étoit un privilège, accordé à

ouvertement, la honte pouvoit encore faire impression & contenir la perfidie de ceux, qui l'auroient vendue à l'indigne & au méchant. Il est rare, que les hommes les plus scélérats veuillent se dépouiller de l'extérieur de la probité, & paroître aussi détestables qu'ils le sont. Mais, lorsque les suffrages se donnerent en sécret; la pudeur n'eut plus la force de contenir le perfide & le traître. On faisoit, sans crainte & sans remors, un commerce infâme de la justice & des dignités. Si les acheteurs entroient quelquefois en défiance; l'espoir du succès & le désir violent des grandeurs, la faisoient éclipser. D'ailleurs, qui empêchoit les Officiers, établis pour recueillir les suffrages, de frauder le public, par un calcul faux, ou par une inversion des voix? Ainsi, loin de remédier aux abus, déjà introduits; cette innovation les augmenta. Il est raisonnable d'aporter les remèdes, qui paroissent convenables aux circonstances; mais celui-ci étoit hors de saison & ne s'étoit introduit, qu'à la faveur du crime & de la trahison.

D'un autre côté, il faut proportionner les remèdes aux maladies. Une foiblesse, une altération demandent une correction legère, qui ranime les esprits & les fortifie; mais quand la corruption est générale, elle a besoin d'une purgation violente, qui, chassant tout le poison, fasse couler dans les veines un sang plus pur; & renouvelle les parties d'une masse absolument corrompue.

Si les loix Vénitiennes ne conviennent qu'à de

méchans hommes, & font le foutien du Gouvernement, il feroit à propos de les confeiller à beaucoup d'autres Peuples, qui ont la même maladie : à moins qu'elles ne foient propres qu'à certain Climat.

QUAND on voit, que les coutumes & ufages d'une Société tournent à fon détriment & infectent ce qu'elle a de plus fain; àlors, il n'y a point de meilleur remède qu'une Réformation générale. Car fi la vertu du remède n'égale pas la profondeur du mal, la plaie ne guérit point, elle s'envenime au contraire. C'eft ainfi, que les Réformateurs fevères & hardis fe font illuftrés, en faififfant le moment critique, ou la Société menaçoit ruine ; pendant que d'autres, plus timides & trop fenfibles, ont manqué leur coup, pour avoir trop ménagé l'ufage & la force des remèdes. On eft toujours la victime d'une grande entreprife, fi elle eft mal concertée, ou mal foutenue. (*)

CHA-

(*) ON dit qu'un certain Auteur, fameux par fes écrits, préfenta à fon fils, qui vouloit s'ériger en Réformateur du genre humain, le tableau de *Jefus* crucifié, en lui difant: vois, fi cette récompenfe eft de ton goût.

CHAPITRE V.

Du Tribunat.

UN Ordre mitoïen, entre le Prince & le Peuple, est d'une grande utilité; quand il se contient dans les bornes qui lui sont préscrites. Il modifie, il adoucit, il modère, il détourne les excès, auxquels peut se porter une licence & une passion effrénées. Cette Puissance médiaire, à laquelle on donne, à *Paris* & à *Londres*, le nom de Parlement, en *Suède* celui de Sénat, à *Venise*, celui de Conseil des dix, se nommoit à *Rome* Tribunat.

Il sembloit, à la création des Tribuns, que le Sénat n'avoit rien à redouter d'un tel Corps. Son unique fonction étoit de défendre le Peuple, & de s'oposer à l'établissement des loix, qui pourroient être préjudiciables à la partie inférieure de la Société. Ils n'avoient, d'ailleurs, ni tribunal particulier, ni juridiction sur leurs Concitoïens, ni pouvoir de convoquer les assemblées. Vêtus comme de simples particuliers, précédés seulement d'un *Viateur*, qui leur tenoit lieu de valet, ils n'avoient entrée au Sénat, que par l'ordre des Consuls, qui les y apelloient, pour les con-

consulter sur les intérêts du Peuple. En un mot ils devoient empêcher les abus, sans en être les auteurs. C'est cependant ce qui arriva dans la suite. Les Patriciens eurent tout le loisir, de se reprocher le consentement, qu'ils avoient donné à cette nouvelle dignité. Les Tribuns ne se bornerent pas, dans la suite, à protéger les Plébéiens, ils entreprirent d'asservir leurs Chefs, & s'ils n'y réussirent pas entiérement, du moins, entrerent-ils en concurrence avec eux, & se mirent-ils en possession de convoquer les assemblées.

Sous les Rois, le Sénat étoit le pere & le défenseur du Peuple. Dans l'état républicain, ces mêmes défenseurs devinrent ses ennemis, ses Tirans. Les Tribuns, qui leur succederent dans la Puissance mitoïenne, seroient devenus plus fiers, plus ambitieux, plus entreprenans, si leur pouvoir avoit égalé leurs désirs.

Le Tribunat doit être révéré & honoré. Il doit même en imposer au Prince, qui ne peut établir aucune loi rélative à la charge du Peuple, sans le consulter, ou sans avoir écouté ses répréséntations. Au reste, les Tribuns ne doivent pas marcher d'un pas égal avec lui, & si la voie des remontrances n'opère rien, celle des armes & des soulevemens leur est interdite, si ce n'est dans des cas extrêmes, où l'injustice & la barbarie dominent avec une fureur outrée & intolérable.

Le Tribunat (*) qui fort de ses limites, tend au changement ou à la ruine des Sociétés. C'est pour

(*) La dureté des Grands envers les Plébeïens introduisit à *Rome* le Tribunat. Avouons aussi, que le Peuple devoit chercher un remède à ses maux, qu'il n'avoit point trouvé dans l'expulsion des Rois: car pour un Tiran, dont il s'étoit débarassé, il étoit oprimé par une multitude de Chefs ambitieux & avares jusqu'à l'excès. Les Patriciens & les riches traitoient le pauvre peuple, avec une fierté inconcevable, & les créanciers étoient assez inhumains, pour se faire des esclaves de leurs débiteurs & les déchirer à coups de fouets. Preuve incontestable, que les vertus n'étoient pas nées avec les *Romains*. Il ne fallut pas moins, qu'une révolution sensible & extraordinaire, pour les ramener au désintéressement & à l'humanité. „ Un Plébéïen, dit „ *Tite Live*, se rendit dans la place publique, chargé „ de fers, pour trouver un asile, contre la cruauté „ de son créancier. Son visage étoit pâle & défi„ guré. Il avoit une longue barbe, des cheveux „ épars & négligés. Son extérieur étoit affreux & „ déplorable. On le reconnut, & quelques person„ nes se ressouvinrent de l'avoir vu combattre avec „ beaucoup de valeur; il montroit encore les cica„ trices des blessures qu'il avoit reçues pour la dé„ fense de la Patrie. Il ajoutoit, que, pendant la „ dernière guerre contre les *Sabins*, n'aïant pu „ cul-

pour cela que les Monarchies ont l'avantage de la durée, sur les Gouvernemens populaires. Il est plus facile à un Roi de contenir, dans de justes bornes, la Puissance mitoïenne, qu'il n'est ordinaire

„ cultiver son petit héritage, & les Ennemis aïant „ pillé & brûlé sa maison, les besoins de la vie & la „ nécessité des tributs, l'avoient contraint de faire „ des dettes. Que son créancier, non content de „ son héritage qu'il lui avoit cédé, l'avoit fait traî„ner en prison avec deux de ses enfans; & que, „ pour accélérer le païement de sa dette, il l'avoit „ inhumainement livré à ses esclaves, qui, par son „ ordre, lui avoient déchiré le corps. En même „ tems, il se dépouilla & fit voir le sang qui ruisse„loit encore des plaies, qu'il venoit de recevoir." Ce traitement indigne, exposé d'une manière si touchante, sous les yeux d'une populace déjà irritée, mit le comble à l'indignation publique. Les Magistrats & les Consuls, ne pouvant arrêter le désordre, donnérent la main à la création du Tribunat, alors nécessaire & devenu dans la suite très préjudiciable à l'Etat. Car, sans repeter ici les divisions domestiques, qu'ils suscitoient entre les Patriciens & le Peuple; combien de fois, les terres ne furent-elles pas négligées; parce que les Plébeïens, excités par leurs Chefs, s'empressoient d'assister aux Comices. Delà, plus d'une fois la famine s'est jettée dans le cœur de l'Etat & en a dévoré la plus grande partie.

naire au Peuple d'y travailler. Celui-ci s'applaudit de la puissance & de la témérité d'un Corps qu'il regarde comme son apui; le premier s'en méfie & s'y opose, étant prévenu qu'elle tend à son désavantage.

Il est cependant difficile de juger sainement des objets, que l'on aperçoit dans le lointain, & envélopés sous des voiles obscurs & ténébreux. De ce que le pouvoir énorme des *Ephores* ait précédé la ruine de *Sparte*, il ne s'ensuit pas absolument qu'il en ait été le principe. Il s'est trouvé des circonstances, où les Tribuns de *Rome* ont joui d'une autorité aussi grande & peut être supérieure à celle des *Ephores*, sans que la République ait échoué; parceque les Patriciens, sages ou timides, craignant les conséquences des séditions, plioient dans les cas critiques & lâchoient les rênes du Gouvernement. Si le Prince eut eu à *Sparte* la même foiblesse ou la même condescendance, le sang d'*Agis* (*) n'auroit point été

(*) L'Effusion d'un sang illustre n'est point rare chez les Républiques. Combien la fière rivale de *Lacédémone* n'en fit-elle pas verser? Lorsque *Phocion*, homme de bien s'il en fut jamais, étoit conduit au suplice; quelqu'un s'écria, convaincu de son innocence: *ô Phocion, que vous êtes traité indignement! Je n'en suis pas surpris*, répondit-il; *telle a été la destinée de la plûpart des hommes célèbres à* ATHENES.

été versé, & les *Ephores* auroient subsisté plus long-tems.

C'est le choc des deux Puissances, également guidées par la haine & l'ambition, qui sape les fondemens de l'Etat. Il faudroit donc, pour sa durée, qu'il y eut un espèce de concert, un pacte tacite, par lequel, dans la fureur des Partis, le plus modéré cédât au plus violent, & laissât calmer sa furie, avant de se roidir à son tour (*). Mais, si vous suposez la violence égale dans l'un & l'autre Parti, quel remède faut-il aporter? Je n'en connois point d'autre, que celui employé par *Cleomene* & par *Sylla*, il faut tirer du sang à un frénétique.

Le Conseil de *Venise*, apellé le tribunal de sang, est peut-être le Médécin de la République; puisque nôtre Auteur insinue que les *Vénitiens* sont de méchans hommes, ils ont bésoin de corrections violentes. Le tribunal de l'Inquisition, horrible dans son principe, & détesté par ses conséquences, a épargné, à l'*Espagne*, au *Portugal* & à l'*Italie*, les maux cruels, qui ont inondé la *Fran-*

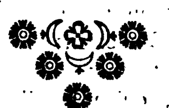
(*) Jugeons d'un Etat bien constitué, par l'exemple d'un ménage bien assorti: la Femme doit fléchir devant un mari colére & violent, & l'époux, à son tour, suportant les foiblesses & les égaremens de sa Compagne, doit, en leur imposant des bornes légitimes, prendre garde qu'il ne la jette dans le dépit & le désespoir.

France, l'*Angleterre*, l'*Allemagne*, &c. De deux maux inévitables, il faut choisir le moins dangéreux, & tel donne après coup des avis bons & salutaires, qui, dans une position critique, auroit pris le plus mauvais parti. Quand un malade a le transport au cerveau, peut-il juger sainement des remèdes? Quand le Fanatisme odieux avoit allumé son horrible flambeau par toute l'*Europe* désolée, il falloit des ressources promtes & vives pour l'éteindre. Il n'étoit pas permis aux Puissances de délibérer, encore moins de choisir. Aujourd'hui, que ces tems malheureux ont cessé, & qu'un esprit plus doux inspire le genre humain; un pareil tribunal devroit avoir perdu jusqu'à son nom.

Il n'est pas toujours vrai, que le Tribunat s'affoiblisse par la multiplication de ses membres. La suite la plus ordinaire & la plus naturelle, est qu'il se fortifie. Ce ne fut pas sans peine, que le Sénat romain consentit à doubler le nombre des cinq Tribuns qui éxistoient déjà. *Quintius* avoit imaginé, que cette multiplication affoibliroit la puissance des Tribuns, par les schismes & les divisions, qui devoient se glisser parmi eux. Il se trompoit. Tant qu'un Corps trouve à lutter contre un Corps étranger, qui l'agace & l'irrite, il est rare, qu'il trourne ses armes contre lui-même. Ce n'est que dans le repos, qu'il s'agite intérieurement & se tourmente. *Claudius* avoit été plus clairvoïant; il déclara & prétendit, qu'en multipliant les Tribuns, on multiplioit le nombre des en-

ennemis; que c'étoit former un fecond Sénat, qui n'auroit d'autre objet que de ruiner le premier. Sa prédiction eut fon effet. Les Tribuns, devenus plus audacieux par leur nombre, & par la fléxibilité du Sénat, demanderent bien-tôt d'autres avantages, d'autres privilèges, qu'on ne fut plus en droit de leur réfufer. Ils porterent même l'impudence & la témérité, au point de citer les Confuls à leur tribunal.

Tous les moïens, qu'on peut propofer, pour arrêter les ufurpations de ce Corps, font fujets à des inconvéniens. Il faut avoir égard à mille circonftances particulières, qu'on ne fauroit prévoir. Leur ceffation par intervalle foufre de grandes difficultés. Car, ou quelque Génie ambitieux profiteroit de cette fufpenfion, pour attirer à lui toute l'autorité & affervir le Peuple; ou ce Corps, en reffufcitant par intervalles, fufciteroit des troubles & des débats, par les innovations, qu'il voudroit aporter, pour illuftrer fon règne, & éternifer fa mémoire. Le feul efficace feroit de leur affurer la fageffe & la modération.



CHA-

CHAPITRE VI.

De la Dictature.

LE plus ferme appui de la République romaine, & sa ressource unique & toujours salutaire, dans les tems orageux & pressans, fut la Dictature. Ce qui confirme assez l'opinion où je suis, que le Gouvernement d'un seul est préférable à celui de plusieurs. Quand on veut conserver un Etat, on ne doit pas attendre qu'il soit réduit aux extrémités, pour élire un Dictateur, l'Ange tutelaire de la Société. Il étoit déjà tard, quand *Camille* fut élevé à cette dignité. Si les *Gaulois* ne furent pas Maîtres de *Rome*, c'est que le Génie puissant de cette superbe ville veilloit à sa conservation, & la sauva, comme par miracle, d'un précipice, qui, dans l'ordre naturel, étoit inévitable. Un instant plus tard, *Rome* n'étoit plus, & les Vainqueurs du monde étoient vaincus.

La Souveraineté, concentrée dans la personne d'un éxilé, par un concours de causes singulières, rétablit les fondemens de l'Etat, déjà sur le déclin & prêt à tomber.

Dirons-nous, qu'en pareil cas la volonté générale étoit sans fonction, que la Souveraineté étoit muette, que l'autorité législative étoit suspendue? Elles n'eurent jamais plus de force & d'ac-

d'activité. Si son silence & son inaction se montrent à l'œil, c'est dans les délibérations de la Multitude où règne l'incertitude & l'irrésolution; c'est dans l'assemblée des *treize Cantons Suisses* à *Bade* qu'on peut appercevoir ces effets négatifs.

A peine, les Rois étoient-ils chassés de *Rome*, que les brouilleries commencerent entre les Patriciens & le Peuple. Pour surcroît de malheurs, les guerres étrangères survinrent, qui alloient embraser *Rome* & la réduire en cendre, par l'indocilité & la discorde des Citoiens. Un Dictateur parut & tout rentra dans l'ordre. Les débats furent suspendus; chacun se soumit; on prit les armes, & les Ennemis furent battus, défaits, écrasés. Sitôt que le Dictateur disparut, les brouilleries ressusciterent. Si ce Pouvoir suprême eût subsisté, elles étoient assoupies, ou plûtôt entièrement éteintes. Je m'étonne, que le Contract Social propose un remède aussi éloigné de ses principes. Y a-t-il Despotisme plus absolu que la Dictature? Ce Magistrat étoit, en quelque façon, au-dessus des loix. Tout trembloit devant lui; sa volonté ne trouvoit point d'obstacles; la vie & la mort étoient entre ses mains. La fortune des Citoiens lui étoit soumise & entièrement en sa disposition. Est-il une autorité, qui sente mieux celle d'un Maître? Est-il un joug, qui aproche plus de l'esclavage?

Si, dans les commencemens, le Peuple romain recourut plus fréquemment à la Dictature, on

n'en

n'en doit chercher d'autre motif que sa foiblesse. Alors, les plus légères allarmes mettoient la République en danger. Quand elle fut devenue plus puissante, plus étendue, plus ferme; les grandes sécousses ne l'étonnerent plus; parce qu'elle se sentoit en état de les suporter. Dans le feu même le plus opiniâtre des guerres civiles, parmi l'horrible incendie qui embrasa toute la République, par les factions de *Marius* & de *Sylla*; on ne pensoit point à créer un Dictateur. *Sylla* n'eut point été revêtu de cette dignité, si la crainte & la violence n'eussent concouru à son élection. Jamais, cependant, *Rome* n'en eut plus grand besoin. Le sang couloit de tous côtés, dans la Capitale & dans les Provinces, au centre & sur les frontières de l'Empire. La mort & le carnage jettoient par-tout l'horreur & la désolation.

On ignore le vrai motif, qui put engager cet illustre Capitaine à se demettre de la Dictature, dans un tems, où il avoit tant à craindre de ses ennemis, & lorsque les *Romains* sembloient dégoutés de la Démocratie. Je veux, que par cette démission il ait fait un présent bien agréable au grand nombre; mais il leur fut moins utile que dommageable. Si la Dictature eut dès-lors jetté des fondemens solides, les dissensions de *César* & de *Pompée* n'auroient point épuisé de nouveau les flancs de la République; la conjuration de *Catilina* eut été étouffée dans son berceau, & le Contract Social ne feroit point un

crime

crime à *Ciceron* d'avoir sauvé sa Patrie (*). *Rome*, dit-il, craignoit alors la perte de sa liberté: Je dis mieux, elle aspiroit après & sur un petit nombre de Citoïens de l'ancien stile, qui vouloient conserver la forme du Gouvernement; il s'en trouvoit une multitude, avide de nouveautés, qui demandoient à bouleverser l'Etat & à servir un Maître. Il ne s'agissoit que de trouver quelqu'un assez hardi, assez ferme pour commander; & dès-que *César* offrit ce grand Personnage, il trouva des Ministres & des Adorateurs.

Qu'on

(*) C'est faire une mauvaise guerre à ce Consul, que de lui imputer à crime une violence peu conforme à son carractère, & nécessaire à l'Etat. L'autorité, que le Peuple lui avoit confiée, le mettoit en droit de passer les usages, & de recourir aux moïens les plus promts & les plus éfficaces. Les honneurs, qu'on lui rendit, furent bien mérités, & son exil ne fut, que l'effet d'une jalousie basse & indigne. Il est des circonstances, ou le Gouvernement peut, en quelque sorte, manquer aux loix, dont l'exception se tire de l'avantage public. Quand le Duc d'*Ossone* adjugea, à un fils, déshérité en faveur de certains Moines, la somme que ceux-ci prétendoient avoir de la succession du pere; la sentence prononcée faisoit certainement violence à la loi; je demande, si elle n'étoit pas juste & raisonnable. Le décret d'un Particulier sensé, vaut mieux que l'aplication d'une loi dure & inflexible.

Qu'on ne dise pas encore, que les fers de *Rome* ne pouvoient être forgés que dans ses armées ; ils étoient forgés dans son sein, avant de passer dans le camp, & *Rome* servoit, avant d'être assujettie.

On doit juger que la Dictature, étant si avantageuse à une Société, ne sauroit être trop prolongée. Le Dictateur perpetuel conserve & fortifie ; celui, dont la puissance n'est que pour un temps, rétablit le calme & laisse la semence du trouble.

CHAPITRE VII.

De la Censure.

CE remède, bien ordonné & apliqué à propos, est d'un excellent usage contre le relâchement des mœurs & la dépravation des sens. Il devient inutile, quand la corruption est générale, & lorsque la contagion du mauvais exemple prévaut, sur les maximes du bien & de l'honneur. Quand l'homme, revêtu de cette dignité, est d'une conduite irréprochable ; qu'il corrige, dans les autres, des vices dont il est exempt & peu suspect ; la Censure a son effet. Il n'est point de coupable, qui ne tremble devant un pareil tri-

tribunal; mais si le Censeur mérite d'être lui même Censuré; quel fruit ose-t-on espérer de sa Censure? C'est pourquoi, tant que cette Charge fut conférée à des personnages respectables, les *Romains*, du petit au grand, redoutoient le moment, où ils devoient passer en revue. Dès-que le choix des Censeurs devint indifférent, la Censure dégénéra & on en fit un objet de risée & de plaisanterie. C'est ainsi qu'un *Romain*, interrogé par le Censeur suivant la formule : *avez vous une femme selon vos désirs?* lui répondit sur un ton équivoque & ironique: *Non*, dit-il, *je n'ai point une femme selon vos désirs.*

La Censure, proprement dite, ne fut point un établissement particulier du Peuple romain. Elle dut son origine à l'usurpation des Censeurs, qui, chargés seulement par office de faire le dénombrement ou la revue des Citoïens, entreprirent dans la suite de corriger leurs mœurs. Cet usage s'introduisit, après que l'Office de Censeur fut démembré du Consulat, dont jusqu'alors il avoit fait partie.

Le tribunal Censorial n'est pas toujours le simple déclarateur de l'opinion publique; il peut quelquefois l'attaquer, la combattre & la détruire. Un Prince, dont les paroles sont soutenues d'une vie exemplaire, en vient aisément à bout. On a vu, dans bien des Etats, des usages nouveaux s'introduire & se fortifier, par la seule envie de se conformer à ceux de la Cour. Après la mort

de *Henri II.* Roi de *France* (*), la coutume de porter le drap, introduite par le deuil de sa Cour, avilit tellement la soie, que l'usage en fut rélégué aux Domestiques & aux gens du Commun. Les Soldats d'*Agesilas* préféroient les vêtemens pauvres & sordides, à l'éclat & à la somptuosité de la parure, par l'éxemple du Chef.

Il est des moïens simples & ingénieux, qui profitent souvent plus que la rigueur & le châtiment. *Zaleucus*, pour corriger le luxe des *Locriens*, ordonna que la femme libre ne pourroit être accompagnée que d'une Domestique, à moins qu'elle ne fut ivre (§). Il défendit, excepté aux fem-

(*) On travaille actuellement, dans la même Cour, à la réforme des Finances & à rendre au Peuple le joug des impôts le moins onéreux qu'il est possible. Ce projet est grand, noble, généreux & prouve assez la bonté du cœur de celui qui y préside; mais aura-t-il quelque succès? Oui, si l'on veut auparavant congédier l'avarice des Partisans, le luxe & le faste des Particuliers, les dépenses superflues du Gouvernement; autrement, on n'en tirera d'autre fruit, que la gloire d'avoir tenté l'entreprise.

(§) Les filles *Milésiennes*, par une chasteté mal entendue & qui tenoit de la frénésie, se faisoient un honneur de se pendre, avant d'avoir subi le joug de la virilité. On remédia à ce désordre, en ordonnant que toutes celles qui seroient trouvées pendues, fussent traînées toutes nues par la ville.

femmes publiques, de porter des bijoux, des perles & de la broderie: aux hommes, d'avoir des anneaux d'or, s'ils n'étoient adultères ou impudiques. Cette ordonnance eut son effet.

Il faudroit aujourd'hui, à cette imitation, ne permettre l'usage des Carosses, & leur multiplicité; l'abondance & la superfluité des chevaux, la mollesse & l'inutile éclat des vêtemens; qu'aux Concussionnaires, aux Sang-sues, aux voleurs publics. Les pauvres y trouveroient leur compte & tel, qui entretient & nourrit grassement une multitude de chevaux inutiles, seroit contraint, pour satisfaire son inclination à la dépense, de pourvoir à l'aliment des misérables. Ce qui seroit beaucoup plus utile au Corps politique, & plus honorable pour les Particuliers. La manière, dont *Cincinnatus* se comporta à l'égard du Consul *Minucius* & de ses Troupes, qui s'étoient laissé surprendre & enveloper par les ennemis, étoit dure & sevère, mais bien adoptée aux circonstances. Aïant accordé le pillage du Camp ennemi à l'armée victorieuse, qu'il avoit amenée de *Rome*; il dit, en s'adressant aux Soldats du Consul. *Soldats, vous qui avez été sur le point de devenir la proie de vos ennemis, vous ne partagerez point leurs dépouilles*; & au Consul: *Vous*, Minucius, *Vous ne commanderez plus en Chef à ces légions, jusqu'à ce que vous aïez fait paroître plus de courage & de capacité.* Cette correction, mise en pratique parmi nos Troupes, auroit surement

accru l'ardeur des Soldats & l'industrie des Généraux. Mais il manquoit un *Cincinnatus*.

Je me persuade, que le hazard a souvent plus de part à l'opinion, que la constitution d'un Etat. Pourquoi l'usage des duels étoit-il autrefois si commun en *France*? Est-ce une suite du Gouvernement? Si vous l'attribuez à la chute des *Tournois* & des *Joutes*, anciennement établis; ces mêmes exercices ont fleuri dans toute l'*Europe* & le feu des combats particuliers n'a point succédé à cet usage. Une cause particulière, telle que l'éxemple d'un Grand, ou une maladie de cerveau générale & contagieuse donnerent naissance à cet esprit de vertige & de fureur. Pourquoi a-t-on vu règner le *Suicide* parmi les *Anglois*, non pas chez les misérables, mais chez les heureux du Siécle? La cause en est également inconnue. L'influence particulière de l'air & des élemens pourroit y contribuer. Ne voit-on pas les maladies, les crises, les révolutions passer successivement d'un Etat à l'autre, sans pouvoir en donner raison?

On réforma l'opinion publique dans la défense des Seconds, & on y réussit moins dans celles des duels. Pourquoi? c'est qu'on s'y prit mal. Le remède, emploïé pour les premiers, étoit trop foible à l'égard des derniers, dont la plaie étoit plus vive & plus profonde. Les Seconds ne devoient venger que la querelle d'autrui; les Apellans combattoient pour leur injure particulière.

Le

Le motif n'étoit pas égal. Si en taxant ceux-ci de lacheté, on eut ajouté, à cette décision, un déshonneur effectif; si on eut arrêté & déclaré, que, dans la suite, ils seroient indignes de porter les armes & de servir la Patrie; le succès auroit été plus certain.

CETTE déclaration est très juste. Car, quiconque attaque les membres d'une Société est son ennemi, puisqu'il travaille à sa déstruction; il ne mérite donc pas l'honneur de la servir. Mais les choses vont tout autrement. On condamne un Soldat, qui tue son confrère, &, s'il refuse de le tuer, on le dégrade. N'est-ce pas édifier d'une main & détruire de l'autre? C'est, à la faveur de cette contradiction, que l'opinion publique se soutient & persévère. Il est certain, qu'à *Sparte* on n'eut pas ignoré le vrai moïen de réformer cet abus.

CHAPITRE VIII.

De la Réligion civile.

COMME cet article est délicat & d'une dangéreuse conséquence; nous le traiterons avec beaucoup de discrétion, mais avec toute la liberté d'un Philosophe Chrétien.

LE premier objet de la vénération des Peuples

a toujours été l'Auteur de leur éxistence & le Conservateur de leur Etre. Toutes les fausses Divinités du Paganisme n'étoient que des Attributs mal-conçus d'une Substance invisible, & formée sur l'imagination grossière des hommes stupides & sensuels. Ce que nous attribuons à un même Principe, ils l'attribuoient à plusieurs; ne pouvant se persuader, qu'une même Cause dût produire des effets si différens & si contradictoires. Ainsi, ils formoient un composé Monstrueux de Divinités, chimériques dans le particulier & nécessaires dans le général.

Je ne parle point ici des Héros & des Souverains, que la flatterie & la servitude ont élevés au rang des Dieux; à qui les peuples insensés ont élevé des temples & dressé des autels. Les Adorateurs du Soleil & des Astres, qui par une influence salutaire donnent la vie au Monde, sont plus excusables & moins extravagans. Notre Siécle, tout éclairé qu'il est, n'est pas exemt de cette prostitution infame; c'est ce qui en fera la honte & l'oprobre chez la Postérité.

Si nous condamnons avec rigueur l'aveuglement & la stupidité des anciens Idolâtres; que dira-t-on dans un Siécle plus sage, de cette manie, qui règne de nos jours dans les Etats Catholiques? Sans parler de ces pieux colifichets, qui occupent & séduisent la dévotion des Peuples méridionaux; des chapelets, des réliques, des images & autres abus encore plus grossiers; comment peut-on voir, sans gémir, ou sans indignation, les

as-

aſſociations ſacrilèges des honneurs rendus aux hommes, à ceux de la Divinité? Ce ne ſont plus les Héros, ou ces heureux Mortels, l'apui & les Bienfaiteurs du genre humain, qu'on éleve au rang des Immortels; ce ſont, pour la plupart, des fourbes, des hypocrites, des gens ſtupides, inutiles à la terre & le rebut de l'eſpéce humaine. Ce n'eſt plus un perſonnage choiſi entre mille; ce ſont des milliers d'hommes à la fois. C'eſt là, que *Démocrite* & *Héraclite* pourroient avec bien de la juſtice donner carrière à l'éxercice de leur Naturel.

Les ſens, que l'homme conſulte avant l'eſprit, le jettent dans cette erreur. Il ne ſauroit comprendre l'inviſible, il ne s'y attache que foiblement. Ce qui eſt ſenſible a pour lui plus d'attrait & le fixe davantage. Définiſſez l'Etre Suprême à des génies ordinaires & bornés; expliquez leur ce que l'on entend par Spiritualité, Aſéïte, Immortalité; vous les jetterez dans un étonnement auſſi profond, que ſi vous pouviez leur faire voir les *Antipodes*, par réfléxion.

Toute Société doit établir un Culte réligieux en l'honneur de la Divinité. C'eſt le premier fondement d'un Etat. Abſtraction faite de toute révélation, je dis qu'il importe peu de quelle nature ſoient les cérémonies & les dogmes de la Réligion, pourvu qu'ils ne dérogent point à l'univerſalité du Principe Suprême & Primaire de toute Créature. Que les Peuples donc ſoient d'abord inſtruits de la puiſſance d'un Dieu; qu'ils

aprennent à l'aimer & à le craindre. Voilà l'essentiel de tout Culte réligieux. De ce dogme suit l'heureuse & inviolable conséquence de la Fraternité universelle; d'où dérivent la justice, la complaisance, la sensibilité, le suport, l'humanité.

Ces vertus bien observées feroient le bonheur d'une Nation, serviroient même à la prospérité du Monde entier. Mais le moïen qu'elles soient observées? Il dépend en partie de l'éxemple des Chefs. Donnez les vertueux, vous leur trouverez bien des imitateurs.

Les Législateurs, timides & guidés par leur intérêt particulier, ont introduit, parmi les Peuples confiés à leurs soins, un Culte distingué, unique & insociable; afin de contenir, par le joug de la Réligion, des Sujets, qu'ils croïoient prêts à s'échaper de leurs fers. Ils ont donné les noms d'abominables, d'éxécrables aux Cultes étrangers; afin de prévenir les esprits à leur avantage & contre les usages de leurs Voisins. Leur autorité, qu'ils vouloient conserver, étoit le principe de leurs démarches. C'est dans cette vue, que *Mahomet* instruit ses fidèles Musulmans à regarder comme des hommes d'une espéce inférieure, comme des réprouvés, comme des chiens, tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre à ses loix. J. C. n'avoit pas fait de même; mais des Interprêtes menteurs ont trahi ses préceptes & inspiré de la haine & de l'horreur pour une partie du genre humain, dont, en suposant la perte

&

& la damnation certaines, nous devrions pleurer l'infortune, plûtôt que d'en détester l'ignorance.

Il seroit à désirer, que ces abus se réformassent, & que les Créatures vivantes du même Dieu se considérassent, comme les enfans chéris du même Pere, comme ses Adorateurs véritables, sans condamner des Peuples, dont l'intention est incertaine, & que de vaines cérémonies ne sauroient rendre odieux à un Dieu juste & qui sonde les cœurs.

Il importe peu, quels noms on attribue à cet Etre Suprême. Quand ils ne lui suposent, ni imperfections, ni vices, ils ne sont ni impies, ni blasphématoires. Les Païens, qui le considéroient suivant ses Attributs particuliers, ont bien pu désigner un seul & unique Attribut, par les noms de *Moloch*, *Saturne* & *Chronos*; ainsi que par ceux de *Baal*, *Zeus* & *Jupiter*. Quoique ces noms soient différens & qu'ils partagent une Substance, indivisible en elle-même, ils ne sont cependant pas chimériques, quant à la signification. Ce qui rendoit les anciens Peuples Idolâtres, ce n'étoit point de donner au grand Dieu les noms de *Jupiter*, de *Baal*, de *Zeus*; c'est qu'ils avoient des idées fausses à son sujet; c'est qu'en multipliant cet Etre, simple & unique par essence, ils en composoient un nombre prodigieux de Substances singulières, matérielles & subordonnées; c'est qu'ils attribuoient à leurs images une vertu, qui ne pouvoit résider que dans celui, qu'on ne peut réprésenter.

EN

En suivant ces considérations, l'homme auroit bien moins de pente à la Superstition & au Fanatisme. Il n'y auroit ni guerres sacrées, ni *Auto-da-fé*, ni ces jours ténébreux & horribles de *St. Barthelemi*. Suposé, que les Cérémonies différentes engendrassent une diversité de mœurs & de sentimens; elles ne produiroient pas cette inimitié, cette barbarie, qui conviennent moins à l'homme, qu'à des bêtes cruelles & sauvages.

L'opinion d'un Dieu unique est aujourd'hui répandue par tout le Monde. Ceux même, qu'on apelle Idolâtres, ne doutent point de cette unité. Par-tout le Soleil, la Lune, les Astres & les Elemens ne sont considérés, que comme des Créatures; & ceux, qui leur font l'honneur de les invoquer, leur attribuent seulement une Intelligence créée & bienfaisante, dont on ne peut démontrer la fausseté. C'est ainsi qu'ils honorent les Personnages illustres, qui ont servi la Patrie & bien mérité des Peuples. S'ils les élevent au Ciel, ce n'est pas pour les associer à la Divinité, c'est pour en faire ses Ministres & ses Protégés.

Il est faux, qu'avant le Christianisme, il ne se soit élevé aucune guerre de Réligion. Celle des *Hébreux* fugitifs contre les *Chananéens*; celles des *Machabées* contre *Antiochus* valent bien les guerres des *Croisés* contre les *Mahométans* & celles des *Catholiques* contre les *Protestans*. Je n'en excepte pas même celle des *Phociens*. De quelque manière que vous la considériez, la Réligion en est le principe. C'est elle qui fait les Sacrilé-

ges,

ges, ainſi que les Mécréans. Quand on combat pour le culte des Dieux, ou pour venger leurs loix violées, n'eſt-ce pas la Réligion qui fournit matière à ces débats & à ces diviſions?

La Réligion Chrétienne ne rend point un Etat incapable d'une bonne politie; il s'en faut beaucoup. Ceux, qui penſent ſainement, ſavent à merveille, que les Prêtres n'ont aucune juridiction, ni ſur le civil, ni ſur le temporel. Ils peuvent annoncer la loi de leur Maître, c'eſt leur unique fonction. Ils n'ont d'ailleurs ni armes, ni autorité de coaction, pour la faire obſerver.

Quelles-que ſoient les loix politiques d'un Etat, un bon Chrétien peut les obſerver, ſans manquer à ſon Culte. S'il y a de l'impoſſibilité à certains égards, ne l'attribuez point à la ſimplicité de la Réligion, mais à des Réglemens de ſurérogation, à des inventions humaines, à des Traditions, poſtérieures à la loi de Chriſt.

Si le Chriſtianiſme ſemble préjudicier au bien d'un Etat, ce ne peut être, que dans le Siſtême de la population; mais ce n'eſt que par une interprétation fauſſe & altérée de ſes maximes. Car, ſi vous expliquez favorablement & dans un ſens raiſonnable, ces paroles de Chriſt: *Ce que Dieu a joint, que l'homme ne le ſépare point*; vous trouverez, qu'elles ne proſcrivent point du tout un divorce utile ou néceſſaire. Lorſque deux perſonnes d'un ſéxe différent ſe trouvent unies par des intérêts de famille, ou par le caprice de leurs parens; lorſqu'elles différent, autant par le car-

rac-

ractère que par le tempérament; quand il n'y a, entre elles, ni tolérance, ni consolation, ni suport, ni complaisance, ni amitié, ni production: que dis-je? Quand elles se font une guerre cruelle & interminable; quand elles se poursuivent réciproquement d'une haine indigne, affreuse; peut-on dire que leur union ait été faite, sous les auspices de la Divinité, qu'elle en soit le principe, qu'elle en soit l'auteur? Rien ne paroît aprocher du blasphème, autant que la défense de cette opinion. Si, donc, cette association de deux Membres insociables ne s'est faite que sous les auspices de l'intérêt, de l'injustice, de la séduction, de la contrainte; la loi de Christ défend-elle qu'elle soit rompue?

Ne confondons pas ici la multiplicité & la confusion des extravagances *Papales*, avec la simplicité & la netteté des maximes évangéliques; vous trouverez, dans l'ordre de la Réligion Chrétienne, l'ordre civil & politique de tout Etat. Raprochez les loix de leurs principes; remontez à la source. Les *Réformés* y touchent du bout du doigt; quel dommage qu'ils en soient si éloignés dans les conséquences!

Quand on prendroit la Réligion, pour une institution purement humaine; il seroit dangéreux d'en confondre les Ministres avec le Souverain. Car, si elle doit être un frein, pour ceux qui obéissent; elle doit aussi donner des entraves à l'ambition, à l'orgueil, au caprice de ceux qui gouvernent.

Un

Un Souverain, Maître absolu de la Réligion, en corromproit les loix les plus saintes & les plus inviolables; il les adapteroit à son gout & à son utilité particulière. Son autorité feroit celle d'un Dieu sur terre, & ses Sujets, lâchement prosternés, en feroient leur Idôle. *Mahomet* & les *Califes* ses Successeurs ont rempli cet objet. Tout fléchissoit devant eux; & leurs décrets, plus saints & plus inviolables, que ceux du Pontife romain, étoient révérés & acceptés, comme des ordonnances de la Divinité même.

On connoît assez les abus, qui naissent de cette disposition. Un *Musulman* croiroit manquer à Dieu, s'il n'aportoit pas à son Prince une tête innocente, qu'il auroit condamnée. Ces fameux *Assassins*, Monstres horribles qui, dans l'espérance de jouir d'une vie nouvelle & bienheureuse, bravoient la mort & les châtimens les plus horribles, pourvu qu'ils massacrassent, par force ou par trahison, des ennemis de leur Maître & de leur Réligion, avoient pris naissance dans cette Secte, & au sein d'une opinion si déraisonnable.

Il est donc avantageux, que le Prêtre, sans juridiction temporelle, sans autorité civile, puisse cependant faire éclater sa voix dans les temples; en reprenant les vices & honorant l'innocence & les vertus. Qu'il puisse annoncer aux Peuples la soumission & l'obéissance; aux Monarques, la justice & la clémence d'un Juge Suprême, qui pese toutes leurs actions, toutes leurs démarches au poids du sanctuaire; & qui répandra

dra ſur eux la bénédiction & la malédiction, la récompenſe & le châtiment; comme ſur le commun des hommes (*).

De

(*) Ce n'eſt point aſſez, que les Peuples ſoient inſtruits de leurs devoirs: il ne ſuffit pas qu'on les forme au reſpect, à l'obéïſſance, envers leurs Princes. Il faut aprendre à ceux-ci à s'en rendre dignes. Les exemples ſont d'une grande utilité pour les uns & les autres; & je ſerois tenté de dire, avec le Docteur *Pangloſs*, que les évenemens particuliers, les plus triſtes, les plus affligeans, les plus affreux tournent au bien général. Car, ſi les Peuples ne connoiſſoient pas les malheurs qui naiſſent de l'inconſtance & de l'indocilité; au premier dégout, ils romproient le joug & courroient à la révolte. Si les Princes, de leur côté, ignoroient les dangers de la Tirannie, s'ils n'avoient pas ſous les yeux une multitude de Souverains, détrônés & punis; ils ne conſulteroient que leurs caprices. Les Sujets ſeroient véxés, tourmentés, accablés, ſous un joug amer, inſuportable. Il eſt heureux, que les éxemples parlent, lorſque les bouches gardent le ſilence. Vous, donc, qui gouvernez les Nations, ſous qui les Peuples tremblent & frémiſſent; en leur récommandant l'obligation où ils ſont de vous ſuivre & de vous obéïr; ſouvenez vous, que vous n'en êtes que les Guides, les Adminiſtrateurs, les *Primi inter Pares*, *Duces*, *Rectores*, *Paſtores*, *Adminiſtratores*. Si vous en tirez vanité; ſi votre cœur s'enorgueillit & s'en-

De quelle vertu, de quelle efficace n'eſt point accompagnée la parole onctueuſe d'un Miniſtre, qui apuie ce qu'il annonce, par ſes exemples & l'intégrité de ſes mœurs. Toute la Nature s'émeut devant lui; tout prend une face nouvelle; & les cœurs enchantés trouvent leur bonheur & leur joie, dans l'exercice & la pratique de leurs devoirs. Il fait rentrer, en eux-mêmes, les Grands comme les petits, le Courtiſan comme le ſimple Bourgeois, le Monarque, auſſi bien que le dernier des hommes. Son autorité a ſouvent plus de poids, qu'un Sénat de Patriciens. Plus d'une fois, on a vu le Miniſtre entreprendre & conſommer le bien, que les Orateurs les plus éloquens & les plus ſubtils Philoſophes n'avoient pu procurer à l'Etat, par l'élégance & la ſolidité de leurs diſcours.

C'est donc ſagement & utilement, que les Souverains, en *Angleterre* & en *Ruſſie*, ſe contentent de commander aux Prêtres, ſans commander à la Réligion. De cette manière, les Eccléſiaſtiques leur ſont ſoumis, pendant qu'eux-mêmes ſe ſoumettent à l'Egliſe. Réunir les deux têtes

s'enivre de ſa foible grandeur; ſi, aveuglés par un éclat paſſager, vous vous imaginez être d'une condition, diſtinguée du reſte des hommes; détrompez vous. Songez, combien il eſt facile d'abattre votre fierté, d'humilier votre orgueil, & de vous rejetter dans le néant, d'où vous êtes ſortis.

têtes de l'aigle, seroit l'avantage des Tirans & non celui de la Société.

Les choses ne sont point aujourd'hui, ce qu'elles étoient aux siécles passés. Le Clergé a beau s'allier & se réunir en Corps; les loix & le Gouvernement ne se désunissent pas pour cela. Les foudres du *Vatican* ne tonnent plus avec la même force & les Peuples sont durs à l'excommunication. On n'est pas aussi superstitieux, qu'au Siécle de *Louis IX.* & les Rois ne sont pas si stupides, que *Jean sans Terre* & *Henri III.* son Successeur.

La Monarchie *Papale* n'est plus ce rocher orgueilleux, qui luttoit contre les plus fiers Aquilons; & qui élevoit audacieusement sa tête redoutable, contre les orages & les tempêtes, sans craindre la fureur des ondes mutinées. Ce n'est plus qu'un foible roseau agité par les vents. Sa tête altière est devenue fléxible; sa base est incertaine & mal assurée. Encore quelque secousse, & vous la verrez entièrement disparoître.

De tout ceci, on peut conclure, qu'un Etat sera toujours bien constitué, tant que le Souverain commandera à tous les membres, & qu'on saura distinguer le véritable objet de la Réligion, de celui du Gouvernement politique.

Avant que les Chrétiens eussent corrompu les précieuses semences de l'Evangile, altéré ses maximes, & trompé les bons éxemples, qu'ils avoient reçu des premiers Disciples de J. C; les a-t-on vu aporter le trouble & la division dans les Sociétés? Trouvoit-on des Sujets plus fidèles, plus

plus soumis & plus vertueux? N'étoient-ils pas aussi braves Soldats, que bons Citoïens? Ainsi, ce n'est pas l'esprit du Christianisme, qui s'opose au bonheur d'un Etat, ou qui détruit l'unité de Chef; c'est le génie ambitieux & coupable de ses Ministres. Arrachez leur la *Mitre*, la *Thiare* & la *Couronne*; dont ils se parent avec autant de vanité que le Geai de la fable; ils seront dociles & respectueux.

Il ne seroit pas difficile de prouver, contre *Warburton*, que la Réligion doit être la base & l'apui de toute Société. Les fruits qu'elle en peut tirer tiennent lieu de démonstration: mais on ne prouvera pas, avec la même facilité, que la Réligion Chrétienne soit au fonds plus nuisible, qu'avantageuse à la constitution solide d'un Etat.

Il ne s'agit pas de considérer la loi évangelique, sous les abus & les prétentions ridicules, introduits dans le Ministère; ou suivant l'altération de ses dogmes & de sa discipline. A ces égars, vous la trouveriez inférieure à la Réligion Païenne. Dépouillez la de ses cérémonies extérieures, de ses divisions particulières, de ses chimères mistérieuses & de tout ce qui lui est étranger. Ne considérez que l'Evangile; goutez en la candeur & la pureté; vous y trouverez la Nature, enrichie de ce qu'il y a de plus beau, de plus saint, de plus sublime & de plus édifiant.

Laissons donc à part le Christianisme romain, qui, par ses absurdités & ses extravagances, ab-

ſorbe & anéantit, pour ainſi dire, tout ce que l'Evangile a de grand, de reſpectable: n'aïons aucun égard aux différentes Sectes qui ont déchiré la robe de *Chriſt*, & toute Société trouvera ſon compte dans la Réligion Chrétienne.

LA Réligion des *Japonois* n'eſt ni bonne, ni favorable. J'aurois cru que *Rouſſeau* dût être de mon opinion, après les principes qu'il a poſés lui même, au commencement de ce Chapitre. Non ſeulement elle eſt blâmable, dans ſes dogmes faux & dans ſes cérémonies ſuperſtitieuſes; elle eſt encore éxécrable; en ce qu'elle aprend à mourir, avec la haine de l'ennemi de la Patrie, & à ſe faire une gloire & un honneur de le ſacrifier à ſon Culte. C'eſt proprement la Doctrine des *Phariſiens*. En fomentant ainſi, dans le Corps politique, la haine & le mépris pour les Etrangers, on le rend, à ſon tour, l'objet de l'abomination de tout ce qui l'environne. C'eſt, par ce motif, que la Nation Juive s'eſt toujours rendue odieuſe à ſes voiſins; c'eſt encore ce qui a excité, contre les Partiſans de *Mahomet*, ces guerres ſanglantes & meurtrières, qui ne leur ont pas été moins fatales, qu'à leurs ennemis.

LA vraie Réligion doit aprendre, à regarder tous les hommes, comme des Concitoïens de la même Patrie, comme les ouvrages du même Auteur. Cette politique eſt de tous les tems & de tous les Païs. Un Etat doit ſe rendre aimable par ſon humanité, grand par ſa juſtice, rédoutable

ble par son union, plus que par la force de ses armes.

COMMENT le Contract Social peut-il ne pas admettre le Christianisme, pour base d'un Société bien constituée? Y a-t-il hommes plus favorables à son Sistême, que les vrais Chrétiens? Lui, qui ne cherche qu'à associer des hommes vertueux; plus étroitement unis par la liberté & l'égalité, que par la servitude & la subordination des rangs & des dignités; lui, qui voudroit établir une Société permanente & incorruptible; peut-il réfuser la palme aux Sectateurs de *Christ*? *Une Société de vrais Chrétiens*, dit-il, *ne seroit plus une Société d'hommes:* je l'avoue, & c'est précisément ce qu'il lui faut. Car le Contract Social n'est point fait pour les fragiles humains; mais pour des Esprits Célestes.

MON cœur se révolte malgré moi; quand je lis, que rien n'est plus contraire à l'esprit Social que le Christianisme. De quel côté? Voïons, comment il le prouve. *Chacun*, dit-il, *rempliroit son devoir: le Peuple seroit soumis aux loix, les Chefs seroient justes & modérés, les Magistrats intégres, incorruptibles; les Soldats mépriseroient la mort; il n'y auroit ni vanité, ni luxe &c.* Où seroit donc l'esprit de dissociation? Allons plus loin.

LE *Christianisme*, poursuit-il, *est une Réligion toute spirituelle, occupée des choses du Ciel; la Patrie du Chrétien n'est pas de ce Monde.* Tout ceci

ci eſt vrai. Qu'en conclut-il? *Peu lui importe donc, ſi tout va bien ou mal ici bas; ſi l'Etat eſt floriſſant, ou s'il languit, ſi la Patrie eſt victorieuſe, ou ſi elle tombe ſous les efforts de l'Ennemi.* Conſéquence abſolument fauſſe! Le Chriſtianiſme n'exclut point les paſſions; il tend à les modérer. S'il nous aprend à ne point être abattus par les mauvais ſuccès, ni découragés par les revers; c'eſt pour que nous ne ſuccombions pas au déſeſpoir, qui triomphe ordinairement d'une vertu commune. S'il nous défend de nous livrer à la joïe & de nous aplaudir des événemens favorables; c'eſt qu'il veut nous éloigner d'une confiance exceſſive, qui conduit à l'inſolence & à la témérité. Il veut donc, que nous demeurions toujours fermes & inébranlables. Il veut encore, que nous ſoïons toujours en défiance, & que nous ne nous en raportions point trop ni à nos forces, ni à la Fortune qui nous favoriſe. Eſt-ce à dire, que nous devons mépriſer les biens ou les maux de l'Etat? S'enſuit-il que nous devions négliger ſes intérêts & nous inquiéter peu de ce qui cencerne ſa gloire & ſa proſpérité?

Le Chrétien donc, modéré dans ſes paſſions, réglé dans ſes ſentimens, évite avec ſoin les extrêmes, pour marcher au milieu de la Carrière. C'eſt le ſentier des vertus, c'eſt la route favorite de la raiſon, c'eſt la voïe tracée par la Sageſſe. Il n'eſt point abſolument inſenſible; mais, ſi ſon cœur ſe réjouit, ou murmure; c'eſt ſans trouble

&

& sans agitation. Une victoire, remportée sur l'Ennemi, ne l'ebloüit point; ne l'enivre point, ne lui fait point faire une fausse démarche. Une bataille perdue ne le déconcerte point, ne l'empêche point de se retirer en bon ordre, ou d'essaïer encore les hasars de la guerre, quand elle est légitime. C'est de lui qu'on peut dire, avec toute vérité, ce qu'*Horace* nous dit de l'homme vraiment sage. *Si totus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

Et quand tout l'Univers viendroit à se dissoudre,
Il ne trembleroit point d'être réduit en poudre.

Pour *que la Société fut paisible*, ajoute le Contract Social, *& que l'harmonie s'y maintînt*; il *faudroit que tous les Citoïens*, sans exception, *fussent également bons Chrétiens.* C'est ce que nous avons supofé d'abord; ainsi, dans ce cas au moins, *elle ne manqueroit donc pas de liaison, & elle ne trouveroit pas son vice déstructeur dans sa perfection même.*

Mais je veux souscrire encore à l'Hypothèse: je veux, qu'il s'y trouve non seulement un Hypocrite mais plusieurs; des ambitieux, des voluptueux, des brigands même, pourvu que le nombre n'en soit pas grand; je dis, que la Société n'en sera point ébranlée: tout au plus, si elle en est allarmée. Car, dès-que le grand nombre, fidèle observateur des maximes Evangeli-

 ques,

ques, n'aura, devant les yeux, que la vertu pour guide, & la piété pout régle; il sera facile à des gens, expérimentés dans la science des vertus, de distinguer tout ce qui est vice.

J'Accorde, que les conseils & les actions de l'Hypocrite, marqués au coin de la Réligion, pourront lui attirer l'estime, l'aplaudissement & la vénération; tant qu'il ne s'écartera point de la route de la justice & de la vérité; tant qu'il saura feindre & dissimuler. Le vrai Chrétien n'est point sujet à la méfiance; il juge l'action & non pas l'intention. Mais, sitôt que ce méchant arbre produira les fruits, qui lui sont propres; quand il dévoilera l'horreur de ses maximes, & l'abomination de son cœur: des yeux, éclairés dans la saine doctrine & accoutumés au joug de la Sagesse, s'en apercevront aisément. Dès ce moment, il perdra la confiance qu'il s'étoit acquise: personne ne dissimulera plus avec lui, & on lui criera librement & sans crainte; *Retire toi de nous Satan, Sépulcbre blancbi, dont l'intérieur est plein de corruption: Hypocrite, tu ès venu vers nous, sous la peau d'une brébis, mais tu n'ès qu'un loup ravissant.*

Ce qui fait que le Chrétien ordinaire est si facilement abusé, c'est qu'il ne connoît pas la route qu'il doit suivre; c'est qu'il est foible dans la foi, fragile dans ses maximes. Il se confie témérairement à des Guides aveugles, qui le conduisent dans des précipices. Mais, parmi des Chré-

Chrétiens vraiment réligieux, le scélerat ne trouve pas son avantage; loin d'être élevé aux honneurs, il en sera exclus.

Je veux bien encore, qu'un *Catilina* un *Cromwel*, un *Néron* même soit sur le trône. La loi de *Christ* dira bien: *Rendez à César ce qui apartient à César*; mais elle vous dira aussi; *enseignez la voie de Dieu dans la vérité; n'aiez point égard à la personne des hommes; ne craignez point ceux, qui font mourir le corps & qui n'ont aucun pouvoir sur l'ame.* (*) Le Chrétien Sujet pratiquera donc la justice & obéïra à son Tiran, dans ce qui n'y sera point contraire: mais, lorsqu'il voudra commettre des cruautés, des horreurs, des abominations; où trouvera-t-il des Ministres? Où seront les éxécuteurs de ses volontés criminelles?

On a déjà vu, que la résignation, aux décrèts de la Providence, n'étouffe point le désir de vaincre ni la crainte de la défaite; elle les modère seule-

(*) En considérant les effets ordinaires, que produit aujourd'hui la Réligion; il est naturel de penser comme *Rousseau*. On ne voit que des Chrétiens vicieux ou lâches, des Prêtres foibles & muets. On caresse le crime, ou lui aplaudit, on le favorise, ou du moins on le tolère. Est-ce là un défaut du Christianisme? Donnez moi des *Jean Baptiste*; ils diront aux *Hérodes* du Siécle: *il ne vous est pas permis &c.* . . . . .

lement. Vit-on rien de plus généreux & de plus brave, que ces premiers Chrétiens, enrégimentés dans les armées des Empereurs? Combien de fois ne leur fut-on pas redevable de la victoire? Est-ce un vain titre que le nom de la Légion *fulminante?* Quoi de plus propre à faire un bon Soldat, que le mépris de la mort & l'indifférence pour la vie?

Pour moi, je ne trouve rien de si vain & de si téméraire, que le serment des Soldats de *Fabius*. Ils méritoient bien d'être parjures, & nul Mortel, quelque brave, quelque fort qu'il puisse être, ne peut se flatter de tenir la victoire, attachée à son char. On a vu les *Turenne*, les *Condé*, les *Charles XII.*, tourner le dos & périr dans les batailles. On sait, que les *Romains* étoient pétris d'orgueil & de présomption. Ils en eurent besoin, après la bataille d'*Allia* & la défaite de *Cannes*; mais souvent, leur confiance insensée les conduisit au précipice. C'est ce qu'on peut remarquer dans les batailles qu'ils perdirent contre les *Volsques*, les *Gaulois*, les *Samnites*, les *Carthaginois*, &c. Ils y éprouverent assez, combien le sort des armes est incertain, & si le grand *Scipion* eut le bonheur de sauver sa Patrie, & de la venger sur les *Carthaginois*, il en fut plus redevable à la Fortune, qu'à son expérience.

Une République Chrétienne n'est donc point absurde: je dis mieux. Une Société de Chrétiens, quelle-quelle fût, seroit une vraie *Démocratie*. Car, si

d'un

d'un côté les membres inférieurs du Corps politique étoient soumis & dévoués à la volonté du Chef; de l'autre, cette même volonté du Chef seroit subordonnée à celle du Peuple, & n'auroit jamais d'autre objet que le bien public. Loin donc qu'il s'élevât des Tirans parmi ce Corps, il n'y auroit pas même de vils Mercenaires; on n'y verroit que de bons Pasteurs.

Donnons nous de garde de prendre les *Croisés* pour des armées de Chrétiens. Il s'en falloit de beaucoup, que les Soldats & les Chefs eussent l'esprit de leur Réligion. C'étoit l'avidité du butin, l'esprit de débauche, de fainéantise, & outre cela, je ne sais quelle manie horrible, qui les dirigeoit. Aussi les fruits, qu'ils ont cueillis, ont été bien amers.

Je donnerois ce nom plus volontiers aux Soldats, qui servirent sous *Maximian*, sous *Licinius*, sous *Constantin*. Si, dans les tems libres & favorables à la Réligion, leur bravoure s'est rallentie; ignore-t-on, que, dans ces mêmes tems, la piété a commencé de disparoître? Ignore-t-on que, plus le nom de *Christ* est devenu florissant, plus son Culte & son esprit sont tombés dans le décri?

Il est sans difficulté, & mon Sistême ne différe point en cela de celui de Mr. d'A**t, que le Prince n'a de droit sur ses Sujets, que celui, que lui donne l'utilité publique. Il n'a aucun compte à leur demander, sur les choses, qui y sont étrangères. Mais celles de la Réligion ont quelquefois

fois une grande influence ſur le Civil. Ne ſont-elles pas de cette nature, quand les opinions de ſes Sectateurs, diviſées & contradictoires, allument le plus cruel incendie dans l'Etat.

Tant que les Sujets croient & ne conteſtent point, ou tant qu'ils conteſtent de bouche & de cœur, ſi vous voulez, ſans en venir aux mains, & à la violence; le Souverain n'a point de jugement à prononcer. Les affaires de la conſcience ne lui competent point. C'eſt pourquoi, toutes les ſentences de mort, aujourd'hui prononcées par le tribunal des Inquiſiteurs, en fait de Réligion, ſont injuſtes, criantes, abominables.

C'est toute autre choſe, quand les Sujets s'entre-choquent & ſe portent le poignard au ſein, pour conteſtation de dogmes ou de diſcipline Eccléſiaſtiques. Le Prince ne ſauroit y aporter un remède trop promt, & le plus habile s'y trouve embarraſſé. Combien ces diſſenſions cruelles n'ont-elles pas produit d'événemens affreux, par la moleſſe, l'indolence & l'indéciſion des Souverains? Peut-on ſe rapeller, ſans frémir, les déluges de ſang, qui ont inondé l'*Europe* à cette occaſion? Je ne parle point de celui, qui a été verſé dans les autres parties du Monde; quoique le torrent n'en ait pas été moins rapide & moins violent, il eſt moins frapant pour nous, à cauſe de l'éloignement.

Une choſe me choque encore dans le Contract Social. Je ne puis accorder l'Auteur avec lui même. D'un côté, il autoriſe le Souverain, à

ban-

bannir de l'Etat quiconque ne croît pas les dogmes qu'il propose; de l'autre, il regarde la tolérance comme essentielle, en matière de Réligion, puisqu'il en proscrit l'intolérance. Est-ce donc tolérer, que de bannir ceux qui refusent de souscrire à ses dogmes? Mais remontons un peu, & parlons de ceux, qui sont établis par le Contract Social.

Les dogmes de la Réligion civile, dit-il, *doivent être simples, en petit nombre, énoncés avec précision, sans explication, ni commentaires.* Ceci pourroit contenter des Philosophes; mais seroit-il suffisant pour la Multitude? La simplicité n'est point ce qui la flatte & ce qui l'enchante. Les cérémonies, les Mistères ont pour elle plus d'attrait & de charmes. Ce qui a le plus contribué à décrier le Paganisme chez les *Romains*, c'est qu'on a voulu le dépouiller de ses Mistères. Je serois tenté de dire que le Christianisme courroit les mêmes dangers, si.... N'en disons pas davantage.

La tolérance Civile fait tomber insensiblement l'intolérance Théologique. Sous les Gouvernemens, où un seul Culte est permis, les Partisans d'un Culte étranger sont odieux, détestés. Dans ceux où la tolérance préside; les hommes, les plus différens en Réligion, observent souvent, entre eux, les loix de l'amitié, de l'union & de la paix. La probité les unit.

Je commence à entrevoir l'accord de la contradiction que j'a remarquée ci-dessus. Sans dou-

te, l'Auteur supose d'abord, qu'il puisse y avoir une Réligion nationale exclusive; il établit ensuite, qu'il ne sauroit y en avoir; tenons le donc quitte pour un *faux-suposé*. Moïennant quoi; nous soutenons, que celui qui dit; *hors de l'Eglise point de salut*; ne doit point être chassé de l'Etat. Car s'il n'y a point de Réligion nationale exclusive, il n'y a, non plus, qu'une seule Eglise universelle, répandue dans le Monde entier. Or, il est vrai, que, hors du Monde, il n'y a plus de salut; si vous entendez la vie corporelle. S'il s'agit de la vie spirituelle, il n'y a point encore de salut. Car, peut-on imaginer, que celui, qui se sera divisé, dans ce Monde, de la Société universelle des hommes, y sera réuni dans l'autre?

Henri IV. étoit sans doute de cette opinion; car, quoi qu'il fut *Protestant* de cœur & d'esprit, il sentit bien que, pour en rejetter le nom, il ne seroit pas exclus pour cela du nombre des Elus, ni de la Communion de l'Eglise universelle. Un homme de parti jugera qu'il a eu grand tort, de sacrifier l'opinion à l'intérêt. Le Politique soutiendra, que l'utilité du Peuple & le bien de la Nation devoient être préférés à une dénomination vaine, & qui ne change rien à l'esprit du Christianisme.

CHA-

CHAPITRE IX.

Conclusion.

PUISQUE le Contract Social ne va pas plus loin, & que, satisfait d'avoir fondé l'Etat sur sa base, il réfuse de l'apuïer par ses rélations externes; nous finirons avec lui. Le droit des gens, le commerce, les droits de guerre, &c. sont des objets trop vastes pour la courte vue de l'Auteur. La mienne est peut-être moins longue, & je veux la ménager.

D'AILLEURS, il est bon & avantageux de la fixer, de tems à autre, près de soi. Les objets les plus intéressans, sont ceux qui nous environnènt; ce sont eux, qui font notre bien & notre mal-être. Il est donc raisonnable, que nous nous en occupions quelques momens, pour reprendre ensuite une nouvelle course, & rentrer dans une autre carrière. Sera t-elle longue, sera t-elle courte; sera t-elle brillante, ou sans gloire? C'est ce que je ne puis déterminer aujourd'hui; j'en attens la décision de mes Lecteurs. C'est à eux, qu'il apartient de relever mon courage, ou de l'abattre. Peut-être seront-ils trop généreux, pour vouloir m'étouffer, dès ma naissance.

Fin de l'Anti-Contract Social.